

CTE LÉON TOLSTOÏ

---

OEUVRES COMPLÈTES

VII

---

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME PREMIER





BIBLIOTECA CENTRALA  
A  
UNIVERSITAȚII  
DIN  
BUCUREȘTI

No. Curent. 18784 Format I

No. Inventar. 24661 Anul \_\_\_\_\_

Secția Depozit I Raftul II

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Juillet 1903.

---

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes de*  
**CTE LÉON TOLSTOÏ** *est traduite du russe par*  
**M. J.-W. Bienstock.**

---

*Cette traduction littéraire et intégrale est révisée et annotée par*  
**M. P. Birukov**, *d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de*  
**M. V. Tchertkov.**

---

*Ce septième volume des ŒUVRES COMPLÈTES (tome premier de Guerre et Paix) est orné d'un portrait (reproduction d'une daguerréotypie) du*  
**CTE LÉON TOLSTOÏ**, *pris en 1868.*

---



C<sup>te</sup> Léon TOLSTOÏ

(1868)

*Ino. 8620*

EDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE  
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

# ŒUVRES COMPLÈTES

VII

*322559*

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME PREMIER

*24661*



PARIS — 1<sup>er</sup> ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1903

1961

L

RC 123 / 06

BIBLIOTECA UNIVERSITARA

Cota

18784

Inventar

24.6.61

*De cet ouvrage il a été tiré à part  
dix exemplaires sur papier de Hollande,  
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

**B.C.U. Bucuresti**



**C24661**

# GUERRE ET PAIX

(1864-1869)

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

---

— EH BIEN ! MAINTENANT, GÈNES ET LUQUES NE SONT PLUS QUE DES APANAGES, DES DOMAINES DE LA FAMILLE BUONAPARTE. NON, JE VOUS PRÉVIENS QUE SI VOUS NE ME DITES PAS QUE NOUS AVONS LA GUERRE, SI VOUS VOUS PERMETTEZ ENCORE DE PALLIER TOUTES LES INFAMIES, TOUTES LES ATROCITÉS DE CET ANTECHRIST, (MA PAROLE, J'Y CROIS), JE NE VOUS CONNAIS PLUS, VOUS N'ÊTES

*Note.* — Nous devons rappeler que les mots français qui se trouvent dans le manuscrit original figurent en petites capitales dans notre texte, et que les mots soulignés dans le texte original par l'auteur figurent en italiques dans notre texte.

PLUS MON AMI, VOUS N'ÊTES PLUS mon fidèle esclave, COMME VOUS DITES. Eh bien ! Bonjour, bonjour ! JE VOIS QUE JE VOUS FAIS PEUR, asseyez-vous et causons.

Ainsi parlait, en juillet 1805, Anna Pavlovna Schérer, demoiselle d'honneur et personne très proche de l'Impératrice Maria Fedorovna, en allant à la rencontre d'un personnage très grave, écrasé de titres, du prince Vassili, arrivé le premier à sa soirée. Anna Pavlovna toussait depuis quelques jours, c'était une *grippe*, comme elle disait (*grippe* était alors un mot nouveau très rarement employé). Les billets doux, qu'elle avait envoyés le matin par un laquais en livrée rouge, portaient tous sans distinction :

« SI VOUS N'AVEZ RIEN DE MIEUX A FAIRE, MONSIEUR LE COMTE (OU MON PRINCE), ET SI LA PERSPECTIVE DE PASSER LA SOIRÉE CHEZ UNE PAUVRE MALADE NE VOUS EFFRAYE PAS TROP, JE SERAI CHARMÉE DE VOUS VOIR CHEZ MOI ENTRE SEPT ET DIX HEURES.

» ANNETTE SCHÉRER. »

— DIEU, QUELLE VIRULENTE SORTIE ! — répondit, nullement gêné par cet accueil, le prince qui entra en uniforme de Cour brodé, en bas de soie et en souliers à boucle, plein de décorations, et avec une expression souriante sur son visage plat.

Il s'exprimait en un français précieux, que non



seulement nos aïeux parlaient mais dans lequel ils pensaient, et avec ces intonations douces, protectrices, qui sont propres à un homme important vieilli dans le monde et à la Cour. Il s'approcha d'Anna Pavlovna, baisa sa main en lui tendant son crâne parfumé et luisant, et, tranquillement, s'assit sur le divan :

— AVANT TOUT, DITES-MOI COMMENT VOUS ALLEZ, CHÈRE AMIE ? Rassurez l'ami — dit-il sans changer de voix et d'un ton dans lequel, derrière les convenances et la sympathie, perceait l'indifférence et même la moquerie.

— Comment peut-on se bien porter quand le moral souffre ? . Peut-on rester calme, en notre temps, quand on a du cœur ? — répondit Anna Pavlovna. — J'espère que vous êtes chez moi pour toute la soirée ?

— Et la fête de l'Ambassadeur d'Angleterre ? C'est aujourd'hui mercredi. Je dois y paraître. — dit le prince, — ma fille passera me prendre ici.

— Je pensais que la fête d'aujourd'hui était ajournée. JE VOUS AVOUE QUE TOUTES CES FÊTES ET TOUS CES FEUX D'ARTIFICE COMMENCENT A DEVENIR INSIPIDES.

— Si l'on avait su que vous le désiriez, on eût ajourné cette fête — fit le prince, qui par habitude, comme une montre remontée, disait des choses auxquelles il ne voulait même pas qu'on crût.

— NE ME TOURMENTEZ PAS. EN BIEN ! QU'A-T-ON DÉCIDÉ PAR RAPPORT A LA DÉPÊCHE DE NOVOSILZOFF ? VOUS SAVEZ TOUT.

— Comment vous dire ? — répondit le prince d'un ton froid, ennuyé. — QU'A-T-ON DÉCIDÉ ? ON A DÉCIDÉ QUE BUONAPARTE A BRULÉ SES VAISSEaux, ET JE CROIS QUE NOUS SOMMES EN TRAIN DE BRULER LES NÔTRES.

Le prince Vassili parlait toujours paresseusement, comme un acteur qui récite le rôle d'une vieille pièce. Anna Pavlovna Schérer, au contraire, malgré ses quarante ans, était pleine d'animation et d'enthousiasme.

Être enthousiaste était devenu sa position sociale, et parfois, même quand elle ne le voulait pas, pour ne pas tromper l'attente de ceux qui la connaissaient, elle devenait enthousiaste. Le sourire contenu qui était toujours sur le visage d'Anna Pavlovna, bien que ne s'harmonisant pas avec ses traits fanés, exprimait, comme chez les enfants dégâtés, la conscience absolue de son charmant défaut, dont elle ne voulait pas, ne pouvait pas, et ne trouvait pas nécessaire de se corriger.

Au milieu d'une conversation sur la politique, Anna Pavlovna s'échauffait.

— Ah ! ne me parlez pas de l'Autriche ! Je ne comprends peut-être rien, mais l'Autriche ne veut jamais la guerre, et ne la veut pas. Elle nous trahit. La Russie seule doit sauver l'Europe. Notre

bienfaiteur connaît sa haute destinée et il lui sera fidèle. Voilà, c'est la seule chose en quoi j'ai foi. A notre bon et admirable empereur, revient le plus grand rôle au monde, et il est si vertueux et si bon que Dieu ne l'abandonnera pas et qu'il remplira sa destinée : il écrasera l'hydre de la révolte, qui maintenant est encore terrible dans la personne de cet assassin, de ce malfaiteur. Nous seuls devons racheter le sang du juste... Sur qui pouvons-nous compter, je vous le demande? L'Angleterre avec son esprit commercial ne comprendra pas et ne pourra pas comprendre toute l'élévation d'âme d'Alexandre. Elle a refusé d'évacuer Malte. Elle veut voir, elle cherche partout l'arrière-pensée de nos actes. Qu'ont-ils dit à Novosilzoff? Rien. Ils n'ont pas compris, ils ne peuvent comprendre le sacrifice de notre empereur qui ne veut rien pour lui et veut tout pour le bien du monde. Et qu'ont-ils promis? Rien. Et même ils ne tiendront pas ce qu'ils ont promis! La Prusse a déjà déclaré que Bonaparte est invincible et que toute l'Europe ne peut rien faire contre lui... Et je ne crois pas une seule parole ni d'Hardenberg, ni de Haugwitz. CETTE FAMEUSE NEUTRALITÉ PRUSSIENNE, CE N'EST QU'UN PIÈGE. Je ne crois qu'en Dieu seul et en la haute destinée de notre charmant Empereur. Il sauvera l'Europe!... — Elle s'arrêta d'un coup avec un sourire moqueur pour sa propre ardeur.

— Je pense — dit le prince en souriant — que

si l'on vous avait envoyé au lieu de notre aimable Wintzingerode, vous eussiez emporté d'assaut le consentement du roi de Prusse. Vous êtes si éloquente. Mais, me donnerez-vous du thé ?

— Tout de suite. A PROPOS, — ajouta-t-elle en se calmant de nouveau — j'ai chez moi aujourd'hui deux hommes très intéressants : LE VICOMTE DE MORTEMART, IL EST ALLIÉ AUX MONTMORENCY PAR LES ROHANS, c'est une des meilleures familles de France. C'est un des bons émigrants, des vrais. Et puis L'ABBÉ MORIO : vous connaissez cet esprit profond ? Il a été reçu par l'Empereur. Vous le savez ?

— Ah ! je serai très heureux — dit le prince. — Dites-moi, je vous prie — ajouta-t-il très négligemment, comme s'il venait de se rappeler quelque chose, tandis que ce qu'il demandait était le but principal de sa visite, — est-ce vrai que l'Impératrice mère désire la nomination du baron Funke comme premier secrétaire à Vienne ? C'EST UN PAUVRE SIRE, CE BARON, A CE QU'IL PARAÎT.

Le prince Vassili voulait faire obtenir à son fils ce poste qu'on s'efforçait de donner au baron par l'intermédiaire de l'impératrice Maria Feodorovna.

Anna Pavlovna ferma presque les yeux en signe que ni elle, ni personne ne pouvait critiquer ce qui plaisait ou déplaisait à l'impératrice.

— MONSIEUR LE BARON DE FUNKE A ÉTÉ RECOMMANDÉ A L'IMPÉRATRICE MÈRE PAR SA SŒUR — SC

borna-t-elle à dire d'un ton triste et sec. Quand Anna Pavlovna nomma l'impératrice, son visage prit tout à coup l'expression profonde et sincère du dévouement et de l'estime, mêlée de douleur, ce qui lui arrivait chaque fois qu'en causant elle mentionnait sa haute protectrice. Elle dit que sa majesté avait voulu montrer au baron de Funke BEAUCOUP D'ESTIME, et de nouveau son regard s'assombrit de tristesse.

Le prince se tut, indifférent. Anna Pavlovna, avec son habileté de femme et de femme de la cour, et avec la rapidité du tact, voulut en même temps et punir le prince de ce qu'il avait osé parler sur ce ton de la personne recommandée à l'impératrice, et le consoler.

— MAIS A PROPOS DE VOTRE FAMILLE, — dit-elle, — savez-vous que votre fille, depuis son entrée dans la société, FAIT LES DÉLICES DE TOUT LE MONDE. ON LA TROUVE BELLE COMME LE JOUR.

Le prince s'inclina en signe de respect et de reconnaissance.

— Je pense, — continua Anna Pavlovna, après un silence d'un moment, en s'approchant du prince et en lui souriant tendrement, et en montrant par là que la conversation politique était terminée et que maintenant commençait la conversation intime, — je pense souvent avec quelle injustice se partage le bonheur de la vie. Pourquoi la fortune vous a-t-elle donné deux si beaux en-

fants (sauf votre Anatole, votre cadet, je ne l'aime pas, — ajouta-t-elle d'un ton décisif, et en soulevant les sourcils), de si charmants enfants ! Et vraiment, vous les appréciez moins que nous tous, et parce que vous ne les valez pas.

Et elle sourit de son sourire enthousiaste.

— QUE VOULEZ-VOUS ? LAVATER AURAIT DIT QUE JE N'AI PAS LA BOSSE DE LA PATERNITÉ, — dit le prince.

— Cessez de plaisanter. Je voudrais causer sérieusement avec vous. Savez-vous que je suis mécontente de votre fils cadet ? Entre nous soit dit (sa physionomie reprit une expression triste) on a parlé de lui chez Sa Majesté et on vous a plaint...

Le prince ne répondit pas, mais elle, en silence, le regardait avec importance, attendant la réponse.

Le prince Vassili fronça un peu les sourcils.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? — dit-il enfin.

— Vous savez que j'ai fait pour leur éducation tout ce que peut faire un père, et tous deux sont DES IMBÉCILES. Hippolyte au moins est un sot tranquille, et Anatole un sot turbulent. Voilà, c'est la seule différence entre eux deux, — fit-il avec un sourire encore plus imprévu et une animation encore plus étrange, tandis qu'en même temps, dans les plis entourant sa bouche, se montrait très nettement quelque chose de grossier et de désagréable.

— Et pourquoi des hommes comme vous, ont-ils des enfants ? Si vous n'étiez pas père, je ne

pourrais rien vous reprocher, — dit Anna Pavlovna, en levant pensivement les yeux.

— JE SUIS VOTRE fidèle esclave, ET A VOUS SEULE, JE PUIS L'AVOUE. MES enfants, CE SONT LES ENTRAVES DE MON EXISTENCE. C'est ma croix. Je m'explique cela ainsi. QUE VOULEZ-VOUS?... — Il se tut, en exprimant d'un geste sa soumission à la cruelle fortune. Anna Pavlovna devint pensive.

— Vous n'avez jamais pensé à marier votre fils prodigue, votre Anatole? On dit — ajouta-t-elle, — que les vieilles filles ONT LA MANIE DES MARIAGES. Je ne sens pas encore en moi cette faiblesse, mais j'ai en vue UNE PETITE PERSONNE qui est très malheureuse avec son père, UNE PARENTE A NOUS, UNE PRINCESSE Bolkonskaia. — Le prince Vassili ne répondit pas, bien qu'avec la rapidité de calcul et de mémoire particulière aux hommes du monde il montrât par un mouvement de tête qu'il avait pris en considération ce renseignement.

— Non, vous savez que cet Anatole me coûte quarante mille roubles par an, — dit-il, n'ayant plus évidemment la force de retenir le cours de ses pensées tristes. — Il se tut.

— Que sera-ce dans cinq ans, si cela marche ainsi? VOILA L'AVANTAGE D'ÊTRE PÈRE. Elle est riche, votre princesse?

— Le père est très riche et très avare. Il vit à la campagne. Vous savez, c'est le fameux prince Bolkonski, révoqué du temps de l'empereur dé-

sunt, et surnommé le roi de Prusse. C'est un homme très intelligent, mais avec des bizarreries, et d'un commerce difficile. LA PAUVRE PETITE EST MALHEUREUSE COMME LES PIERRES. Elle a un frère, celui qui s'est marié récemment avec LISE Meïnen. Il est aide de camp de Koutouzov. Il sera chez moi aujourd'hui.

— ÉCOUTEZ, CHÈRE ANNETTE, — dit le prince en prenant tout à coup la main de son interlocutrice et la baisant. — ARRANGEZ-MOI CETTE AFFAIRE ET JE SUIS VOTRE plus fidèle esclave A TOUT JAMAIS. Elle est d'une bonne famille et riche. C'est tout ce qu'il me faut.

Et, avec les mouvements aisés, familiers, gracieux, qui le distinguaient, il prit la main de la demoiselle d'honneur, la baisa en l'agitant, puis s'enfonça dans son fauteuil et regarda de côté.

— ATTENDEZ, — dit Anna Pavlovna, en réfléchissant. — Aujourd'hui-même je parlerai à LISE (LA FEMME DU JEUNE Bolkonski). Et peut-être tout cela s'arrangera-t-il. CE SERA DANS VOTRE FAMILLE QUE JE FERAI MON APPRENTISSAGE DE VIEILLE FILLE.



## II

Le salon d'Anna Pavlovna commençait peu à peu à s'emplir. La haute société de Pétersbourg arrivait, c'est-à-dire des personnes les plus diverses par l'âge et le caractère, mais tout à fait du même milieu. C'étaient : la fille du prince Vassili, la belle Hélène, qui venait chercher son père pour aller avec lui à la fête de l'ambassadeur ; — elle était en robe de bal avec le chiffre des demoiselles d'honneur ; — puis la jeune petite princesse Bolkonskaïa, connue comme LA FEMME LA PLUS SÉDUISANTE DE PÉTERSBOURG, mariée l'hiver dernier ; — maintenant, à cause de sa grossesse, elle ne pouvait sortir dans les *grandes* réceptions et ne fréquentait que les petites soirées ; et aussi le prince Hippolyte, fils du prince Vassili, avec Mortemart qu'il présentait, et encore l'abbé Morio et beaucoup d'autres.

— Vous n'avez pas encore vu, ou vous ne con-

naissez pas encore MA TANTE? — disait Anna Pavlovna aux invités qui arrivaient, et, très gravement, elle les menait devant une petite vieille en toilette chargée de rubans qui émergea de l'autre chambre dès que les invités commencèrent à se réunir.

Anna Pavlovna les présentait en les nommant et en levant lentement ses yeux de l'invité à MA TANTE. Ensuite elle s'éloigna. Tous les invités firent les saluts d'usage à la tante inconnue de tous, à qui personne ne s'intéressait et dont personne n'avait besoin. Anna Pavlovna, d'un air solennel et triste, suivait leurs salamalecs en les approuvant silencieusement. MA TANTE, dans les mêmes termes, parlait à chacun de sa santé, de sa santé à elle et de la santé de Sa Majesté qui, aujourd'hui, grâce à Dieu, allait mieux. Tous ceux qui s'approchaient de la vieille, par convenance, s'éloignaient d'elle sans se hâter, avec le sentiment d'avoir accompli un pénible devoir, et ensuite pour ne pas revenir près d'elle de toute la soirée.

La jeune princesse Bolkonskaïa avait apporté son ouvrage dans un petit sac de velours brodé d'or. Sa lèvre supérieure, très jolie, avec un léger duvet à peine brun, était courte en comparaison des dents, mais elle s'ouvrait d'autant plus charmante, et plus charmante elle s'allongeait sur la lèvre inférieure. Comme il arrive toujours chez les femmes tout à fait attrayantes, son défaut — sa

lèvre trop courte et sa bouche demi ouverte — semblait être sa beauté particulière, spéciale à elle.

C'était un plaisir pour tous de regarder cette belle *future maman*, pleine de santé et de vivacité et qui supportait si facilement son état. Les vieillards et les jeunes gens ennuyés qui la regardaient semblaient devenir comme elle quand ils étaient dans sa compagnie et lui parlaient quelque temps ; qui causait avec elle et voyait à chacune de ses paroles le sourire clair et les dents blanches et brillantes qu'on apercevait sans cesse, se croyait aujourd'hui particulièrement aimable. Et chacun pensait cela.

La petite princesse, en se dandinant, à petits pas rapides, fit le tour de la table avec son sac à ouvrage à la main et, en rajustant sa robe, elle s'assit sur le divan, près du samovar d'argent, comme si tout ce qu'elle faisait était une partie de plaisir pour elle et pour tous ceux qui l'entouraient :

— J'AI APPORTÉ MON OUVRAGE, — dit-elle en ouvrant son sac et en s'adressant à tous à la fois.

— Prenez garde, ANNETTE, NE ME JOUEZ PAS UN MAUVAIS TOUR, — dit-elle, s'adressant à la maîtresse de la maison. — VOUS M'AVEZ ÉCRIT QUE C'ÉTAIT UNE TOUTE PETITE SOIRÉE ; VOYEZ COMME JE SUIS ATTIFÉE !

Et elle étendit les bras pour montrer sa robe grise, élégante, garnie de dentelles, ceinte au-dessous de la poitrine par un large ruban.

— SOYEZ TRANQUILLE, LISE, VOUS SEREZ TOUJOURS LA PLUS JOLIE, — répondit Anna Pavlovna.

— VOUS SAVEZ, MON MARI M'ABANDONNE, — reprit-elle du même ton, en s'adressant au général. — IL VA SE FAIRE TUER. DITES-MOI POURQUOI CETTE VILAINNE GUERRE? — continua-t-elle en s'adressant au prince Vassili; et, sans attendre sa réponse, elle parla à la fille du prince Vassili, à la belle Hélène.

— QUELLE DÉLICIEUSE PERSONNE QUE CETTE PETITE PRINCESSE! — fit doucement le prince Vassili à Anna Pavlovna.

Peu après la petite princesse, entra un gros jeune homme, massif, la tête rasée, en lunettes, avec des pantalons clairs à la mode de cette époque, un haut jabot et un frac marron. Ce gros jeune homme était le fils naturel d'un seigneur célèbre du temps de Catherine II, le comte Bezoukhov, qui, en ce moment, se mourait à Moscou. Il n'avait encore servi nulle part, il venait d'arriver de l'étranger, où il avait été élevé, et pour la première fois il venait en soirée. Anna Pavlovna l'accueillit d'un salut qui était réservé aux hommes du dernier rang hiérarchique de son salon. Mais, malgré ce salut s'adressant à un inférieur, en voyant entrer Pierre, la physionomie d'Anna Pavlovna exprima l'inquiétude et la crainte qu'on ressent en voyant une chose par trop énorme et qui n'est pas à sa place. Pierre était en effet un

peu, plus grand que les autres messieurs qui se trouvaient là : mais cette peur ne se rapportait qu'au regard intelligent et en même temps timide, observateur et franc, qui le distinguait de tous les autres invités.

— C'EST BIEN AIMABLE A VOUS, MONSIEUR PIERRE, D'ÊTRE VENU VOIR UNE PAUVRE MALADE, — lui dit Anna Pavlovna, en jetant un regard effaré sur sa tante, près de qui elle l'emmenait. Pierre murmura quelque chose d'incompréhensible et continua à chercher quelqu'un des yeux. Il sourit joyeusement en saluant la petite princesse comme une proche connaissance, et s'approcha de la tante. La crainte d'Anna Pavlovna n'était pas vaine, parce que Pierre n'écouta pas jusqu'au bout la phrase de la tante sur la santé de Sa Majesté et s'éloigna d'elle. Anna Pavlovna, effrayée, l'arrêta par ces paroles :

— Vous ne connaissez pas l'abbé Morio ? C'est un homme très intéressant...

— Oui, j'ai entendu parler de ses projets de paix éternelle ; c'est très intéressant, mais est-ce possible...

— Vous croyez?... — fit Anna Pavlovna, pour dire quelque chose et retourner ensuite à ses devoirs de maîtresse de maison ; mais Pierre fit une impolitesse à l'envers. Avant, sans écouter jusqu'à la fin les paroles de son interlocutrice, il s'en était allé, et maintenant, il arrêtait par sa conversation

l'interlocutrice qui devait s'éloigner de lui. La tête baissée, écartant ses longues jambes, il commençait à prouver à Anna Pavlovna pourquoi il tenait les plans de l'abbé pour une chimère.

— Nous parlerons après, — dit Anna Pavlovna en souriant ; et, se débarrassant du jeune homme qui n'avait aucun usage du monde, elle revint à ses occupations de maîtresse de maison et continua à écouter et à regarder, prête à venir à la ressource au moment où la conversation tomberait. Comme un maître d'atelier de fuseaux qui, ayant installé les ouvriers à leurs places, se promène par l'atelier et remarquant l'immobilité ou le bruit inaccoutumé, trop fort, des fuseaux, court en tête, arrête et réinstalle la vraie marche, de même Anna Pavlovna, en marchant dans son salon, s'approchait tantôt d'un groupe silencieux, tantôt d'un groupe qui parlait trop, et par un mot, par un déplacement de personnes, remontait la machine à conversation qui continuait à tourner d'un mouvement régulier et convenable. Mais, dans ces soins, on voyait qu'elle redoutait surtout quelque chose de la part de Pierre. Elle le regardait attentivement lorsqu'il s'approchait, écoutait ce qu'on disait autour de Mortemart, et se dirigeait vers l'autre groupe où était l'abbé. Pour Pierre, élevé à l'étranger, cette soirée d'Anna Pavlovna était la première qu'il vit en Russie. Il savait que là était réunie l'élite de Saint-Petersbourg, et ses yeux,

comme ceux d'un enfant dans une boutique de jouets, allaient de tous côtés. Il avait peur de perdre la conversation intelligente qu'il pourrait entendre. En observant les expressions sûres et élégantes des visages de ceux qui étaient réunis ici, il attendait constamment quelque chose d'extraordinairement spirituel. Enfin il s'approcha de Morio. La conversation lui sembla intéressante; il s'arrêta, attendant l'occasion d'exprimer ses pensées, comme aiment à le faire les jeunes gens.



### III

La soirée d'Anna Pavlovna était lancée. Les fuseaux travaillaient régulièrement de divers côtés et faisaient un bruit ininterrompu. Outre MA TANTE, près de qui était une dame âgée, au visage fané et maigre, un peu déplacée dans ce cercle brillant, les invités formaient trois groupes. Dans l'un, où il y avait plus d'hommes, l'abbé était le centre. Dans l'autre, jeune, c'étaient la belle princesse Hélène, fille du prince Vassili, et la jolie et fraîche, un peu trop replète pour son âge, petite princesse Bolkonskaïa. Dans le troisième, Mortemart et Anna Pavlovna.

Le vicomte était un homme jeune, gracieux, aux traits et aux manières agréables, qui, visiblement, se considérait comme une célébrité, mais, par bonne éducation, permettait modestement à la société dans laquelle il se trouvait de profiter de lui. Apparemment, Anna Pavlovna régalaït ses hôtes



par lui. Comme un bon maître d'hôtel qui sert comme quelque chose de fin, d'extraordinaire, ce même morceau de viande qu'on ne voudrait pas manger si on le voyait dans la cuisine sale, de même, à cette soirée, Anna Pavlovna servait à ses hôtes, d'abord le vicomte, puis l'abbé, comme quelque chose de fin, d'extraordinaire. Dans le groupe de Mortemart, on parlait de l'assassinat du duc d'Enghien. Le vicomte disait que le duc d'Enghien avait péri à cause de sa magnanimité et qu'il y avait une cause spéciale à la colère de Bonaparte.

— AH ! VOYONS. CONTEZ-NOUS CELA, VICOMTE, — dit Anna Pavlovna avec joie, et trouvant que dans cette phrase résonnait quelque chose à LA LOUIS XV.

— CONTEZ-NOUS CELA, VICOMTE.

Le vicomte s'inclina en signe d'obéissance et sourit poliment. Anna Pavlovna fit faire cercle autour du vicomte et invita tout le monde à écouter son récit.

— LE VICOMTE A ÉTÉ PERSONNELLEMENT CONNU DE MONSEIGNEUR, — chuchota à l'un Anna Pavlovna. — LE VICOMTE EST UN PARFAIT CONTEUR, — dit-elle à un autre. — COMME ON VOIT L'HOMME DE LA BONNE COMPAGNIE, — fit-elle à un troisième ; et le vicomte était servi à la société, sous l'aspect le plus élégant et le plus avantageux pour lui, comme un rosbif sur un plat chaud orné de verdure.

Le vicomte s'appretait à commencer son récit et souriait finement.

— Venez ici, CHÈRE HÉLÈNE, — dit Anna Pavlovna à la belle princesse, qui, assise plus loin, faisait le centre de l'autre groupe.

La princesse Hélène souriait ; elle se leva avec le même sourire invariable d'une femme tout à fait belle, qu'elle avait en entrant au salon. Avec le léger bruit de sa robe de bal, blanche ornée de peluche, et éblouissante par la blancheur de ses épaules, la splendeur de ses cheveux et de ses diamants, elle passa, parmi les hommes qui lui cédèrent la place, droite, ne regardant personne, mais souriant à tous, et comme en donnant aimablement à chacun le droit d'admirer la beauté de sa stature, de ses épaules rondes, de son dos, de sa poitrine très décolletée, selon la mode de cette époque, et portant en elle l'éclat des bals, elle s'approcha d'Anna Pavlovna. Hélène était si belle, que non seulement il n'y avait pas en elle l'ombre de coquetterie, mais qu'au contraire, elle semblait avoir honte de sa beauté indiscutable qui agissait trop fort et trop victorieusement ; elle semblait désirer, sans pouvoir y arriver, diminuer l'effet de sa beauté !

— QUELLE BELLE PERSONNE ! — disaient tous ceux qui la voyaient. Comme frappé de quelque chose d'extraordinaire, le vicomte secoua les épaules et baissa les yeux pendant qu'elle s'asseyait devant lui et l'éclairait de son même sourire invariable.

— MADAME, JE CRAINS POUR MES MOYENS DEVANT

UN PAREIL AUDITOIRE, — dit-il avec un sourire et en inclinant la tête.

La princesse appuya son bras nu, gras, et ne trouva pas nécessaire de dire un mot. Elle attendait en souriant. Pendant tout le récit, elle resta assise droite, regardant rarement, tantôt son beau bras rond, qui se déformait par la pression sur la table, tantôt sa poitrine encore plus belle et sur laquelle elle arrangeait son collier de diamants ; parfois elle rajustait les plis de sa robe, et quand le récit produisait un effet, elle regardait Anna Pavlovna, et aussitôt prenait la même expression que celle du visage de la demoiselle d'honneur, et ensuite de nouveau reprenait son calme et son sourire clair. Après Hélène, la petite princesse quitta aussi la table à thé.

— ATTENDEZ-MOI, JE VAIS PRENDRE MON OUVRAGE, prononça-t-elle. VOYONS, A QUOI PENSEZ-VOUS ? fit-elle s'adressant au prince Hippolyte : APPORTEZ-MOI MON RIDICULE.

La princesse, en souriant et en parlant à tous, s'installa et, en s'asseyant, se rajusta gaiement.

— Maintenant c'est bien, prononça-t-elle, et en demandant de commencer, elle se mit au travail. Le prince Hippolyte lui apporta son ridicule, resta dans le groupe et, s'approchant très près du fauteuil, s'assit près d'elle.

LE CHARMANT HIPPOLYTE frappait par sa ressemblance extraordinaire avec sa sœur, et surtout parce

que, malgré cette ressemblance, il était horriblement laid. Les traits étaient les mêmes que chez sa sœur, mais chez celle-ci tout était éclairé par un sourire joyeux, satisfait, jeune, immuable, vivant, et par la beauté remarquable, antique, du corps. Chez le frère, au contraire, le même visage était obscurci par l'idiotie, exprimait toujours l'humeur grondeuse, et le corps était maigre et chétif. Les yeux, le nez, la bouche, tout semblait contracté par une grimace vague et ennuyeuse, et les bras et les jambes n'étaient jamais dans leur position naturelle. — CE N'EST PAS UNE HISTOIRE DE REVENANTS ? dit-il en s'asseyant près de la princesse et portant vivement à ses yeux son face-à-main, comme s'il ne pouvait commencer à parler sans cet instrument.

— MAIS NON, MON CHER, — fit le narrateur étonné, en haussant les épaules :

— C'EST QUE JE DÉTESTE LES HISTOIRES DE REVENANTS, — dit-il sur un tel ton qu'on voyait qu'il prononçait des mots et n'en comprenait le sens qu'ensuite.

A cause de la hardiesse avec laquelle il parlait, personne ne pouvait comprendre si ce qu'il disait était très spirituel ou très bête. Il était en habit vert foncé, en pantalon couleur CUISSE DE NYMPHE EFFRAYÉE, comme il disait lui-même, en bas de soie et en souliers à boucles. Le VICOMTE raconta très joliment l'anecdote qui courait alors : le duc d'Enghien venant à Paris, en cachette, pour des

rendez-vous avec mademoiselle George, s'était rencontré chez elle avec Bonaparte, qui jouissait aussi des faveurs de la célèbre actrice ; et, dans cette rencontre, Napoléon avait été pris par hasard d'une de ces crises auxquelles il était sujet et ainsi, s'était trouvé à la merci du duc ; le duc n'avait pas profité de cet avantage, et, dans la suite, Bonaparte, précisément pour cette magnanimité, s'était vengé du duc en le faisant tuer.

Le récit était très joli et intéressant surtout à cet endroit où les deux rivaux se rencontrent tout à coup ; les dames semblèrent émues. CHARMANT ! dit Anna Pavlovna, en regardant interrogativement la petite princesse. CHARMANT ! chuchota la petite princesse en piquant l'aiguille dans son ouvrage, montrant ainsi que l'intérêt et le charme du récit, l'empêchaient de continuer de travailler. Le vicomte apprécia cette louange silencieuse et en souriant avec reconnaissance, il continua. Mais à ce moment, Anna Pavlovna, qui regardait toujours le jeune homme terrible, remarquant qu'il parlait trop haut et avec trop de feu à l'abbé, se hâta d'aller porter secours à l'endroit dangereux. En effet, Pierre avait réussi à nouer conversation avec l'abbé sur l'équilibre politique, et l'abbé, visiblement intéressé par l'ardeur sincère du jeune homme, développait devant lui son idée favorite. Tous deux écoutaient et parlaient avec trop d'a-

nimation et de naturel, et cela ne plaisait pas à Anna Pavlovna.

— Les moyens sont l'équilibre européen et LE DROIT DES GENS, — disait l'abbé. — Il faut qu'un état puissant comme la Russie, réputée barbare, se mette avec désintéressement à la tête d'une union dont le but est l'équilibre de l'Europe, et elle sauvera le monde!

— Comment trouverez-vous un pareil équilibre? commençait Pierre; mais à ce moment s'approcha Anna Pavlovna, et, regardant sévèrement Pierre, elle demanda à l'Italien comment il supportait le climat de Pétersbourg. La physionomie de l'Italien se transforma d'un coup et prit l'expression douceuse, affable et offensée, qui lui était évidemment habituelle en causant avec des femmes: « Je suis tellement accablé par le charme de l'esprit et de l'intelligence de cette société, et surtout de la société féminine dans laquelle j'ai eu l'honneur d'être reçu, que je n'ai pas encore réussi à penser au climat, dit-il. »

Ne lâchant plus l'abbé et Pierre, Anna Pavlovna, pour la commodité de l'observation, les joignit au groupe commun.

IV  
A ce moment, un nouvel arrivant entra au salon. C'était le jeune prince André Bolkonski, le mari de la petite princesse. Le prince Bolkonski était un jeune homme de petite taille, très joli, avec des traits secs et accentués. Toute sa personne,

à commencer par le regard fatigué et ennuyé, jusqu'au pas lent et égal, présentait le contraste le plus frappant avec sa petite femme si animée. Evidemment il connaissait tous ceux qui étaient au salon et déjà ils l'ennuyaient tant qu'il lui était très désagréable de les regarder et de les écouter. Et de toutes les physionomies, celle qui semblait l'ennuyer le plus était celle de sa jolie femme. Avec une grimace qui gâtait son joli visage, il se détourna d'elle. Il baisa la main d'Anna Pavlovna, et, en clignant des yeux, il regarda toute la société.

— VOUS VOUS ENRÔLEZ POUR LA GUERRE, MON PRINCE ? lui demanda Anna Pavlovna.

— LE GÉNÉRAL KOUTOUZOFF, — dit Bolkonski, en accentuant la dernière syllabe *zoff*, comme un Français, — A BIEN VOULU DE MOI POUR AIDE DE CAMP...

— ET LISE, VOTRE FEMME ?

— Elle ira à la campagne.

— C'est un grand péché de nous priver de votre charmante femme !

— André, — dit celle-ci, en s'adressant à son mari du même ton coquet qu'elle prenait pour s'adresser aux étrangers, — quelle histoire nous a racontée le vicomte sur mademoiselle George et Bonaparte !

Le prince André ferma les yeux et se détourna. Pierre, qui depuis l'entrée du prince André au salon, n'avait pas détaché de lui son regard joyeux et amical, s'approcha et lui prit la main. Le

prince André, sans se retourner, fronça le visage dans une grimace qui exprimait du dépit contre celui qui lui touchait la main ; mais en apercevant le visage souriant de Pierre, lui-même sourit d'un sourire inattendu, bon et agréable.

— Eh quoi!... Toi aussi dans le grand monde !  
— dit-il à Pierre.

— Je savais que vous y seriez, — répondit Pierre.

— J'irai souper chez vous, — ajouta-t-il à voix basse, pour ne pas déranger le vicomte qui continuait son récit. — Est-ce possible ?

— Non, impossible, — fit le prince André en riant, et en serrant la main de Pierre de façon à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas demander cela. Il voulait dire encore quelque chose, mais à ce moment le prince Vassili se leva avec sa fille et les deux jeunes gens se dérangèrent pour les laisser passer.

— Vous m'excuserez, mon cher vicomte, — dit en français le prince Vassili, en appuyant doucement sur son bras pour qu'il ne se levât pas de sa chaise.

— Cette malheureuse fête chez l'ambassadeur me prive d'un plaisir et me fait vous interrompre. C'est très triste pour moi de quitter votre charmante soirée, — dit-il à Anna Pavlovna. Sa fille, la princesse Hélène, soutenant à peine les plis de sa robe, passa entre les chaises, et son sourire éclairait encore davantage son beau visage.

Quand elle passa devant Pierre, il la regarda



avec des yeux presque effrayés et enthousiastes.

— Elle est très belle — fit le prince André.

— Très belle — dit Pierre.

En passant devant eux, le prince Vassili prit la main de Pierre et s'adressant à Anna Pavlovna :

— Comptez-moi cet ours. Voilà un mois entier qu'il vit chez moi et c'est la première fois que je le vois dans le monde ; rien n'est si indispensable pour un jeune homme que la société des femmes intelligentes.

#### IV

Anna Pavlovna promit en souriant de s'occuper de Pierre, qui, ainsi qu'elle le savait, était, par son père, parent du prince Vassili.

La dame âgée qui était assise près de MA TANTE se leva vivement et rejoignit le prince Vassili dans l'antichambre. Son visage n'avait plus son expression d'intérêt simulé. Sa physionomie bonne et geignarde n'exprimait plus que l'inquiétude et la peur.

— Eh bien! mon prince, que me direz-vous de mon Boris? — dit-elle en le rejoignant dans l'antichambre. (Elle prononçait Boris, avec un accent particulier sur o.) — Je ne puis rester plus longtemps à Pétersbourg. Dites-moi quelle nouvelle je puis rapporter à mon pauvre enfant?

Bien que le prince Vassili écoutât par force, presque impoliment et même en montrant quelque impatience, la dame âgée lui souriait tendrement

et d'une façon touchante ; pour qu'il ne s'éloignât pas, elle lui prit la main.

— Que vous fassiez dire un mot à l'empereur, et tout de suite il passera dans la garde, — fit-elle.

— Croyez que je ferai tout mon possible, princesse, — répondit le prince Vassili ; — mais il m'est difficile de faire une demande à l'empereur ; je vous conseillerais de vous adresser à Roumiantzev par l'intermédiaire du prince Golitzine : ce serait plus adroit.

La dame âgée s'appelait la princesse Droubetzkaia, d'une des meilleures familles de la Russie, mais elle était pauvre, avait quitté le monde depuis longtemps et avait perdu ses anciennes relations. Elle était venue, maintenant, afin d'obtenir, pour son fils unique, une nomination dans la garde.

C'était seulement pour rencontrer le prince Vassili qu'elle s'était imposée et était venue à la soirée d'Anna Pavlovna, c'était pour cela seul qu'elle avait écouté l'histoire du vicomte. Elle s'effraya des paroles du prince Vassili. Son visage, jadis beau, exprima la colère, mais cela ne dura qu'un moment. Elle sourit de nouveau, et étreignit plus fortement la main du prince.

— Écoutez, prince, — dit-elle, — je ne vous ai jamais rien demandé, je ne vous demanderai jamais rien ; je ne vous ai jamais rappelé l'amitié de mon père pour vous. Mais maintenant, au nom de

Dieu, je vous en conjure, faites cela pour mon fils, et je vous regarderai comme mon bienfaiteur — ajouta-t-elle hâtivement. — Non, ne vous fâchez pas, mais promettez-moi... Je me suis adressée à Golitzine, il a refusé. SOYEZ LE BON ENFANT QUE VOUS AVEZ ÉTÉ, — ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Papa, nous serons en retard, — dit la princesse Hélène, qui attendait à la porte et tournait sa belle tête sur ses épaules dignes de l'antique.

L'influence dans le monde, c'est un capital qu'il faut garder pour qu'il ne disparaisse pas. Le prince Vassili savait cela et comprenait que s'il intervenait pour tous ceux qui le sollicitaient, alors bientôt, il ne pourrait rien demander pour lui-même, et il usait très rarement de son influence. Dans le cas de la princesse Droubetzkaia, il sentit à son appel comme un remords de conscience. Elle lui rappelait la vérité : ses premiers pas dans le service il les devait à son père. En outre, il vit à sa façon d'agir que c'était une de ces femmes, surtout de ces mères, qui une fois qu'elles ont mis quelque chose dans leur tête, ne s'en iront pas avant qu'on ait satisfait à leurs désirs, (et dans le cas contraire, sont prêtes à revenir à la charge chaque jour, à chaque moment et même à faire des scènes. Cette dernière considération le fit hésiter.

— CHÈRE Anna Mikhaïlovna — fit-il avec sa familiarité accoutumée et avec de l'ennui dans la

voix, — il m'est presque impossible de faire ce que vous voulez, mais pour vous prouver comme je vous aime et comme je respecte le souvenir de feu votre père, je ferai l'impossible. Votre fils passera dans la garde; voici ma main. Êtes-vous contente ?

— Mon ami, mon bienfaiteur ! Je n'attendais rien d'autre de vous, je savais comme vous êtes bon. Il voulait s'en aller. — Attendez, deux mots... UNE FOIS PASSÉ AUX GARDES... — elle s'arrêta, — vous êtes en bonnes relations avec Mikhaïl Illario-novitch Koutouzov, recommandez-lui Boris comme aide de camp. Alors je serai déjà tranquille et alors...

Le prince Vassili sourit.

— Cela je ne le promets pas. Vous ne savez pas comment on assiège Koutouzov depuis qu'il est nommé commandant en chef de l'armée. Il m'a dit lui-même que toutes les dames de Moscou se sont concertées pour lui donner leurs fils comme aides de camp.

— Non, promettez-le-moi, je ne vous laisserai pas, cher, mon bienfaiteur.

— Papa, — répéta du même ton la belle, — nous serons en retard.

— Eh bien, AUREVOIR, vous voyez ?

— Alors demain vous ferez un rapport à l'empereur ?

— Absolument, mais pour Koutouzov, je ne promets pas.

— Non, promettez, promettez, BASILE, — dit derrière lui Anna Mikhaïlovna avec un sourire de jeune coquette qui autrefois, probablement lui était habituel, et qui maintenant allait si mal à son visage fané. Elle oubliait évidemment son âge et mettait en jeu, selon l'habitude, tous ses anciens moyens de femme. Mais aussitôt qu'il sortit, son visage reprit la même expression froide, feinte, qu'elle avait auparavant. Elle retourna dans le groupe où le vicomte continuait à raconter, et de nouveau feignit d'écouter, en attendant le moment de partir au plus vite, puisque maintenant son affaire était faite.

— Eh bien! Mais comment trouvez-vous toute cette dernière comédie DU SACRE DE MILAN? — dit Anna Pavlovna. — ET LA NOUVELLE COMÉDIE DES PEUPLES DE GÈNES ET DE LUCQUES, QUI VIENNENT PRÉSENTER LEURS VŒUX A M. BUONAPARTE ASSIS SUR UN TRÔNE ET EXAUCANT LES VŒUX DES NATIONS! ADORABLE! NON, MAIS C'EST A EN DEVENIR FOLLE! ON DIRAIT QUE LE MONDE ENTIER A PERDU LA TÊTE.

Le Prince André sourit en regardant en face le visage d'Anna Pavlovna.

— « DIEU ME LA DONNE, GARE A QUI LA TOUCHE, » — dit-il (paroles de Bonaparte lors du couronnement).

— ON DIT QU'IL A ÉTÉ TRÈS BEAU EN PRONONÇANT CES PAROLES, — ajouta-t-il, et il les répéta en italien : « Dio mi la dona, gai a qui la tocca. »

— J'ESPÈRE ENFIN, — continua Anna Pavlovna,

— QUE Ç'A ÉTÉ LA GOUTTE D'EAU QUI FERA DÉBORDER LE VERRE. LES SOUVERAINS NE PEUVENT PLUS SUPPORTER CET HOMME QUI MENACE TOUT.

— LES SOUVERAINS? JE NE PARLE PAS DE LA RUSSIE, — dit poliment et désespérément le vicomte. — LES SOUVERAINS, MADAME! QU'ONT-ILS FAIT POUR LOUIS XVI, POUR LA REINE, POUR MADAME ÉLISABETH? RIEN, — continua-t-il en s'animant. — ET CROYEZ-MOI, ILS SUBISSENT LA PUNITION DE LEUR TRAHISON A LA CAUSE DES BOURBONS. LES SOUVERAINS? ILS ENVOIENT DES AMBASSADEURS COMPLIMENTER L'USURPATEUR.

Et avec un soupir de mépris, il prit une nouvelle pose. Le prince Hippolyte, qui depuis longtemps regardait le vicomte derrière son face-à-main, à ces paroles, se tourna de tout le corps vers la petite princesse et lui demandant une aiguille, il lui montra, en le dessinant sur la table avec l'aiguille, le blason des Condé. Il lui expliqua ce blason avec un air important, comme si la princesse le lui eût demandé.

— BATON DE GUEULES, ENGRÊLÉ DE GUEULES D'AZUR — MAISON CONDÉ, — dit-il. La princesse écoutait en souriant.

— Si Bonaparte reste encore une année au trône de France, — dit le vicomte, continuant la conversation commencée, de l'air d'un homme qui n'écoute pas les autres, mais qui, dans une affaire qui lui est connue, suit exclusivement le cours de ses idées, — alors les choses iront très loin. Par l'in-

trigue, par la violence, par l'exil, par les supplices, la société, je parle de la bonne société française, sera détruite pour toujours, et alors...

Il leva les épaules et écarta les bras. Pierre voulut dire quelque chose, car la conversation l'intéressait, mais Anna Pavlovna, qui le surveillait, l'en empêcha.

— L'empereur Alexandre — dit-elle avec la tristesse qui accompagnait toujours sa conversation, quand elle parlait de la famille impériale, — a déclaré qu'il laissera aux Français eux-mêmes le choix de leur mode de gouvernement. Et je pense qu'il n'y a pas de doute, que toute la nation, affranchie de l'usurpateur, ne se jette entre les mains d'un roi légitime, — dit Anna Pavlovna, en s'efforçant d'être aimable pour l'émigrant royaliste.

— C'est douteux, dit le prince André. MONSIEUR LE VICOMTE croit avec raison que les choses sont allées déjà trop loin. Je pense que le retour au passé sera difficile.

— D'après ce que j'ai entendu — dit Pierre qui se mêla à la conversation en rougissant — presque toute la noblesse est allée déjà du côté de Bonaparte.

— Ce sont les bonapartistes qui le disent, répondit le vicomte sans regarder Pierre. Il est difficile maintenant de connaître l'opinion publique en France.



— BONAPARTE L'A DIT, objecta le prince André, avec un sourire.

(Il était évident que le vicomte lui déplaisait, et que tout en ne le concernant pas, ces paroles étaient dirigées contre lui.)

— « JE LEUR AI MONTRÉ LE CHEMIN DE LA GLOIRE, — dit-il après un court silence, en répétant de nouveau les paroles de Napoléon ; — ILS N'EN ONT PAS VOULU ; JE LEUR AI OUVERT MES ANTICHAMBRES, ILS SE SONT PRÉCIPITÉS EN FOULE »... JE NE SAIS PAS JUSQU'À QUEL POINT IL A EU LE DROIT DE LE DIRE ?

— AUCUN — répondit le vicomte. — Après l'assassinat du duc, même les hommes les plus partiaux, cessèrent de voir en lui un héros. SI MÊME Ç'A ÉTÉ UN HÉROS POUR CERTAINES GENS, — poursuivit le vicomte en s'adressant à Anna Pavlovna, — DEPUIS L'ASSASSINAT DU DUC, IL Y A UN MARTYR DE PLUS DANS LE CIEL, UN HÉROS DE MOINS SUR LA TERRE.

Anna Pavlovna et les autres n'avaient pas encore réussi à apprécier, par un sourire, les paroles du vicomte, que Pierre se jetait de nouveau dans la conversation, et qu'Anna Pavlovna, bien qu'elle pressentit qu'il allait dire quelque chose de déplacé, ne pouvait déjà plus l'arrêter.

— Le supplice du duc d'Enghien — dit M. Pierre — était une telle nécessité d'État, que je vois précisément de la grandeur d'âme en ce que Napoléon n'ait pas craint de prendre sur lui seul la responsabilité de cet acte.

— DIEU ! MON DIEU ! — murmura terrifiée, Anna Pavlovna.

— COMMENT, M. PIERRE, VOUS TROUVEZ QUE L'ASSASSINAT EST GRANDEUR D'ÂME, — fit la petite princesse en souriant et en approchant d'elle son ouvrage.

— АН ! ОН ! — exclamaient diverses voix.

— CAPITAL — dit en anglais le prince Hippolyte, en commençant à frapper sur ses genoux. Le vicomte se contenta de hausser les épaules. Pierre, par dessus ses lunettes, regardait triomphalement les auditeurs. — Je parle ainsi, continua-t-il, parce que les Bourbons ont fui la Révolution et laissé le peuple à l'anarchie; seul Napoléon sut comprendre la révolution, la vaincre et c'est pour quoi, pour le bien commun, il ne pouvait s'arrêter devant la vie d'un seul homme.

— Ne voulez-vous pas passer à cette table ? — dit Anna Pavlovna.

Mais sans répondre, Pierre continua son discours.

— Non, — dit-il en s'animant de plus en plus, — Napoléon est grand parce qu'il s'est mis au-dessus de la Révolution, dont il a réprimé les abus et retenu tout le bon : l'égalité des citoyens, la liberté de la parole et de la presse; et c'est seulement par cela qu'il a conquis le pouvoir.

— Oui, si en prenant le pouvoir pour lui sans en profiter par l'assassinat, il l'avait rendu au roi légitime, alors, je l'appellerais un grand homme, — dit le vicomte.

— Il ne pouvait faire cela. Le peuple lui a donné le pouvoir pour qu'il le débarrassât des Bourbons, et parce qu'il voyait en lui un grand homme. La révolution a été une grande œuvre, — continua Pierre en montrant par cette proposition audacieuse et provocante son extrême jeunesse et le désir d'exprimer tout le plus complètement possible.

— La révolution et l'assassinat des rois, une grande œuvre!... Après cela... mais ne voulez-vous pas venir à cette table? — répéta Anna Pavlovna.

— CONTRAT SOCIAL — fit, avec un sourire doux, le vicomte.

— Je ne parle pas de l'exécution du roi. Je parle des idées.

— Oui, des idées du pillage, du meurtre, et de l'assassinat du roi, — interrompit de nouveau la voix ironique.

— Sans doute ce furent des excès, mais en eux n'est pas tout; l'important est dans les droits de l'homme, la disparition des préjugés, l'égalité des citoyens. Et Napoléon a retenu ces idées dans toute leur intégralité.

— Liberté et égalité, — fit avec mépris le vicomte comme s'il se décidait enfin à prouver sérieusement à ce jeune homme la sottise de ses paroles, — ce sont de grands mots compromis depuis longtemps. Qui n'aime pas la liberté et l'égalité? Notre

saint Sauveur propageait déjà la liberté et l'égalité. Est-ce qu'après la Révolution les hommes sont devenus plus heureux? Au contraire. Nous avons voulu la liberté et Bonaparte l'a détruite..

Le prince André regardait avec un sourire, tantôt Pierre, tantôt le vicomte, tantôt la maîtresse de la maison. Dès les premiers assauts de Pierre, Anna Pavlovna, malgré son habitude du monde, était terrifiée, mais quand elle vit qu'en dépit des paroles sacrilèges prononcées par Pierre, le vicomte ne se mettait pas hors de lui, quand elle fut convaincue qu'il n'était pas possible d'étouffer ses paroles, elle reprit des forces et, s'unissant au vicomte, s'attaqua à l'orateur.

— MAIS MON CHER MONSIEUR PIERRE, — dit Anna Pavlovna, — comment expliquez-vous ceci : un grand homme qui a pu faire exécuter le duc, enfin, tout simplement un homme, sans jugement et sans crime?...

— Je demanderais — fit le vicomte — comment monsieur explique le 18 Brumaire. N'est-ce pas une tromperie? C'EST UN ESCAMOTAGE QUI NE RESSEMBLE NULLEMENT A LA MANIÈRE D'AGIR D'UN GRAND HOMME.

— Et les prisonniers d'Afrique qu'il a tués — dit la petite princesse, — c'est horrible! — Et elle leva les épaules.

— C'EST UN ROTURIER, VOUS AUREZ BEAU DIRE, — déclara le prince Hippolyte.

M. Pierre ne savait à qui répondre ; il les regardait tous et souriait. Son sourire n'était pas comme celui des autres hommes. Chez lui, au contraire, quand il souriait, le visage sérieux et un peu sombre disparaissait tout à coup, et, à sa place, se montrait un visage enfantin, bon, même un peu bête, et qui semblait demander grâce.

Pour le vicomte qui le voyait pour la première fois, il était clair que ce Jacobin n'était pas du tout si terrible que ses paroles.

Tous se turent.

— Comment voulez-vous qu'il réponde à tout le monde à la fois ? — dit le prince André. — En outre, dans les actes d'un homme d'État il faut distinguer les actes de l'homme privé, du chef de l'armée ou de l'Empereur. Cela me semble ainsi.

— Oui, oui, sans doute, — fit Pierre, réjoui de l'aide qui venait à lui.

— On ne peut pas ne pas avouer — continua le prince André — que Napoléon, comme homme, fut très grand, sur le pont d'Arcole, à l'hôpital de Jaffa, où il donna la main aux pestiférés, mais... mais il y a d'autres actes qu'il est difficile de justifier.

Le prince André, qui avait voulu évidemment adoucir l'inconvenance des paroles de Pierre, se leva pour partir, et donna le signal à sa femme.

Tout à coup le prince Hippolyte se leva et d'un geste de main, les arrêtant tous, il leur demanda de s'asseoir et prononça :

— AH ! AUJOURD'HUI ON M'A RACONTÉ UNE ANECDOTE MOSCOVITE CHARMANTE ; IL FAUT QUE JE VOUS EN RÉGALE. VOUS M'EXCUSEZ, VICOMTE, IL FAUT QUE JE RACONTE EN RUSSE. AUTREMENT ON NE SENTIRA PAS LE SEL DE L'HISTOIRE. Et le prince Hippolyte se mit à parler en russe avec la prononciation des Français qui ont passé une année en Russie. Tous s'arrêtèrent, telles étaient l'animation et l'insistance avec lesquelles le prince Hippolyte demandait l'attention pour son récit.

— A MOSCOU, il y a UNE DAME. Et elle est très avare. Il lui fallait avoir deux VALETS DE PIED derrière la voiture. Et il les lui fallait de très haute taille. C'était son goût. Et elle avait une FEMME DE CHAMBRE de très haute taille. Elle dit...

Ici le prince Hippolyte se mit à réfléchir et, visiblement, avec beaucoup de difficulté :

— Elle dit... oui, elle dit : « Fille (A LA FEMME DE CHAMBRE), prends la LIVRÉE et viens avec moi derrière la voiture FAIRE DES VISITES.

Ici, le prince Hippolyte pouffa et éclata de rire bien avant ses auditeurs, ce qui produisit une impression désavantageuse pour le narrateur. Cependant plusieurs personnes, et de ce nombre les dames âgées et Anna Pavlovna, sourirent.

— Elle partit. Tout à coup s'éleva un grand

vent, la fille perdit son chapeau, et ses longs cheveux se déroulèrent...

Il ne pouvait déjà plus se contenir, et tout en éclatant d'un rire saccadé, il prononça :

— Et tout le monde le sut...

Ce fut la fin de l'anecdote. Bien qu'on ne comprît pas pourquoi il la racontait, et pourquoi il fallait absolument la raconter en russe, cependant Anna Pavlovna et les autres apprécièrent la galanterie mondaine du prince Hippolyte qui terminait si agréablement l'assaut désagréable de M. Pierre. Après ce récit, la conversation se dispersa en petits papotages sur les bals passés et futurs, sur le spectacle, et sur le lieu et le jour d'une prochaine rencontre.

## V

En remerciant Anna Pavlovna pour sa CHAR-  
MANTE SOIRÉE, les hôtes commencèrent à se retirer.

Pierre était maladroit, lourd, de haute taille, large, avec d'énormes mains rouges ; il ne pouvait, comme on dit, entrer dans un salon et encore moins en sortir, c'est-à-dire qu'il ne savait pas dire avant de se retirer quelques paroles agréables. En outre il était distrait. En se levant, au lieu de son chapeau, il attrapa le tricorne à plumes du général, et le tint en en secouant le panache, jusqu'à ce que le général l'eut prié de le lui remettre. Mais cette distraction et le défaut de ne savoir entrer au salon ni causer, se rachetaient par une expression de bonhomie, de simplicité et de modestie. Anna Pavlovna se tourna vers lui, et lui exprimant, avec une douceur chrétienne, le pardon pour son assaut, elle le salua en disant :

— J'espère vous revoir, mais j'espère aussi que



vous modifierez vos opinions, mon cher monsieur Pierre.

Il ne répondit rien à ces paroles, s'inclina seulement, et, de nouveau, montra à tous son sourire qui n'exprimait rien, ou peut-être ceci : « Les opinions sont les opinions, et vous voyez que je suis un bon et charmant garçon. » Et tous, y compris Anna Pavlovna, involontairement sentaient cela.

Le prince André sortit dans l'antichambre ; en tendant ses épaules au valet qui lui mettait son manteau, il écoutait avec indifférence le bavardage de sa femme et du prince Hippolyte qui sortait aussi dans l'antichambre. Le prince Hippolyte était près de la jolie princesse enceinte, et avec persistance, la fixait derrière son face-à-main.

— Allez, ANNETTE, vous vous enrhumerez, — dit la petite princesse en faisant ses adieux à Anna Pavlovna. — C'EST ARRÊTÉ, — ajouta-t-elle plus bas.

Anna Pavlovna avait déjà réussi à parler à Lise du mariage qu'elle projetait entre Anatole et la belle-sœur de la petite princesse.

— Je compte sur vous, chère amie, — dit Anna Pavlovna aussi doucement — vous lui écrirez et vous me direz COMMENT LE PÈRE ENVISAGERA LA CHOSE. AU REVOIR. — Et elle s'éloigna de l'antichambre.

Le prince Hippolyte s'approcha de la petite princesse, et, penchant son visage très près d'elle, se mit à lui chuchoter quelque chose.

Deux valets, le sien et celui de la princesse, at-

tendant qu'ils eussent fini de parler, étaient debout avec un manteau et un châle et écoutaient la langue française, incompréhensible pour eux, d'un air de comprendre mais de ne vouloir pas le montrer. La princesse, comme toujours, parlait et écoutait en souriant.

— Je suis très heureux de ne pas être allé chez l'ambassadeur, disait le prince Hippolyte, c'est ennuyeux là-bas... Une charmante soirée, charmante, n'est-ce pas ?

— On dit que le bal sera très beau, — répondit la princesse en remuant ses lèvres duvetées, — toutes les jolies femmes de la société y seront.

— Pas toutes, puisque vous n'y serez pas, — répartit le prince Hippolyte en riant joyeusement ; et prenant le châle des mains du valet, lui-même le mettait sur la princesse. Par maladresse ou volontairement (on ne pouvait le savoir), de longtemps il ne retira pas ses mains, quand le châle était déjà mis ; on eût dit qu'il étreignait la jeune femme.

Elle, gracieuse, toujours souriante, s'éloigna, se tourna et regarda son mari. Le prince André avait les yeux fermés, il paraissait fatigué et endormi.

— Vous êtes prête ? — demanda-t-il à sa femme en la parcourant du regard.

Le prince Hippolyte mit rapidement son pardessus qui, à la mode d'alors, tombait au-dessous des talons, et en s'embarrassant, il courut au perron

derrière la princesse que le valet aidait à monter en voiture.

— PRINCESSE, AU REVOIR, — cria-t-il en s'embarassant de la langue comme des pieds.

La princesse, soulevant sa robe, montait dans la voiture ; son mari arrangeait son sabre. Le prince Hippolyte, sous prétexte de servir, les gênait tous.

— Permettez, monsieur? — fit sèchement et désagréablement le prince André en s'adressant en russe au prince Hippolyte qui l'empêchait de passer.

— Je t'attends, Pierre, — ajouta-t-il, mais d'une voix douce et tendre.

Le cocher tira les guides et la voiture s'ébranla. Le prince Hippolyte, riant d'un rire saccadé, était debout sur le perron et attendait le vicomte qui lui avait promis de le reconduire à la maison.

---

— EH BIEN, MON CHER, VOTRE PETITE PRINCESSE EST TRÈS BIEN, TRÈS BIEN, — dit le vicomte en s'installant dans la voiture. — MAIS TRÈS BIEN. — Il baisa le bout de ses doigts. — ET TOUT A FAIT FRANÇAISE.

Hippolyte pouffait de rire.

— ET SAVEZ-VOUS QUE VOUS ÊTES TERRIBLE AVEC VOTRE PETIT AIR INNOCENT, — continua le vicomte. — JE PLAINS LE PAUVRE MARI, CE PETIT OFFICIER QUI SE DONNE DES AIRS DE PRINCE RÉGNANT.

Hippolyte éclata de nouveau, et à travers le rire prononça :

— ET VOUS DISIEZ QUE LES DAMES RUSSES NE VALAIENT PAS LES DAMES FRANÇAISES. IL FAUT SAVOIR S'Y PRENDRE.

Pierre, arrivé le premier, comme un familier se rendit au cabinet de travail du prince André, et aussitôt, par habitude, s'allongea sur le divan, prit le premier livre du rayon (c'étaient les Mémoires de César) et, s'appuyant sur le coude, se mit à le lire au milieu.

— Qu'as-tu fait avec mademoiselle Schérer ? Elle va tomber malade ! — fit en entrant le prince André, en frottant ses mains fines et blanches.

Pierre se tourna si brusquement de tout le corps, que le divan craqua ; en regardant le prince André, il fit un geste de la main :

— Non, cet abbé est très intéressant, mais seulement il ne comprend pas les choses comme il faut... Selon moi la paix universelle est possible, mais je ne puis l'exprimer... Mais ce ne sera pas l'équilibre politique.

On voyait que le prince André ne s'intéressait pas à cette conversation abstraite.

— MON CHER, il n'est pas possible de dire partout ce que l'on pense. Eh bien ! As-tu enfin décidé quelque chose ? Rentreras-tu dans la garde ou seras-tu diplomate ? — demanda le prince André après un moment de silence.

Pierre s'assit sur le divan, les jambes croisées.

— Croiriez-vous que je ne le sais pas encore ; ni l'un ni l'autre ne me plaît.

— Mais il faut se décider à quelque chose. Ton père attend.

A l'âge de dix ans, Pierre avait été envoyé à l'étranger avec un abbé-gouverneur, et il y était resté jusqu'à vingt ans. Quand il revint à Moscou, le père congédia l'abbé et dit au jeune homme : « Maintenant va à Pétersbourg, regarde et choisis, je consentirai à tout ; voilà une lettre pour le prince Vassili et voici de l'argent, écris-moi tout, je t'aiderai en tout. » Depuis trois mois, Pierre s'occupait du choix d'une carrière et ne décidait rien. C'est de ce choix que lui parlait le prince André. Pierre se frotta le front.

— Mais il doit être maçon, — dit-il en pensant à l'abbé qu'il avait vu à la soirée.

— Tout cela c'est chimère — l'arrêta de nouveau le prince André, — parlons plutôt de tes affaires. As-tu été à la garde à cheval ?...

— Non, je n'y suis pas allé ; mais voici ce qui m'est venu en tête, et ce que je voulais vous dire : maintenant il y a la guerre contre Napoléon ; si c'était la guerre pour la liberté, je comprendrais, et je serais le premier à entrer dans l'armée, mais aider l'Angleterre et l'Autriche contre le plus grand homme qui soit au monde... ce n'est pas bien.

Le prince André haussa seulement les épaules

aux paroles enfantines de Pierre; son air signifiait qu'à pareille sottise il n'y avait rien à opposer. En effet, à cette opinion naïve, il était difficile de répondre autrement que le faisait le prince André.

— Si tous faisaient la guerre par conviction, il n'y aurait pas de guerre.

— Voilà ce qui serait beau! — répondit Pierre.

Le prince André sourit.

— Oui, il est possible que ce soit beau, mais ce ne sera jamais...

— Eh bien! Pourquoi allez-vous à la guerre? — demanda Pierre.

— Pourquoi? Je ne sais. Il le faut. En outre j'y vais... — il s'arrêta — j'y vais parce que cette vie que je mène ici, cette vie ne me convient pas!

Dans la chambre voisine, on entendit le frôlement d'une robe de femme. Comme réveillé, le prince André se secoua, et son visage prit l'expression qu'il avait dans le salon d'Anna Paylovna. Pierre ôta ses jambes du divan.

La princesse entra. Elle portait à présent un costume d'intérieur, mais toujours élégant et frais. Le prince André se leva et poliment lui avança un fauteuil.

— Je me demande souvent, — dit-elle en français, comme toujours, et en s'asseyant, avec beaucoup de bruit, dans le fauteuil, — pourquoi Annette ne s'est pas mariée? Comme vous êtes tous sots messieurs, de ne l'avoir pas épousée. Excusez-moi, mais vous ne comprenez rien aux femmes. Quel disputeur vous faites, monsieur Pierre!

— Oui; et même je discute toujours avec votre mari. Je ne comprends pas pourquoi il veut aller

à la guerre — dit Pierre, sans faire de ces façons si habituelles dans les relations entre un jeune homme et une jeune femme, en s'adressant à la princesse.

La princesse sursauta. Évidemment les paroles de Pierre la touchaient au vif.

— Ah! voilà, je dis la même chose, — fit-elle.

— Je ne comprends pas du tout pourquoi les hommes ne peuvent vivre sans la guerre! Pourquoi nous, femmes, ne voulons-nous rien, n'avons-nous besoin de rien? Eh bien! Voilà, soyez juge. Je le lui dis toujours... ici, il est aide de camp de son oncle; il a la plus brillante situation, tous le connaissent et l'apprécient beaucoup. Ces jours-là, chez les Apraxine, j'ai entendu dire à une dame : « C'EST ÇA LE FAMEUX PRINCE ANDRÉ? MA PAROLE D'HONNEUR! » Elle rit. Il est si bien reçu partout, il peut si aisément devenir aide de camp de l'Empereur! Vous savez, l'Empereur lui a parlé très gracieusement. Nous avons trouvé, avec Annette, que ce serait très facile à arranger. Qu'en pensez-vous?

Pierre regarda le prince André, et voyant que cette conversation déplaisait à son ami, il ne répondit rien.

— Quand partez-vous? — demanda-t-il.

— Ah! NE ME PARLEZ PAS DE CE DÉPART, NE M'EN PARLEZ PAS. JE NE VEUX PAS EN ENTENDRE PARLER! — fit la princesse, de ce ton capricieux qu'elle avait en causant à Hippolyte dans le salon, mais qui dé-



tonnait si visiblement dans un cercle de famille dont Pierre était comme l'un des membres. — Aujourd'hui, en pensant qu'il faut interrompre toutes ces relations chères... Et après, tu sais, ANDRÉ? — Elle faisait de grands yeux à son mari. — J'AI PEUR, J'AI PEUR! — chuchota-t-elle, et son dos tressaillit. Son mari la regarda, comme étonné d'apercevoir qu'outre lui et Pierre il y avait encore quelqu'un dans la chambre, et avec une politesse froide, d'un ton interrogateur, il demanda à sa femme :

— De quoi as-tu peur, Lise? Je ne puis comprendre...

— Voilà comme vous êtes égoïstes, vous autres, hommes, tous, tous des égoïstes. Il me quitte de son propre gré, Dieu sait pourquoi, et veut m'enfermer seule à la campagne.

— Avec mon père et ma sœur, ne l'oublie pas, — fit doucement le prince André.

— Quand même seule, sans *mes amis*... et il veut que je n'aie pas peur.

Sa voix était déjà grognon, la petite lèvre se soulevait en donnant au visage non plus l'expression souriante, mais l'expression bestiale d'un écureuil. Elle se tut, comme si elle trouvait inconvenant de parler devant Pierre de sa grossesse, car en cela était tout le sens de la discussion.

— Je ne comprends pas DE QUOI VOUS AVEZ PEUR, — prononça lentement le prince André sans quitter sa femme des yeux.

La princesse, rougissant, agitait désespérément les bras.

— NON, ANDRÉ, JE DIS QUE VOUS AVEZ TELLEMENT, TELLEMENT CHANGÉ...

— Ton docteur t'ordonne de te coucher plus tôt, — prononça le prince André, — tu ferais bien d'aller dormir.

La princesse ne répondit rien, et tout à coup sa petite lèvre courte, velue, trembla ; le prince André se leva et, haussant les épaules, marcha dans la chambre.

Pierre, avec étonnement, avec naïveté, regardait derrière ses lunettes, tantôt le prince, tantôt sa femme ; il remua comme pour se lever, mais il réfléchit et resta assis.

— Que m'importe qu'il y ait Monsieur Pierre ? dit tout à coup la petite princesse, et son joli visage se transforma brusquement dans une grimace pleurnicheuse, — depuis longtemps je voulais te demander, ANDRÉ, pourquoi tu es tellement changé envers moi ? Que t'ai-je fait ? Tu pars à la guerre et tu n'as pas pitié de moi, pourquoi ?

— LISE ! — fit seulement le prince André, et dans cette parole il y avait à la fois une prière et une menace, et principalement l'assurance qu'elle s'arrêterait à ce mot ; mais elle continua hâtivement :

— Tu te conduis avec moi comme avec une malade ou une enfant. Je vois tout. Étais-tu ainsi il y a six mois ?

— LISE! je vous prie de cesser, — prononça le prince d'un ton encore plus expressif.

Pierre, de plus en plus ému par cette conversation, se leva et s'approcha de la princesse. Il semblait ne pouvoir supporter la vue des larmes et prêt à pleurer lui-même.

— Calmez-vous, princesse. Je vous assure que tout cela vous semble... Je sais moi-même... pourquoi... parce que... Mais excusez-moi, je suis un étranger... Non, calmez-vous... adieu.

Le prince André l'arrêta de la main.

— Non, attends, Pierre, la princesse est si bonne qu'elle ne voudra pas me priver du plaisir de passer la soirée avec toi.

— Non, il ne pense qu'à lui, — prononça la princesse, ne pouvant retenir des larmes de colère.

— LISE! — dit sèchement le prince André en élevant la voix, afin de montrer que sa patience était à bout.

Tout à coup l'expression bestiale, l'expression d'écureuil du joli visage de la princesse fit place à une expression attrayante, excitant la pitié et la crainte; ses beaux yeux regardaient en dessous son mari, et sur son visage parut une expression timide, celle du chien qui, rapidement, mais à petits coups, agite sa queue baissée.

— MON DIEU, MON DIEU! — prononça la princesse; et soulevant d'une main les plis de sa robe,

elle s'approcha de son mari et l'embrassa au front.

— BONSOIR, LISE ! — dit le prince André en se levant et lui baisant poliment la main, comme à une étrangère.

---

Les amis restèrent silencieux. Ni l'un ni l'autre n'entamait la conversation. Pierre regardait le prince André, celui-ci passait sa main fine sur son front.

— Allons souper, — dit-il avec un soupir en se levant et en se dirigeant vers la porte.

Ils entrèrent dans la salle à manger au meuble neuf, riche et élégant. Tout, depuis le service jusqu'à l'argenterie, les porcelaines, les cristaux, portait ce cachet particulier de neuf, qu'on remarque toujours dans les jeunes ménages. Au milieu du souper, le prince André s'accouda sur la table : il avait une expression d'agacement nerveux que Pierre n'avait encore jamais observée chez son ami, et, comme un homme qui depuis longtemps a quelque chose sur le cœur et se décide enfin à s'expliquer, il se mit à parler : — Ne te marie jamais, jamais, mon ami, c'est mon conseil ; ne te marie pas avant de te dire à toi-même que tu as fait tout ce que tu as pu, avant de cesser d'aimer la femme que tu as choisie, avant de la voir telle qu'elle est, autrement tu te tromperas cruellement et irrémédiablement. Marie-toi quand

tu ne seras plus qu'un vieillard bon à rien... autrement tout ce qu'il y a en toi de bon et de noble périra ; tout se dépensera en petites choses. Oui, oui, oui ! Ne me regarde pas avec un tel étonnement. Si, dans l'avenir, tu attends quelque chose de toi, alors à chaque pas tu sentiras que tout est fini pour toi, que tout est fermé sauf le salon, où tu seras sur le même pied qu'un valet de cour et un imbécile... Oui, voilà !...

Il fit un geste énergique de la main.

Pierre ôta ses lunettes, ce qui changea son visage, qui parut encore plus plein de bonté, et, avec étonnement, il regarda son ami.

— Ma femme, — continua le prince André, — est une femme admirable. C'est une de ces rares femmes avec qui l'on est tranquille pour son honneur ; mais, mon Dieu, que ne donnerais-je pas maintenant pour n'être pas marié ! Tu es le premier, le seul à qui je dise cela, parce que je t'aime.

En prononçant ces paroles, le prince André ressemblait encore moins qu'auparavant à ce Bolkonski qui se carrait dans un fauteuil chez Anna Pavlovna, et qui, en clignant des yeux, laissait passer entre les dents des phrases françaises. Son visage sec tremblait d'une animation nerveuse de chaque muscle ; les yeux, dans lesquels auparavant semblait éteint le feu de la vie, brillaient maintenant d'une lueur claire. Et plus il semblait

morne en temps ordinaire, plus énergique il paraissait en ce moment d'énervement presque maladif.

— Tu ne comprends pas pourquoi je dis cela, — continua-t-il, — et pourtant c'est l'histoire entière de la vie. Tu dis « Bonaparte et sa carrière » — bien que Pierre n'eût pas parlé de Bonaparte. — Tu dis Bonaparte, mais quand Bonaparte travaillait, quand il marchait pas à pas vers son but, il était libre, il n'avait rien outre son but, et il l'a atteint. Mais si tu te lies à une femme, alors, comme un forçat enchaîné, tu perds toute liberté. Et tout ce qu'il y a en toi d'espérance et de forces se déprime, et le regret te déchire. Les salons, les potins, les bals, les ambitions, les nullités, voilà le cercle vicieux duquel je ne puis sortir. Je pars maintenant à la guerre, à la plus grande guerre qui fut jamais, et je ne sais rien. Je ne suis bon à rien. JE SUIS TRÈS AIMABLE ET TRÈS CAUSTIQUE, — continua le prince André, — et chez Anna Pavlovna on m'écoute. Et cette société bête, sans laquelle ma femme ne peut vivre, et ces femmes... Si tu pouvais seulement savoir ce que sont TOUTES LES FEMMES DISTINGUÉES, et en général les femmes ! Mon père a raison : l'égoïsme, l'ambition, la stupidité, la nullité en tout, voilà les femmes quand elles se montrent telles qu'elles sont. On les voit dans le monde, il semble qu'il y a quelque chose et pourtant il n'y a rien, rien, rien ! Oui, mon ami, ne te marie pas, ne te marie pas ! — conclut le prince André.

— Je trouve drôle — dit Pierre — que vous vous considérez *vous-même* comme incapable, et jugiez votre vie gâtée. Mais chez vous, tout est l'avenir. Et vous...

Il n'acheva pas ce *vous*, mais son ton indiquait déjà quel grand cas il faisait de son ami et combien il attendait de lui en l'avenir.

— « Comment peut-il dire tout cela ? » — pensait Pierre.

Pierre considérait le prince André comme le modèle de toutes les perfections, précisément parce que le prince André unissait au plus haut degré toutes les qualités qui lui manquaient à lui, et qui pouvaient se résumer assez exactement par cette conception : la force de volonté. Pierre s'étonnait toujours de la capacité du prince André, de sa conduite avec les hommes de toutes sortes, de sa mémoire extraordinaire, de tout ce qu'il avait lu (il avait lu tout, savait tout, avait une idée sur tout) et en particulier de sa facilité à travailler et à apprendre. Et si, assez souvent, Pierre avait été frappé, chez le prince André, du manque de capacité pour la philosophie contemplatrice (à quoi Pierre était surtout enclin), il n'y voyait pas un défaut, mais une force.

Dans les relations les meilleures, les plus amicales, les plus simples, la flatterie ou la louange sont aussi nécessaires que la graisse l'est aux roues pour qu'elles tournent.

— JE SUIS UN HOMME FINI, — fit le prince André.  
 — Parlons plutôt de toi — ajouta-t-il ; et il se tut en souriant à ses idées consolatrices ; le sourire, au même moment, se refléta sur le visage de Pierre.

— Et que dire de moi ! — fit Pierre en élargissant sa bouche en un sourire insouciant et joyeux.  
 — Qui suis-je ! JE SUIS UN BATARD ! — Et d'un coup il devint cramoisi. Evidemment il avait fait un grand effort pour dire cela, — SANS NOM, SANS FORTUNE... Eh, quoi, vraiment... — Mais il n'acheva pas : *quoi, vraiment.* — Maintenant je suis libre et je suis heureux. Mais je ne sais nullement par quoi commencer. Je voudrais sérieusement vous demander conseil.

Le prince André leva vers lui des yeux bons. Mais néanmoins, dans son regard amical, s'exprimait la conscience de sa supériorité.

— Tu m'es surtout cher, parce que, parmi tout notre monde tu es le seul homme qui vive. Pour toi c'est facile, choisis ce que tu veux, pour toi tout est égal. Partout tu seras bon... mais une seule chose... cesse de fréquenter Kouraguine, de mener cette vie. Toutes ces orgies-là ne te vont pas et...

— QUE VOULEZ-VOUS, MON CHER, — dit Pierre en haussant les épaules ; — LES FEMMES, MON CHER, LES FEMMES !

— Je ne comprends pas, — répondit André. — LES FEMMES COMME IL FAUT, c'est une autre affaire,



mais pas LES FEMMES de Kouraguine, les FEMMES ET LE VIN. Je ne comprends pas !

Pierre vivait chez le prince Vassili Kouraguine et partageait la vie d'orgies de son fils Anatole, celui-là même qu'on voulait, pour l'amender, marier à la sœur du prince André.

— Savez-vous, — fit Pierre, comme s'il lui venait spontanément une heureuse pensée, — sérieusement j'ai pensé cela depuis longtemps, avec cette vie, je ne puis rien décider, je ne puis réfléchir à rien. Ma tête est malade, je n'ai pas d'argent ; il m'a invité aujourd'hui, je n'irai pas.

— Tu me donnes ta parole d'honneur que tu n'iras plus !

— Parole d'honneur !

---

Il était plus d'une heure après minuit quand Pierre sortit de chez son ami. C'était une de ces nuits blanches de juin, à Saint-Pétersbourg. Pierre monta en voiture avec l'intention d'aller à la maison. Mais plus il s'approchait, plus il sentait l'impossibilité d'aller dormir pendant cette nuit qui ressemblait plus à la soirée ou au matin.

La vue s'étendait loin dans les rues vides. Pendant la route, Pierre se rappela que chez Anatole Kouraguine, ce soir-là, devaient se réunir les habi-

tuels compagnons de jeu, après quoi aurait lieu une orgie qui se terminerait par le plaisir favori de Pierre.

— Ce serait bien d'aller chez Kouraguine, pensa-t-il; mais aussitôt il se rappela la parole d'honneur, donnée au prince André, de ne plus fréquenter Kouraguine. Mais bientôt, comme il arrive aux hommes sans caractère, il désira si vivement jouir encore une fois de cette vie dépravée, qu'il connaissait si bien, qu'il résolut de s'y rendre. Et immédiatement, il lui vint en tête que la parole donnée ne signifiait rien, parce qu'avant de promettre au prince André, il avait donné au prince Anatole sa parole d'être chez lui. Enfin, — pensa-t-il, — toutes ces paroles d'honneur sont des choses conditionnelles qui n'ont aucun sens précis, surtout si l'on considère que peut-être demain même, on peut mourir ou qu'il peut arriver quelque chose de si extraordinaire qu'il n'y aura déjà plus rien, ni honneur ni déshonneur.

Ces raisonnements, en détruisant toutes ses résolutions et ses suppositions, venaient souvent en tête à Pierre. Il partit chez Kouraguine.

Arrivé au perron d'une grande maison située à côté de la caserne de la garde à cheval, et où vivait Anatole, il gravit le perron éclairé; la porte était ouverte, il entra. Dans le vestibule, il n'y avait personne; des bouteilles vides, des manteaux, des galoches étaient jetés là; on sentait

l'odeur du vin et l'on entendait de loin des bruits de voix et des cris.

Le jeu et le souper étaient déjà terminés, mais les invités ne se séparaient pas encore. Pierre rejeta son manteau et entra dans la première chambre où se trouvaient les reliefs du souper, et où un valet, pensant n'être vu de personne, à la dérobée, vidait les verres. De la troisième chambre venaient un vacarme, des éclats de rire, des cris de voix connues et le grognement d'un ours. Huit jeunes hommes se pressaient anxieux contre la fenêtre ouverte, trois autres jouaient avec un jeune ours, qu'un d'eux trainait par une chaîne, et en effrayait les deux autres.

— Je parie cent roubles pour Stievens! — cria l'un.

— Attention, il ne faut pas le soutenir! — cria un autre.

— Moi je parie pour Dolokhov, — fit un troisième. — Sépare, Kouraguine.

— Eh bien! Laissez Michka (1), il s'agit d'un pari.

— Tout d'un trait, autrement c'est perdu, — cria le quatrième.

— Iakov, donne une bouteille, Iakov! — hurla le maître de la maison, un grand et beau jeune homme, qui en chemise fine, ouverte sur la poitrine, se tenait au milieu des invités. — Messieurs, voici Pétroucha. — Cher ami, — s'adressa-

(1) Nom donné ordinairement à l'ours.

t-il à Pierre. L'autre voix, celle d'un homme de taille moyenne, aux yeux bleu-clair, qui dominait par sa fermeté les autres voix avinées, cria de la fenêtre : — Viens ici, coupe le pari. C'était Dolokhov, un officier du régiment Séméonovsky, un joueur très connu, un bretteur qui habitait avec Anatole. Pierre sourit en regardant gaiement autour de lui. — Je ne comprends rien. De quoi s'agit-il ?

— Attendez, il n'est pas ivre. Donne une bouteille, — dit Anatole ; et prenant sur la table, un verre, il s'approcha de Pierre. — Tout d'abord, bois !

Pierre but un verre après l'autre, regarda en dessous les hôtes ivres qui se groupaient près de la fenêtre, et écouta leurs conversations. Anatole lui versait du vin et racontait que Dolokhov tenait le pari avec un Anglais, Stievens, un officier de marine, ici présent, que lui Dolokhov, boirait une bouteille de rhum, tout en étant assis sur la fenêtre du troisième étage avec les jambes pendantes à l'extérieur.

— Eh bien ! Bois donc tout, — dit Anatole en donnant le dernier verre à Pierre, autrement, je ne te laisserai pas.

— Non, je n'en veux plus, — fit Pierre en repoussant Anatole ; et il s'approcha de la fenêtre.

Dolokhov tenait la main de l'Anglais et posait avec netteté les conditions du pari, s'adressant de préférence à Anatole et à Pierre.

Dolokhov était un jeune homme de taille moyenne, aux cheveux bouclés, aux yeux bleu-clair. Il avait environ vingt-cinq ans, il ne portait pas de moustaches, comme tous les officiers d'infanterie, et sa bouche, trait le plus caractéristique de son visage, était toute découverte. La ligne de la bouche était remarquablement fine, au milieu la lèvre supérieure se baissait énergiquement, en un cône aigu, sur la lèvre inférieure forte, et au coin de la bouche, se formait toujours quelque chose comme deux sourires, un de chaque côté, et tout l'ensemble, surtout en y joignant le regard résolu, effronté, intelligent, faisait une telle impression qu'on ne pouvait pas ne point remarquer ce visage.

Dolokhov n'avait ni fortune ni relations, et bien qu'Anatole dépensât *des dizaines de mille* et que Dolokhov habitât chez lui, il avait su se mettre sur un tel pied que tous les amis d'Anatole estimaient davantage Dolokhov qu'Anatole. Dolokhov jouait tous les jeux et gagnait presque toujours. Il avait beau boire, jamais il ne perdait sa lucidité d'esprit.

Kouraguine et Dolokhov étaient alors des célébrités dans le monde des viveurs et des polissons de Pétersbourg.

On apporta une bouteille de rhum; deux laquais, qui se hâtaient visiblement et qui étaient ahuris des ordres et des cris des maîtres qui les entouraient, démolissaient le châssis qui empêchait de

s'asseoir sur le rebord extérieur de la fenêtre.

Anatole, de son air conquérant, s'approcha de la fenêtre. Il voulait briser quelque chose. Il repoussa les valets, et tira le châssis, mais le châssis résista. Il brisa les vitres.

— Eh bien! Toi, athlète! — cria-t-il à Pierre. Pierre saisit l'encadrement, le tira, et avec fracas, arracha le châssis de chêne.

— Enlève-le tout à fait, autrement on pensera que je me tiens, — dit Dolokhov.

— L'Anglais se vante, hein?... C'est bien? — fit Anatole.

— Bien, — dit Pierre en regardant Dolokhov qui, prenant en main la bouteille de rhum, s'approchait de la fenêtre par laquelle on voyait le ciel clair où se fondaient les lueurs du matin et du soir. Dolokhov, avec la bouteille de rhum, sauta sur la fenêtre. — Attention, — cria-t-il, debout dans l'embrasure, en s'adressant à ceux qui étaient dans la chambre.

Tous se turent.

— Je parie (il parlait en français pour que l'Anglais le comprit et il ne parlait pas très bien cette langue,) je parie cinquante impériales (1), voulez-vous cent? ajouta-t-il en s'adressant à l'Anglais.

— Non, cinquante, dit l'Anglais.

— Bien, cinquante impériales, que je boirai.

(1) Monnaie d'or d'une valeur de dix roubles environ.

toute la bouteille de rhum sans l'ôter de ma bouche, et que je la boirai assis à l'extérieur de la fenêtre, voilà, à cette place (il se pencha et indiqua le rebord saillant du mur derrière la fenêtre), et que je ne me tiendrai à rien... c'est bien ça?...

— Très bien, dit l'Anglais.

Anatole se tourna vers l'Anglais, le prit par le bouton de son habit, et, le regardant de haut (l'Anglais était de petite taille), en anglais, lui répéta les conditions du pari.

— Attends, cria Dolokhov en frappant la bouteille sur la fenêtre pour attirer l'attention à lui, attends Kouraguine. Ecoutez. Si quelqu'un fait la même chose, je parie cent impériales... Compris?

L'Anglais fit un signe de tête d'où l'on ne pouvait nullement conclure qu'il eût l'intention d'accepter ou non ce nouveau pari. Anatole ne lâchait pas l'Anglais et, bien que celui-ci, par des signes de tête, lui donnât à savoir qu'il comprenait tout, il lui traduisait en anglais les paroles de Dolokhov.

Un jeune garçon maigre, en hussard, qui avait perdu souvent à cette soirée, grimpa sur la fenêtre, se pencha et regarda en bas.

— Hou... hou?... fit-il en regardant derrière la fenêtre sur le trottoir.

— Silence! cria Dolokhov; et il tira de la fenêtre l'officier qui, s'embarrassant dans ses éperons, sauta gauchement dans la chambre.

Mettant la bouteille dans l'embrasure de la fenêtre, afin de la pouvoir prendre facilement, Dolokhov, doucement et avec prudence, grimpa sur la fenêtre. Il abaissa les jambes en s'appuyant des deux mains sur le rebord de la fenêtre, s'arrangea, s'assit, baissa les mains, s'enfonça à droite, à gauche, et prit la bouteille. Anatole apporta deux bougies et les posa sur le rebord; bien qu'il fit tout à fait clair. Le dos de Dolokhov en chemise blanche, et sa tête bouclée, étaient éclairés des deux côtés. Tous se groupaient près de la fenêtre. L'Anglais était en avant, Pierre souriait et ne parlait pas. Un des assistants, le plus âgé, s'avança tout à coup avec un visage effrayé et colère; il voulut saisir Dolokhov par la chemise.

— Mais c'est une folie, il se tuera, dit cet homme, le plus raisonnable de tous.

Anatole l'arrêta.

— Ne le touche pas, tu l'effrayeras et il se tuera, hein? Qu'arrivera-t-il alors, hein?

Dolokhov se retourna, se réinstalla et, de nouveau, s'appuya sur les mains.

— Si quelqu'un se mêle encore de mes affaires, fit-il en prononçant distinctement à travers ses lèvres minces et serrées, je le ferai immédiatement descendre par ici, hein!

En disant hein! il se tourna de nouveau, cessa de s'appuyer sur les mains, prit la bouteille et la porta à ses lèvres, renversa la tête, et leva son bras libre,



pour faire contrepoids. Un des valets qui commençait à ramasser les vitres, s'arrêta dans sa pose inclinée, sans quitter des yeux la fenêtre et le dos de Dolokhov. Anatole était debout, droit, les yeux ouverts. L'Anglais, en avançant les lèvres, regardait de côté. Celui qui avait essayé d'arrêter Dolokhov s'éloigna dans le coin de la chambre et s'allongea sur le divan, le visage tourné vers le mur. Pierre se couvrit la figure de ses mains et un faible sourire resta figé sur son visage, bien qu'il ressentit maintenant de l'effroi et de l'horreur. Tous se taisaient. Pierre retira les mains de ses yeux.

Dolokhov était toujours assis dans la même position, seulement sa tête était rejetée en arrière, ses cheveux bouclés touchaient le col de sa chemise, et la main qui tenait la bouteille se levait de plus en plus et tremblait sous l'effort. La bouteille se vidait sensiblement en même temps que la tête se renversait de plus en plus. « Pourquoi est-ce si long ? » pensa Pierre. Il lui semblait que plus d'une demi-heure s'était passée. Tout à coup, Dolokhov fit un mouvement du dos et sa main trembla nerveusement. Ce tremblement aurait pu faire glisser tout le corps qui était sur le rebord en pente ; sa main et sa tête tremblèrent davantage sous les efforts qu'il faisait pour se retenir. Une main se leva pour saisir l'embrasure, puis s'abaissa. Pierre ferma les yeux et se promit de ne plus regarder. Tout à coup, sentant que les assistants s'agitaient,

il regarda : Dolokhov était dans l'embrasure, le visage pâle et gai :

— Vide !

Il jeta la bouteille à l'Anglais, qui l'attrapa adroitement. Dolokhov sauta de la fenêtre. Une forte odeur de rhum s'exhalait de lui.

— Bravo ! bravo ! Voilà le pari ! Que le diable vous emporte ! criait-on de tous côtés. L'Anglais tira sa bourse et compta l'argent. Dolokhov fronça les sourcils et se tut. Pierre sauta sur la fenêtre.

— Messieurs ! Qui veut parier avec moi ? Je ferai la même chose, dit-il tout à coup. — Et il ne faut point de pari, fais-moi apporter une bouteille, je ferai...

— Bien, bien, fit Dolokhov en souriant.

— Quoi, es-tu devenu fou ? qui te laissera ? Rien que dans un escalier, ta tête tourne ! cria-t-on de divers côtés.

— Je boirai, donne la bouteille de rhum ! cria Pierre ; et d'un geste décidé d'homme ivre, il frappa sur la table, puis grimpa sur la fenêtre. On le saisit par les mains, mais il était si fort qu'il repoussait ceux qui s'approchaient de lui.

— Non, comme cela, on ne le décidera jamais, dit Anatole. Attendez, je le tromperai. Ecoute, je parie avec toi, mais pour demain, et maintenant, allons chez \*\*\*.

— Allons, cria Pierre, allons, et emmenons avec nous Michka... Et il attrapa l'ours et, l'entourant de ses bras, se mit à tourner avec lui dans la chambre.

## VII

Le prince Vassili avait tenu la promesse donnée à la princesse Droubetzkaia, à la soirée d'Anna Pavlovna, d'intercéder pour son fils unique Boris. On fit de lui un rapport à l'Empereur, et, par exception, il passa sous-lieutenant de la garde dans le régiment Semenovsky. Mais malgré toutes les démarches et sollicitations d'Anna Mikhaïlovna, Boris ne fut nommé ni aide de camp, ni dans l'état-major de Koutouzov. Peu après la soirée d'Anna Pavlovna, Anna Mikhaïlovna revint à Moscou, et alla directement chez ses riches parents, les Rostov, chez qui elle s'arrêtait toujours, à Moscou, et chez qui, depuis l'enfance, avait grandi et vécu son adoré Borenka qui, promu récemment sous-lieutenant d'infanterie, passait maintenant dans la garde. La garde avait quitté Pétersbourg depuis le 10 août et le jeune homme, qui restait à Moscou

pour se faire faire son uniforme, devait la rejoindre en route à Radzivilow.

Chez les Rostov c'était le jour de fête de deux Nathalie : la mère et la fille cadette. Depuis le matin, sans cesse arrivaient et défilaient les berlins amenant des visiteurs dans le grand hôtel de la comtesse Rostov, connu de tout Moscou et sis rue Povarskaia. La comtesse, avec sa jolie fille aînée et les visiteurs qui ne cessaient de se succéder, se tenait au salon.

La comtesse était une femme de quarante-cinq ans, de type oriental, maigre de visage, et visiblement fatiguée par trop de grossesses; elle avait eu douze enfants. Ses mouvements lents et sa conversation languissante, dont la cause était le manque de forces, lui donnaient un air très imposant qui inspirait le respect. La princesse Anna Mikhaïlovna Droubetzkaïa, comme quelqu'un de la maison, se trouvait aussi là, elle aidait à recevoir et entretenait la conversation parmi les visiteurs.

La jeunesse était dans une chambre voisine, ne trouvant pas nécessaire de participer à la réception. Le comte allait au-devant des visiteurs et en les conduisant, les invitait tous à dîner.

— Je vous suis très reconnaissant, MA CHÈRE OU MON CHER (il disait MA CHÈRE OU MON CHER sans distinction, sans aucune nuance, que les personnes fussent au-dessus ou au-dessous de lui), je vous suis très reconnaissant pour moi-même et pour celles

dont nous célébrons la fête. Mais venez donc dîner. Vous m'offenseriez, MON CHER. Je vous le demande cordialement au nom de toute la famille, MA CHÈRE. Avec la même expression sur son visage plein, gai, et soigneusement rasé, avec la même poignée de main et les mêmes saluts brefs, répétés, il disait ces paroles à tous sans exception et sans y rien changer. Ayant reconduit le visiteur, le comte revenait à celui ou à celle qui était encore au salon, approchait un fauteuil et de l'air d'un homme qui aime rire et sait rire, en écartant bravement les jambes, les mains posées sur ses genoux, il se balançait avec importance, disait ses prédictions sur le temps, ses conseils hygiéniques, parfois en langue russe, parfois en un français très mauvais, mais très hardi. Et de nouveau, de l'air d'un homme fatigué mais ferme dans l'accomplissement de son devoir, il allait reconduire son visiteur en lissant sur son crâne de rares cheveux gris, et de nouveau, il invitait à dîner. Parfois, en revenant de l'antichambre, il allait par la serre et l'office dans la grande salle aux murs de marbre où l'on préparait une table de quatre-vingts couverts, et, regardant le maître d'hôtel qui apportait l'argenterie et la porcelaine, qui arrangeait les tables et déployait les nappes damassées, il appelait Dmitri Vassilievitch, d'origine noble, qui s'occupait de toutes ses affaires, et il lui disait :

— Eh bien, Mitenka, veille que tout soit bon.

C'est bien, c'est bien... — se disait-il en regardant avec plaisir l'énorme table à rallonges. — Le principal c'est le service. Oui, oui, oui... — Et avec un soupir de satisfaction, il se rendait de nouveau au salon.

— Maria Lvovna Karaguina et sa fille ! — annonça d'une voix grave le haut valet de pied de la comtesse, en entrant dans la porte du salon.

La comtesse réfléchit, savoura une prise de tabac de la tabatière d'or ornée du portrait de son mari.

— Les visites m'ont fatiguée — dit-elle. — Eh bien, je la recevrai, mais ce sera la dernière. Elle est très bégueule. Faites entrer, — fit-elle au valet d'un voix triste, comme si elle eût dit : « Eh bien, achevez-moi ! »

Une dame, grande, forte, à l'air hautain, et une jeune fille au visage rond et toujours souriant, avec un frou-frou de robes, entrèrent au salon.

« CHÈRE COMTESSE, IL Y A SI LONGTEMPS... ELLE A ÉTÉ ALITÉE, LA PAUVRE ENFANT... AU BAL DES RAZOUMOVSKY... ET LA COMTESSE APRAKSINE... J'AI ÉTÉ SI HEUREUSE... » entendait-on dans un bruit de voix de femmes s'interrompant l'une l'autre et se confondant avec le bruit des robes et des chaises. Commença alors une de ces conversations dans lesquelles on attend une pause pour se lever, faire bruir sa robe et prononcer : « JE SUIS BIEN CHARMÉE ; LA SANTÉ DE MAMAN... ET LA COMTESSE

APRAKSINE », et de nouveau avec un bruit de robes, passer dans le vestibule, prendre sa pelisse ou son manteau et partir. La conversation roulait sur la grande nouvelle du jour, sur la maladie du richissime et très beau vieillard, comte Bezoukhov, survivant de l'époque de Catherine, et sur son fils naturel Pierre, qui s'était si mal conduit à la soirée d'Anna Pavlovna Schéerer.

— Je plains beaucoup le pauvre comte, — fit la visiteuse : — sa santé est déjà si mauvaise, et maintenant ce chagrin à cause de son fils le tuera !...

— Qu'y a-t-il ? interrogea la comtesse, comme si elle ignorait de quoi parlait son interlocutrice, bien que quinze fois déjà, on lui eût raconté la cause de la douleur du comte Bezoukhov.

— Voilà l'éducation actuelle ! A l'étranger le jeune homme était livré à lui-même, et maintenant, à Pétersbourg, il a fait, dit-on, de telles horreurs, qu'il a été expulsé par la police.

— Vraiment ! — fit la comtesse.

— Il a mal choisi ses amis, — intervint la princesse Anna Mikhaïlovna. — Le fils du prince Vasili, lui et un certain Dolokhov ont fait, paraît-il, Dieu sait quoi. Tous deux sont punis. Dolokhov est dégradé et le fils de Bezoukhov est envoyé à Moscou. Quant à Anatole Kouraguine... le père a étouffé l'histoire, mais il est quand même expulsé de Pétersbourg.



— Mais qu'ont-ils donc fait ? — demanda la comtesse.

— Ce sont de vrais brigands, surtout Dolokhov — dit la visiteuse. — C'est le fils de Maria Ivanovna Dolokhova, une dame si respectable, et voilà ! Pourriez-vous imaginer, à eux trois, ils ont pris quelque part un ours, l'ont mis avec eux en voiture et sont allés chez des actrices. La police est arrivée pour les calmer. Ils ont attrapé le policier, l'ont lié dos à dos avec l'ours, et ils ont jeté l'ours dans la Moïka ; l'ours nage, et l'inspecteur de police est sur lui.

— MA CHÈRE, elle devait être bien la tête du policier, — cria le comte en se tordant de rire.

— Ah ! quelle horreur ! De quoi riez-vous ici, comte ?

Mais les dames riaient malgré elles.

— A peine a-t-on réussi à sauver ce malheureux — continua la visiteuse. — Et c'est le fils du prince Kiril Vladimirovitch Bezoukhov, qui s'amuse si intelligemment ! — ajouta-t-elle. — Et on a dit qu'il était si bien élevé, si intelligent. Voilà où l'a mené l'éducation à l'étranger. J'espère qu'ici personne ne le recevra malgré toute sa fortune. On a voulu me le présenter ; j'ai refusé absolument, j'ai des filles.

— Pourquoi dites-vous que ce jeune homme est si riche ? — interrogea la comtesse en jetant un regard du côté des jeunes filles, qui aussitôt fei-

gnirent de ne pas écouter. — Il n'a que des enfants naturels. Il semble... que Pierre est aussi un enfant naturel.

La visiteuse fit un geste de la main. — Je crois qu'il a vingt enfants naturels.

La princesse Anna Mikhaïlovna prenait part à la conversation, désirant, visiblement, montrer ses relations et son savoir de toutes les choses mondaines.

— Voici de quoi il s'agit, — fit-elle gravement, mais en chuchotant à demi. — La réputation du comte Kiril Vladimirovitch est connue... Il ne sait plus le nombre de ses enfants, mais ce Pierre était son favori.

— Comme le vieux était beau encore, l'année dernière ! — dit la comtesse ; — Je n'ai jamais vu d'homme plus beau.

— Maintenant il est bien changé, — fit Anna Mikhaïlovna. — Alors, voici ce que je voulais dire — continua-t-elle : — par sa femme, le prince Vassili est l'héritier direct de tous les biens, mais le père aimait beaucoup Pierre, il s'est occupé de son éducation, et il a écrit à l'empereur... de sorte que personne ne sait qui, à sa mort (il est si malade qu'on l'attend d'un moment à l'autre et LORRAIN est arrivé de Pétersbourg), aura cette énorme fortune, Pierre ou le prince Vassili. Quatre mille âmes et des millions. Je le sais très bien, parce que le prince Vassili, lui-même, me l'a dit. Et

Kiril Vladimirovitch m'est aussi parent par sa mère ; il est le parrain de Boris — ajoute-t-elle, comme si elle n'attachait aucune importance à ce fait.

— Le prince Vassili est arrivé à Moscou, hier. On m'a dit qu'il allait en inspection, — dit la visiteuse.

— Oui, mais ENTRE NOUS, — fit la princesse, — c'est un prétexte ; il est venu chez le prince Kiril Vladimirovitch, le sachant si malade.

— Cependant, MA CHÈRE, c'est un bon tour, — dit le comte ; et en remarquant que la visiteuse ne l'écoutait pas, il s'adressa aux demoiselles. — Il avait une bonne tête, je m'imagine, le policier ; j'aurais ri.

Et en montrant comment le policier devait agiter les bras, il éclata de nouveau d'un rire sonore et profond qui ébranla tout son corps replet, comme rient ordinairement les hommes qui ont toujours bien mangé et surtout bien bu. — Alors, s'il vous plaît, vous dinerez chez nous ; dit-il.

## VIII .

Le silence s'établit. La comtesse regardait la princesse avec un sourire agréable, sans cacher toutefois qu'elle ne serait nullement attristée de la voir se lever et partir. La fille de la visiteuse rajustait déjà sa robe et regardait interrogativement sa mère, quand, tout à coup, de la chambre voisine près de la porte, on entendit courir des jeunes gens, un bruit de chaise accrochée et renversée, et, dans le salon, accourait une fillette de treize ans qui cachait quelque chose dans sa courte jupe de mousseline et qui s'arrêta au milieu de la chambre. On voyait que c'était par hasard, et parce qu'elle n'avait pas calculé son élan, qu'elle s'était avancée si loin. Presque aussitôt, dans la porte se montrèrent un étudiant au col bleu, un officier de la garde, une jeune fille de quinze ans, et un gros garçonnet, rouge, en jaquette.

Le comte se leva et, en se dandinant, écarta lar-

gement les bras autour de la fillette qui courait.

— Ah ! la voilà ! — cria-t-il en riant. — C'est sa fête aujourd'hui, MA CHÈRE, sa fête !

— MA CHÈRE, IL Y A UN TEMPS POUR TOUT, — prononça la comtesse, feignant d'être sévère. — Tu la gâtes toujours, ÉLIE — ajouta-t-elle en s'adressant à son mari.

— BONJOUR, MA CHÈRE, JE VOUS FÉLICITE, — dit la visiteuse. — QUELLE DÉLICIEUSE ENFANT ! — ajouta-t-elle en s'adressant à la mère. La fillette, très vive, avait des yeux noirs, une large bouche, un joli nez, des épaules grâciles, nues, qui se soulevaient du corsage à cause de cette course rapide, des boucles noires relevées, des bras maigres et nus, des pantalons à dentelle, tombant sur les jambes, les pieds chaussés de souliers découverts ; elle était à cet âge délicieux où la jeune fille n'est plus une enfant, et où l'enfant n'est pas encore jeune fille. S'échappant de son père, elle courut vers sa mère et, sans faire attention à son observation sévère, elle cacha son visage pourpre dans sa mantille de dentelle et se mit à rire. Elle riait de quelque chose, et toute essoufflée parlait de sa poupée qu'elle tira de dessous sa jupe.

— Vous voyez ?... poupée... Mimi... vous voyez. Et Natacha ne pouvant plus parler (tant cela lui semblait drôle), tomba sur sa mère et éclata d'un rire si haut et si sonore, que tous, même l'importante visiteuse, rirent malgré eux.

— Eh bien, va, va avec ton monstre ! — dit la mère, feignant de repousser vivement sa fille. — C'est ma cadette, fit la comtesse à la visiteuse. Natacha, soulevant pour un moment son visage de la mantille de dentelle de sa mère, la regarda en dessous, avec des larmes du rire, et de nouveau cacha son visage.

La visiteuse forcée d'assister à cette scène de famille, crut poli d'y prendre part.

— Dites-moi, ma chère — s'adressa-t-elle à Natacha, — quelle est votre parenté avec cette Mimi ? C'est votre fille sans doute ?

Ce ton indulgent et cette question enfantine de la visiteuse ne plurent pas à Natacha. Elle ne répondit rien, et regarda sérieusement la princesse.

A ce moment, toute la jeune génération : Boris, officier, le fils de la princesse Anna Mikhaïlovna, Nicolas, étudiant fils aîné de la comtesse, Sonia, une nièce du comte, âgée de quinze ans, et le petit Pétroucha, le fils cadet, tous s'installèrent au salon, en s'efforçant visiblement de retenir dans les limites de la politesse l'animation et la gaieté que respirait encore chacun de leurs traits. Il était visible que là-bas, dans la chambre voisine d'où ils étaient accourus avec une telle précipitation, les conversations étaient plus gaies que celles des potins de la ville, du beau temps et de la COMTESSE APRAKSINE. De temps en temps, ils se regardaient l'un l'autre et à grand'peine se retenaient de rire.

Les deux jeunes gens, l'étudiant et l'officier, étaient du même âge, amis d'enfance, et tous deux beaux, mais d'une beauté toute différente. Boris était grand, blond, ses traits étaient fins et réguliers, son visage calme et beau. Nicolas n'était pas très grand, il avait des cheveux bouclés, l'expression de son visage était ouverte. Sur sa lèvre supérieure se montrait déjà un petit duvet noir, et tout son visage exprimait l'entrain et l'enthousiasme.

Nicolas rougit dès en entrant au salon. On voyait qu'il cherchait et ne trouvait que dire. Boris, au contraire, se ressaisit immédiatement et raconta tranquillement et en plaisantant qu'il connaissait cette Mimi-poupée quand elle était encore jeune et quand elle n'avait pas le nez cassé, et que depuis cinq ans, elle avait vieilli et avait eu le crâne défoncé. En racontant cela il regardait Natacha. Natacha se détourna de lui, regarda son frère cadet, qui, les yeux clos, riait d'un rire contenu ; et n'ayant plus la force de se retenir, elle sauta et s'enfuit de la chambre aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes agiles. Boris ne riait pas.

— Il me semble que vous voulez aussi partir, MAMAN ? Il faut une voiture, dit-il, en s'adressant avec un sourire à sa mère.

— Oui, va, et donne l'ordre d'atteler, répondit-elle en souriant.

Boris sortit doucement sur les traces de Natacha.

Le gros garçon courut furieux derrière eux; il paraissait mécontent d'avoir été dérangé dans ses occupations.



## IX

Sans compter la fille aînée de la comtesse (qui avait quatre ans de plus que sa cadette et se considérait comme une grande personne), et la fille de la visiteuse, parmi la jeunesse seuls Nicolas et la nièce Sonia restaient au salon. Sonia était une petite brune, fluette, au regard doux ombragé de longs cils ; une grosse tresse noire entourait deux fois sa tête, et la peau de son visage, surtout celle du cou et des bras nus, maigres mais gracieux et musclés, était jaunâtre. Par l'harmonie de ses mouvements, la finesse et la grâce de ses membres, et par ses manières un peu artificielles et retenues, elle rappelait un joli petit minet, pas encore formé, mais qui deviendra une charmante chatte. Evidemment elle croyait convenable de montrer par son sourire qu'elle prenait part à la conversation commune, mais malgré elle, ses yeux, au-dessous des cils longs, épais, regardaient le cou-

sin qui partait à l'armée, avec une adoration si passionnée, que son sourire, par instants, ne pouvait tromper personne, et il était visible que la petite chatte ne s'était assise que pour sauter encore plus fort et jouer avec son cousin aussitôt que, comme Boris et Natacha, ils sortiraient du salon.

— Oui, MA CHÈRE, dit le vieux comte en s'adressant à la visiteuse et en montrant son fils Nicolas. Voilà! son ami Boris est promu officier et, par amitié, il ne veut pas se séparer de lui. Il quitte l'Université, il me laisse seul, moi, un vieillard, et rentre au service militaire, MA CHÈRE. Et sa nomination dans la direction des archives était déjà prête, et tout. Voilà l'amitié? — fit le comte, interrogativement.

— Mais on dit que la guerre est déclarée, dit la visiteuse.

— Oui, on dit cela depuis longtemps, répondit le comte, on parle, on parle, et puis on laisse comme ça. MA CHÈRE, voilà l'amitié, répéta-t-il. Il entre aux hussards.

La visiteuse, ne sachant que dire, hochait la tête.

— Pas du tout par amitié! exclama Nicolas en s'enflammant et se défendant, comme s'il se fût agi d'une calomnie honteuse proférée contre lui. Ce n'est pas du tout l'amitié, mais tout simplement, je me sens de la vocation pour le service militaire.

Il se tourna vers sa cousine et vers la fille de la

visiteuse ; toutes deux le regardaient avec un sourire d'approbation.

— Aujourd'hui dîne chez nous Schubert, le commandant du régiment des hussards de Pavlograd. Il était en congé ici et il l'emmène avec lui. Que faire ! fit le comte en levant les épaules et parlant d'un ton dégagé de cette affaire qui lui causait un vrai chagrin.

— Je vous ai dit, papa, répliqua le fils, que si vous ne vouliez pas me laisser, je resterais. Mais je sais que je ne suis bon à rien hors le service militaire. Je ne suis ni diplomate, ni fonctionnaire. Je ne peux pas cacher mes pensées, ajouta-t-il, tout en regardant, avec la coquetterie des beaux jeunes gens, Sonia et la belle demoiselle.

La petite chatte, enfonçant en lui ses regards, semblait prête, à chaque seconde, à jouer et à montrer sa nature féline.

— Eh bien, c'est bon ! fit le vieux comte. Il s'enflamme toujours. Ce Bonaparte tourne la tête à tout le monde, tous pensent être comme lui : de sous-lieutenant, devenir Empereur. Que Dieu fasse... ajoute-t-il, sans remarquer le sourire railleur de la visiteuse.

Les grandes personnes se mirent à parler de Bonaparte. Julie, la fille de la princesse Karaguine, s'adressa au jeune Rostov.

— C'est bien dommage que vous ne soyez pas venu jeudi chez les Arkharov. Je me suis ennuyée

sans vous, ajouta-t-elle, en souriant tendrement. Le jeune homme, flatté, se rapprocha d'elle avec le sourire coquet de la jeunesse, et commença une conversation en tête-à-tête avec Julie qui souriait, et il ne remarqua pas que ce sourire frappait du couteau de la jalousie le cœur de Sonia qui, rougissante, s'efforçait de faire bonne contenance. Mais, au milieu de la conversation, il la regarda. Sonia jetait sur lui un regard méchant et passionné, et, à peine retenant ses larmes, avec un sourire narquois sur les lèvres, elle se leva et sortit de la chambre. Toute l'animation de Nicolas disparut. Il attendit la première interruption de la conversation et, avec un visage inquiet, il sortit du salon et partit à la recherche de Sonia.

— Comme les secrets de cette jeunesse sont cousus de fil blanc ! dit Anna Mikhaïlovna, en montrant Nicolas qui sortait : — COUSINAGE, DANGEREUX VOISINAGE, ajouta-t-elle.

— Oui, — dit la comtesse, quand le rayon de soleil introduit dans le salon par toute cette jeunesse eut disparu. Et comme répondant à une question que personne ne lui posait, mais qui la préoccupait sans cesse : Combien de souffrances et d'inquiétudes a-t-il fallu endurer pour se réjouir maintenant on les regardant ! Et maintenant, vraiment, il y a plus de crainte que de joie ; toujours on a peur... C'est précisément à cet âge qu'il y a tant de dangers pour les filles et pour les garçons.

— Tout dépend de l'éducation, fit la dame.

— Oui, vous avez raison. Jusqu'ici, grâce à Dieu, j'ai été l'amie de mes enfants, et j'ai joui de leur plus entière confiance, dit la comtesse en perpétuant l'erreur de beaucoup de parents qui croient que leurs enfants n'ont pas de secrets pour eux. Je sais que je serai toujours la première CONFIDENTE de mes filles et que si Nikolenka, par son caractère emporté, commettait quelque faute (pour un garçon c'est fatal), quand même ce ne serait pas comme ces jeunes gens de Saint-Petersbourg.

— Oui, ce sont de braves jeunes gens, de braves jeunes gens, répéta le comte qui résolvait toujours les questions compliquées en trouvant tout brave. Et voilà, il veut être hussard, que voulez-vous, MA CHÈRE !

— Quelle charmante créature, votre petite, dit la visiteuse, c'est la poudre !

— Oui, la poudre, dit le comte. Elle tient de moi. Et quelle voix ! Bien qu'il s'agisse de ma fille, je dois dire la vérité ; elle sera cantatrice, ce sera une nouvelle Salamoni. Nous avons pris un Italien pour la faire travailler.

— Mais n'est-ce pas trop tôt ? On dit que c'est mauvais pour la voix d'étudier à cet âge.

— Oh non, ce n'est pas trop tôt, répondit le comte. Et quoi ! nos mères se sont mariées à douze ou treize ans.

— Elle est même amoureuse de Boris ! Hein ! dit

la comtesse en souriant doucement et en regardant la mère de Boris. Puis, répondant visiblement à la pensée qui la préoccupait toujours, elle continua : Eh bien, voyez-vous, si je la tenais sévèrement, si je la refrénais... Dieu sait ce qu'ils feraient en cachette (la comtesse pensait qu'ils s'embrasseraient). Et maintenant, je sais chacune de leurs paroles. Elle-même vient me trouver le soir et me raconte tout. Je la gâte peut-être, mais je crois que c'est mieux. J'ai élevé l'aînée plus sévèrement.

— Oui, on m'a élevée tout autrement, fit en souriant l'aînée, la belle comtesse Véra. Mais contrairement à l'ordinaire, le sourire n'embellissait pas le visage de Véra, qui au contraire devint innaturel, et par suite désagréable. L'aînée Véra était belle, pas sotte, instruite, bien élevée; sa voix était agréable, ce qu'elle disait était sensé et à propos. Mais chose étrange, tous, la visiteuse et la comtesse, la regardaient comme si elles étaient étonnées qu'elle eût dit cela, et elles sentirent une maladresse.

— C'est toujours ainsi avec les aînés; on veut faire des choses extraordinaires, dit la visiteuse.

— Pourquoi le cacher, MA CHÈRE, la comtesse a voulu faire de Véra quelqu'un d'extraordinaire, dit le comte. Eh bien ! quand même elle est très brave, ajouta-t-il avec un clin d'œil approbateur du côté de Véra.

Les visiteuses se levèrent et partirent en promettant de venir dîner.

— Quelles manières ! Eh bien, elles sont restées ! dit la comtesse après les avoir reconduites.

Quand Natacha s'enfuit du salon, elle courut jusqu'à la serre. Là, elle s'arrêta et écouta les conversations du salon en attendant Boris. Déjà elle s'impatientait, frappait du pied et voulait pleurer parce qu'il ne venait pas tout de suite, quand se firent entendre les pas, ni lents ni rapides mais assurés, du jeune homme. Natacha se jeta immédiatement derrière les caisses d'arbustes et se cacha.

Boris s'arrêta au milieu de la serre, se regarda, chassa de la main la poussière de la manche de son uniforme, s'approcha du miroir et contempla son beau visage. Natacha, avec précaution, regardait de sa cachette et épiait ce qu'il allait faire. Il resta un moment devant le miroir, sourit et se dirigea vers la porte de sortie. Natacha voulut l'appeler, mais elle se ravisa. « Qu'il cherche, » se dit-elle. Boris sortit, de l'autre porte accourut Sonia, toute



rouge et murmurant des mots de colère à travers ses larmes. Natacha se retint de son premier mouvement à courir vers elle et resta dans sa cachette, en regardant, comme sous le chapeau enchanté, ce qui se passait dans le monde. Elle éprouvait un plaisir nouveau tout à fait particulier. Sonia chuchotait quelque chose, les regards tournés vers la porte du salon. Dans la porte parut Nicolas.

— Sonia, qu'as-tu? Est-ce possible! — dit Nicolas en courant vers elle.

— Rien, rien, laissez-moi! — Sonia sanglota.

— Non, je sais de quoi il s'agit.

— Eh bien! si vous le savez, allez près d'elle.

— Sonia, un mot! Est-ce possible de nous faire souffrir toi et moi pour une chimère? — dit Nicolas en lui prenant les mains. Sonia ne retira pas ses mains et cessa de pleurer.

Natacha, sans se mouvoir et sans respirer, avec des yeux brillants, regardait de sa cachette. « Que va-t-il se passer maintenant »? pensait-elle.

— Sonia, le monde n'est rien pour moi, toi seule es tout, — prononça Nicolas. — Je te le prouverai.

— Je n'aime pas que tu parles ainsi.

— Eh bien, je ne le ferai plus; eh bien, pardonne, Sonia!

Il l'attira vers lui et l'embrassa.

« Ah! comme c'est bien! » pensa Natacha. Et quand Sonia et Nicolas sortirent de la serre, elle

marcha derrière eux et appella près d'elle Boris.

« Boris, venez ici, » dit-elle d'un air important et rusé. « J'ai quelque chose à vous dire. Ici, ici ». Elle le conduisit dans la serre, parmi les caisses, à l'endroit où tout à l'heure, elle était cachée. Boris, souriant, marchait derrière elle.

— Quelle est donc cette *chose* ? demanda-t-il.

Elle devint confuse, regarda autour d'elle, et apercevant sa poupée, restée sur la caisse, elle la prit dans ses mains.

— Embrassez la poupée, fit-elle.

Boris, d'un regard étonné, tendre, regarda son visage animé et ne répondit rien. — Eh bien, vous ne voulez pas ? Alors, venez ici. Et s'enfonçant encore plus dans les caisses, elle jeta sa poupée. Plus près, plus près, chuchotait-elle. Elle saisit le bras de l'officier ; sur son visage empourpré se lisaient la solennité et la peur.

— Et moi, voulez-vous m'embrasser ?... murmura-t-elle, très bas, en le regardant en dessous et souriant et pleurant presque d'émotion.

Boris rougit. — Comme vous êtes drôle, dit-il en s'inclinant vers elle et rougissant encore plus, mais n'entreprenant rien et attendant.

Elle sauta d'un bond sur une caisse, de sorte qu'elle se trouva aussi haute que lui. L'entourant de ses deux bras nus, minces, qui se pliaient ainsi au-dessus de son cou, d'un mouvement de tête elle rejeta en arrière ses cheveux et l'embrassa sur les lèvres.

Elle se glissa parmi les caisses, de l'autre côté des plantes et, en baissant la tête, s'arrêta.

— Natacha, — dit-il, — vous savez que je vous aime, mais...

— Vous êtes amoureux de moi? — l'interrompit Natacha.

— Oui, amoureux, mais je vous en prie, ne faisons plus ce que nous venons de faire... Encore quatre ans... Alors je demanderai votre main.

Natacha réfléchit.

— Treize, quatorze, quinze, seize... dit-elle en comptant sur ses doigts minces. Bon ! Alors c'est entendu !

Et un sourire joyeux et confiant éclaira son visage animé.

— Entendu ! — dit Boris.

— Pour toujours? — ajouta la fillette. — Jusqu'à la mort?

Et le prenant sous le bras, avec un visage heureux, doucement ils partirent ensemble au divan.

La comtesse était si fatiguée des visites qu'elle donna l'ordre de ne plus recevoir personne, et le suisse fut seulement chargé d'inviter au dîner tous ceux qui viendraient présenter leurs félicitations.

La comtesse voulait causer en tête-à-tête avec son amie d'enfance, la princesse Anna Mikhaïlovna, qu'elle n'avait pas encore revue longuement depuis son retour de Pétersbourg. Anna Mikhaïlovna, avec un visage pleurnicheur et souriant, se rapprocha du fauteuil de la comtesse.

— Avec toi je serai tout à fait franche, — dit Anna Mikhaïlovna; — déjà il nous reste peu de vieux amis, c'est pourquoi j'apprécie tant ton amitié.

Anna Mikhaïlovna regarda Véra et s'interrompit. La comtesse serra la main de son amie.

— Véra — fit la comtesse, s'adressant à sa fille aînée, qui ne semblait pas être très aimée, — tu

n'as donc aucune idée de rien ; ne sens-tu pas que tu es de trop ici ? Va avec tes sœurs, ou...

La belle Véra eut un sourire dédaigneux, et ne parut point offensée.

— Si vous m'aviez dit cela plus tôt, maman, je serais déjà partie. — Et elle s'en alla dans sa chambre. Mais en traversant le divan, elle aperçut, près de chacune des deux fenêtres, deux couples assis. Elle s'arrêta et sourit avec mépris. Sonia était assise près de Nicolas, qui lui recopiait des vers, les premiers qu'il eût composés. Boris et Natacha étaient à l'autre fenêtre et se turent quand Véra entra. Sonia et Natacha regardèrent Véra avec un visage coupable et heureux.

C'était à la fois gai et touchant de voir ces fillettes amoureuses, mais leur vue évidemment n'excita pas en Véra un sentiment agréable.

— Combien de fois vous ai-je demandé, — dit-elle, — de ne pas toucher à ce qui m'appartient. Vous avez votre chambre.

Et elle prit l'encrier dont se servait Nicolas.

— Tout de suite, tout de suite — fit-il en trempant sa plume.

— Vous ne savez rien faire à propos — continua Véra. — Tout à l'heure vous êtes accourus au salon de telle façon que tout le monde en avait honte. Bien que, ou précisément parce que tout ce qu'elle disait était tout à fait juste, personne ne lui répondit et tous les quatre se regardèrent entre eux.

Elle s'arrêta dans la chambre avec l'encrier à la main.

— Et à votre âge quels secrets peut-il y avoir entre Natacha et Boris et entre vous ! Ce sont des bêtises.

— Mais que t'importe, Véra — prononça Natacha d'une voix douce. Évidemment, aujourd'hui, elle était pour tous meilleure et plus caressante qu'à l'ordinaire.

— C'est très sot, — fit Véra, — j'ai honte pour vous. Quels secrets ?

— Chacun a ses secrets, nous te laissons tranquille avec Berg, — riposta Natacha en s'enflammant.

— Je pense que vous me laissez tranquille parce que dans mes actes on ne peut jamais trouver à redire. Et voilà, moi je dirai à maman comment tu te conduis avec Boris.

— Natalie Ilinichna se conduit très bien envers moi, — intervint Boris, — je ne puis me plaindre.

— Laissez, Boris, vous êtes tellement diplomate... (le mot *diplomate* était fréquemment employé par les enfants, dans le sens particulier qu'ils donnaient à ce mot). C'est insupportable — dit Natacha d'une voix offensée et tremblante, — pourquoi m'attaque-t-elle ? Tu ne comprendras jamais cela — continua-t-elle s'adressant à Véra — parce que tu n'as jamais aimé personne. Tu n'as pas de cœur, tu n'es qu'une MADAME DE GENLIS (ce surnom, qu'on

trouvait très offensant avait été donné à Véra par Nicolas) et ton plus grand plaisir est d'ennuyer les autres. Fais la coquette avec Berg tant que tu voudras — prononça-t-elle vivement.

— Oui, moi, assurément devant les bêtes, je ne courrais pas derrière un jeune homme...

— Eh bien ! tu as atteint ton but, — intervint Nicolas — tu as dit des choses désagréables à tout le monde, tu as tout dérangé. Allons dans la chambre d'enfants. Tous les quatre, comme une bande d'oiseaux effarouchés se levèrent et sortirent de la chambre.

— On m'a dit des choses désagréables, et moi je n'ai rien dit à personne, — conclut Véra.

— MADAME DE GENLIS ! MADAME DE GENLIS ! — prononcèrent derrière la porte des voix rieuses.

La belle Véra, qui produisait sur tout le monde un effet aussi fâcheux, souriait et n'était nullement touchée de ce qu'on lui avait dit. Elle s'approcha du miroir, arrangea son écharpe et sa chevelure. En regardant son beau visage elle devint sensiblement encore plus froide et plus calme.

Dans le salon, la conversation continuait.

— Ah ! CHÈRE ! — prononçait la comtesse — dans ma vie aussi, TOUT N'EST PAS ROSE. Est-ce que je ne sais pas que DU TRAIN QUE NOUS ALLONS notre fortune n'ira pas loin ? Et tout cela, c'est le club et sa bonté. Quand nous vivons à la campagne, est-ce que nous nous reposons ? les théâtres, les chasses

et Dieu sait quoi. Mais pourquoi parler de moi ! Et toi, comment es-tu arrivé à tout cela ? Je m'étonne souvent, ANNETTE, que toi, à ton âge, tu coures seule, en chariot, de Moscou à Pétersbourg, chez tous les ministres, chez tous les personnages, et qu'avec tous, tu puisses l'arranger. Je m'étonne ! Mais comment cela s'est-il fait ? Je n'y suis pas du tout.

— Ah ! mon amie ! — répondit la princesse Anna Mikhaïlovna — que Dieu te préserve de savoir combien il est dur de rester veuve, sans appui, avec un fils qu'on aime jusqu'à l'adoration. On apprend tout — continua-t-elle avec une certaine fierté. — Mon procès m'a instruite. S'il me faut voir quelques-uns de ces gros bonnets, j'écris un billet : « PRINCESSE UNE TELLE, désire voir un tel », et j'y vais moi-même deux, trois, même quatre fois ; jusqu'à ce que j'aie ce qu'il me faut. Peu m'importe ce qu'on pense de moi.

— Mais comment donc, à qui as-tu parlé pour Borenka ? — demanda la comtesse. — Voilà, le sien est déjà officier de la garde, et Nicolas n'est que junker ; et nous ne savons par qui faire faire des démarches. Qui as-tu sollicité ?

— Le prince Vassili. Il a été charmant. Il a consenti sans se faire prier et il a adressé un rapport à l'empereur — dit avec enthousiasme la princesse Anna Mikhaïlovna, oubliant tout à fait l'humiliation traversée pour atteindre ce but.

— Eh bien ! a-t-il vieilli, le prince Vassilli ? —



demanda la comtesse. — Je ne l'ai pas vu depuis le spectacle chez les Roumiantzev, et je pense qu'il m'a oubliée. IL ME FAISAIT LA COUR, — se rappela la comtesse avec un sourire.

— Toujours le même, répondit Anna Mikhaïlovna. Aimable, charmant. LES GRANDEURS NE LUI ONT PAS TOURNÉ LA TÊTE DU TOUT. « Je regrette de ne pouvoir faire plus pour vous, chère princesse, ordonnez, » m'a-t-il dit. Non, c'est un brave homme, un bon parent. Mais NATHALIE, tu connais mon amour pour mon fils. Je ne sais pas ce que je ne ferais pour son bonheur. Et mes affaires sont si mauvaises, — continua Anna Mikhaïlovna avec tristesse et en baissant la voix ; — si mauvaises que je me trouve maintenant dans la situation la plus terrible. Mon malheureux procès mange tout ce que j'ai et n'avance pas. Je n'ai pas, le croiras-tu, c'est A LA LETTRE, je n'ai pas dix kopeks et je ne sais avec quoi je paierai l'uniforme de Boris. — Elle tira son mouchoir et pleura. — Il me faut cinq cents roubles, et je n'ai qu'un billet de vingt-cinq roubles. Je me trouve en cette situation... Mon seul espoir, maintenant, c'est le prince Kyril Vladimirovitch Bezoukhov. S'il ne veut pas soutenir son filleul — il est le parrain de Boris — et lui donner quelque chose pour l'entretien, toutes mes démarches seront vaines. Je ne pourrai lui avoir d'uniforme.

La comtesse pleurait, et en silence réfléchissait à quelque chose.

— Je pense souvent, c'est peut-être un péché — dit la princesse, mais je pense souvent, voilà le prince Kyril Vladimirovitch Bezoukhov qui vit seul... cette immense fortune... et pourquoi vit-il ? Pour lui, la vie est pénible, et pour Boris c'est le commencement de la vie.

— Il laissera probablement quelque chose à Boris — dit la comtesse.

— Dieu le sait, CHÈRE AMIE ; ces riches seigneurs sont si égoïstes. Mais, toutefois, j'irai chez lui avec Boris et je lui dirai franchement de quoi il s'agit. Qu'on pense de moi ce qu'on voudra, ça m'est égal, quand l'avenir de mon fils en dépend. — La princesse se leva. — Maintenant il est deux heures et vous dinez à quatre, j'aurai le temps d'être de retour.

Et avec les manières d'une dame affairée de Pétersbourg qui sait profiter du temps, Anna Mikhaïlovna envoya chercher son fils et avec lui sortit dans l'antichambre.

— Adieu, ma chère — dit-elle à la comtesse qui l'accompagna jusqu'à la porte. — Souhaite-moi le succès, — ajouta-t-elle à mi-voix pour que son fils ne l'entendit pas.

— Vous allez chez le prince Kyril Vladimirovitch, MA CHÈRE ? — dit le comte en sortant de la salle à manger dans l'antichambre. — S'il va mieux, invitez Pierre à dîner chez nous. Il m'a fait visite ; il dansait avec les enfants. Invitez-le absolument,

MA CHÈRE. Eh bien ! voyons ce qu'a fait Tarass aujourd'hui. Il dit que chez le comte Orlov il n'y eut jamais dîner tel que celui que nous aurons.

## XII

— MON CHER BORIS, — dit la princesse Anna Mikhaïlovna à son fils, quand la voiture de la comtesse Rostov, qui les emmenait, traversa la rue couverte de paille et entra dans la vaste cour du comte Kiril Vladimirovitch Bezoukhov, — MON CHER BORIS — dit la mère en sortant sa main de son vieux manteau, et la mettant d'un geste timide et tendre sur le bras de son fils — sois caressant, attentif ; le comte Kiril Vladimirovitch est ton parrain, c'est de lui que dépend ton avenir. Ne l'oublie pas, mon fils, sois aussi gentil que possible, comme tu sais l'être...

— Si je savais qu'il en sorte quelque chose autre que l'humiliation... — répondit le fils. — Mais je vous ai promis de faire cela pour vous.

Bien que leur voiture fût près du perron, le suisse examina des pieds à la tête la mère et le fils (qui sans se faire annoncer entraient directement

dans le vestibule vitré, entre deux rangs de statues dans leurs niches), et, regardant le vieux manteau, d'un air important, il leur demanda qui ils voulaient voir : les princesses ou le comte. A la réponse, le comte, il informa qu'aujourd'hui, son Excellence étant pire, son Excellence ne recevait personne

— Nous pouvons partir, — dit le fils, en français.

— MON AMI, — prononça la mère d'une voix suppliante, en touchant de nouveau la main de son fils, comme si ce seul contact pouvait le calmer ou l'exciter. Boris se tut et sans enlever son pardessus, d'un air interrogateur, regarda sa mère.

— Mon cher, — fit d'une petite voix douce Anna Mikhaïlovna en s'adressant au suisse — je sais que le comte Kiril Vladimirovitch est très malade... c'est pourquoi je suis venue... je suis parente... je ne dérangerai pas, mon cher... mais il me faut voir le prince Vassili Serguéievitch ; il s'est arrêté ici. Annonce, je t'en prie.

Le suisse tira la sonnette d'en haut et se détourna mécontent.

— La princesse Droubetzkaïa au prince Vassili Serguéievitch — cria-t-il au valet en habit, bas et souliers, qui accourait d'en haut, et regardait au-dessus de la rampe de l'escalier.

La mère rajusta le plus possible sa robe de soie teinte, se regarda dans le miroir de Venise fixé au

mur, et bravement, dans ses gros souliers, elle suivit le tapis de l'escalier.

— MON CHER, VOUS M'AVEZ PROMIS, — dit-elle de nouveau à son fils en lui touchant le bras. Le fils la suivait docilement, les yeux baissés.

Ils entrèrent dans la salle dont une des portes menait dans les chambres du prince Vassili.

Pendant que la mère et le fils, arrêtés au milieu de la salle, voulaient demander le chemin à un vieux valet de chambre qui se leva de sa place à leur entrée, le bouton de cuivre de l'une des portes tourna, et le prince Vassili, en douillette de velours fourrée, avec une seule décoration, sortit en reconduisant un beau monsieur aux cheveux noirs.

Ce monsieur était le célèbre docteur de Pétersbourg, LORRAIN.

— C'EST DONC POSITIF ? — demanda le prince.

— MON PRINCE, « ERRARE HUMANUM EST, » MAIS... — répondit le docteur en grasseyant et en prononçant les mots latins à la manière française.

— C'EST BIEN, C'EST BIEN...

En apercevant Anna Mikhaïlovna avec son fils, le prince Vassili avec un salut, laissa partir le docteur, et, en silence, mais d'un air interrogateur, il s'approcha d'eux. Le fils remarqua qu'une douleur profonde s'exprimait spontanément dans les yeux de sa mère. Il eut un sourire imperceptible.

— Oui, dans quelle triste circonstance nous ren-

controns-nous, prince... Eh bien, et notre cher malade, — dit-elle, comme si elle ne remarquait pas le regard froid, blessant, qui se fixait sur elle.

Le prince Vassili la regarda d'un air interrogateur, étonné même, puis regarda Boris. Boris salua poliment. Sans répondre au salut, le prince Vassili se tourna vers Anna Mikhaïlovna et répondit à sa question par un mouvement de tête et des lèvres qui signifiait : peu de chance, pour le malade.

— Est-ce vrai ! exclama Anna Mikhaïlovna. Ah, c'est terrible ! C'est affreux de penser... C'est mon fils, — ajouta-t-elle, en montrant Boris. — Il voulait vous remercier lui-même. De nouveau Boris salua poliment.

— Croyez, prince, que le cœur d'une mère n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour nous.

— Je suis heureux d'avoir pu vous être agréable, ma chère Anna Mikhaïlovna, — dit le prince Vassili en réparant son jabot et en montrant du geste et de la voix, qu'ici, à Moscou, devant sa protégée Anna Mikhaïlovna, son importance était encore plus grande qu'à Pétersbourg, à la soirée d'Annette Schéerer.

— Tâchez de bien servir et d'être digne, — ajouta-t-il en s'adressant sévèrement à Boris. — Je serai content... Vous êtes ici en congé ? — demanda-t-il de son ton indifférent.

— Votre Excellence, j'attends l'ordre pour me rendre à mon nouveau poste, — répondit Boris

sans montrer de dépit pour le ton rude du prince, ni le désir d'entrer en conversation, mais si tranquillement et respectueusement que le prince le regarda fixement.

— Vous vivez avec votre mère ?

— J'habite chez la comtesse Rostov, — dit Boris en ajoutant de nouveau, Votre Excellence.

— C'est ce même Ilia Rostov qui a épousé Nathalie Chinchina — dit Anna Mikhaïlovna.

— Je sais, je sais, — fit le prince Vassili, de sa voix monotone. — JE N'AI JAMAIS PU CONCEVOIR COMMENT NATHALIE S'EST DÉCIDÉE A ÉPOUSER CET OURS MAL LÉCHÉ. UN PERSONNAGE COMPLÈTEMENT STUPIDE ET RIDICULE. ET JOUEUR A CE QU'ON DIT.

— MAIS TRÈS BRAVE HOMME, MON PRINCE, — remarqua Anna Mikhaïlovna en souriant discrètement, de manière à laisser entendre que le comte Rostov méritait cette opinion, mais que cependant, elle voulait être indulgente pour le pauvre vieillard.

— Que disent les médecins ? — demanda la princesse après un court silence, tandis que son visage pleurnicheur exprimait de nouveau un profond chagrin.

— Peu d'espoir, — dit le prince.

— Et j'aurais tant voulu remercier une dernière fois mon oncle de tous ses bienfaits pour moi et Boris. C'EST SON FILLEUL, — ajouta-t-elle du même ton que si cette nouvelle devait extrêmement réjouir le prince Vassili.



Le prince Vassili réfléchit, et fronça les sourcils. Anna Mikhaïlovna comprit qu'il craignait de trouver en elle une rivale pour le testament du comte Bezoukhov. Elle se hâta de le rassurer.

— Si ce n'était ma véritable affection et mon dévouement pour *mon oncle*, — fit-elle avec assurance et d'un ton négligent, — je connais son caractère noble, droit, mais près de lui si les princesses restent seules... elles sont encore jeunes... Elle inclina la tête et ajouta en chuchotant : — A-t-il accompli ses derniers devoirs, prince ? Comme ces derniers moments sont précieux ! Il ne peut y avoir rien de pire ; il est nécessaire de le préparer s'il est si mal. Prince, nous autres, femmes (elle sourit tendrement) nous savons toujours comment parler de ces choses. Il est nécessaire que je le voie, si triste que ce soit pour moi, mais je suis déjà habituée à souffrir.

Le prince comprit très bien, comme à la soirée d'ANNETTE Schéerer, qu'il serait difficile de se débarrasser d'Anna Mikhaïlovna.

— Mais cette entrevue ne sera-t-elle pas pénible pour lui, chère Anna Mikhaïlovna ? — dit-il. — Attendons jusqu'au soir, le docteur prévoit une crise :

— Mais prince, on ne peut attendre en un tel moment. PENSEZ, IL Y VA DU SALUT DE SON AME... AH ! C'EST TERRIBLE LES DEVOIRS D'UN CHRÉTIEN.

La porte des appartements intérieurs s'ouvrit,

et l'une des princesses, nièce du comte, entra. Elle avait un visage sombre et froid, le buste beaucoup trop long en comparaison de la taille. Le prince Vassili se tourna vers elle.

— Eh bien, comment va-t-il ?

— Toujours le même. Et comment voulez-vous... ce bruit... — dit la princesse en regardant Anna Mikhaïlovna comme une inconnue.

— AH, CHÈRE, JE NE VOUS RECONNAISSAIS PAS ! — fit avec un sourire heureux Anna Mikhaïlovna, en s'approchant d'un pas léger de la nièce du comte.

— JE VIENS D'ARRIVER ET JE SUIS A VOUS POUR VOUS AIDER A SOIGNER MON ONCLE. J'IMAGINE COMBIEN VOUS AVEZ SOUFFERT, — ajouta-t-elle en levant des yeux pitoyables.

La princesse ne répondit rien, ne sourit même pas et sortit aussitôt. Anna Mikhaïlovna enleva ses gants et, dans une pose de vainqueur, s'installa dans le fauteuil en invitant le prince Vassili à s'asseoir près d'elle.

— Boris ! — dit-elle à son fils avec un sourire, — je passerai chez le comte, mon oncle, et toi, MON AMI, en attendant, va chez Pierre et n'oublie pas de lui transmettre l'invitation des Rostov. Ils l'invitent pour dîner. Je pense qu'il n'ira pas ? dit-elle au prince.

— Au contraire, — dit le prince, qui visiblement était devenu de mauvaise humeur. — JE SERAIS TRÈS CONTENT SI VOUS ME DÉBARRASSIEZ DE CE JEUNE

HOMME. Il est ici. Le comte ne l'a pas demandé une seule fois.

Il haussa les épaules. Le valet de chambre fit descendre le jeune homme et le conduisit en haut, par l'autre escalier, chez Piotr Kirillovitch.

### XIII

Pierre n'avait pas réussi à se choisir une carrière à Pétersbourg, et, en effet, avait été expulsé de Moscou pour son tapage. L'histoire racontée chez la comtesse Rostov était tout à fait exacte. Pierre avait pris part au ligottage du policier sur l'ours. Il était arrivé depuis quelques jours, et, comme à l'habitude, s'était installé dans la maison de son père. Bien qu'il supposât son histoire connue à Moscou et que les dames de l'entourage de son père, toujours malveillantes envers lui, profiteraient de cette occasion pour le desservir près du comte, néanmoins, le jour de son arrivée, il se rendit à l'appartement de son père. En entrant au salon, séjour habituel des princesses, il salua les dames assises devant le métier, avec un livre que lisait à haute voix l'une d'elles. Elles étaient trois. L'aînée, très soignée, avait une taille longue, l'air sévère, c'était celle qui était venue à la rencontre

d'Anna Mikhaïlovna ; elle lisait. Les deux cadettes, toutes deux fraîches et très jolies, se distinguaient l'une de l'autre par un grain de beauté que l'une d'elles avait au-dessus de la lèvre et qui l'embellissait beaucoup. Elles faisaient de la tapisserie au métier. Pierre fut reçu comme un mort ou comme un pestiféré. La princesse aînée interrompit sa lecture et le regarda sans mot dire, avec des yeux effrayés. La cadette, celle qui n'avait pas de grain de beauté, prit la même expression ; la plus petite, qui avait le grain de beauté, d'un caractère gai et rieur, s'inclina vers le métier pour cacher son sourire, excité probablement à l'idée de la scène dont elle prévoyait le comique. Elle tira en dessous des petits bouts de laine, s'inclina, comme pour examiner le dessin, et retint à peine son riro.

— BONJOUR MA COUSINE, dit Pierre. VOUS NE ME RECONNAISSEZ PAS ?

— Je vous reconnais trop bien, trop bien.

— Comment va le comte, puis-je le voir ? demanda Pierre, gauchement comme toujours, mais sans être confus.

— Le comte souffre physiquement et moralement, et on dirait que vous avez pris à tâche de lui causer le plus possible de souffrances morales.

— Puis-je voir le comte ? répéta Pierre.

— Hum !... si vous voulez le tuer tout à fait, alors vous pouvez le voir. Olga, va voir si le bouil-

lon est prêt pour l'oncle ; c'est bientôt l'heure, ajouta-t-elle, en montrant ainsi à Pierre qu'elles étaient occupées, et occupées exclusivement, à soigner son père, tandis que lui, ne songeait évidemment qu'à le déranger.

Olga sortit. Pierre, debout, regardait les sœurs, et dit en saluant :

— Alors, j'irai chez moi. Quand ce sera possible, vous m'en préviendrez.

Il sortit, et le rire sonore, bien que contenu, de la plus jeune sœur, éclata derrière lui.

Le lendemain, le prince Vassili arrivait et s'installait dans la maison du comte. Il fit appeler Pierre près de lui et lui dit :

— MON CHER, SI VOUS VOUS CONDUISEZ ICI COMME A PÉTERSBOURG, VOUS FINIREZ TRÈS MAL, C'EST TOUT CE QUE JE VOUS DIS. Le comte est très malade, tu ne dois pas le voir.

Depuis, personne ne s'était occupé de Pierre, et toute la journée il restait seul, en haut, dans sa chambre.

Quand Boris entra chez lui, Pierre arpentait sa chambre, s'arrêtant de temps à autre dans un coin, et faisant un geste menaçant dans la direction du mur, comme s'il perceait d'une épée un ennemi invisible ; puis il regardait sévèrement au-dessus de ses lunettes, et recommençait à marcher, en prononçant des mots vagues, en haussant les épaules, en écartant les bras.

— L'ANGLETERRE A VÉCU, — prononça-t-il en fronçant les sourcils et en désignant quelqu'un du doigt. — M. PITT, COMME TRAITRE A LA NATION ET AU DROIT DES GENS EST CONDAMNÉ A.... Il n'eut pas le temps de prononcer son jugement contre Pitt, se croyant en ce moment Napoléon lui-même et faisant avec son héros la traversée dangereuse par le Pas-de-Calais et occupant Londres, qu'il aperçut, entrant chez lui, un officier jeune, élégant et beau. Il s'arrêta. Pierre avait laissé Boris, garçon de quatorze ans, et ne se le rappelait nullement. Cependant, avec sa spontanéité particulière et ses manières accortes, il lui prit la main et lui sourit amicalement.

— Vous vous souvenez de moi? — demanda tranquillement Boris avec un sourire agréable. — Je suis venu avec ma mère chez le comte, on dit qu'il n'est pas bien portant.

— Oui, il paraît qu'il va mal, on le trouble toujours, — répondit Pierre, tout en tâchant de se rappeler qui était ce jeune homme.

Boris sentit que Pierre ne le reconnaissait pas, mais il ne crut pas nécessaire de se présenter, et, sans éprouver la moindre gêne, il le regarda droit dans les yeux.

— Le comte Rostov vous invite à venir dîner chez lui aujourd'hui, — dit-il après un silence assez long et gênant pour Pierre.

— Ah! le comte Rostov! — fit joyeusement

Pierre. — Alors, vous êtes son fils Ilia ? Imaginez-vous qu'au premier moment je ne vous ai pas reconnu. Vous vous rappelez que nous sommes allés aux Montagnes-des-Moineaux, avec MADAME JACQUOT ? Il y a déjà longtemps.

— Vous vous trompez, — prononça lentement Boris avec un sourire hardi et un peu moqueur. — Je suis Boris, le fils de la princesse Anna Mikhaïlovna Droubetzkaïa. Le vieux Rostov s'appelle Ilia et son fils Nicolas ; et moi, je ne connais aucune MADAME JACQUOT.

Pierre agita les mains et la tête, comme si des moustiques ou des abeilles tombaient sur lui.

— Ah ! mon Dieu ! j'embrouille tout. A Moscou, il y a tant de parents ! Vous êtes Boris, oui, eh bien, enfin, nous nous sommes expliqués. Que pensez-vous de l'expédition de Boulogne ? Les Anglais se sentiraient mal si Napoléon traversait le canal ? Je pense que c'est une expédition très possible. Pourvu seulement que Villeneuve ne fasse pas de fautes !

Boris ne savait rien de l'expédition de Boulogne, il ne lisait pas les journaux et entendait le nom de Villeneuve pour la première fois.

— Ici, à Moscou, on s'occupe plus des potins et des diners que de politique, — dit-il de son ton calme et moqueur. — Je ne sais rien et ne pense rien sur ce sujet. Moscou s'occupe surtout de po-



tins, — reprit-il. — Et maintenant on ne parle que de vous et du comte.

Pierre sourit de son bon sourire, comme s'il craignait que son interlocuteur ne dit quelque chose dont il eût à se repentir. Mais Boris parlait nettement, clairement, sèchement, en regardant Pierre dans les yeux.

— A Moscou, il n'y a rien de plus à faire qu'à potiner, — continua-t-il. — Tous se demandent à qui le comte laissera sa fortune, bien qu'il doive survivre peut-être à nous tous, ce que je désire de tout cœur...

— Oui, tout cela est très pénible, très pénible, dit Pierre.

Pierre avait toujours peur que l'officier ne s'entraînât inconsciemment dans une conversation embarrassante pour lui-même.

— Et vous devez penser, vous, — fit Boris en rougissant un peu, mais sans changer de voix, — que tous ne s'inquiètent que pour recevoir quelque chose du riche.

— « Ça y est ! » — pensa Pierre.

— Et moi, pour éviter tout malentendu, je veux vous dire que vous vous tromperiez beaucoup si vous nous comptiez ma mère et moi parmi ces personnes. Nous sommes très pauvres, mais, précisément parce que votre père est riche, je ne me considère pas comme son parent, et ni ma mère ni moi ne demanderons et n'accepterons rien de lui.

Pierre fut assez long à comprendre, mais quand il saisit, il se leva du divan, prit la main de Boris, et avec sa brusquerie gauche, en rougissant beaucoup plus que Boris, il se mit à parler avec un sentiment de honte et de dépit.

— Voilà, c'est étrange ! Est-ce que moi... Mais qui donc pouvait penser... je sais très...

Mais Boris l'interrompit de nouveau.

— Je suis content d'avoir dit tout. Peut-être est-ce désagréable pour vous, mais excusez-moi, — dit-il en tranquillisant Pierre, au lieu d'être tranquilisé par lui. — Mais j'espère que je ne vous ai pas blessé. J'ai pour principe de dire tout franchement... Comment faut-il vous dire ? Viendrez-vous dîner chez les Rostov ? — Et Boris, visiblement déchargé d'un devoir pénible, sorti lui-même d'une situation fâcheuse et y mettant l'autre, devint tout à fait agréable.

— Non, écoutez, dit Pierre en se rassurant, vous êtes un homme étonnant. Ce que vous avez dit tout à l'heure, c'est très bien, très bien. Naturellement vous ne me connaissez pas ; il y a si longtemps que nous nous sommes vus, encore enfants... que vous pouvez supposer en moi... Je vous comprends, je vous comprends bien. Je ne ferais pas cela, je n'aurais pas le courage de faire cela, mais c'est beau. Je suis très heureux d'avoir renouvelé connaissance avec vous. C'est étrange, ce que vous supposez en moi ! — ajouta-t-il en

## XIV

Quand Anna Mikhaïlovna partit avec son fils chez le prince Kiril Vladimirovitch Bezoukhov, la comtesse Rostov resta assise seule, le mouchoir appuyé sur ses yeux. Enfin, elle sonna.

— Quoi, ma chère! — dit-elle avec colère à la femme de chambre qui la fit attendre quelques minutes. — Vous ne voulez plus servir! Alors, je vous trouverai une place.

La comtesse était troublée par la douleur et la pauvreté humiliante de son amie, d'où sa mauvaise humeur, qui s'exprimait chez elle en appelant la femme de chambre « chère » et « vous ».

— Pardon, — dit la servante.

— Appelez chez moi le comte.

Le comte, en se dandinant, s'approcha de sa femme, d'un air un peu coupable, comme toujours.

— Eh bien, ma petite comtesse, QUEL SAUTÉ AU MADÈRE de perdrix nous aurons, MA CHÈRE ! Je l'ai goûté ! Ce n'est pas en vain que j'ai donné mille roubles pour Taraska, il les vaut !

Il s'assit près de sa femme, et les coudes bravement posés sur les genoux, il se mit à lisser ses cheveux gris.

— Qu'ordonnez-vous, petite comtesse ?

— Voilà, mon ami... Quelle tache as-tu ici ? — dit-elle en montrant le gilet. — C'est probablement le sauté, — ajouta-t-elle en souriant. — Voici ce qu'il y a, comte, il me faut de l'argent.

Son visage s'assombrit.

— Ah ! petite comtesse ! — Et le comte s'empressa de tirer son portefeuille.

— Il me faut beaucoup, comte, il me faut 500 roubles. — Et prenant son mouchoir de baptiste, elle essuya le gilet de son mari.

— Tout de suite, tout de suite. Eh ! qui est là ? — cria-t-il de la voix d'un homme sûr que ceux qu'il appelle accourront immédiatement. — Envoyez-moi Mitenka !

Mitenka était ce fils de noble élevé chez le comte et qui, maintenant, gérait toutes ses affaires. A pas lents il entra au salon.

— Voilà, mon cher, — dit le comte au jeune homme qui s'avancait respectueusement. — Apporte-moi... — il devint pensif — 700 roubles. Oui. Mais, fais attention, n'en apporte pas d'aussi

souriant après un silence. — Eh bien ! nous ferons plus ample connaissance, si vous le voulez bien. Il serra la main de Boris.

— Vous savez, je ne suis pas allé une seule fois chez le comte, il ne m'a pas fait appeler. Je le plains... mais que faire ?

— Et vous pensez que Napoléon réussira à faire passer son armée ? — demanda Boris en souriant.

Pierre comprit que Boris voulait changer la conversation, et, le désirant aussi, il commença à expliquer les avantages et les difficultés de l'entreprise de Boulogne. Le valet vint appeler Boris de la part de la princesse. La princesse partait. Pierre promit de venir dîner et ensuite, pour se lier plus étroitement avec Boris, il lui serra fortement la main en le regardant tendrement dans les yeux, en-dessous des lunettes...

Après son départ, Pierre marcha encore longtemps dans la chambre, mais ne perceait plus de l'épée l'ennemi invisible et souriait au souvenir de ce jeune homme charmant, intelligent et résolu.

Comme il arrive toujours dans la première jeunesse et quand on vit isolé, il ressentit une tendresse sans cause pour ce jeune homme et se promit absolument de se lier d'amitié avec lui. Le prince Vassili accompagnait la princesse. Celle-ci tenait son mouchoir près de ses yeux ; son visage était en larmes.

— C'est terrible, — dit-elle. — Mais, quoi qu'il

arrive, je remplirai mon devoir. Je viendrai passer la nuit. On ne peut pas le laisser ainsi. Chaque moment est précieux. Je ne comprends pas ce qu'attendent les princesses. Dieu m'aidera peut-être à trouver le moyen de le préparer!... ADIEU, MON PRINCE, QUE LE BON DIEU VOUS SOUTIENNE...

— ADIEU, MA BONNE! — répondit le prince Vassili en s'en allant.

— Ah! il est dans une situation horrible, dit la mère au fils, quand ils s'installèrent dans la voiture. Il ne reconnaît presque personne.

— Je ne comprends pas, maman, quelles sont ses relations envers Pierre? — demanda le fils.

— Le testament dira tout, mon ami; de lui dépend aussi notre sort...

— Mais pourquoi pensez-vous qu'il nous laissera quelque chose?

— Ah! mon ami, il est si riche et nous sommes si pauvres.

— Mais, maman, ce n'est pas une raison suffisante.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! comme il est mal!

La comtesse Rostov, ses filles et un assez grand nombre d'invités étaient au salon. Le comte conduisit les messieurs dans son cabinet, pour leur faire voir sa remarquable collection de pipes turques. De temps en temps, il sortait et demandait : n'est-elle pas arrivée? On attendait Maria Dmitrievna Akhrosimova, appelée dans la société LE TERRIBLE DRAGON, une dame remarquable, non par la richesse et les titres, mais par la droiture de son esprit, la simplicité franche de ses rapports. La famille impériale connaissait Maria Dmitrievna, tout Moscou et Pétersbourg la connaissaient, et dans ces deux villes on l'admirait, tout en se moquant, en cachette, de sa rudesse, et en racontant sur elle des anecdotes. Néanmoins, tous, sans exception, l'estimaient et la craignaient.

Dans le cabinet, plein de fumée, on causait de

la guerre, annoncée par un manifeste, et du recrutement. Personne encore n'avait lu le manifeste, mais tous savaient qu'il avait paru. Le comte était assis sur l'ottomane entre deux fumeurs qui causaient ensemble. Le comte ne fumait pas et ne causait pas, mais il inclinait la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, regardait les fumeurs avec un plaisir visible, et écoutait la conversation qu'il avait établie entre les deux voisins.

L'un des interlocuteurs était un civil au visage ridé, bilieux, rasé et maigre; il approchait déjà de la vieillesse bien qu'habillé comme le jeune homme le plus élégant. Il s'était installé les deux jambes sur l'ottomane, comme un hôte très familier, et l'ambre enfoncée très profondément, d'un côté de la bouche; il aspirait la fumée, bruyamment et en clignant des yeux. C'était un vieux célibataire, Chinchine, cousin germain de la comtesse, une méchante langue, comme on disait de lui dans les salons de Moscou.

Quand il parlait, il semblait condescendre jusqu'à son interlocuteur. L'autre, un officier de la garde, était frais, rose, d'une propreté irréprochable, boutonné et bien peigné. Il tenait l'ambre au milieu de la bouche, et de ses lèvres rouges aspirait à peine la fumée, et la laissait échapper en petits ronds. C'était le lieutenant Berg, officier du régiment de Sémenovsky, où Boris allait partir et par qui Natacha agaçait Véra, sa sœur.



sales et déchirés que l'autre jour, apporte-moi des billets neufs, pour la comtesse.

— Oui, Mitenka, je t'en prie, qu'ils soient propres, — dit la comtesse en soupirant péniblement.

— Votre Excellence, quand ordonnez-vous de les apporter? — demanda Mitenka. — Veuillez savoir que... Cependant ne vous inquiétez pas, — ajouta-t-il, en remarquant que le comte commençait à soupirer lourdement et souvent, ce qui était toujours l'indice de la colère. — J'ai tout à fait oublié... Vous ordonnez de vous fournir tout de suite?

— Oui, oui, apporte-les. Voilà, tu donneras à la comtesse. Quel homme précieux, ce Mitenka, — ajouta le comte en souriant, quand le jeune homme sortit. — Il n'y a rien d'impossible. Je ne puis supporter cela, tout doit être possible.

— Ah! comte, l'argent, l'argent, que de douleurs en ce monde à cause de lui! — fit la comtesse. — Et cet argent m'est très nécessaire.

— Ah! comtesse, vous êtes une dépensière connue, — prononça le comte; et baisant la main de sa femme, il s'en alla dans son cabinet.

Quand Anna Mikhaïlovna revint de chez Bezoukhov, la comtesse avait déjà l'argent sur la table, sous son mouchoir, et tout en billets neufs, et Anna Mikhaïlovna remarqua chez elle un trouble quelconque.

— Eh bien ! mon amie, quoi ? — demanda la comtesse.

— Ah ! comme il est malade ! On ne peut le reconnaître. Il est si mal, si mal. Je n'y suis restée qu'un moment et je n'ai pas même dit deux mots...

— ANNETTE, au nom de Dieu, ne me refuse pas, — fit tout à coup la comtesse en rougissant, ce qui était si étrange sur son visage déjà plus jeune, maigre, et imposant, et en tirant l'argent de dessous le mouchoir.

Aussitôt Anna Mikhaïlovna comprit de quoi il s'agissait, et déjà se baissait, afin de pouvoir, au moment propice, embrasser la comtesse.

— C'est pour Boris, de ma part, pour l'uniforme...

Anna Mikhaïlovna l'embrassait et pleurait ; la comtesse pleurait aussi. Elles pleuraient d'être si amies, d'être si bonnes, d'être obligées, elles, des amies d'enfances, de s'occuper d'un sujet si bas que l'argent, elles pleuraient leur jeunesse passée... Mais à toutes deux, les larmes étaient agréables...

pagnie, pourra très facilement être nommé chef, que tous l'aimaient au régiment, et que son papa était content de lui. Berg trouvait un plaisir visible à raconter tout cela, et il paraissait ne pas même soupçonner que les autres hommes pussent avoir aussi leurs intérêts. Mais tout ce qu'il racontait était si charmant, si modéré, la naïveté de son jeune égoïsme était si évidente qu'il désarmait ses auditeurs.

— Eh bien, mon cher, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, vous irez loin, je vous le prédis, — fit Chinchine en lui tapant sur l'épaule, et en abaissant ses jambes de dessus l'ottomane.

Berg eut un sourire heureux. Le comte et après lui les invités se rendirent au salon.

---

C'était ce moment qui précède le diner, où les invités, attendant l'annonce du repas, ne commencent pas de longues conversations et, en même temps, croient nécessaire de se mouvoir et de ne pas se taire pour ne pas montrer qu'ils sont impatients de se mettre à table. Les maîtres regardaient la porte et, de temps à autre, se regardaient entre eux. Par ces regards, les invités tâchaient de deviner qui on attendait encore : un parent important en retard, ou un plat qui n'était pas encore prêt.

Pierre était arrivé avant le diner, et s'était assis

gauchement au milieu du salon sur la première chaise qu'il avait trouvée ; il barrait ainsi le chemin. La comtesse voulait le faire parler, mais lui, naïvement, regardait autour de lui à travers ses lunettes, comme s'il cherchait quelqu'un, et répondait par monosyllabes à toutes les questions de la comtesse. Il était gêné et seul à ne le point remarquer. La plupart des invités, qui savaient son histoire avec l'ours, regardaient ce grand, gros et doux bonhomme et s'étonnaient de le trouver si lourd et si modeste pour l'auteur d'un pareil tour à un policier.

— Vous êtes arrivé depuis peu ? — lui demanda la comtesse.

— OUI, MADAME, — répondit-il en regardant autour de lui.

— Vous n'avez pas encore vu mon mari ?

— NON, MADAME. — Et il sourit tout à fait mal à propos.

— Il me semble que vous étiez récemment à Paris ? Ce doit être très intéressant.

— Très intéressant.

La comtesse regarda Anna Mikhaïlovna. Celle-ci comprit qu'on lui demandait d'occuper ce jeune homme, et s'asseyant près de lui, elle se mit à lui parler de son père. Mais, de même qu'à la comtesse, il ne répondit que par monosyllabes. Tous les invités s'entretenaient entre eux. LES RAZOUMOVSKY... Ç'A ÉTÉ CHARMANT... VOUS ÊTES BIEN

ainée, en appelant Berg son fiancé. Le comte était assis entre eux et écoutait attentivement. La distraction préférée du comte, après le jeu de boston qu'il aimait beaucoup, c'était la situation d'auditeur, surtout quand il avait réussi à unir deux bavards.

— Eh bien, comment donc, MON TRÈS HONORABLE Alphonse Karlitch, — dit Chinchine en se moquant, et en unissant (c'était une particularité de sa conversation) les expressions russes, les plus populaires aux phrases françaises les plus recherchées, — VOUS COMPTEZ VOUS FAIRE DES RENTES SUR L'ÉTAT, VOUS VOULEZ VOUS FAIRE UN PETIT REVENU de votre compagnie.

— Non, Piotr Nikolaïtch, je ne désire que montrer que dans la cavalerie il y a beaucoup moins d'avantages que dans l'infanterie. Tenez, Piotr Nikolaïtch, voici ma situation...

Berg parlait toujours avec précision, tranquillement et correctement. Sa conversation n'avait jamais trait qu'à lui seul; quand on parlait de choses ne le concernant pas, il se taisait, restait tranquille, et cela pouvait durer des heures entières, et sans qu'il en éprouvât ou fit éprouver aux autres la moindre gêne.

Mais dès que la conversation le touchait personnellement, il parlait abondamment et avec un plaisir visible.

— Regardez ma situation, Piotr Nikolaïtch :

dans la cavalerie je ne recevrais pas plus de deux cents roubles, pendant quatre mois, même avec le grade de lieutenant ; et maintenant je reçois deux cent trente, — dit-il en regardant Chinchine et le comte avec un sourire joyeux et agréable, comme s'il était évident que son succès à lui ne pouvait qu'être le but principal des désirs de tous les autres hommes.

— En outre, Piotr Nikolaïtch, en passant à la garde, je suis en vue, — continua Berg, — et dans l'infanterie de la garde, les congés sont beaucoup plus fréquents. Ensuite comprenez vous-même, comment puis-je me tirer d'affaire avec deux cent trente roubles ? Et moi, je fais des économies, et j'envoie encore à mon père, — continua-t-il en lançant une bouffée de fumée.

— LA BALANCE Y EST... L'Allemand moud son blé sur le dos de sa hache, COMME DIT LE PROVERBE, — fit Chinchine en transportant l'ambre de l'autre côté de sa bouche et en clignant des yeux au comte.

Le comte éclata de rire ; les autres invités voyant que Chinchine menait la conversation, s'approchèrent et écoutèrent. Berg, ne remarquant ni la moquerie, ni l'indifférence, continuait à raconter comment, par son passage à la garde, il avait déjà devancé d'un grade ses camarades du corps, puis, que, pendant la guerre, on pouvait tuer le chef de la compagnie, et que lui, restant l'aîné de la com-

BONNE... LA COMTESSE APRAKSINE... entendait-on de tous côtés. La comtesse se leva et alla dans la salle...

— Maria Dmitrievna ! — fit entendre sa voix, de la salle.

— Elle même, — répondit une forte voix de femme, et aussitôt après, Maria Dmitrievna entra dans le salon. Toutes les demoiselles et même les dames, sauf les plus âgées, se levèrent. Maria Dmitrievna s'arrêta au seuil de la porte, et, de la hauteur de son grand corps, levant haut sa tête de cinquantenaire, aux boucles grises, elle regarda les invités, puis se baissant, sans se hâter, elle se mit à rajuster les larges manches de sa robe. Maria Dmitrievna parlait toujours russe.

— Mes félicitations à la chère que nous fêtons avec les enfants, — dit-elle de sa voix forte, grave, qui étouffait tous les autres sons. — Toi, vieux pécheur, — dit-elle, s'adressant au comte qui baisait sa main, — je crois que tu t'ennuies à Moscou, il n'y a où faire la chasse à courre ! Mais que veux-tu, mon petit père, quand ces oiseaux grandissent (elle montra les jeunes filles), que tu le veuilles ou non, il faut chercher des fiancés.

— Et bien, mon Cosaque ? (Maria Dmitrievna appelait ainsi Natacha), — fit-elle en caressant de la main Natacha qui s'approchait d'elle sans crainte et gaiement. — Je sais que tu es un lutin, mais j'aime ça.

Elle tira de son énorme réticule des boucles d'oreilles en télésie, en forme de poires, les donna à Natacha, qui devint rouge de plaisir et, se détournant, elle s'adressa aussitôt à Pierre.

— Eh ! mon cher, viens ici, — prononça-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de faire douce et fine ; — viens ici, mon cher ; — avec un air sévère, elle remontait ses manches encore plus haut.

Pierre s'approcha en la regardant naïvement à travers ses lunettes.

— Approche, approche-toi, mon cher ! même à ton père, moi seule, je disais la vérité quand il était puissant et à toi, c'est Dieu lui-même qui m'ordonne de te dire la vérité. — Elle se tut. Tous se taisaient en attendant la suite ; car ils sentaient que ce n'était que l'introduction.

— Bien, il n'y a rien à dire, un brave garçon ! Son père est sur son lit de mort et lui s'amuse, met l'officier de police sur un ours. C'est une honte mon cher, une honte ! mieux valait aller à la guerre. Elle se détourna et donna sa main au comte qui avait peine à se retenir de rire.

— Eh bien, je crois qu'il est temps d'aller à table ? — dit Maria Dmitrievna.

Le comte avec Maria Dmitrievna passèrent devant, ensuite la comtesse au bras d'un colonel de hussards, un homme très utile, avec lequel Nicolas devait rejoindre le régiment. Anna Mikharlovna marchait avec M. Chinchine. Berg donnait le



bras à Vera, la souriante Julie Karaguine, allait à table avec Nicolas. Derrière eux suivaient encore d'autres groupes qui se répandirent dans la salle, et derrière tous, isolés, les enfants, les gouvernantes, les précepteurs.

Les domestiques s'agitaient, un bruit de chaises se fit, dans la galerie du haut éclata la musique au son de laquelle les invités s'installèrent. Les sons de l'orchestre du comte firent place au bruit des couteaux et des fourchettes, des conversations des invités, des pas étouffés des domestiques. A l'un des bouts de la table était assise la comtesse ; elle avait à sa droite Maria Dmitrievna, à sa gauche Anna Mikhaïlovna et les autres invitées. A l'autre bout le comte avait à sa gauche le colonel des husards, à droite Chinchine puis les autres messieurs. D'un côté de la longue table, la jeunesse plus âgée : Vera à côté de Berg, Pierre à côté de Boris ; de l'autre côté les enfants, les gouvernantes, les précepteurs. Le comte, derrière les cristaux et les coupes de fruits, regardait sa femme et son bonnet à rubans bleus ; soigneusement il versait du vin à ses voisins, sans s'oublier lui-même. La comtesse, elle aussi, derrière les ananas n'oubliait pas ses devoirs de maîtresse de maison, et jetait un regard digne sur son mari dont le crâne chauve et le visage, lui semblaient, par leur couleur rouge, se distinguer encore plus de sa chevelure grise. Du côté des femmes, le bavardage était régulier ;

du côté des hommes, on entendait des voix de plus en plus hautes, surtout celle du colonel de hussards qui avait tant bu et tant mangé qu'il en devenait de plus en plus rouge, si bien que le comte le citait comme exemple aux autres. Berg, avec un sourire tendre, disait à Véra que l'amour n'est pas un sentiment terrestre, mais céleste. Boris nommait à son nouvel ami Pierre, les invités qui se trouvaient autour de la table, et échangeait des regards avec Natacha assise en face de lui. Pierre parlait peu, regardait les nouveaux visages et mangeait beaucoup. Depuis les deux soupes, entre lesquelles il choisit A LA TORTUE, et les pâtés, jusqu'aux perdrix, il ne laissa pas passer un seul plat et pas un seul des vins que le maître d'hôtel, dans une bouteille enveloppée d'une serviette, tirait mystérieusement de l'épaule du voisin en disant : « dry madère » ou « Hongrois », ou « Vin du Rhin. » Il prit le premier des quatre petits verres en cristal, avec le blason de comte, qui étaient devant chaque couvert et but avec plaisir puis regarda les autres avec un plaisir de plus en plus grand. Natacha, qui était assise près de lui, regardait Boris, comme les fillettes de treize ans regardent le jeune homme qu'elles ont embrassé pour la première fois et dont elles sont amoureuses. Parfois elle jetait ce même regard à Pierre, et, sous le regard de cette fillette drôle et animée, lui-même voulait rire, sans savoir de quoi.

Nicolas était assis loin de Sonia près de Julie Karaguine, et aussi, avec le même sourire involontaire, lui disait quelque chose. Sonia s'efforçait de sourire, mais la jalousie la tourmentait visiblement : tantôt elle pâlisait, tantôt elle rougissait et, de toutes ses oreilles, écoutait ce que se disaient Nicolas et Julie. La gouvernante promenait tour à tour un regard inquiet, comme pour se préparer à repousser l'attaque, dans le cas où quelqu'un voudrait toucher aux enfants. Le gouverneur allemand tâchait de graver dans sa tête tous les mets, desserts et vins, afin d'écrire tout cela en détails dans la lettre à ses parents, en Allemagne, et il était très blessé quand le maître d'hôtel, avec la bouteille enveloppée d'une serviette, passait devant lui. L'Allemand fronçait les sourcils et s'efforçait de montrer qu'il ne désirait pas du tout boire de ce vin, mais il était blessé parce que personne ne voulait comprendre que le vin lui était nécessaire non pour satisfaire sa soif, non par gourmandise, mais pour satisfaire sa curiosité de bonne foi.

## XVI

Du côté des messieurs, les conversations s'animaient de plus en plus. Le colonel racontait que le manifeste de la déclaration de guerre était déjà publié à Pétersbourg, et qu'un exemplaire, qu'il avait vu lui-même, avait été porté aujourd'hui au général en chef par courrier spécial.

— Et que diable avons-nous besoin de la guerre avec Bonaparte! — dit Chinchine. — IL A DÉJÀ RABATTU LE CAQUET A L'AUTRICHE. JE CRAINS QUE CETTE FOIS CE NE SOIT NOTRE TOUR.

Le colonel qui était allemand, robuste, haut et sanguin, évidemment bon patriote et bon soldat, se trouva offensé des paroles de Chinchine.

— Parce que, monsieur, — fit-il avec un fort accent allemand, — parce que l'empereur sait cela. Il a dit dans le manifeste qu'il ne peut pas regarder avec indifférence le danger qui menace la Russie et que la sécurité de l'empire, sa dignité, la sain-

teté des *alliances* — il accentua surtout le mot alliance, comme si en cela était tout le sens de l'affaire, et avec une mémoire impeccable, officielle, il répéta les premières lignes du manifeste... « Et le désir qui fait le seul et unique but de l'empereur, est d'introduire la paix en Europe, sur des bases solides, — l'ont décidé à faire passer maintenant une partie de l'armée à l'étranger, et pour atteindre son but, à faire de nouveaux efforts. » Voilà pourquoi, monsieur, conclut-il, en vidant son verre de vin et en sollicitant du regard l'approbation du comte.

— CONNAISSEZ-VOUS LE PROVERBE : « Erema, Erema, reste chez toi et veille à tes fuseaux, » dit Chinchine, les sourcils froncés et en souriant. — CELA NOUS CONVIENT À MERVEILLE. Même Souvorov, même celui-ci a été battu A PLATE COUTURE, et maintenant où sont chez nous les Souvorov? JE VOUS DEMANDE UN PEU, — dit-il, sautant toujours de la langue russe à la langue française.

— Nous devons nous battre jusqu'à la dernière goutte de notre sang, — dit le colonel en frappant sur la table, — et mourir pour notre empereur, et alors tout sera bien. Et raisonner le moins possible (il traîna surtout sur le mot possible), — n'est-ce pas, — dit-il, s'adressant au comte. — Voilà comment nous jugeons, nous les vieux hussards. Et vous, les jeunes gens, le jeune hussard, comment jugez-vous? — ajouta-t-il en s'adressant à Ni-

colas, qui, en entendant parler de la guerre, négligeait son interlocutrice, et tout yeux et tout oreilles, écoutait le colonel.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, — répondit Nicolas, tout enflammé, en remuant son assiette et déplaçant ses verres d'un air décisif et désespéré comme si en ce moment il courait le plus grand danger. Je suis convaincu que les Russes doivent mourir ou vaincre, dit-il en sentant lui-même comme les autres, après que le mot eut été prononcé, qu'il était trop enthousiaste et trop emballé pour le cas présent, et partant un peu gauche.

— C'EST BIEN BEAU CE QUE VOUS VENEZ DE DIRE, — dit en soupirant Julie qui était assise près de lui. Sonia trembla toute, rougit jusqu'aux oreilles et des oreilles au cou, pendant que Nicolas parlait. Pierre écoutait les paroles du colonel et agitait la tête en signe d'approbation.

— Voilà, ça, c'est beau, — dit-il.

— Un vrai hussard, ce jeune homme! — cria le colonel en frappant de nouveau sur la table.

— Pourquoi faites-vous tant de bruit? — fit tout à coup, derrière la table, la voix grave de Maria Dmitrievna. — Pourquoi frappes-tu sur la table, — demanda-t-elle au hussard. — Contre qui t'emportes-tu? Tu penses sans doute que les Français sont devant toi?

— Je dis la vérité, — répondit le hussard en souriant.

— Toujours sur la guerre, cria le comte à travers la table. Mon fils va à la guerre, Maria Dmitrievna. Il y va.

— Et moi j'ai quatre fils à l'armée et je ne m'apitoie pas. En tout c'est la volonté de Dieu. On peut mourir couché sur le poêle et Dieu peut vous sauver dans la bataille — résonna sans aucun effort de l'autre bout de la table, la voix grave de Maria Dmitrievna.

— Parfaitement.

Et les conversations se concentrèrent de nouveau : les dames à un bout de la table, les messieurs à l'autre.

— Et voilà, tu ne demanderas pas, tu ne demanderas pas, — dit à Natacha son petit frère.

— Non, je demanderai, — répondit Natacha.

Son visage s'enflamma d'un coup, exprimant la résolution ferme et gaie. Elle se leva, d'un regard fit signe à Pierre, qui était assis en face d'elle, d'écouter, et s'adressant à sa mère :

— Maman ! — Sa voix d'enfant résonnait par toute la table.

— Qu'as-tu ? — demanda la comtesse avec effroi. Mais en voyant au visage de sa fille qu'il s'agissait d'une gaminerie, elle agita sévèrement la main avec un geste de la tête, menaçant et réprobateur.

La conversation s'arrêta.

— Maman, quel gâteau y aura-t-il? retentit encore plus décidée la petite voix de Natacha.

La comtesse voulait froncer les sourcils, mais ne le pouvait pas.

Maria Dmitrievna menaçait de son gros doigt.

— Cosaque! — prononça-t-elle d'un ton menaçant.

La plupart des hôtes regardaient; les plus vieux ne savaient comment prendre cette polissonnerie.

— Voilà, je t'ai... — dit la comtesse.

— Maman! il y aura un gâteau? — cria Natacha hardie et gaiement capricieuse, sûre d'avance que son audace serait bien accueillie.

Sonia et le gros Pétia étouffaient de rire.

— Eh bien, j'ai demandé? — chuchota Natacha à son petit frère et à Pierre qu'elle regarda de nouveau.

— Il y aura une glace, mais tu n'en auras pas! — dit Maria Dmitrievna.

Natacha, voyant qu'elle n'avait rien à craindre, n'était pas même troublée par Maria Dmitrievna.

— Maria Dmitrievna, quelle glace y aura-t-il? Je n'aime pas la vanille.

— De carotte.

— Non, laquelle? Maria Dmitrievna, quelle glace, je veux le savoir! — criait-elle presque.

Maria Dmitrievna et la comtesse riaient, non de la réponse de Maria Dmitrievna, mais de la hardiesse extraordinaire de cette fillette qui pouvait



et osait se conduire ainsi envers Maria Dmitrievna.

Natacha ne se calma qu'après qu'on lui eût dit qu'il y aurait une glace d'ananas. Avant la glace on servit le champagne, la musique joua de nouveau, le comte embrassa la comtesse, et les hôtes, se levant, félicitèrent le comte et à travers la table choquèrent leur verre avec le comte, avec les enfants, et entre eux. De nouveau les domestiques s'agitèrent, de nouveau un bruit de chaises, et dans le même ordre, mais avec des visages plus rouges, les hôtes retournèrent dans le salon et dans le cabinet du comte.

## XVI

On préparait les tables à jeu ; les parties de boston s'organisaient, et les invités du comte se répandirent dans les deux salons, dans le divan et dans la bibliothèque.

Le comte, les cartes disposées en éventail, avait peine à se tenir droit parce qu'il avait l'habitude de dormir après le dîner, et il souriait à tous. La jeunesse, entraînée par la comtesse, se réunit autour du clavecin et de la harpe. Julie, la première, à la demande générale, joua une variation sur la harpe, et avec les autres demoiselles demanda à Natacha et à Nicolas, dont on connaissait le talent musical, de chanter quelque chose. Natacha, à qui on s'adressait comme à une grande, en était évidemment très fière, mais en même temps elle avait peur.

— Que chanterons-nous ? demanda-t-elle.

— « La Source », répondit Nicolas.

— Eh bien, allons. Boris, venez ici, dit Natacha, où donc est Sonia?

Elle se tourna et n'apercevant pas son amie, elle courut la chercher.

Ne trouvant pas Sonia dans sa chambre, elle courut à la chambre des enfants. Elle n'y était pas non plus; alors Natacha comprit que Sonia devait être dans le couloir, sur le coffre. Le coffre, dans le couloir, était le lieu de douleur de la jeune génération féminine de la maison des Rostov. En effet, Sonia, froissant sa petite jupe de mousseline rose, était étendue sur l'édredon rayé, crasseux, de la nounou, posé sur le coffre, et le visage enfoui dans ses petites mains, elle sanglotait, en secouant convulsivement ses petites épaules décolletées. Le visage de Natacha, animé et joyeux d'une journée de fête, se troubla tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent, son cou tressaillit, les coins de ses lèvres s'abaissèrent.

— Sonia, qu'as-tu?... que... qu'as-tu? Hou, hou!... Et Natacha en ouvrant sa large bouche et devenant tout à fait laide, sanglotait comme une enfant, sans cause, et seulement parce que Sonia pleurait. Sonia voulait lever la tête, répondre, mais elle ne le pouvait pas, et se cachait encore plus. Natacha, tout en larmes, s'assit sur l'édredon bleu et embrassa son amie. Enfin, reprenant des forces, Sonia se leva, se mit à essuyer ses larmes et raconta :

— Nicolas part dans une semaine. Son... ordre... est déjà... prêt... il me l'a dit lui-même. Cependant je ne pleurerais pas (elle montra un petit billet qu'elle tenait à la main, c'étaient des vers écrits par Nicolas). Je ne pleurerais pas... mais tu ne peux pas... personne ne peut comprendre quelle... quelle âme il a... Et à cause de l'âme si bonne, elle pleura de nouveau.

— Toi, tu es heureuse... Je ne t'envie pas... Je t'aime et j'aime aussi Boris, fit-elle en retrouvant des forces, il est charmant... pour vous il n'y a pas d'obstacles. Et Nicolas est mon cousin... il est nécessaire que le Métropolitite lui-même... et même avec cela c'est impossible. Et après, si maman (Sonia considérait la comtesse comme sa mère et l'appelait maman)... Elle dira que je gâte la carrière de Nicolas, que je suis égoïste... que je n'ai pas de cœur, et moi, vraiment... Je jure (elle se signa), je l'aime tant, maman et vous tous; seulement; seulement Véra... pourquoi, que lui ai-je fait? Je suis si reconnaissante à vous tous, que je serais heureuse de sacrifier tout, mais je n'ai rien...

Sonia ne pouvait plus parler et de nouveau cachait sa tête dans ses mains et dans l'édredon. Natacha se mit à la tranquilliser, mais à l'expression de son visage, on voyait qu'elle comprenait toute l'étendue de la douleur de son amie.

— Sonia! dit-elle tout à coup, comme devinant

la vraie cause de la douleur de sa cousine. Véra t'a sans doute parlé après dîner, dis ?

— Oui. Nicolas a écrit lui-même ces vers, et j'en ai recopié encore d'autres, elle les a trouvés sur la table de ma chambre et elle a dit qu'elle les montrerait à maman, et elle a dit encore que je suis une ingrate, que maman ne lui permettra jamais de m'épouser et qu'il se mariera avec Julie. Tu vois comme il est avec elle toute la journée... Natacha, pourquoi ? Elle pleurait encore plus qu'auparavant. Natacha la souleva, l'embrassa, et souriant à travers ses larmes, se mit à la tranquilliser.

— Sonia, ma petite amie, ne la crois pas, ne la crois pas. Tu te rappelles comment tous trois nous avons parlé avec Nikolenka, au divan, tu te rappelles après le souper ? Nous avons donc tout décidé, tel que ce sera. J'ai oublié, mais tu te rappelles sans doute comme tout sera bien et possible. Voilà, le frère de l'oncle Chinchine, il est marié avec sa cousine germaine et nous ne sommes qu'issus de germains. Et Boris dit que c'est très possible. Tu sais, je lui ai tout raconté. Il est si intelligent et si bon ! fit Natacha. Ne pleure plus, Sonia, ma petite amie, ma petite âme. Et elle l'embrassa en riant. Véra est méchante, que Dieu soit avec elle ! Et tout ira bien, et elle ne dira rien à maman. Nicolas le dira lui-même, et il ne pense pas à Julie.

Elle lui baisa la tête. Sonia se leva et la petite chatte s'anima, ses yeux brillèrent et elle était prête, semblait-il, à agiter la queue, à sauter sur ses pattes souples et à courir de nouveau après le peloton.

— Tu crois vraiment ? Jure ? dit-elle, en rajustant sa robe et ses cheveux.

— Vraiment, je le jure ! répondit Natacha en arrangeant la mèche de cheveux qui sortait de la natte de son amie. Et toutes deux se mirent à rire.

— Eh bien, allons chanter « La Source » ?

— Allons !

— Tu sais, ce gros Pierre qui est assis en face de moi, il est très drôle, dit tout à coup Natacha en s'arrêtant. Oh, je m'amuse beaucoup. Et Natacha courut dans le couloir.

Sonia, en secouant le duvet et en cachant les vers dans son corsage, plus près du cou, d'un pas léger, joyeux, le visage rougi, courut derrière Natacha, du couloir au divan. A la demande des invités, les jeunes gens chantèrent en quatuor « La Source » qui plut beaucoup, à tout le monde ; puis Nicolas chanta une romance récemment apprise.

Dans la nuit agréable, au clair de lune,  
Imagine heureusement

*Qu'il y a encore quelqu'un au monde*

*Qui pense à toi !*

Que de sa main belle  
Caressant les cordes de la harpe d'or,  
Avec son harmonie passionnée  
Elle appelle à soi, elle appelle !  
Encore un jour, deux et ce sera le paradis...  
Mais, hélas, ton ami ne vivra plus.

A peine achevait-il les dernières paroles que la jeunesse, dans la salle, se préparait à danser et que les musiciens frappaient du pied et touso-taient.

Pierre était assis au salon où Chinchine menait avec lui, comme nouvel arrivé de l'étranger, une conversation politique, ennuyeuse pour Pierre et à laquelle se joignirent d'autres invités. Quand la musique se fit entendre, Natacha entra au salon, s'approcha tout droit de Pierre, et, souriant et rougissant, lui dit : Maman m'a ordonné de vous inviter à danser.

— Je crains d'embrouiller les figures, dit Pierre, mais si vous voulez être mon professeur... et baissant sa main épaisse, il la tendit à la frêle fillette.

Pendant que les couples se mettaient en place et que les musiciens accordaient leurs instruments, Pierre s'assit près de sa petite cavalière. Natacha était tout à fait heureuse. Elle dansait avec un *grand*, récemment arrivé de l'étranger. Tous la remarquaient et elle lui causait comme une grande

personne. A la main, elle avait un éventail qu'une demoiselle lui avait donné à tenir ; et prenant la pose la plus mondaine (Dieu sait où et quand elle avait appris cela), elle s'éventait et souriait en jouant de l'éventail, et causait à son danseur.

— Comme elle est, comme elle est, regarde, dit la comtesse en traversant la salle et en montrant Natacha. Natacha rougit et rit.

— Eh bien maman ? qu'est-ce qui vous amuse, qu'y a-t-il ici d'étonnant ?

---

Au milieu de la troisième écossaise, les chaises se remuèrent dans le salon où jouait le comte, et Maria Dmitrievna et la plupart des hôtes importants et des vieillards, en s'étirant, après avoir été assis longtemps, et en mettant dans les poches les portefeuilles et les bourses, pénétrèrent dans la salle. En tête marchaient Maria Dmitrievna et le comte, tous deux avec des visages gais. Le comte, avec une politesse plaisante, comme au ballet, arrondit son bras pour l'offrir à Maria Dmitrievna. Il se redressa, son visage s'éclaira d'un sourire particulier, fin et brave, et, dès que fut terminée la dernière figure de l'écossaise, il frappa des mains aux musiciens et cria dans la direction de l'orchestre en s'adressant au premier violon :

— « Sémion ! Danielo Cooper, tu sais ?



C'était la danse favorite du comte qui la dansait comme dans sa jeunesse (Danielo Cooper, c'était une figure *de l'anglaise*).

— Regardez papa, — cria Natacha à toute la salle (oubliant tout à fait qu'elle dansait avec un grand) en penchant vers ses genoux sa petite tête bouclée et en éclatant d'un rire sonore qui emplit toute la pièce. En effet, tous ceux qui étaient dans la salle regardaient avec un sourire joyeux le gai vicillard qui marchait à côté de sa danseuse. Maria Dmitrievna, dont la taille dépassait de beaucoup la sienne, en arrondissant les bras, en les agitant en mesure, en faisant des ronds de jambe, en piétinant un peu et avec un sourire de plus en plus épanoui sur son visage rond, préparait les spectateurs à ce qui allait suivre. Dès qu'on entendit les sons gais, entraînants de Danielo Cooper, si semblables à ceux des gais *trepak* (1), toutes les portes de la salle s'emplirent subitement de visages souriants, de domestiques, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, venus pour voir leur maître s'amuser.

— Notre père ! Quel aigle ! prononça à haute voix la vieille bonne, dans l'une des portes.

Le comte dansait très bien, et il le savait, mais sa danseuse ne savait pas du tout et ne s'appliquait pas ; son énorme corps était droit et ses grands

(1) Danse russe.

bras étaient pendants (elle avait donné son ridicule à la comtesse), seul son visage sévère, mais beau, dansait. Ce qui s'exprimait dans toute la personne replete du comte, s'exprimait chez Maria Dmitrievna par le visage de plus en plus souriant, et dans le nez qui s'agitait. Mais si le comte captivait de plus en plus les spectateurs par ses habiles ronds de jambes et ses sauts légers, Maria Dmitrievna, par le moindre mouvement des épaules et des bras, ne produisait pas moins d'effet, car chacun l'appréciait, vu sa lourdeur et sa gravité habituelle. La danse s'animait de plus en plus, les vis-à-vis ne pouvaient attirer à eux l'attention et même ne s'y attachaient pas. Tous étaient occupés du comte et de Maria Dmitrievna. Natacha tirait par les manches ou les jupes tous les assistants qui, sans cela, ne quittaient pas des yeux les danseurs, et elle leur demandait de regarder son père. Le comte, dans les intervalles de la danse, respirait profondément, s'agitait et criait aux musiciens de jouer plus vite. Et plus vite et avec plus d'entrain tournait le comte, tantôt sur les pointes, tantôt sur les talons, entourant Maria Dmitrievna; et enfin, reconduisant sa danseuse à sa place, il fit le dernier pas, leva haut sa jambe souple, et avec le visage souriant, inclina sa tête en sueur et fit un geste de la main droite au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et de rires, de la part de Natacha surtout.

Les deux danseurs s'arrêtèrent, essoufflés, en s'essuyant avec leurs mouchoirs de batiste.

— Voilà comment on dansait dans notre temps, MA CHÈRE, — dit le comte.

— Eh oui, voilà Danielo Cooper, — prononça Maria Dmitrievna avec un long et profond soupir, et en remontant ses manches.

## XVIII

Pendant que dans le salon des Rostov on dansait la sixième *anglaise* aux sons d'un orchestre qui jouait faux par suite de la fatigue des musiciens, et que les domestiques préparaient le souper, le comte Bezoukhov avait sa sixième attaque. Les docteurs déclarèrent n'avoir nul espoir de guérison. On lut au malade les prières de la confession, on l'administra, on fit les préparatifs pour l'extrême-onction, et dans la maison, régnaient le pêle-mêle et l'agitation qui se produisent toujours en de pareils moments. En dehors de la maison, derrière les portes cochères se heurtaient, en se cachant derrière les équipages qui arrivaient, les employés des pompes funèbres, avec l'espoir d'une riche commande.

Le général gouverneur de Moscou, qui envoyait sans cesse ses aides de camp pour s'informer de la santé du comte, ce soir vint en personne dire adieu

au célèbre dignitaire de Catherine, au comte Bezoukhov.

Le magnifique salon de réception était plein. Tous se levèrent avec respect quand le général gouverneur, après être resté une demi-heure en tête-à-tête près du malade, sortit de la chambre en répondant à peine aux saluts, et en s'efforçant de passer le plus vite possible devant les regards fixés sur lui, des médecins, des prêtres et des parents. Le prince Vassili, pâli et amaigri depuis ces quelques jours, accompagnait le général gouverneur, et à voix basse, lui répétait plusieurs fois de suite la même chose.

Ayant reconduit le général-gouverneur, le prince Vassili s'assit à l'écart dans le salon, sur une chaise, et les jambes croisées haut, le coude appuyé sur les genoux, les yeux cachés dans la main, il resta ainsi un certain temps ; puis il se leva et à pas rapides, en jetant circulairement un regard effrayé, il traversa un long couloir et se rendit dans l'autre partie de la maison, chez la princesse aînée.

Ceux qui étaient dans le salon faiblement éclairé chuchotaient entre eux, se taisaient, et regardaient avec des yeux interrogateurs et anxieux la porte qui conduisait à l'appartement du mourant, et qui, chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait, s'ouvrait avec un léger bruit.

— Le terme de la vie terrestre est arrivé et on ne peut aller plus loin, — disait un prêtre, un petit

vieillard, à une dame qui, assise en face de lui, l'écoutait naïvement.

— N'est-il pas déjà trop tard pour donner l'extrême-onction? — demanda la dame en ajoutant le titre ecclésiastique, comme si elle n'avait aucune opinion à ce sujet.

— C'est un grand sacrement, madame, — répondit le prêtre en passant sa main sur sa tête chauve où ne restaient que quelques mèches de cheveux lisses, à moitié gris.

— Qui est-ce? le général gouverneur lui-même? — demandait-on à l'autre bout de la chambre. — Comme il paraît jeune!

— Et il a soixante-dix ans! Quoi? on dit que le comte ne reconnaît déjà plus? Va-t-on déjà donner l'extrême-onction?

— J'ai connu un monsieur qui a été mis en extrême-onction sept fois.

La seconde des princesses sortit de la chambre du malade avec des yeux pleins de larmes et s'assit près du docteur Lorrain, qui, dans une pose gracieuse, était assis sous le portrait de Catherine, et s'accoudait sur une table.

— TRÈS BEAU, — dit le docteur en répondant à une question sur le temps, — TRÈS BEAU, PRINCESSE, ET PUIS, A MOSCOU, ON SE CROIT A LA CAMPAGNE.

— N'EST-CE PAS? — fit la princesse en soupirant.

— Alors il peut boire?  
Lorrain devint pensif.

— A-t-il pris le remède?

— Oui.

Le docteur regarda son Bréguet.

— Prenez un verre d'eau bouillie et mettez-y UNE PINCÉE (de ses doigts effilés il montrait ce que c'est qu'UNE PINCÉE) de CREMORTARTARI...

— *Il n'y a pas de cas qu'après la troisième attaque on reste vivant,* — disait un médecin allemand à un aide de camp.

— Et quel bel homme c'était! — fit l'aide de camp. — Et à qui ira toute cette fortune? — ajouta-t-il en chuchotant.

— Les amateurs se trouveront, — répondit l'Allemand avec un sourire.

Tous se tournèrent vers la porte qui grinça, et la seconde princesse ayant fait la potion ordonnée par Lorrain, la porta au malade.

Le médecin allemand s'approcha de Lorrain :

— Peut-être trainera-t-il encore jusqu'à demain matin? — demanda l'allemand en prononçant mal le français.

Lorrain, les lèvres pincées, agita nerveusement et négativement ses doigts devant son nez.

— Cette nuit, pas plus tard, — prononça-t-il à voix basse, avec un sourire décent, satisfait, qui laissait comprendre et exprimait la situation du malade.

Et il s'éloigna.

---

Pendant ce temps, le prince Vassili ouvrait la porte de l'appartement des princesses. La chambre n'était qu'à demi éclairée ; deux petites veilleuses brûlaient seules devant les icônes ; une bonne odeur de parfums et de fleurs s'exhalait. Toute la chambre était encombrée de petits meubles, de chiffonniers, de petites armoires, d'étagères. Derrière un paravent on apercevait la couverture blanche d'un lit très haut.

Un petit chien aboyait.

— Ah ! c'est vous, MON COUSIN !

Elle se leva, lissa ses cheveux qui toujours et même maintenant étaient extraordinairement plats, comme s'ils étaient collés sur la tête et recouverts d'un vernis.

— Quoi, est-il arrivé quelque chose ? — demanda-t-elle. — Je suis déjà effrayée.

— Non, rien, toujours pareil. Je suis venu pour causer affaires avec toi, Katiche, — prononça le prince en s'asseyant avec lassitude dans la chaise qu'elle venait de quitter. — Comme tu as chauffé !

— Eh bien, assieds-toi ici et CAUSONS.

— Je pensais qu'il était arrivé quelque chose, — dit la princesse. Et avec son expression invariable, d'une sévérité de nonne, elle s'assit en face du prince, se préparant à l'écouter.

— Je voulais dormir, MON COUSIN, et je ne le puis.

— Et qu'y a-t-il, ma chère ? — fit le prince Vas-



sili en prenant la main de la princesse et l'inclinant en bas, par habitude.

Évidemment, ce « qu'y a-t-il » se rapportait à beaucoup de choses que tous deux comprenaient sans paroles.

La princesse, avec son buste démesurément long en proportion de ses jambes, très sèche, très droite, de ses yeux gris, obliques, avec indifférence, regardait fixement le prince. Elle leva la tête, poussa un soupir et se tourna vers les icônes. On pouvait expliquer son geste comme l'expression de tristesse et de dévouement et aussi comme l'expression de fatigue et d'espoir en un prochain repos. Le prince Vassili y vit l'expression de la fatigue.

— Et tu crois que c'est facile pour moi ? JE SUIS ÉREINTÉ COMME UN CHEVAL DE POSTE, et quand même je dois te parler, Katiche, et très sérieusement.

Le prince Vassili se tut, ses joues tressaillirent nerveusement, tantôt l'une, tantôt l'autre, ce qui donna à son visage une expression désagréable qu'on n'y voyait jamais quand il était dans un salon. Ses yeux aussi n'étaient pas comme à l'habitude : tantôt il regardait avec une plaisante effronterie, tantôt avec crainte.

La princesse, en retenant de ses mains sèches, maigres, le petit chien qui était sur ses genoux, regarda attentivement, dans les yeux, le prince Vassili, qui reprenait et non sans effort intérieur, la

suite de son discours, mais on voyait qu'elle ne romprait pas le silence par une question, dût-elle se taire jusqu'au matin.

— Voyez-vous, chère princesse et cousine Kate-  
rina Semenovna, — continua le prince Vassili, —  
dans des moments comme celui-ci, il faut penser  
à tout. Il faut penser à l'avenir, à vous... Je vous  
aime tous comme mes enfants, tu le sais.

La princesse le regardait avec la même fixité et  
la même indifférence.

— Enfin, je dois aussi penser à ma famille, —  
continua le prince Vassili en repoussant la petite  
table avec colère et sans regarder : — Tu sais,  
Katiche, que vous, les trois sœurs Mamontov et  
ma femme, êtes les héritières directes du comte.  
Je sais, je sais qu'il t'est pénible de penser à ces  
choses et d'en parler, et pour moi ce n'est pas facile  
non plus. Mais, mon amie, j'arrive à soixante ans,  
il faut être prêt à tout. Tu sais que j'ai envoyé  
chercher Pierre, que le comte en montrant son  
portrait l'a demandé ?

Le prince Vassili regarda interrogativement la  
princesse, mais ne put comprendre si elle savait  
ce qu'il venait de lui dire, ou si elle le regardait  
tout simplement....

— Je ne cesse de prier Dieu pour une chose,  
MON COUSIN : qu'il l'absolve et permette à sa belle  
âme de quitter tranquillement cette...

— Oui, c'est cela, — continua, impatient, le

prince Vassili, en frottant son crâne chauve; et de nouveau, avec colère, rapprochant de lui la table qu'il avait repoussée : — Mais enfin... Enfin il s'agit, tu le sais toi-même, de ceci, que l'hiver dernier le comte a écrit un testament par lequel il donne tous ses biens à Pierre, au détriment de ses héritiers directs et de nous.

— N'a-t-il pas écrit une foule de testaments ! — répondit tranquillement la princesse, — mais il ne peut rien laisser à Pierre. C'est un enfant naturel.

— MA CHÈRE, — dit tout à coup le prince Vassili en secouant la table, s'animant et commençant à parler plus vite, — mais s'il a écrit à l'Empereur, en lui demandant l'autorisation d'adopter Pierre ? Tu comprends, vu les mérites du comte, sa demande sera acceptée...

La princesse souriait comme sourient ceux qui pensent savoir une chose beaucoup mieux que celui qui en parle.

— Je te dirai plus, — continua le prince Vassili en lui prenant la main, — la lettre est écrite, mais bien qu'elle n'ait pas encore été envoyée, l'Empereur le sait. La question est de savoir si elle est détruite ou non. Sinon, alors, aussitôt que *tout sera terminé*, — le prince Vassili soupira, en donnant ainsi à comprendre ce qu'il entendait par ces mots : *tout sera terminé*, — on ouvrira les papiers du comte, le testament et la lettre seront

transmis à l'Empereur, et son désir sera sûrement respecté. Pierre, comme fils légitime, recevra tout.

— Et notre part? — demanda la princesse en souriant ironiquement, comme si tout, excepté cela, pouvait arriver.

— MAIS, MA PAUVRE KATICHE, C'EST CLAIR COMME LE JOUR, alors il est seul héritier légal de tout, et vous ne recevrez absolument rien. Tu dois savoir, ma chère, si le testament et la lettre ont été écrits et s'ils sont détruits ou non! Et si, par une cause quelconque, ils ont été oubliés, tu dois savoir où ils sont et les trouver, parce que...

— Cela manquait, — interrompit la princesse avec un sourire sarcastique et sans changer d'expression. — Je suis une femme et, selon vous, nous sommes toutes des sottés, mais je sais bien qu'un enfant illégitime ne peut hériter; UN BATARD, — ajouta-t-elle, croyant, par ce mot, convaincre définitivement le prince de légèreté.

— Comment peux-tu ne pas comprendre, Katichel Tu es si intelligente : comment ne comprends-tu pas que si le comte a écrit à l'Empereur la lettre dans laquelle il lui demande de pouvoir légitimer son fils, alors Pierre ne sera déjà plus Pierre, mais Comte Bezoukhov, et alors, selon le testament, il recevra tout? Et si le testament et la lettre ne sont pas détruits, alors il ne reste rien pour toi, sauf la consolation d'avoir été vertueuse ET TOUT CE QUI S'ENSUIT. C'est sûr.

— Je sais que le testament est écrit, mais je sais aussi qu'il n'est pas valable et il me semble que vous me prenez pour une vraie sottise, MON COUSIN, — fit la princesse du ton de quelqu'un qui croit avoir dit quelque chose de spirituel et de blessant.

— Ma chère princesse Katerina Séménovna, — fit avec impatience le prince Vassili, — je suis venu chez toi non pour échanger des mots désagréables, mais pour te parler comme à une parente, comme à une bonne, une vraie parente, pour parler de tes propres intérêts. Je te répète pour la dixième fois que si la lettre à l'Empereur et le testament en faveur de Pierre se trouvent dans les papiers du comte, alors, toi, ma petite colombe, et tes sœurs, vous n'aurez rien, et si tu ne me crois pas, crois au moins les personnes qui connaissent ces choses ; je viens de parler à Dimitri Onoufritch (c'était l'avocat de la maison), il m'a dit la même chose.

Tout à coup les idées de la princesse furent ébranlées. Ses lèvres fines pâlirent (les yeux restaient les mêmes), et sa voix, tandis qu'elle parlait, s'interrompait avec de tels intervalles, qu'elle-même, évidemment, en était surprise.

— Ce serait bien, — dit-elle. — Je ne voulais ni ne veux rien. — Elle rejeta de ses genoux le petit chien et arrangea les plis de sa robe. — Voilà sa reconnaissance pour des personnes qui ont tout sacrifié pour lui, — prononça-t-elle. — Admi-

nable! Très bien! Il ne me faut rien, prince.

— Oui, mais tu n'es pas seule, tu as des sœurs,

— répondit le prince Vassili. La princesse ne l'écoutait pas.

— Oui, je savais cela depuis longtemps, mais j'oubliais qu'outre la bassesse, la tromperie, l'envie, les intrigues, outre l'ingratitude la plus noire, je ne pouvais rien attendre de cette maison...

— Sais-tu, oui ou non, où se trouve ce testament? — demanda le prince Vassili, dont les joues se contractaient encore plus qu'auparavant.

— Oui, j'étais sotte, je croyais encore aux hommes, je les aimais et me sacrifiais, mais seuls les méchants et les lâches réussissent. Je sais de qui viennent ces intrigues.

La princesse voulut se lever, mais le prince la retint par la main.

La princesse avait l'air d'une personne qui tout d'un coup est désenchantée de toute l'humanité; avec colère, elle regardait son interlocuteur.

— Il est encore temps. Tu te rappelles, Katiche, que tout cela s'est fait par hasard, dans un moment de colère, de maladie, et ensuite a été oublié. Notre devoir, ma chère, c'est de réparer sa faute, de soulager ses derniers moments en ne laissant pas se commettre cette injustice, en ne le laissant pas mourir avec la pensée d'avoir nui aux personnes...

— Aux personnes qui ont tout sacrifié pour lui;

— termina la princesse, voulant de nouveau se lever ; mais le prince ne la laissa pas. — Eh quoi, il ne pouvait apprécier ! — Non, MON COUSIN, — ajouta-t-elle avec un soupir, — je me souviendrai toujours qu'en ce monde il ne faut pas attendre de récompense ; que dans ce monde il n'y a ni honneur, ni justice ; que dans ce monde il faut être rusé et méchant.

— Mais, voyons, calme-toi. Je connais ton bon cœur.

— Non, mon cœur est méchant.

— Je connais ton cœur, — répéta le prince, — j'apprécie ton amitié et je voudrais que tu eusses même opinion de moi. Calme-toi et PARLONS RAISON, pendant qu'il en est temps ; peut-être vingt-quatre heures, peut-être une heure. Raconte-moi tout ce que tu sais du testament et principalement où il se trouve ; tu dois le savoir. Nous le prendrons immédiatement et le montrerons au comte. Assurément il n'y pense déjà plus et voudra le détruire. Tu comprends que mon seul désir est de remplir fidèlement sa volonté, je ne suis ici que pour cela. Je ne suis venu que pour aider vous et lui.

— Maintenant je comprends tout ; je sais qui fait ces intrigues. Je le sais, — dit la princesse.

— Il ne s'agit pas de cela, mon amie.

— C'est votre PROTÉGÉE, votre chère princesse Anna Dmitrievna Droubetzkaïa, dont je ne vou-

drais pas pour femme de chambre, cette horrible mégère, cette vilaine femme.

— NE PERDONS POINT DE TEMPS.

— Ah ! ne parlez pas ! L'hiver dernier, elle s'est introduite ici et elle a raconté au comte de telles lâchetés sur nous, principalement sur SOPHIE, — je ne puis les répéter, — que le comte en est tombé malade et pendant deux semaines ne voulut pas nous voir. C'est alors, je le sais, qu'il a écrit ce méchant, ce maudit papier, mais je pensais que ce document ne signifiait rien.

— Nous y VOILA ; pourquoi donc, avant, ne m'en as-tu rien dit ?

— Dans le portefeuille de mosaïque qu'il garde sous son oreiller. Maintenant je le sais, — fit la princesse sans répondre. — Oui, si j'ai un péché, un grand péché, c'est la haine envers cette harpie. — La princesse était presque méconnaissable. — Et pourquoi s'est-elle introduite ici ? Mais je dirai tout, tout. Le moment viendra !



## XIX

Pendant que ces conversations avaient lieu au salon de réception et dans la chambre de la princesse, la voiture dans laquelle était Pierre (qu'on avait envoyé chercher) entra dans la cour du comte Bezoukhov. Quand les roues de la voiture tournèrent sans bruit sur la paille jetée sous les fenêtres, Anna Mikhaïlovna adressa à son compagnon des paroles de consolation, et s'apercevant qu'il s'était endormi dans le cours du trajet, elle l'éveilla.

Une fois éveillé, Pierre descendit de voiture derrière Anna Mikhaïlovna, et ici seulement, il songea à l'entrevue qu'il allait avoir avec son père mourant. Il remarqua qu'ils étaient descendus non au perron d'honneur, mais de l'autre côté. Au moment où il descendit de voiture, deux hommes s'éloignèrent hâtivement du perron, dans l'ombre du mur. En s'arrêtant, Pierre remarqua, dans l'ombre

de la maison, de chaque côté, quelques autres hommes semblables. Mais, ni Anna Mikhaïlovna, ni le valet, ni le cocher, qui ne pouvaient pas ne pas remarquer ces hommes, n'y prirent attention. « Il le faut ainsi, » se dit Pierre; et il suivit Anna Mikhaïlovna. Celle-ci, à pas rapides, montait l'escalier étroit, très faiblement éclairé, et appelait Pierre qui était derrière elle et qui, bien que ne comprenant pas pourquoi il lui fallait aller chez le comte, ou encore moins pourquoi il devait monter par l'escalier de service, jugeait par la décision et la hâte d'Anna Mikhaïlovna, que ce devait être nécessaire. Au milieu de l'escalier, des hommes qui descendaient avec des seaux, en frappant leurs souliers, le bousculèrent presque. Ils se serrèrent le long du mur, pour laisser passer Pierre et Anna Mikhaïlovna, et ne montraient pas le moindre étonnement à leur vue.

— C'est ici l'appartement des princesses? — demanda à l'un d'eux Anna Mikhaïlovna.

— Ici, la porte à gauche, madame, répondit le valet, d'une voix forte, hardie, comme si maintenant tout était permis.

— Le comte ne m'a peut-être pas demandé, — fit Pierre aussitôt arrivé sur le palier, — peut-être irai-je chez moi.

Anna Mikhaïlovna s'arrêta pour attendre Pierre.

— АН! МОЙ АМИ! — fit-elle, avec le même geste que le matin en parlant à son fils, en touchant sa

main : — CROYEZ QUE JE SOUFFRE AUTANT QUE VOUS, MAIS SOYEZ HOMME.

— Vraiment, je m'en irai? — demanda Pierre en regardant doucement Anna Mikhaïlovna, à travers les lunettes.

— AH! MON AMI, OUBLIEZ LES TORTS QU'ON A PU AVOIR ENVERS VOUS, PENSEZ QUE C'EST VOTRE PÈRE... PEUT-ÊTRE A L'AGONIE. — Elle soupira. — JE VOUS AI DE SUITE AIMÉ COMME MON FILS. FIEZ-VOUS A MOI, PIERRE, JE N'OUBLIERAI PAS VOS INTÉRÊTS.

Pierre ne comprenait rien et de nouveau il était encore plus convaincu que tout cela devait être ainsi, et il obéissait à Anna Mikhaïlovna qui déjà ouvrait la porte.

La porte donnait dans l'antichambre. Dans un coin se tenait le vieux serviteur des princesses ; il tricotait un bas. Pierre, qui n'était jamais venu dans cette partie de l'hôtel, ne soupçonnait pas même l'existence de ces chambres. Anna Mikhaïlovna demanda à une femme de chambre qui passait devant elle, portant une carafe sur un plateau (en l'appelant ma chère et ma colombe), comment allaient les princesses, et entraîna Pierre plus loin dans le couloir dallé. La première porte à gauche du couloir conduisait aux chambres des princesses. La femme de chambre qui portait la carafe, dans sa hâte, (en ce moment, tout dans la maison se faisait en hâte), n'avait pas fermé la porte et Pierre et Anna Mikhaïlovna, en passant,

involontairement jetèrent un coup d'œil dans cette chambre où étaient assis tout près l'un de l'autre et causaient la princesse aînée et le prince Vassili. En apercevant ceux qui passaient, le prince Vassili eut un geste d'impatience, la princesse se leva, et d'un geste furieux, de toutes ses forces, elle frappa la porte pour la fermer. Le geste était si peu conforme aux manières toujours calmes de la princesse, la peur qui couvrait le visage du prince Vassili seyait si peu à son importante personne, que Pierre s'arrêta, et à travers ses lunettes, regarda son guide d'un air interrogateur. Anna Mikhaïlovna ne parut point étonnée, elle sourit seulement un peu, comme pour montrer qu'elle s'attendait à tout cela.

— SOYEZ HOMME, MON AMI, C'EST MOI QUI VEILLERAI A VOS INTÉRÊTS, — dit-elle en réponse à son regard ; et encore plus vite elle s'avança dans le corridor.

Pierre ne comprenait pas du tout de quoi il s'agissait, et encore moins ce que signifiait « veiller à vos intérêts, » mais il sentait que tout cela devait être. Du couloir, ils entrèrent dans une salle à demi éclairée donnant sur le salon de réception du comte. C'était une de ces chambres froides et luxueuses, que Pierre connaissait, mais en y accédant par le grand escalier. Au milieu de cette chambre il y avait une baignoire vide et de l'eau était répandue sur le tapis. En les voyant, sans

faire aucune attention, le valet et un sacristain, portant un encensoir, sortirent sur la pointe des pieds. Ils entrèrent dans le salon de réception que Pierre connaissait, par deux fenêtres italiennes il communiquait avec le jardin d'hiver, et un grand buste et un portrait en pied de Catherine l'ornaient.

Dans le salon de réception, les mêmes personnes, presque toutes dans la même pose, étaient assises et chuchotaient. Tous se turent pour regarder Anna Mikhaïlovna avec son visage pâle et pleurnicheur, et le gros et grand Pierre qui la suivait docilement, la tête baissée.

Le visage d'Anna Mikhaïlovna exprimait la conviction que le moment décisif était venu. Avec les manières d'une petite bourgeoise affairée, elle entra dans la chambre sans quitter Pierre, et se montrait encore plus tendre que le matin. Elle sentait que, conduisant avec elle celui que le mourant désirait voir, sa réception était assurée. Elle jeta un regard rapide sur tous ceux qui étaient dans la chambre, et apercevant le confesseur du comte, sans s'incliner, mais en diminuant tout à coup sa taille, à petits pas, elle s'approcha du confesseur, reçut respectueusement sa bénédiction, et ensuite celle d'un autre prêtre.

— Dieu soit loué ! que nous ayons réussi ! — dit-elle au prêtre, — nous tous les parents, nous avons si peur. Ce jeune homme est le fils du

comte — ajouta-t-elle plus bas. — Quel terrible moment !

En prononçant ces paroles, elle s'approcha du docteur.

— CHER DOCTEUR, — dit-elle, — CE JEUNE HOMME EST LE FILS DU COMTE... Y A-T-IL DE L'ESPOIR ?

Le docteur, silencieux, avec un geste rapide leva les yeux et les épaules. Anna Mikhaïlovna, avec les mêmes mouvements, leva les épaules et les yeux ; puis, les fermant presque, soupira, s'éloigna du docteur, s'approcha de Pierre. Elle s'adressa à lui avec un respect particulier et une tendresse triste.

— AYEZ CONFIANCE EN SA MISÉRICORDE, — dit-elle ; et, lui montrant le petit divan pour s'asseoir et l'attendre, elle-même, sans bruit, se dirigea vers la porte que tous regardaient, et disparut derrière elle.

Pierre, décidé à obéir en tout à son guide, se dirigea vers le petit divan qu'elle lui montrait. Aussitôt Anna Mikhaïlovna disparue, il remarqua que les regards de toutes les personnes présentes étaient dirigés vers lui, avec plus que de la curiosité et plus que de la compassion. Il remarqua que tous chuchotaient en le montrant des yeux avec une sorte de crainte et de prévenance. On lui témoignait un respect qu'on ne lui avait jamais montré auparavant. Une dame qu'il ne connaissait pas et qui parlait au prêtre, se leva de sa place et

la lui offrit. Un aide de camp, ramassa le gant que Pierre avait laissé tomber et le lui tendit. Les médecins, très respectueusement, se dérangèrent pour lui faire place quand il passa devant eux. D'abord Pierre voulut s'asseoir ailleurs, pour ne pas gêner la dame; il voulait ramasser lui-même son gant et prendre un autre chemin, où le docteur ne se trouverait pas du tout sur sa route, mais tout à coup, il sentit que ce ne serait pas convenable, il sentit qu'à dater de ce soir, il était un personnage obligé de se soumettre à des usages terribles et prévus par tous, et que, pour cette raison, il devait recevoir de tous des services. Il reçut, sans mot dire, le gant que lui tendait l'aide-de-camp, il s'assit à la place de la dame, il posa ses grosses mains sur ses genoux, symétriquement, dans la pose naïve d'une statue égyptienne, et décida en soi que tout cela devait être précisément comme c'était, et que cette nuit, il ne devait pas agir par sa propre initiative, mais s'abandonner tout à fait à la volonté de ceux qui le guidaient.

Deux minutes étaient à peine écoulées, que le prince Vassili, dans sa tunique à trois étoiles, la tête haute et l'air majestueux, entra au salon. Il semblait avoir maigri depuis le matin; ses yeux s'agrandirent quand il regarda l'assistance et aperçut Pierre. Il s'approcha de lui, lui prit la main (ce qu'il n'avait encore jamais fait) et la tira

par en bas, comme pour éprouver sa résistance.

— COURAGE, COURAGE, MON AMI. IL A DEMANDÉ A VOUS VOIR. C'EST BIEN...

Et il voulut s'éloigner. Mais Pierre crut nécessaire de l'interroger.

— Comment la santé...

Il s'arrêta, ne sachant pas s'il devait dire du mourant, le comte ou mon père, et pris de honte.

— IL A EU ENCORE UN COUP, IL Y A UNE DEMI-HEURE. Encore une attaque. COURAGE, MON AMI...

Pierre avait les idées si embrouillées qu'au mot attaque, il se présenta le coup d'un corps quelconque, et regarda avec étonnement le prince Vassili; il comprit seulement après que l'attaque c'était la maladie.

Le prince Vassili alla dire quelques mots à Lorrain et franchit la porte sur la pointe du pied. Cette marche ne lui était pas aisée, il sautait gauchement de tout son corps. Derrière lui, passait la princesse aînée; ensuite le clergé, les chantres, les domestiques, franchirent aussi la porte. Derrière cette porte on entendit un mouvement, et enfin, toujours avec le même visage pâle, mais ferme dans l'accomplissement de son devoir, sortit Anna Mikhaïlovna, qui touchant la main de Pierre, lui dit :

— LA BONTÉ DIVINE EST INÉPUISABLE. C'EST LA CÉRÉMONIE DE L'EXTRÊME-ONCTION QUI VA COMMENCER. VENEZ.



Pierre traversa la porte en marchant sur le tapis, et remarqua que l'aide de camp, la dame inconnue et quelques domestiques entraient derrière lui, comme si, maintenant, on n'avait plus à demander la permission de pénétrer dans cette chambre.

Pierre connaissait bien cette grande chambre, divisée par des arcs et des colonnes et tendue de tapis de Perse. Au delà des colonnes, se trouvaient d'un côté un grand lit d'acajou drapé d'un rideau de soie, et de l'autre une grande vitrine renfermant les icônes. Toute cette partie était éclairée à giorno, comme les églises pendant l'office du soir. Sous les cadres éclairés de la vitrine se trouvait un long voltaire, dont le dos était garni d'oreillers blancs comme la neige, pas encore froissés et qu'on venait évidemment de changer à la minute. Dans ce fauteuil était couchée, enveloppée jusqu'à la ceinture d'une couverture vert-clair, cette belle figure, que Pierre connaissait si bien, son père, le comte Bezoukhov. C'était bien lui avec cette crinière grise léonine, son large front traversé par de profondes rides, et le beau visage jaune-rougeâtre. Il était couché droit sous

les icônes. Ses deux mains, larges, grandes, s'appuyaient sur la couverture. Dans la main droite, entre l'index et le pouce, était placé un cierge que soutenait un vieux domestique, penché derrière le fauteuil. Autour du fauteuil les prêtres, dans leurs habits sacerdotaux, brillants, avec leurs longs cheveux, des cierges à la main, officiaient lentement, solennellement. Un peu en arrière se tenaient les deux princesses cadettes, leur mouchoir près des yeux, et devant elles, l'ainée Katiche, avec un air méchant et résolu, ne quittait pas du regard les icônes, semblant signifier à tous qu'elle ne répondrait pas d'elle si elle se retournait. Anna Mikhaïlovna avec son air de tristesse résignée et de bienveillance générale, et la dame inconnue, étaient près de la porte. Le prince Vassili était de l'autre côté de la porte, très près du fauteuil, derrière une chaise sculptée couverte de velours, sur le dossier de laquelle il appuyait la main gauche qui portait le cierge, pendant que de la main droite il se signait, en soulevant ses regards, chaque fois qu'il approchait les doigts vers son front. Son visage exprimait la piété calme et la soumission en la volonté de Dieu. « Si vous ne comprenez pas ce sentiment, tant pis pour vous, » semblait dire son visage.

Derrière lui se tenaient l'aide de camp, le docteur et les domestiques masculins. Comme à l'église, les femmes formaient un groupe distinct de celui

des hommes. Tous étaient recueillis, se signaient; on n'entendait que la lecture des psaumes, le chant retenu, épais, bas, et, quand les voix se taisaient, les mouvements des pieds et les soupirs. Anna Mikhaïlovna, avec un air important qui montrait qu'elle savait ce qu'elle faisait, traversa toute la chambre pour rejoindre Pierre et lui donner un cierge. Il l'alluma, et, distrait par ses observations sur les assistants, il se signa de la main qui tenait le cierge.

La princesse cadette, celle qui riait facilement et avait un grain de beauté, le regarda. Elle sourit, cacha son visage dans son mouchoir, et de longtemps ne le retira pas. Puis, regardant Pierre, elle sourit de nouveau. Evidemment, elle ne pouvait le regarder sans rire, mais comme elle ne pouvait s'empêcher de le regarder, pour éviter la tentation, elle se retira doucement derrière une colonne. Au milieu du service, tout à coup les voix des officiants se turent. Les prêtres se disaient quelque chose en chuchotant. Le vieux serviteur qui tenait la main du comte se leva et s'adressa aux dames. Anna Mikhaïlovna s'avança, et se penchant vers le malade, derrière le dos du fauteuil, du doigt, elle fit signe à Lorrain. Le médecin français n'avait pas de cierge; il était appuyé contre une colonne dans cette attitude respectueuse d'un étranger qui montre que malgré la différence de religion, il comprend toute l'import-

tance de l'acte qui s'accomplit, et même l'approuve. A pas imperceptibles, d'un homme dans toute la force de l'âge, il s'approcha du malade, prit la main libre de dessous la couverture verte, et de ses doigts blancs et fins, il se mit à tâter le pouls du malade avec un air pensif. On fit boire quelque chose au mourant, on s'agita autour de lui, ensuite chacun reprit sa place et le service continua. Pendant cette interruption, Pierre remarqua que le prince Vassili abandonnait le dossier de la chaise, et, avec un air de savoir ce qu'il faisait, — et tant pis pour les autres s'ils ne le comprennent pas, — il passa devant le malade, sans s'arrêter près de lui, rejoignit la princesse aînée, et avec elle, se dirigea vers le fond de la chambre, près du grand lit aux rideaux de soie. Du lit, le prince et la princesse disparurent tous deux par la porte du fond. Avant la fin du service, ils étaient de retour à leurs places.

Pierre n'attachait pas plus d'importance à cela qu'à tout le reste, s'étant dit, une fois pour toutes, que tout ce qui se faisait ce soir, devant lui, était absolument nécessaire.

Les chants d'église cessèrent et l'on entendit la voix d'un prêtre qui félicitait respectueusement le malade de la réception des sacrements.

Le malade était toujours couché, immobile, et comme privé de vie. Autour de lui, tous s'agitèrent ; on entendit des pas et des chuchotements

parmi lesquels dominèrent ceux d'Anna Mikhaïlovna. Pierre entendit qu'elle disait :

— Il faut absolument transporter le lit ici, ce ne sera pas possible...

Les médecins, les princesses, les domestiques, entouraient si bien le malade que Pierre ne voyait déjà plus cette tête jaune-rougeâtre à la crinière grise, qui, malgré la vue des assistants, ne lui sortait pas pour un moment de l'esprit, pendant toute la cérémonie. Pierre devina, aux mouvements prudents des personnes qui entouraient le fauteuil, qu'on soulevait et transportait le mourant.

— Tiens ma main, comme ça tu le laisseras tomber, — venait jusqu'à lui le chuchotement effrayé d'un domestique, — en bas... encore un... continuaient les voix. Et les soupirs oppressés, et les piétinements devenaient plus précipités, comme si le fardeau qu'ils portaient était trop lourd pour leurs forces.

Anna Mikhaïlovna était aussi avec les porteurs ; mais près du jeune homme, pour un moment, entre les dos et les cous des hommes, se montrèrent la haute et forte poitrine nue, les larges épaules du malade soulevé par les hommes qui le tenaient sous les bras, et la tête léonine, grise, bouclée. Cette tête au front extraordinairement large et musclé, avec la bouche belle, sensuelle, le regard majestueux, froid, n'était pas enlaidie par l'approche de la mort. Elle était telle que Pierre l'avait vue trois

mois avant quand le comte l'avait envoyé à Pétersbourg, mais elle retombait inerte aux pas hésitants des porteurs, et le regard froid, vague, ne savait sur quoi s'arrêter.

Il se fit un moment de tapage autour du grand lit ; les hommes qui portaient le malade s'éloignèrent ; Anna Mikhaïlovna toucha la main de Pierre et lui dit : « Venez. » Avec elle, Pierre s'approcha du lit, où, dans une pose défective qui évidemment avait quelque rapport avec le sacrement qui venait de se donner, était couché le malade.

Il était couché, la tête soulevée par des oreillers, ses mains placées symétriquement sur la couverture de soie verte. Quand Pierre s'approcha, le comte le regarda fixement, mais de ce regard dont l'homme ne peut comprendre ni le sens, ni l'importance. Ou ce regard ne signifiait rien du tout, sauf : tant qu'on a des yeux, il faut regarder quelque part ; ou il signifiait beaucoup trop.

Pierre s'arrêta, ne sachant ce qu'il devait faire, et avec un air interrogateur, il se tourna vers son guide, Anna Mikhaïlovna. Celle-ci lui fit un signe rapide des yeux, en montrant la main du malade, et en faisant le geste d'y appliquer un baiser. Pierre, en tendant soigneusement le cou, pour ne pas accrocher la couverture, suivit le conseil et s'appuya sur la main large et potelée. Mais ni la main, ni un seul muscle du comte ne bougea. De

nouveau, Pierre regarda Anna Mikhaïlovna d'un air interrogateur en demandant ce qu'il devait faire maintenant. Des yeux, Anna Mikhaïlovna lui indiqua le fauteuil qui était près du lit. Pierre, obéissant, s'y assit tout en continuant à demander des yeux la conduite à suivre. Anna Mikhaïlovna fit un signe de tête approbateur. Pierre reprit sa pose symétrique, naïve, de statue égyptienne, en regrettant visiblement que son corps volumineux et gauche occupât une si grande place, et en faisant tous ses efforts pour paraître le moins gros possible. Il regardait le comte ; le comte regardait l'endroit où se trouvait le visage de Pierre quand il était debout. Anna Mikhaïlovna montrait dans cette situation, la conscience de l'importance touchante de cette dernière entrevue entre le père et le fils. Cela dura deux minutes qui, à Pierre, parurent une heure. Tout à coup, dans les muscles saillants et les larges rides du visage du comte, parut un tressaillement. Le tressaillement augmenta, la belle bouche se tordit (alors seulement, Pierre comprit combien son père était près de la mort) ; de la bouche déformée sortit un son rauque. Anna Mikhaïlovna regarda attentivement les yeux du malade en tâchant de deviner ce qu'il voulait. Elle désignait tantôt Pierre, tantôt la potion, tantôt, en chuchotant, elle appelait le prince Vassili, ou montrait la couverture. Les yeux et le visage du malade exprimaient l'impatience. Il faisait des



efforts pour regarder le domestique, qui, immobile, se tenait au chevet du lit.

— Il veut sans doute se tourner de l'autre côté, — chuchota le domestique ; et il se leva pour retourner le corps lourd du comte, le visage du côté du mur.

Pierre se leva pour aider le domestique.

Pendant qu'on tournait le comte, une de ses mains, restée derrière, faisait de vains efforts pour s'agiter. Le comte remarqua-t-il ce regard d'effroi que Pierre fixait sur cette main sans vie, ou quelque autre pensée traversait-elle en ce moment sa tête mourante, mais il regarda la main désobéissante, l'expression d'effroi du visage de Pierre, de nouveau la main, et sur son visage parut un sourire faible, souffrant, qui allait si mal à ses traits et semblait railler sa propre faiblesse. A ce sourire inattendu, Pierre sentit un tressaillement de toute sa poitrine, un picotement du nez et des larmes obscurcirent son regard.

On retourna le malade vers le mur. Il soupira.

— IL EST ASSOUPI, — prononça Anna Mikhaïlovna, en apercevant la princesse qui venait pour le changer. — ALLONS.

Pierre sortit.

## XXI

Dans le salon de réception, il n'y avait déjà plus personne, sauf le prince Vassili et la princesse aînée qui, assise sous le portrait de Catherine, parlait avec une grande animation. Aussitôt qu'ils aperçurent Pierre et son guide, ils se turent. Il sembla à Pierre que la princesse cachait quelque chose, et elle murmura :

— Je ne puis voir cette femme.

— CATICHE A FAIT DONNER DU THÉ DANS LE PETIT SALON, — dit le prince Vassili à Anna Mikhaïlovna.

— ALLEZ, MA PAUVRE ANNA MIKHAÏLOVNA, PRENEZ QUELQUE CHOSE, AUTREMENT VOUS NE SUFFIREZ PAS.

À Pierre il ne dit rien, mais lui serra la main avec sentiment. Pierre et Anna Mikhaïlovna passèrent au PETIT SALON.

— IL N'Y A RIEN QUI RESTAURE COMME UNE TASSE DE CET EXCELLENT THÉ RUSSE APRÈS UNE NUIT BLANCHE, — prononça Lorrain avec un air d'animation conte-

nue, debout dans le petit salon rond, devant la table sur laquelle étaient servis le thé et un souper froid, en dégustant le thé dans la fine tasse de Chine, sans anse. Près de la table étaient réunis, pour retremper leurs forces, tous ceux qui avaient été, cette nuit, dans le salon du comte Bezoukhov. Pierre se rappelait bien ce petit salon rond avec les glaces et les petites tables. Lors des bals, dans la maison du comte, Pierre qui ne savait pas danser aimait à s'installer dans ce petit salon et à observer comment les dames en toilette de bal, avec des diamants et des perles sur leurs épaules nues, en traversant cette pièce très brillamment éclairée, se regardaient dans les miroirs qui reflétaient un grand nombre de fois leur image. Maintenant, le même salon était à peine éclairé par deux bougies, et, dans l'obscurité, sur une petite table, le thé et les mets étaient posés en désordre ; et les diverses personnes, non plus en fête, qui étaient là, chuchotaient en montrant par chaque mouvement, par chaque parole, que personne n'oubliait ce qui se passait maintenant et allait se passer dans la chambre à coucher.

Pierre ne mangea pas, malgré l'envie qu'il en avait. Il se tourna vers son guide d'un air interrogateur, et il l'aperçut se dirigeant, sur la pointe des pieds, vers le salon de réception où étaient restés le prince Vassili et la princesse aînée. Pierre supposant que cela aussi était nécessaire, après un

moment, marcha sur ses pas. Anna Mikhaïlovna était près de la princesse, et toutes deux en même temps chuchotaient d'une voix émue :

— Je vous prie, princesse, je sais ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas, — prononçait la princesse qui était aussi émue qu'au moment où elle avait frappé la porte de sa chambre.

— Mais, chère princesse, — disait doucement mais avec obstination Anna Mikhaïlovna, en bar rant à la princesse la route de la chambre à cou cher, — ne sera-ce pas trop pénible pour le pauvre oncle, en tel moment, quand le repos lui est néces saire ? Lui parler d'une chose si terrestre en ce mo ment, quand son âme est déjà préparée !

Le prince Vassili était assis dans sa pose fami lière, les jambes croisées haut ; ses joues se con tractaient fortement, et quand il se baissait, il semblait plus gros, mais il avait l'air d'un homme très peu occupé de la conversation des deux dames.

— VOYONS, MA BONNE Anna Mikhaïlovna, LAISSEZ FAIRE CATICHE. Vous savez comme le comte l'aime.

— Je ne sais pas même ce qu'il y a dans ce pa pier, — dit la princesse en s'adressant au prince Vassili, et en montrant le portefeuille de mosaïque qu'elle tenait à la main. Je sais seulement que le vrai testament se trouve chez lui, dans le bureau, et que c'est un papier oublié... — Elle voulait faire le tour d'Anna Mikhaïlovna, mais celle-ci, bondis sant de nouveau, lui barra le chemin.

— Je sais, ma chère bonne princesse, — dit Anna Mikhaïlovna en saisissant le portefeuille et si fort qu'on voyait qu'elle ne le lâcherait pas de sitôt. Chère princesse, je vous prie, ayez pitié de lui... JE VOUS EN CONJURE...

La princesse se tut. On n'entendait plus que le bruit des efforts de la lutte pour le portefeuille. On sentait que si elle parlait, elle ne dirait pas des choses très flatteuses pour Anna Mikhaïlovna. Celle-ci tenait fortement, mais, malgré cela, sa voix conservait son calme et sa douceur.

— Pierre, approchez ici, mon ami. Je pense qu'il n'est pas un étranger dans le conseil de famille, n'est-ce pas, prince ?

— Pourquoi vous taisez-vous donc, MON COUSIN, — cria tout à coup la princesse, et si haut qu'on l'entendit du salon où l'on fut effrayé de sa voix. — Pourquoi vous taisez-vous donc, quand Dieu sait qui se mêle de faire des scènes au seuil de la chambre d'un mourant. Intrigante ! — chuchotait-elle avec colère en tirant le portefeuille de toutes ses forces. Mais Anna Mikhaïlovna fit quelques pas pour ne pas laisser le portefeuille et le saisit de nouveau.

— Oh ! — fit le prince Vassili avec reproche et étonnement. Il se leva. — C'EST RIDICULE, VOYONS, laissez, vous dis-je.

La princesse laissa.

— Et vous aussi.

Anna Mikhaïlovna ne lui obéit pas.

— Laissez, vous dis-je, je prends tout sur moi, J'irai et demanderai moi-même. Moi... cela vous suffit.

— MAIS, MON PRINCE, — dit Anna Mikhaïlovna, — après un si grand sacrement, donnez-lui un moment de repos. Voilà, Pierre, — dites votre opinion, — dit-elle au jeune homme qui s'approchait d'eux et regardait avec étonnement le visage méchant de la princesse qui perdait toute convenance, et les joues agitées du prince Vassili.

— Rappelez-vous que vous serez responsable de toutes les conséquences, — prononça sévèrement le prince Vassili. — Vous ne savez pas ce que vous faites.

— La vilaine femme ! — exclama la princesse en se jetant spontanément vers Anna Mikhaïlovna et lui arrachant le portefeuille.

Le prince Vassili baissa la tête et écarta les bras.

En ce moment, la porte, cette terrible porte que Pierre regardait depuis un moment et qui s'ouvrait d'ordinaire si doucement, s'ouvrit avec bruit et avec force frappa le mur. La princesse cadette se montra et frappant des mains :

— Que faites-vous ! — cria-t-elle désespérément, — IL S'EN VA ET VOUS ME LAISSEZ SEULE.

La princesse aînée laissa tomber le portefeuille. Anna Mikhaïlovna se pencha rapidement, et, ra-

massant l'objet disputé, elle courut dans la chambre à coucher. La princesse aînée et le prince Vassili, se ressaisissant, allèrent derrière elle. Au bout de quelques minutes, la princesse aînée, avec le visage pâle, sec, sortit en se mordant la lèvre inférieure. A la vue de Pierre, son visage exprima une colère non contenue.

— Réjouissez-vous maintenant, — dit-elle. Vous attendiez cela. Et, sanglotant, elle cacha son visage dans son mouchoir et sortit de la chambre.

Derrière la princesse parut le prince Vassili. En chancelant, il alla jusqu'au divan où était Pierre, et tomba près de lui en cachant son visage dans ses mains. Pierre remarqua qu'il était pâle et que sa mâchoire inférieure tremblait, comme sous l'influence de la fièvre.

— Ah ! mon ami, — dit-il en prenant le cou de Pierre, et, dans sa voix, perceait une franchise et une douceur que Pierre n'y avait jamais entendues auparavant. Combien nous péchons, combien nous mentons et tout cela, pourquoi ? J'ai déjà plus de cinquante ans, mon ami, pour moi... tout finira avec la mort, tout. La mort est terrible. Il éclata en sanglots.

Anna Mikhaïlovna sortit la dernière. A pas lents et doux, elle s'approcha de Pierre.

— Pierre ! — dit-elle.

Celui-ci la regarda d'un air interrogateur. Elle baisa le front du jeune homme et y laissa tomber

quelques larmes. Elle se tut. — IL N'EST PLUS...

Pierre la regarda à travers ses lunettes.

— ALLONS, JE VOUS RECONDUIRAI. TACHEZ DE PLEURER. RIEN NE SOULAGE COMME LES LARMES.

Elle le reconduisit dans le salon sombre, et Pierre était content que personne ne pût voir son visage. Anna Mikhaïlovna prit congé de lui, et quand elle revint, Pierre qui avait appuyé sa tête dans sa main, dormait d'un sommeil profond.

Le lendemain matin, Anna Mikhaïlovna dit à Pierre :

— OUI, MON CHER, C'EST UNE GRANDE PERTE POUR NOUS TOUS. JE NE PARLE PAS DE VOUS. MAIS DIEU VOUS SOUTIENDRA, VOUS ÊTES JEUNE ET VOUS VOILA A LA TÊTE D'UNE IMMENSE FORTUNE, JE L'ESPÈRE. LE TESTAMENT N'A PAS ÉTÉ ENCORE OUVERT. JE VOUS CONNAIS ASSEZ POUR SAVOIR QUE CELA NE VOUS TOURNERA PAS LA TÊTE, MAIS CELA VOUS IMPOSE DES DEVOIRS, ET IL FAUT ÊTRE HOMME.

Pierre se tut.

— PEUT-ÊTRE, PLUS TARD, JE VOUS DIRAI, MON CHER, QUE SI JE N'AVAIS PAS ÉTÉ LÀ, DIEU SAIT CE QUI SERAIT ARRIVÉ. VOUS SAVEZ, MON ONCLE, AVANT-HIER ENCORE, ME PROMETTAIT DE NE PAS OUBLIER BORIS. MAIS IL N'A PAS EU LE TEMPS. J'ESPÈRE, MON CHER AMI, QUE VOUS REMPLIREZ LE DÉSIR DE VOTRE PÈRE.

Pierre ne comprenait rien ; en silence, et en rougissant, discrètement, il regarda la princesse Anna Mikhaïlovna. Après avoir causé avec Pierre,



Anna Mikhaïlovna partit se coucher chez les Rostov. En s'éveillant le matin, elle raconta aux Rostov et à toutes ses connaissances les détails sur la mort du comte Bezoukhov. Elle disait que le comte était mort comme elle-même voudrait mourir ; que sa fin était non seulement touchante mais édifiante, et que la dernière entrevue entre le père et le fils était si émouvante, qu'elle ne pouvait se la rappeler sans larmes, et qu'elle ne savait qui s'était le mieux conduit en ce moment terrible : du père, qui dans les derniers moments se rappelait tout et tous et disait au fils de si touchantes paroles, ou de Pierre qui faisait peine à voir tellement il était ému, et qui, malgré cela, tâchait de cacher son émotion pour ne pas impressionner son père mourant. « C'EST PÉNIBLE, MAIS CELA FAIT DU BIEN ; ÇA ÉLÈVE L'ÂME DE VOIR DES HOMMES COMME LE VIEUX COMTE ET SON DIGNE FILS, » — disait-elle. Quant aux actes de la princesse et du prince Vassili, sans les juger, elle les racontait sous le sceau du secret et en chuchotant.

A Lissia-Goreïj, dans le domaine du prince Nicolas Andreievitch Bolkonski, on attendait chaque jour l'arrivée du jeune prince André et de la princesse. Mais l'attente ne troublait pas l'ordre sévère dans lequel s'écoulait la vie dans la maison du vieux prince.

Le général en chef, prince Nicolas Andreievitch, que la société avait surnommé LE ROI DE PRUSSE, n'avait pas bougé de Lissia-Goreïj, avec sa fille, la princesse Marie, et sa demoiselle de compagnie, mademoiselle Bourienne, depuis que sous Paul I<sup>er</sup> il avait été relégué à la campagne. Bien que, depuis le nouveau règne, on lui eût permis l'entrée des capitales, il continuait quand même sa vie sédentaire à la campagne, en disant que si quelqu'un avait besoin de lui, alors il ferait les cent cinquantes *verstes* qui séparent Moscou de Lissia-Goreïj, mais que lui n'avait besoin de rien ni de per-

sonne. Il disait qu'il n'y a que deux sources des vices humains : l'oisiveté et la superstition, et qu'il n'y a que deux vertus : l'activité et l'intelligence. Il s'occupait lui-même de l'éducation de sa fille et, pour développer en elle ces deux vertus capitales, jusqu'à vingt ans il lui donna des leçons d'algèbre et de géométrie, et partagea sa vie en une série ininterrompue d'occupations. Lui-même était toujours occupé : tantôt à écrire ses mémoires, tantôt à résoudre des questions de mathématique transcendante, tantôt à tourner des tabatières, tantôt à surveiller, dans le domaine, les constructions qui ne manquaient jamais. Puisque la condition principale de l'activité, c'est l'ordre, l'ordre, dans sa vie, était poussé jusqu'à l'extrême. Les repas avaient lieu toujours de la même façon et non seulement à la même heure, mais à la même minute. Avec les gens qui l'entouraient, depuis sa fille jusqu'aux domestiques, le prince était raide et terriblement exigeant. Aussi, bien que n'étant pas méchant, il excitait envers lui une crainte et un respect, que pourrait difficilement attendre l'homme le plus cruel. Bien que retraité et n'ayant maintenant aucune influence dans les affaires d'État, chaque gouverneur de la province où était le domaine du prince croyait de son devoir de se présenter chez lui, et de même que l'architecte, le jardinier, ou la princesse Marie, il attendait l'heure fixée pour la sortie du prince

dans la haute salle d'office. Et tous ceux qui attendaient dans cet office éprouvaient le même sentiment de respect, voire de crainte, quand s'ouvrait la large et haute porte du cabinet et que se montrait, en perruque poudrée, la petite figure du vieillard, aux mains petites, sèches, aux sourcils gris, tombants, qui en se fronçant voilaient l'éclat des yeux brillants, intelligents, jeunes. Le matin de l'arrivée du jeune ménage, la princesse Marie, comme à l'ordinaire, entra dans l'office à l'heure précise pour le salut du matin ; avec crainte elle se signa et, intérieurement, fit une prière. Chaque jour elle entra, et chaque jour elle pria pour que cette entrevue se passât bien. Le vieux valet poudré qui était dans l'office se leva doucement et s'avança en chuchotant : « Entrez. »

Derrière la porte on entendait le bruit du tour. Timidement, la princesse poussa la porte, qui s'ouvrit facilement, et s'arrêta sur le seuil. Le prince travaillait derrière le tour ; il regarda et continua son ouvrage.

L'énorme cabinet de travail était plein d'objets qui, visiblement, étaient souvent employés. La longue table où étaient posés des livres, des plans, la grande bibliothèque, avec les clefs sur les portes, la table haute pour écrire debout et sur laquelle était un cahier ouvert, et le tour avec les outils préparés et les copeaux dispersés çà et là, tout décelait une activité infatigable,

variée et intelligente. Aux mouvements de la jambe petite, chaussée de souliers à talons, brodés d'argent, à la pression ferme de la main veinée et maigre, se voyait encore, dans le prince, la force tenace d'une verte vieillesse. Après quelques tours, il retira le pied de la pédale, essuya son outil, le mit dans une pochette de cuir attachée au tour, et, s'approchant de la table, il appela sa fille. Il ne bénissait jamais ses enfants, mais en lui présentant sa joue, pas encore rasée aujourd'hui, il prononça sévèrement en la regardant en même temps avec tendresse et attention : « Tu vas bien ? Allons, assieds-toi ! » Il prit le cahier de géométrie, écrit de sa main, et du pied, il approcha sa chaise.

— Pour demain, — dit-il, en cherchant rapidement la page, et en marquant avec l'ongle paragraphe sur paragraphe. La princesse se pencha vers le cahier. — Attends, il y a une lettre pour toi, — dit tout à coup le vieillard en tirant de la pochette attachée à la table une enveloppe écrite d'une main de femme.

En voyant la lettre, le visage de la princesse se couvrit de taches rouges. Elle la prit hâtivement.

— C'est d'Héloïse ? — demanda le prince, en découvrant, par un sourire froid, ses dents jaunâtres mais encore fortes.

— Oui, de la part de Julie, — répondit la princesse en regardant et souriant timidement.

— Je passerai encore deux lettres, et la troisième, je la lirai, prononça sévèrement le prince.  
— J'ai peur que vous n'écriviez beaucoup de bêtises. Je lirai la troisième.

— Lisez celle-ci, mon PÈRE, — fit la princesse en rougissant encore davantage et lui tendant la lettre.

— La troisième, dis-je, la troisième, — répliqua le prince, en repoussant la lettre. Et s'appuyant sur la table il approcha le cahier illustré de figures de géométrie.

— Eh bien, mademoiselle, commença le vieillard en se penchant près de sa fille sur le cahier et en posant une main sur le dos de la chaise, où était assise la princesse, de sorte qu'elle se sentait entourée de tous côtés par cette odeur de tabac et de vieillard, particulière à son père et qu'elle connaissait depuis si longtemps. Eh bien, mademoiselle, ces triangles sont semblables : tu vois l'angle A, B, C... La princesse regardait avec effroi les yeux brillants du père ; des taches rouges passaient sur son visage, on voyait qu'elle ne comprenait rien et que la peur l'empêcherait de comprendre toutes les explications du père, si claires qu'elles pussent être. Qui était coupable du professeur ou de l'élève ? mais chaque jour se répétait la même chose : les yeux de la princesse s'obscurcissaient, elle ne voyait et n'entendait rien, elle sentait seulement

près d'elle le visage sec de son sévère professeur, son souffle et son odeur, et ne pensait qu'à sortir au plus vite du cabinet et à revenir chez elle déchiffrer librement le problème. Le vieux s'emportait bruyamment, repoussait et rapprochait le fauteuil sur lequel il était assis, et faisait lui-même des efforts pour rester calme, mais presque chaque jour il s'emportait en injures et parfois jetait le cahier.

La princesse se trompa dans sa réponse.

— « Eh bien ! Tu n'es qu'une sotte ! » — cria le prince en repoussant le cahier et en se tournant rapidement ; mais aussitôt il se leva, marcha dans la chambre, toucha les cheveux de la princesse et s'assit de nouveau.

Il s'approcha et continua l'explication.

— C'est inadmissible, princesse, inadmissible, — dit-il quand la princesse eut refermé le cahier après la leçon et déjà était près de sortir. — La mathématique est une grande chose, ma chère. Je ne veux pas que tu ressembles à nos dames, sottés. Ce n'est rien, tu t'y feras, et finiras par l'aimer. — Il lui caressa la joue. — La sottise sortira de ta tête.

Elle voulut sortir, mais il l'arrêta d'un geste et prit sur la table haute un livre neuf, non coupé.

— Voici, ton Héléïse t'envoie encore « *La clef du Mystère* » ; c'est un livre religieux, et moi, je ne me mêle d'aucune religion. Je l'ai parcouru, prends-le.

Eh bien, va ! — Il lui frappa sur l'épaule et derrière elle referma doucement la porte. La princesse Marie retourna dans sa chambre avec une expression triste, effrayée, qui la quittait rarement et rendait encore plus laid son visage maladif et pas joli. Elle s'assit devant son bureau plein de miniatures et encombré de cahiers et de livres. La princesse était aussi désordonnée que son père avait de l'ordre. Elle posa le cahier de géométrie et avec hâte décacheta la lettre. La lettre était de sa plus intime amie d'enfance, de cette même Julie Karaguina qui était à la fête des Rostov.

Julie écrivait :

« CHÈRE ET EXCELLENTE AMIE, QUELLE CHOSE TERRIBLE ET EFFRAYANTE QUE L'ABSENCE ! J'AI BEAU ME DIRE QUE LA MOITIÉ DE MON EXISTENCE ET DE MON BONHEUR EST EN VOUS, QUE MALGRÉ LA DISTANCE QUI NOUS SÉPARE, NOS CŒURS SONT UNIS PAR DES LIENS INDISSOLUBLES, LE MIEN SE RÉVOLTE CONTRE LA DESTINÉE, ET JE NE PUIS, MALGRÉ LES PLAISIRS ET LES DISTRACTIONS QUI M'ENTOURENT, VAINCRE UNE CERTAINE TRISTESSE CACHÉE QUE JE RESSENS AU FOND DU CŒUR DEPUIS NOTRE SÉPARATION. POURQUOI NE SOMMES-NOUS PAS RÉUNIS COMME CET ÉTÉ, DANS NOTRE GRAND CABINET, SUR LE CANAPÉ BLEU, LE CANAPÉ A CONFIDENCES ? POURQUOI NE PUIS-JE, COMME IL Y A TROIS MOIS, PUISER DE NOUVELLES FORCES MORALES DANS VOTRE REGARD SI DOUX, SI CALME ET SI PÉNÉTRANT, REGARD QUE J'AIMAIS TANT



ET QUE JE CROIS VOIR DEVANT MOI QUAND JE VOUS ÉCRIS. »

Ayant lu ce passage, la princesse Marie soupira et se regarda dans le trumeau qui était à sa droite. La glace reflétait un corps disgracieux et frêle, un visage maigre. « Elle me flatte, » pensa la princesse. Et se détournant, elle continua sa lecture. Cependant Julie ne flattait pas son amie. En effet, les yeux de la princesse, grands, profonds, rayonnant parfois comme si des rayons de chaude lumière jaillissaient d'eux, étaient si beaux, que très souvent, malgré la laideur de tout son visage, ses yeux devenaient plus attrayants que toute beauté. Mais la princesse n'avait jamais vu la bonne expression de ses yeux, l'expression qu'ils prenaient quand elle ne pensait pas à elle. Comme chez tout le monde, son visage prenait une expression artificielle aussitôt qu'elle se regardait dans un miroir. Elle continua de lire :

« TOUT MOSCOU NE PARLE QUE DE GUERRE. L'UN DE MES DEUX FRÈRES EST DÉJÀ A L'ÉTRANGER, L'AUTRE EST AVEC LA GARDE, QUI SE MET EN MARCHÉ VERS LA FRONTIÈRE. NOTRE CHER EMPEREUR A QUITTÉ PÉTERSBOURG, ET, A CE QU'ON PRÉTEND, COMPTE LUI-MÊME EXPOSER SA PRÉCIEUSE EXISTENCE AUX CHANCES DE LA GUERRE. DIEU VEUILLE QUE LE MONSTRE CORSICAÏN, QUI DÉTRUIT LE REPOS DE L'EUROPE, SOIT TERRASSÉ PAR L'AIGLE QUE

LE TOUT-PUISSANT, DANS SA MISÉRICORDE, NOUS A DONNÉ POUR SOUVERAIN. SANS PARLER DE MES FRÈRES, CETTE GUERRE M'A PRIVÉE D'UNE RELATION DES PLUS CHÈRES A MON CŒUR. JE PARLE DU JEUNE NICOLAS ROSTOFF, QUI, AVEC SON ENTHOUSIASME, N'A PU SUPPORTER L'INACTION ET A QUITTÉ L'UNIVERSITÉ POUR ALLER S'ENRÔLER DANS L'ARMÉE. EH BIEN, CHÈRE MARIE, JE VOUS AVOUERAÏ, QUE, MALGRÉ SON EXTRÊME JEUNESSE, SON DÉPART POUR L'ARMÉE A ÉTÉ UN GRAND CHAGRIN POUR MOI. LE JEUNE HOMME, DONT JE VOUS PARLAIS CET ÉTÉ, A TANT DE NOBLESSE, DE VÉRITABLE JEUNESSE QU'ON RENCONTRE SI RAREMENT DANS LE SIÈCLE OU NOUS VIVONS PARMİ NOS VIEILLARDS DE VINGT ANS, IL A SURTOUT TANT DE FRANCHISE ET DE CŒUR, IL EST TELLEMENT PUR ET POÉTIQUE, QUE MES RELATIONS AVEC LUI, QUELQUE PASSAGÈRES QU'ELLES FUSSENT, ONT ÉTÉ L'UNE DES PLUS DOUCES JOUISSANCES DE MON PAUVRE CŒUR, QUI A DÉJÀ TANT SOUFFERT. JE VOUS RACONTERAI UN JOUR NOS ADIEUX ET TOUT CE QUI S'EST DIT EN PARTANT. TOUT CELA EST ENCORE TROP FRAIS. AH ! CHÈRE AMIE, VOUS ÊTES HEUREUSE DE NE PAS CONNAÎTRE CES JOUISSANCES ET CES PEINES SI POIGNANTES. VOUS ÊTES HEUREUSE, PUISQUE LES DERNIÈRES SONT ORDINAIREMENT LES PLUS FORTES ! JE SAIS FORT BIEN QUE LE COMTE NICOLAS EST TROP JEUNE POUR POUVOIR JAMAIS DEVENIR POUR MOI QUELQUE CHOSE DE PLUS QU'UN AMI, MAIS CETTE DOUCE AMITIÉ, CES RELATIONS SI POÉTIQUES ET SI PURES ONT ÉTÉ UN BESOIN POUR MON CŒUR. MAIS N'EN PARLONS PLUS. LA GRANDE NOUVELLE DU JOUR QUI

OCCUPE TOUT MOSCOU EST LA MORT DU VIEUX COMTE BEZOUKHOV ET SON HÉRITAGE. FIGUREZ-VOUS QUE LES TROIS PRINCESSES N'ONT REÇU QUE TRÈS PEU DE CHOSE, LE PRINCE BASILE N'A RIEN, ET QUE C'EST M. PIERRE QUI A TOUT HÉRITÉ ET QUI, PAR-DESSUS LE MARCHÉ, A ÉTÉ RECONNU POUR FILS LÉGITIME, PAR CONSÉQUENT, COMTE BEZOUKHOV ET POSSESSEUR DE LA PLUS BELLE FORTUNE DE LA RUSSIE. ON PRÉTEND QUE LE PRINCE BASILE A JOUÉ UN TRÈS VILAIN RÔLE DANS TOUTE CETTE HISTOIRE, ET QU'IL EST REPARTI TOUT PENAUD POUR PÉTERSBOURG.

» JE VOUS AVOUE QUE JE COMPRENDS TRÈS PEU TOUTES CES AFFAIRES DE LEGS ET DE TESTAMENT; CE QUE JE SAIS, C'EST QUE DEPUIS QUE LE JEUNE HOMME QUE NOUS CONNAISSIONS TOUS SOUS LE NOM DE M. PIERRE TOUT COURT, EST DEvenu COMTE BEZOUKHOV ET POSSESSEUR DE L'UNE DES PLUS GRANDES FORTUNES DE LA RUSSIE, JE M'AMUSE FORT A OBSERVER LES CHANGEMENTS DE TON ET DE MANIÈRE DES MAMANS ACCABLÉES DE FILLES A MARIER, ET DES DEMOISELLES ELLES-MÊMES, A L'ÉGARD DE CET INDIVIDU QUI, PAR PARENTHÈSE, M'A PARU TOUJOURS ÊTRE UN PAUVRE SIRE. COMME ON S'AMUSE DEPUIS DEUX ANS A ME DONNER DES PROMIS QUE JE NE CONNAIS PAS LE PLUS SOUVENT, LA CHRONIQUE MATRIMONIALE DE MOSCOU ME FAIT COMTESSE BEZOUKHOV. MAIS VOUS SENTEZ BIEN QUE JE NE ME SOUCIE NULLEMENT DE LA DEVENIR. A PROPOS DE MARIAGE, SAVEZ-VOUS QUE TOUT DERNIÈREMENT LA TANTE EN GÉNÉRAL, ANNA MIKHAÏLOVNA, M'A CONFIE SOUS LE SCEAU

DU PLUS GRAND SECRET UN PROJET DE MARIAGE POUR VOUS. CE N'EST, NI PLUS NI MOINS, QUE LE FILS DU PRINCE BASILE, ANATOLE, QU'ON VOUDRAIT RANGER EN LE MARIANT A UNE PERSONNE RICHE ET DISTINGUÉE, ET C'EST SUR VOUS QU'EST TOMBÉ LE CHOIX DES PARENTS. JE NE SAIS COMMENT VOUS ENVISAGEZ LA CHOSE, MAIS J'AI CRU DE MON DEVOIR DE VOUS EN AVERTIR. ON LE DIT TRÈS BEAU ET TRÈS MAUVAIS SUJET ; C'EST TOUT CE QUE J'AI PU SAVOIR SUR SON COMPTE.

» MAIS, ASSEZ DE BAVARDAGE COMME CELA. JE FINIS MON SECOND FEUILLET, ET MAMAN ME FAIT CHERCHER POUR ALLER DÎNER CHEZ LES APRAKSINES. LISEZ LE LIVRE MYSTIQUE QUE JE VOUS ENVOIE, ET QUI FAIT FUREUR CHEZ NOUS. QUOI QU'IL Y AIT DES CHOSSES DANS CE LIVRE, DIFFICILES A ATTEINDRE AVEC LA FAIBLE CONCEPTION HUMAINE, C'EST UN LIVRE ADMIRABLE DONT LA LECTURE CALME ET ÉLÈVE L'ÂME.

» ADIEU. MES RESPECTS A MONSIEUR VOTRE PÈRE ET MES COMPLIMENTS A MADEMOISELLE BOURIENNE. JE VOUS EMBRASSE COMME JE VOUS AIME.

» JULIE. »

P.-S. — DONNEZ-MOI DES NOUVELLES DE VOTRE FRÈRE ET DE SA CHARMANTE PETITE FEMME.

La princesse resta pensive un moment (et alors, son visage éclairé de ses yeux rayonnants se transforma tout à fait) et, tout à coup, se levant, à pas

lourds elle se mit à la table. Elle prit du papier et sa main se mit à courir rapidement.

Voici ce qu'elle écrivait en réponse.

« CHÈRE ET EXCELLENTE AMIE,

» VOTRE LETTRE DU 13 M'A CAUSÉ UNE GRANDE JOIE. VOUS M'AIMEZ DONC TOUJOURS, MA POÉTIQUE JULIE. L'ABSENCE DONT VOUS DITES TANT DE MAL, N'A DONC PAS EU SON INFLUENCE HABITUELLE SUR VOUS. VOUS VOUS PLAIGNEZ DE L'ABSENCE — QUE DEVRAIS-JE DIRE, MOI, SI J'OSAIS ME PLAINDRE, PRIVÉE DE TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS? AH! SI NOUS N'AVIONS PAS LA RELIGION POUR NOUS CONSOLER, LA VIE SERAIT BIEN TRISTE. POURQUOI ME SUPPOSEZ-VOUS UN REGARD SÉVÈRE, QUAND VOUS ME PARLEZ DE VOTRE AFFECTION POUR LE JEUNE HOMME? SOUS CE RAPPORT JE NE SUIS RIGIDE QUE POUR MOI. JE COMPRENDS CES SENTIMENTS CHEZ LES AUTRES, ET SI JE NE LES PUIS APPROUVER, NE LES AYANT JAMAIS RESENTIS, JE NE LES CONDAMNE PAS. IL ME PARAÎT SEULEMENT QUE L'AMOUR CHRÉTIEN, L'AMOUR DU PROCHAIN, L'AMOUR POUR SES ENNEMIS EST PLUS MÉRITOIRE, PLUS DOUX ET PLUS BEAU QUE NE LE SONT LES SENTIMENTS QUE PEUVENT INSPIRER LES BEAUX YEUX D'UN JEUNE HOMME A UNE JEUNE FILLE POÉTIQUE ET AIMANTE COMME VOUS.

» LA NOUVELLE DE LA MORT DU COMTE BEZOUKHOV NOUS EST PARVENUE AVANT VOTRE LETTRE, ET MON PÈRE EN A ÉTÉ TRÈS AFFECTÉ. IL DIT QUE C'ÉTAIT L'AVANT-DERNIER REPRÉSENTANT DU GRAND SIÈCLE ET QU'A PRÉSENT

C'EST SON TOUR, MAIS QU'IL FERA SON POSSIBLE POUR QUE SON TOUR VIENNE LE PLUS TARD POSSIBLE. QUE DIEU NOUS GARDE DE CE TERRIBLE MALHEUR. JE NE PUIS PARTAGER VOTRE OPINION SUR PIERRE QUE J'AI CONNU ENFANT. IL ME PARAÎSSAIT TOUJOURS AVOIR UN CŒUR EXCELLENT ET C'EST LA QUALITÉ QUE J'ESTIME LE PLUS DANS LES GENS. QUANT A SON HÉRITAGE ET AU RÔLE QU'Y A JOUÉ LE PRINCE BASILE, C'EST BIEN TRISTE POUR TOUS LES DEUX. AH ! CHÈRE AMIE, LA PAROLE DE NOTRE DIVIN SAUVEUR, QU'IL EST PLUS AISÉ A UN CHAMEAU DE PASSER PAR LE TROU D'UNE AIGUILLE, QU'IL NE L'EST A UN RICHE D'ENTRER DANS LE ROYAUME DE DIEU, CETTE PAROLE EST TERRIBLEMENT VRAIE ; JE PLAINS LE PRINCE BASILE ET JE REGRETTE ENCORE D'AVANTAGE PIERRE. SI JEUNE ET ACCABLÉ DE CETTE RICHESSE, QUE DE TENTATIONS N'AURA-T-IL PAS A SUBIR ! SI ON ME DEMANDAIT CE QUE JE DÉSIRERAI LE PLUS AU MONDE, CE SERAIT D'ÊTRE PLUS PAUVRE QUE LE PLUS PAUVRE DES MENDIANTS. MILLE GRACES, CHÈRE AMIE, POUR L'OUVRAGE QUE VOUS M'ENVOYEZ, ET QUI FAIT SI GRANDE FUREUR CHEZ VOUS. CEPENDANT, PUISQUE VOUS DITES QU'AU MILIEU DE PLUSIEURS BONNES CHOSES IL Y EN A D'AUTRES QUE LA FAIBLE CONCEPTION HUMAINE NE PEUT ATTEINDRE, IL ME PARAÎT ASSEZ INUTILE DE S'OCCUPER D'UNE LECTURE ININTELLIGIBLE, QUI PAR LA MÊME NE POURRAIT ÊTRE D'AUCUN FRUIT. JE N'AI JAMAIS PU COMPRENDRE LA PASSION QU'ONT CERTAINES PERSONNES DE S'EMBROUILLER L'ENTENDEMENT, EN S'ATTACHANT A DES LIVRES MYSTIQUES QUI N'ÉLÈVENT QUE DES DOUTES DANS LEURS ESPRITS, EXAL-

TENT LEUR IMAGINATION ET LEUR DONNENT UN CARACTÈRE D'EXAGÉRATION TOUT A FAIT CONTRAIRE A LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE. LISONS LES APÔTRES ET L'ÉVANGILE. NE CHERCHONS PAS A PÉNÉTRER CE QUE CEUX-LA RENFERMENT DE MYSTÉRIEUX, CAR, COMMENT OSERIONS-NOUS, MISÉRABLES PÉCHEURS QUE NOUS SOMMES, PRÉTENDRE A NOUS INITIER DANS LES SECRETS TERRIBLES ET SACRÉS DE LA PROVIDENCE, TANT QUE NOUS PORTONS CETTE DÉPOUILLE CHARNELLE QUI ÉLÈVE ENTRE NOUS ET L'ÉTERNEL UN VOILE IMPÉNÉTRABLE? DONNONS-NOUS DONC A ÉTUDIER LES PRINCIPES SUBLIMES QUE NOTRE DIVIN SAUVEUR NOUS A LAISSÉS POUR NOTRE CONDUITE ICI-BAS; CHERCHONS A NOUS Y CONFORMER ET A LES SUIVRE, PERSUADONS-NOUS QUE MOINS NOUS DONNONS D'ESSOR A NOTRE FAIBLE ESPRIT HUMAIN ET PLUS IL EST AGRÉABLE A DIEU QUI REJETTE TOUTE SCIENCE NE VENANT PAS DE LUI; QUE MOINS NOUS CHERCHONS A APPROFONDIR CE QU'IL LUI A PLU DE DÉROBER A NOTRE CONNAISSANCE, ET PLUS TÔT IL NOUS EN ACCORDERA LA DÉCOUVERTE PAR SON DIVIN ESPRIT.

» MON PÈRE NE M'A PAS PARLÉ DU PRÉTENDANT, MAIS IL M'A DIT SEULEMENT QU'IL A REÇU UNE LETTRE ET ATTENDAIT UNE VISITE DU PRINCE BASILE. POUR CE QUI EST DU PROJET DE MARIAGE QUI ME REGARDE, JE VOUS DIRAI, CHÈRE ET EXCELLENTE AMIE, QUE LE MARIAGE, SELON MOI, EST UNE INSTITUTION DIVINE A LAQUELLE IL FAUT SE CONFORMER. QUELQUE PÉNIBLE QUE CELA SOIT POUR MOI, SI LE TOUT-PUISSANT M'IMPOSE JAMAIS LES DEVOIRS D'ÉPOUSE ET DE MÈRE, JE TACHERAI DE LES REM-

PLIR AUSSI FIDÈLEMENT QUE JE LE POURRAI, SANS M'IN-  
QUIÉTER DE MES SENTIMENTS A L'ÉGARD DE CELUI QU'IL  
ME DONNERA POUR ÉPOUX.

» J'AI REÇU UNE LETTRE DE MON FRÈRE, QUI M'AN-  
NONCE SON ARRIVÉE A LISSIA-GORËÏ AVEC SA FEMME.  
CE SERA UNE JOIE DE COURTE DURÉE PUISQU'IL NOUS  
QUITTE POUR PRENDRE PART A CETTE MALHEUREUSE  
GUERRE, A LAQUELLE NOUS SOMMES TOUS ENTRAÎNÉS  
DIEU SAIT COMMENT ET POURQUOI. NON SEULEMENT CHEZ  
VOUS, AU CENTRE DES AFFAIRES ET DU MONDE ON NE  
PARLE QUE DE GUERRE, MAIS ICI, AU MILIEU DE CES TRA-  
VAUX CHAMPÊTRES ET DU CALME DE LA NATURE, QUE LES  
CITADINS SE REPRÉSENTENT ORDINAIREMENT A LA CAM-  
PAGNE, LES BRUITS DE LA GUERRE SE FONT ENTENDRE ET  
SENTIR PÉNIBLEMENT. MON PÈRE NE PARLE QUE MARCHÉ  
ET CONTRE-MARCHÉ, CHOSÉS AUXQUELLES JE NE COM-  
PRENDS RIEN; ET AVANT-HIER, EN FAISANT UNE PROME-  
NADÉ HABITUELLE DANS LA RUE DU VILLAGE, JE FUS TÉ-  
MOIN D'UNE SCÈNE DÉCHIRANTE... C'ÉTAIT UN CONVOI DE  
RECRUES ENRÔLÉES CHEZ NOUS ET EXPÉDIÉES POUR L'AR-  
MÉE. IL FALLAIT VOIR L'ÉTAT DANS LEQUEL SE TROU-  
VAIENT LES MÈRES, LES FEMMES, LES ENFANTS DES  
HOMMES QUI PARTAIENT ET ENTENDRE LES SANGLOTS DES  
UNS ET DES AUTRES! ON DIRAIT QUE L'HUMANITÉ A OU-  
BLIÉ LES LOIS DE SON DIVIN SAUVEUR, QUI PRÊCHAIT  
L'AMOUR ET LE PARDON DES OFFENSES, ET QU'ELLE FAIT  
CONSISTER SON PLUS GRAND MÉRITÉ DANS L'ART DE S'EN-  
TRE-TUER.

» ADIEU, CHÈRE ET BONNE AMIÉ, QUE NOTRE DIVIN



SAUVEUR ET SA TRÈS SAINTE MÈRE VOUS AIENT EN LEUR SAINTE ET PUISSANTE GARDE.

» MARIE ».

— AH, VOUS EXPÉDIEZ LE COURRIER, PRINCESSE, MOI, J'AI DÉJÀ EXPÉDIÉ LE MIEN. J'AI ÉCRIT LE MIEN A MA PAUVRE MÈRE, — parlait d'une voix vive, agréable, grasseyante, la souriante demoiselle Bourienne, en répandant avec elle, dans l'atmosphère concentrée et triste de la princesse Marie, quelque chose de gai, de léger.

— PRINCESSE, IL FAUT QUE JE VOUS PRÉVIENNE — ajouta-t-elle en baissant la voix — LE PRINCE A EU UNE ALTERCATION, — fit-elle en grasseyant et s'écoutant avec plaisir — UNE ALTERCATION AVEC MICHEL IVANOFF. IL EST DE TRÈS MAUVAISE HUMEUR, TRÈS MOROSE. SOYEZ PRÉVENUE, VOUS SAVEZ...

— AH ! CHÈRE AMIE — interrompit la princesse Marie — JE VOUS AI PRIÉE DE NE JAMAIS ME PRÉVENIR DE L'HUMEUR DANS LAQUELLE SE TROUVE MON PÈRE. JE NE ME PERMETS PAS DE LE JUGER, ET JE NE VOUDRAIS PAS QUE LES AUTRES LE FISSENT.

La princesse regarda sa montre, et constatant qu'elle avait passé de cinq minutes l'heure de se mettre au clavecin, d'un air craintif elle se rendit au divan. Entre midi et deux heures, selon l'emploi du temps, le prince se reposait et la princesse Marie devait jouer du clavecin.

## XXIII

Le vieux valet de chambre était assis sur sa chaise et écoutait le ronflement du prince. Dans le grand cabinet, dans l'aile la plus reculée de la maison, à travers les portes fermées on entendait, répétés pour la vingtième fois, les passages difficiles de la sonate de Dussek.

A ce moment une voiture et une britchka s'arrêtèrent près du perron et de la voiture sortit le prince André qui fit descendre sa petite femme et la fit passer devant. Tikhone, en perruque grise, en se montrant à la porte de l'office, annonça en chuchotant que le prince dormait et, à la hâte, il ferma la porte. Tikhone savait que ni l'arrivée du fils, ni aucun événement, même le plus extraordinaire, ne devait troubler l'habitude quotidienne. Le prince André le savait sans doute aussi bien que Tikhone, il regarda sa montre, comme pour contrôler si les habitudes de son père n'étaient pas

changées depuis qu'il ne l'avait vu; et, renseigné à cet égard, il s'adressa à sa femme :

— Dans vingt minutes il s'éveillera, allons chez la princesse Marie.

La petite princesse avait beaucoup grossi, ces derniers temps, mais ses yeux et sa lèvre courte souriante, ombragée d'un léger duvet se soulevaient de la même façon joyeuse et charmante, quand elle commençait à parler.

— MAIS C'EST UN PALAIS, — dit-elle à son mari, en le regardant avec cette expression qu'on prend pour féliciter un hôte, sur son bal. ALLONS, VITE, VITE !... — Elle se retournait, souriant à Tikhone, à son mari et au valet qui les accompagnait.

— C'EST MARIE QUI S'EXERCE? ALLONS DOUCEMENT, IL FAUT LA SURPRENDRE.

Le prince André montait derrière elle, avec une expression attendrie et triste.

— Tu as vieilli, Tikhone, — dit-il en passant, au vieillard qui baisait sa main.

Devant la chambre d'où l'on entendait le clavecin, d'une porte latérale, sortit la belle et blonde Française, mademoiselle Bourienne, qui semblait folle de joie.

— AH! QUEL BONHEUR POUR LA PRINCESSE, dit-elle. ENFIN, IL FAUT QUE JE LA PRÉVIENNE.

— NON, NON, DE GRACE... VOUS ÊTES MADEMOISELLE BOURIENNE, JE VOUS CONNAIS DÉJÀ PAR L'AMITIÉ QUE VOUS PORTE MA BELLE-SŒUR, répondit la prin-

cesse en embrassant la Française. — ELLE NE VOUS ATTEND PAS !

Ils s'approchèrent de la porte du divan, derrière laquelle on entendait le passage répété et répété. Le prince André s'arrêta, fit la grimace comme s'il attendait quelque chose de désagréable.

La princesse entra. Le passage s'arrêta au milieu ; on entendit un cri, les pas lourds de la princesse Marie, le bruit des baisers. Quand le prince André entra, les deux belles-sœurs qui ne s'étaient vues que peu de temps au mariage du prince André s'embrassaient, se tenaient fortement enlacées juste dans la pose du premier moment. Mademoiselle Bourienne était près d'elles ; les mains appuyées sur son cœur, elle souriait tristement, prête à pleurer ou à rire. Le prince André haussa les épaules et fit la moue comme font les amateurs de musique en entendant une note fausse. Les deux femmes se séparèrent, et de nouveau, comme si elles craignaient de se perdre, elles se saisirent les mains et recommencèrent à s'embrasser, et, chose tout à fait inattendue pour le prince André, toutes deux se mirent à pleurer et à s'enlacer de nouveau. Mademoiselle Bourienne pleurait aussi.

Le prince André se sentit gêné, mais aux deux femmes il semblait si naturel de pleurer, qu'elles ne supposaient même pas que cette rencontre pût se passer autrement.

— AH ! CHÈRE !... AH ! MARIE !... — dirent tout à coup les deux femmes, en riant. — J'AI RÊVÉ CETTE NUIT !... — VOUS NE VOUS ATTENDIEZ DONC PAS ? — AH ! MARIE, VOUS AVEZ MAIGRI... ET VOUS AVEZ REPRIS...

— J'AI TOUT DE SUITE RECONNU MADAME LA PRINCESSE, — dit mademoiselle Bourienne.

— ET MOI, QUI NE ME DOUTAIS PAS !... exclama la princesse Marie. — AH ! ANDRÉ, JE NE VOUS VOYAIS PAS.

Le prince André embrassa sa sœur et lui dit qu'elle était toujours la même PLEURNICHEUSE. La princesse Marie se tourna vers son frère et à travers ses larmes, les regards tendres, chauds de ses beaux yeux, en ce moment grands et rayonnants, s'arrêtèrent sur lui. La princesse parlait sans cesse. La petite lèvre supérieure, courte, velue, à chaque instant s'abaissait, touchant où il fallait la lèvre inférieure, petite, rouge, et de nouveau les dents et les yeux brillaient dans un sourire.

La princesse raconta un accident qui lui était arrivé à la montagne Spasskaïa, et qui, dans sa situation, aurait pu tourner mal. Aussitôt après cela, elle raconta qu'elle avait laissé toutes ses robes à Pétersbourg, et qu'elle apportait Dieu sait quoi ; qu'André était tout à fait changé, que Kitia Odenzova épousait un vieillard ; qu'il y avait un fiancé POUR TOUT DE BON, pour la princesse Marie, mais

qu'elle en parlerait après. La princesse Marie, toujours silencieuse, regardait son frère, et ses beaux yeux étaient pleins d'amour et de tristesse. On voyait qu'en elle ses idées se concentraient, indépendantes des idées de sa belle-sœur. Au milieu d'un récit sur les dernières fêtes de Pétersbourg, elle s'adressa à son frère :

— Et tu vas partir à la guerre, André? — dit-elle en soupirant.

Lise tressaillit aussi.

— Demain, même, — répondit le frère.

— IL M'ABANDONNE ICI ET DIEU SAIT POURQUOI, QUAND IL AURAIT PU AVOIR DE L'AVANCEMENT... — La princesse Marie, sans écouter, suivant le fil de ses pensées, s'adressait à sa belle-sœur en regardant tendrement sa taille.

— C'est sûr? — demanda-t-elle.

Le visage de la princesse se changea. Elle soupira. — Oui, sûr, — dit-elle. Ah! c'est vraiment terrible.

La petite lèvre de Lise tremblait. Elle approcha son visage de celui de sa belle-sœur et de nouveau se mit à pleurer.

— Elle a besoin de se reposer — dit le prince André en fronçant les sourcils. — N'est-ce pas, Lise? Emmène-la chez toi, et moi, j'irai chez notre père. Eh bien! Il est toujours le même?

— Le même. Je ne sais comment tu le trouveras, répondit en riant la princesse.

— Et les mêmes heures, les mêmes promenades dans les allées? Et le tour? demanda le prince André, avec un sourire imperceptible, qui montrait que malgré tout son amour et son respect pour son père, il sentait sa faiblesse.

— Les mêmes heures, et le tour, et encore la mathématique et mes leçons de géométrie — répondit gaiement la princesse Marie, comme si ces leçons de géométrie étaient une des plus joyeuses choses de sa vie.

Quand les vingt minutes, jusqu'au réveil du vieux prince, furent écoulées, Tikhone vint appeler le jeune prince chez son père. En l'honneur de l'arrivée de son fils, le vieux avait un peu changé ses habitudes. Il ordonna de l'introduire dans sa chambre pendant qu'il ferait sa toilette avant le dîner.

Le prince s'habillait à l'ancienne mode, en cafetan, et se poudrait. Au moment où le prince André (non pas avec cette expression dédaigneuse et maniérée qu'il s'imposait dans les salons, mais avec le visage éclairé qu'il avait en causant avec Pierre) entra chez son père, le vieux, dans son cabinet de toilette, était assis dans un large fauteuil de maroquin, et recouvert du manteau à poudre, il abandonnait sa tête aux mains de Tikhone.

— Eh! soldat! tu veux vaincre Bonaparte! dit le vieillard en secouant sa tête poudrée autant que le lui permettait la tresse que tenait Tikhone. — Oui,

oui, prends-le bien, autrement nous serons bientôt ses sujets. Bonjour. — Et il lui tendit la main.

Le vieux était de bonne humeur après son sommeil d'avant le dîner. (Il disait que le sommeil après le dîner c'est de l'argent et avant le dîner de l'or.) De dessous ses épais sourcils tombants, il regarda joyeusement son fils.

Le prince André s'approcha et embrassa son père à l'endroit qu'il lui indiqua. Il ne répondit pas au sujet de conversation favori du père : la raillerie sur les militaires d'aujourd'hui et surtout sur Bonaparte.

— Oui, père, je suis arrivé chez vous avec ma femme enceinte, — dit le prince André en suivant d'un regard animé et respectueux les mouvements de chaque trait du visage de son père. — Comment allez-vous?

— Mon cher, seuls les sots et les dépravés se portent mal, et tu me connais, du matin au soir je m'occupe modérément, et alors je me porte bien.

— Dieu soit loué ! — dit le fils en souriant.

— Dieu n'est pour rien ici. Et retournant à son dada : — Eh bien ! Raconte comment les Allemands nous ont appris à combattre Bonaparte selon votre nouvelle science qu'on appelle stratégie.

Le prince André sourit.

— Permettez, père, laissez-moi me ressaisir, fit-il avec un sourire qui montrait que le faible de son père ne l'empêchait pas de le respecter et de l'ai-



mer. — Je n'ai pas encore ouvert mes malles.

— Ce n'est rien, ce n'est rien — cria le vieux en secouant sa petite tresse afin de voir si elle était bien arrangée, et prenant son fils par la main : — L'appartement de ta femme est prêt, la princesse Marie la conduira et le lui montrera; bavarder sans cesse, c'est l'affaire des femmes. Je suis très heureux de la voir. Assieds-toi, raconte. Je comprends l'armée de Mikhelson, Tolstoï aussi... le débarquement simultané... Que fera alors l'armée du sud ? La Prusse garde la neutralité, je le sais. Que fait l'Autriche ? dit-il en se levant du fauteuil et en marchant dans la chambre suivi de Tikhone qui courait après lui et lui donnait les diverses pièces de son vêtement — Que fera la Suède ? Comment traversera-t-on la Poméranie ?

Le prince André, à ces questions du père, d'abord sans ardeur, mais ensuite s'animant de plus en plus, et involontairement, au milieu du récit, passant par habitude, du russe au français, se mit à exposer les plans de la campagne projetée. Il raconta qu'une armée de 90.000 hommes devait menacer la Prusse pour la faire sortir de la neutralité, et l'entraîner à la guerre; qu'une partie de cette armée devait, à Stralsund, s'unir aux armées de Suède; que 220.000 Autrichiens, réunis à 100.000 Russes devaient agir en Italie et sur le Rhin, et que 5.000 Russes et 5.000 Anglais débarqueraient à Naples; et, qu'en résumé, une armée

de 500.000 hommes envahirait la France de divers côtés.

Le vieux prince, qui semblait ne pas écouter ce récit et continuait à s'habiller en marchant, l'interrompit trois fois, d'une façon imprévue.

Le première fois il s'arrêta et cria : — Blanc ! Blanc ! — cela signifiait que Tikhone ne lui donnait pas le gilet qu'il voulait ; l'autre fois il s'arrêta et demanda : Et elle accouchera bientôt ? Et, en hochant la tête, il avait dit d'un ton de reproche : Pas bien ! Continue, continue.

La troisième fois, quand le prince André finissait son récit, le vieux chantonna d'une voix fausse et faible : « MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE, DIEU SAIT QUAND REVIENDRA. »

Le fils sourit.

— Je ne vous dis pas que j'approuve ce plan, je vous raconte simplement ce qu'il y a. Napoléon a déjà formé un plan, et pas pire que celui-là.

— Eh bien, tu ne m'as raconté rien de nouveau. Et, songeur, le vieux murmura rapidement : « DIEU SAIT QUAND REVIENDRA. » Va dans la salle à manger.

## XXIV.

A l'heure fixée, le prince poudré et rasé, parut dans la salle à manger où l'attendaient sa bru, la princesse Marie, mademoiselle Bourienne, et l'architecte du prince, qui, par un étrange caprice du prince, était admis à sa table, bien que par sa situation, cet homme insignifiant ne pût nullement espérer un pareil honneur. Le prince qui, dans la vie, tenait grand compte de la distinction des ordres et des classes, et qui même admettait rarement à sa table d'importants fonctionnaires, tout à coup, avec l'architecte Mikhaïl Ivanovitch qui se mouchait dans le coin de son mouchoir à carreaux, voulait prouver que tous les hommes sont égaux, et souvent inspirait à sa fille que Mikhaïl Ivanovitch n'était point inférieur à eux. A table, le prince s'adressait le plus souvent au silencieux Mikhaïl Ivanovitch.

Dans la salle à manger très haute, comme d'ail-

leurs toutes les chambres de la maison, les familiers et les valets qui se tenaient derrière chaque chaise, attendaient l'entrée du prince ; le maître d'hôtel, la serviette à la main, inspectait les préparatifs, clignait des yeux vers les valets et, tout en marchant, promenait ses regards inquiets de la pendule à la porte par où devait apparaître le prince. Le prince André examinait un grand cadre doré, nouveau pour lui, avec l'arbre généalogique des princes Bolkonski ; il était suspendu en face d'un cadre semblable, renfermant le portrait mal fait (évidemment par un peintre de la maison du prince) d'un seigneur en couronne qui devait représenter un descendant de Rurik et être la souche de la génération des Bolkonski. Le prince André, en hochant la tête et riant, regardait cet arbre généalogique de cet air avec lequel on regarde un portrait ressemblant jusqu'au ridicule.

— Comme je le reconnais bien là, — dit-il à la princesse Marie qui s'approchait de lui.

La princesse Marie regarda son frère avec étonnement. Elle ne comprenait pas de quoi il souriait. Tout ce que faisait son père excitait en elle l'admiration et ne pouvait être discuté..

— Chacun a son talon d'Achille — continua le prince André. — Avec son grand esprit DONNER DANS CE RIDICULE!...

La princesse Marie ne pouvait comprendre la hardiesse du raisonnement de son frère et se pré-

paraît à lui répondre, quand, du cabinet, résonnèrent les pas attendus. Le Prince entra rapidement, gaiement comme toujours, comme pour établir exprès, par ses manières hâtives, le contraste avec l'ordre sévère de sa maison. Au même moment, la grande pendule frappa deux coups, et celle du salon y répondit d'une voix fine. Le prince s'arrêta ; sous ses sourcils épais, tombants, ses yeux animés, brillants, regardaient tous les convives sévèrement et s'arrêtèrent sur la jeune princesse. Celle-ci, en ce moment, éprouvait le sentiment qu'éprouvent les courtisans à la sortie de la Cour, le sentiment de crainte et de respect qu'excitait ce vieillard en tous ceux qui l'approchaient. Il caressa la tête de la princesse, et ensuite, par un mouvement gauche, lui frappa la nuque.

— Je suis heureux, heureux, — dit-il, et la regardant fixement encore une fois, il s'éloigna rapidement et s'assit à sa place. — Asseyez-vous ! Mikhaïl Ivanovitch, asseyez-vous. Il désigna à sa belle-fille une place près lui. Le valet recula la chaise.

— Oh ! oh ! oh ! tu t'es hâté, pas bien ! — dit le vieux en regardant sa taille épaisse.

Il riait séchement, froidement, désagréablement, de la bouche, et non des yeux.

— Il faut marcher, marcher le plus possible, le plus possible — dit-il.

La petite princesse n'entendait pas ou ne voulait

pas entendre ces paroles. Elle se tut et parut confuse. Le prince lui parla de son père et la princesse se mit à parler et à sourire. Il l'interrogea sur leurs connaissances communes, la princesse s'animait encore plus et commençait à raconter au prince les saluts et les potins de la ville.

— LA COMTESSE APRAKSINE, LA PAUVRE, A PERDU SON MARI ET ELLE A PLEURÉ LES LARMES DE SES YEUX, — disait-elle s'animant de plus en plus. A mesure qu'elle s'animait, le prince la regardait de plus en plus sévèrement, et tout à coup, comme s'il l'eût étudiée suffisamment pour être tout à fait fixé sur son compte, il se détourna et s'adressa à Mikhaïl Ivanovitch.

— Eh bien, Mikhaïl Ivanovitch, ça ira mal pour notre Buonaparte. Le prince André (il parlait toujours de son fils à la troisième personne) m'a raconté quelles forces terribles se réunissent contre lui ! Et moi et vous, nous l'avions toujours considéré comme un homme nul.

Mikhaïl Ivanovitch qui ne savait absolument pas que *moi et vous*, nous avions prononcé de telles paroles sur Bonaparte, mais qui les jugeait nécessaires comme l'introduction à la conversation favorite, regardait avec étonnement le jeune prince, ne sachant lui-même ce qui allait sortir de là.

— Oh ! c'est un grand tacticien — dit le prince à son fils en montrant l'architecte. Et la conversation tourna de nouveau sur la guerre, sur Bonaparte,

les généraux actuels, les hommes d'Etat. Le vieux prince semblait convaincu non seulement que les hommes d'état actuels, étaient tous des gamins ne comprenant même pas l'a. b. c. de l'œuvre militaire et gouvernementale, et que Bonaparte n'était qu'un misérable petit Français n'ayant de succès que parce qu'on n'avait pas à lui opposer des Potemkine et des Souvorov, mais il était même convaincu qu'il n'y avait en Europe aucun différend politique, qu'il n'y avait pas de guerre et que tout cela n'était qu'une comédie de marionnettes que jouaient les hommes d'état actuels pour feindre de faire quelque chose. Le prince André supportait gaiment les moqueries de son père sur les hommes nouveaux, et trouvait une joie visible à exciter le père et à l'écouter.

— Tout ce qui était autrefois vous paraît bon — dit-il — Souvorov lui-même ne tomba-t-il pas dans le piège que lui tendit Moreau, et dont il ne savait comment sortir ?

— Qui t'a dit cela ? Qui te l'a dit, cria le prince. Souvorov ! — et il repoussa son assiette qu'attrapa vivement Tikhone — Souvorov !..... réfléchis..... prince André : Il n'y en a que deux : Frédérick et Souvorov... Moreau !... Moreau serait prisonnier si Souvorov avait eu les mains libres, mais il avait sur son dos les Hof-Kriegs-Wurstschnapsrath, dont le diable ne se débarrasserait pas.

Vous verrez ce que sont ces Hof-Kriegs-Wurst-

schnapsrath ! Souvorov ne pouvait s'en tirer avec eux, alors comment Mikhaïl Koutouzov s'arrangera-t-il ? Non, mon ami, contre Bonaparte nos généraux ne suffisent pas, il faut prendre des généraux français qui frapperaient sur les leurs. On a envoyé un Allemand, Palen, à New-York, en Amérique, pour chercher le Français Moreau — dit-il, en faisant allusion à l'invitation faite cette année à Moreau d'entrer au service russe ; — des miracles !... Quoi ! est-ce que les Potemkine, les Souvorov, les Orlov, étaient des Allemands ? Non, mon cher, ou bien vous tous lâbas, êtes devenus fous, ou alors c'est moi qui le suis. Que Dieu vous garde, mais nous verrons. Bonaparte est devenu chez eux un grand capitaine ! Hum...

— Je ne dis pas du tout que tous les ordres sont bons, — dit le prince André, — seulement je ne puis pas comprendre comment vous pouvez juger ainsi Bonaparte. Riez tant que vous voudrez, mais Bonaparte est cependant un grand capitaine.

— Mikhaïl Ivanovitch ! — cria le vieux prince à l'architecte qui, occupé du rôti espérait qu'on l'avait oublié, — je vous ai dit que Bonaparte est un grand tacticien, voilà... il le dit aussi.

— Sans doute, Votre Excellence, répondit l'architecte.

Le prince riait de nouveau de son rire froid.

— Bonaparte est né coiffé. Ses soldats sont



excellents, et tout d'abord il n'a fait la guerre qu'aux Allemands, et seuls les paresseux n'ont pas battu les Allemands. Depuis que le monde existe, tout le monde a battu les Allemands, et eux n'ont battu personne, sauf eux-mêmes. C'est sur eux qu'il a fait sa gloire.

Et le prince commençait à discuter toutes les fautes que, d'après lui, Bonaparte avait commises dans ses diverses campagnes et même dans les affaires d'État. Son fils ne le contredisait pas, mais on voyait que malgré n'importe quelles raisons, il lui serait aussi difficile qu'au vieux prince de changer d'avis. Le prince André écoutait sans interrompre et s'étonnait, malgré lui, que ce vieillard, enterré depuis tant d'années à la campagne, connût avec tant de détails et de finesse toute la situation politique et militaire de l'Europe de ces dernières années.

— Tu penses que je suis vieux et ne comprends rien à l'état des choses, — conclut-il, — et je ne pense qu'à cela ! Je ne dors pas la nuit. Eh bien, où est-il ton grand chef, où s'est-il montré ?

— Ce serait long, — répondit le fils.

— Va donc à ton Buonaparte.

— MADemoiselle BOURIENNE, VOILA ENCORE UN ADMIRATEUR DE VOTRE GOUJAT D'EMPEREUR !

— VOUS SAVEZ QUE JE NE SUIS PAS BONAPARTISTE, MON PRINCE.

— DIEU SAIT QUAND REVIENDRA... — chanta-t-il

d'une voix fausse, et, riant encore plus faux, il se leva de table.

La petite princesse, pendant toute la discussion et le reste du repas, se tut et regarda, effrayée, tantôt la princesse Marie, tantôt son beau-père. Quand ils sortirent de table, elle prit sa belle-sœur par la main et l'emmena dans l'autre chambre.

{ — COMME C'EST UN HOMME D'ESPRIT VOTRE PÈRE,  
— dit-elle, — C'EST A CAUSE DE CELA PEUT-ÊTRE  
QU'IL ME FAIT PEUR.

— Ah! il est si bon! — répondit la princesse.

Le prince André partait le lendemain soir. Le vieux prince, sans rien changer à ses habitudes, après le diner, se retira chez lui. La petite princesse était chez sa belle-sœur. Le prince André, vêtu d'un costume de voyage, sans épaulettes, aidé de son valet, faisait ses malles dans ses chambres. Inspectant lui-même la voiture et l'installation des malles, il donna l'ordre d'atteler. Dans la chambre, ne restaient plus que les objets que le prince André devait prendre avec soi : un petit coffret, une grande trousse en argent, deux pistolets turcs, une épée, cadeau de son père rapporté par lui d'Otchakov. Tous ces objets de voyage étaient en grand ordre, tout était neuf, brillant, enfermé dans des étuis de drap et soigneusement ficelé.

Au moment du départ ou d'un changement de

vie, les hommes qui sont capables de réfléchir à leurs actes font ordinairement un bilan sérieux de leurs idées. En ces circonstances, ordinairement, on contrôle le passé, on fait des plans d'avenir. Le visage du prince André était pensif et doux. Les bras croisés derrière le dos, il marchait rapidement dans la chambre, d'un bout à l'autre, en regardant devant lui et hochant pensivement la tête. Lui était-il pénible d'aller à la guerre ; était-il triste de quitter sa femme ? Peut-être l'un et l'autre, mais évidemment il ne désirait pas qu'on le vit en cet état. En entendant des pas dans le vestibule, il écarta rapidement ses mains, s'arrêta près de la table comme s'il renfermait le coffret dans son étui, et prit son expression habituelle, calme et impénétrable. C'étaient les pas lourds de la princesse Marie.

— On m'a dit que tu as ordonné d'atteler ! fille, essoufflée (évidemment elle avait couru), et je voulais tant te parler en tête à tête. Dieu sait pour combien de temps nous nous séparons. Tu n'es pas fâché que je sois venue ? Tu as beaucoup changé, Andrucha, ajouta-t-elle, comme pour justifier ses questions.

En prononçant le mot « Andrucha » elle avait souri. Evidemment il lui était étrange de penser que cet homme sévère, beau, était ce même Andrucha, le gamin maigre, polisson, son camarade d'enfance.

— Où est LISE? demanda-t-il, répondant par un sourire à sa question.

— Elle est si fatiguée qu'elle s'est endormie dans ma chambre, sur le divan. Ah! ANDRÉ! QUEL TRÉSOR DE FEMME VOUS AVEZ, dit-elle en s'asseyant sur le divan, en face de son frère. C'est une véritable enfant, une enfant charmante, gaie, je l'aime tant. Le prince André se tut, mais la princesse remarqua l'expression ironique et méprisante qui se montra sur son visage.

— Mais il faut être indulgent aux petites faiblesses. Qui n'en a pas, André! N'oublie pas qu'elle a été élevée dans le monde, et qu'ensuite, sa situation, maintenant, n'est pas rose. Il faut se mettre à la place de chacun. TOUT COMPRENDRE, C'EST TOUT PARDONNER. Pense comme c'est triste pour elle, la pauvre, après la vie à laquelle elle est habituée, de se séparer de son mari et de rester seule à la campagne, dans sa situation? C'est très pénible.

En regardant sa sœur, le prince André sourit comme on sourit en regardant les personnes que nous croyons connaître à fond.

— Tu vis à la campagne et tu ne trouves pas cela terrible, — dit-il.

— Moi, c'est une autre affaire. Pourquoi parler de moi? Je ne désire pas d'autre vie et n'en puis désirer une autre, puisque je n'en connais pas d'autre. Mais, pense, André, pour une femme jeune et mondaine s'ensevelir à la campagne, aux

meilleures années de la vie, seule, car papa est toujours occupé et moi... tu me connais... je suis pauvre en RESSOURCES pour une femme habituée à la meilleure société. Mademoiselle Bourienne, seule...

— Elle me déplaît beaucoup, votre Bourienne, — dit le prince André.

— Oh non, elle est très bonne et très charmante, et puis c'est une personne si malheureuse. Elle n'a personne, personne. A vrai dire, non seulement elle ne m'est pas nécessaire, mais elle me gêne plutôt. Moi, tu sais, j'ai toujours été sauvage, et maintenant j'aime encore plus la solitude... MON PÈRE l'aime beaucoup... Elle et Mikhaïl Ivanovitch sont les deux personnes envers qui il est toujours doux et bon, parce que toutes deux sont ses obligées. Comme dit Stern : « Nous aimons les hommes plus par le bien que nous leur faisons que par celui qu'ils nous font. » MON PÈRE l'a prise orpheline, SUR LE PAVÉ, et elle est très bonne. Et MON PÈRE aime sa lecture. Le soir, elle lit à haute voix ; elle lit très bien.

— Eh bien, à vrai dire, Marie, je pense que parfois, le caractère du père t'est pénible — demanda tout à coup le prince André. La princesse Marie, s'étonna d'abord, puis s'effraya de cette question.

— A moi ? A moi ? A moi, pénible ? — dit-elle.

— Il fut toujours raide et maintenant il devient

dur, il me semble — dit le prince André, exprès sans doute pour étonner ou éprouver sa sœur en parlant si légèrement de leur père.

— Tu es bon, en tout, André, mais tu as des pensées d'orgueil, et c'est un grand péché, — prononça la princesse, en suivant plutôt la marche de sa pensée que celle de la conversation. — Peut-on juger son père? Et si c'était possible, peut-il exister un sentiment autre que la VÉNÉRATION pour un homme comme notre père? Et je suis si contente et si heureuse avec lui. Je désire seulement que tous soient heureux comme moi.

Le frère, avec méfiance hochâ la tête.

— Une seule chose m'est pénible, je te dirai la vérité, André, ce sont les idées religieuses de père. Je ne comprends pas qu'un homme d'un si grand esprit ne puisse voir ce qui est clair comme le jour, et s'égarer ainsi! Voilà, c'est mon seul chagrin. Mais toutefois, ces derniers temps, je vois à cela une ombre d'amélioration. Ses moqueries sont moins acerbes, et il a reçu un moine et a longuement parlé avec lui.

— Eh! mon amie, j'ai peur que vous ne dépensiez inutilement votre poudre avec votre moine, — fit le prince André, à la fois railleur et tendre.

— Ah! MON AMI! je ne fais que prier Dieu et j'espère, André, qu'il m'écouterà — dit-elle timidement, et après un moment de silence. — J'ai une grande prière à t'adresser.

— Quoi, mon amie?

— Non, promets-moi que tu ne refuseras pas ; ça ne te coûtera aucune peine, rien d'indigne de toi, et ce sera pour moi une consolation. Promets, Andrucha — dit-elle en plongeant la main dans son réticule et y prenant quelque chose, mais sans montrer encore ce qu'elle tenait, et qui était le sujet de la demande, comme si, avant la promesse obtenue, elle ne pouvait tirer *ce quelque chose* du réticule. Elle posait sur son frère un regard timide, suppliant.

— Si même il me fallait pour cela un grand effort? — répondit le prince André, comme devant de quoi il s'agissait.

— Pense ce que tu veux, mais fais-le pour moi. Fais, je t'en prie! Le père de notre père, notre grand-père, le porta dans toutes ses campagnes...

— Elle ne sortait pas encore du réticule ce qu'elle y tenait. — alors, tu me le promets?

— Sans doute. De quoi s'agit-il?

— André, je te bénis par cette petite image, et promets-moi de ne jamais la quitter. Tu me le promets?

— Si elle ne pèse pas deux pouds et ne me tire pas le cou.... pour te faire plaisir... — dit le prince André. Mais s'apercevant, à cette plaisanterie, de l'expression émue de sa sœur, il en eut regret. — Je suis très heureux, vraiment très heureux, mon amie — ajouta-t-il.



— Malgré toi, il te sauvera et te ramènera à Lui, parce qu'en Lui seul, sont la vérité et la paix — prononça-t-elle d'une voix tremblante d'émotion, en plaçant devant son frère, d'un geste solennel, une longue et vieille image de saint Sauveur, au visage noirci, enchâssée d'argent et suspendue à une petite chaîne d'argent d'un travail minutieux. Elle se signa, baisa l'image et la remit à André. — Je t'en prie, André, pour moi.

Dans ses grands yeux rayonnaient la bonté et la douceur. Ses yeux éclairaient son visage maladif et maigre et le rendaient beau. Le frère voulut prendre l'image, mais elle l'arrêta. André comprit il fit le signe de la croix et baisa l'image. Son visage était à la fois tendre (il était touché) et moqueur.

— MERCI, MON AMI. — Elle le baisa au front et se rassit sur le divan. Ils se turent.

— Alors, je te le dis, André, sois bon et magnanime, comme tu le fus toujours; ne sois pas sévère pour Lise — commença-t-elle. — Elle est si charmante, si bonne, et sa situation, maintenant, est si pénible.

— Il me semble, Macha, que je ne dis rien, que je ne fais nul reproche à ma femme, que je ne suis pas fâché contre elle, pourquoi me dis-tu tout cela ?

La princesse Marie rougit et se tut, comme une coupable :

— Je ne t'ai rien dit, et déjà *on* t'a dit, cela m'attriste.

Des rougeurs se montrèrent sur le front, les joues et le cou de la princesse Marie. Elle voulait dire quelque chose et ne pouvait parler. Son frère devina. La petite princesse, après le diner, avait pleuré en disant ses pressentiments d'un accouchement malheureux, sa peur, et elle s'était plainte de son sort, de son beau-père et de son mari. Après les larmes, elle s'était endormie. Le prince André plaignait sa sœur.

— Sache une chose, Macha, je n'ai reproché, je ne reproche et ne reprocherai jamais rien à ma femme, mais je puis dire aussi que je n'ai rien à me reprocher envers elle, et ce sera toujours ainsi, dans n'importe quelle circonstance. Mais si tu veux savoir la vérité... si tu veux savoir si je suis heureux ! Non. Et elle, est-elle heureuse ? Non. Pourquoi ? Je ne sais...

En prononçant ces mots, il se leva, s'approcha de sa sœur et se penchant, lui baisa le front.

Ses beaux yeux s'éclairèrent d'une lueur intelligente et bonne, inaccoutumée ; mais il ne regardait pas sa sœur, ses yeux plongeaient dans l'obscurité de la porte ouverte, au-dessus de sa tête.

— Allons chez elle, il faut lui dire adieu. Ou, va seule, éveille-la et je viendrai tout-à-l'heure. Petrouchka ! — cria-t-il à son valet de chambre, —

viens ici, prends cela ; ceci près du cocher et cela du côté droit.

La princesse Marie se leva et se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta.

— ANDRÉ, SI VOUS AVIEZ LA FOI, VOUS VOUS SERIEZ ADRESSÉ A DIEU, POUR QU'IL VOUS DONNE L'AMOUR, QUE VOUS NE SENTEZ PAS, ET VOTRE PRIÈRE AURAIT ÉTÉ EXAUCÉE.

— Oui, peut-être, — dit le prince André — Va, Macha, je te rejoindrai tout à l'heure.

En allant à la chambre de sa sœur, dans la galerie qui unissait les deux corps de bâtiment, le prince André rencontra mademoiselle Bourienne qui sourit gracieusement, et qui, pour la troisième fois dans ce jour, avec un sourire enthousiaste et naïf, se trouvait sur sa route, dans les endroits isolés.

— AH ! JE VOUS CROYAIS CHEZ VOUS ! — fit-elle en rougissant et en baissant les yeux. Le prince André, la regarda sévèrement et son visage, spontanément exprima la colère.

Il ne répondit rien, mais regarda son front et ses cheveux, sans regarder les yeux, avec un tel mépris, que la Française rougit et s'éloigna sans mot dire. Quand il fut arrivé à la chambre de sa sœur, la princesse était déjà éveillée, et sa petite voix gaie qui jetait les paroles l'une après l'autre, se faisait entendre par la porte ouverte. Elle parlait, comme pour rattraper le temps perdu, après une longue abstinence.

— NON, MAIS FIGUREZ-VOUS LA VIEILLE COMTESSE ZOUBOV AVEC DE FAUSSES BOUCLES ET LA BOUCHE PLEINE DE FAUSSES DENTS, COMME SI ELLE VOULAIT DÉFIER LES ANNÉES. AH ! AH, AH ! MARIE !

Cinq fois déjà il avait entendu, dans la bouche de sa femme, la même phrase sur la comtesse Zoubov et le même rire. Il entra doucement dans la chambre. La princesse, petite, épaisse, rouge, un ouvrage à la main, était dans un fauteuil et parlait sans cesse, se rappelant les souvenirs de Pétersbourg et même des phrases. Le prince André s'approcha d'elle, lui caressa la tête, et lui demanda si elle s'était bien reposée du voyage. Elle répondit et continua sa conversation.

La voiture à six chevaux était près du perron. C'était une sombre nuit d'automne. Le cocher ne voyait pas le brancard de sa voiture. Sur le perron s'agitaient des gens avec des lanternes. Les hautes fenêtres de la grande maison laissaient apercevoir les lumières de l'intérieur. Dans l'antichambre se groupaient les domestiques qui désiraient dire adieu au jeune prince. Dans le salon se tenaient tous les familiers : Mikhaïl Ivanovitch, mademoiselle Bourienne, la princesse Marie et la princesse.

Le prince André avait été appelé dans le cabinet de son père, qui désirait lui dire adieu en tête-à-tête. Tous les attendaient.

Quand le prince André entra dans le cabinet du vieux prince qui avait des lunettes de vieillard et

sa robe de chambre blanche, avec laquelle il ne recevait personne, sauf son fils, il était assis devant son bureau et écrivait. Il se détourna.

— Tu pars? — Et il continua d'écrire.

— Je suis venu vous dire adieu.

— Embrasse-moi ici! — Il montra sa joue. —  
Merci, merci.

— Pourquoi me remerciez-vous?

— Parce que tu ne perds pas de temps, parce que tu ne t'accroches pas aux jupes des femmes. Le service avant tout. Merci, merci, — et il continuait d'écrire, et des éclaboussures tombaient de sa plume. — Si tu as quelque chose à dire, parle je puis faire les deux ensemble — ajouta-t-il.

— Sur ma femme... J'ai honte, vraiment, de vous en charger.

— Que chantes-tu, dis ce qu'il te faut.

— Quand viendra le temps de l'accouchement, faites venir de Moscou, un médecin-accoucheur afin qu'il soit ici...

Le vieux prince s'arrêta et fixa des yeux sévères sur son fils, comme s'il ne comprenait pas,

— Je sais que personne ne peut aider si la nature n'aide pas, — dit le prince André, visiblement confus. — Je suis d'avis que sur un million de cas, il n'arrive qu'un malheur, mais c'est sa fantaisie, et la mienne. On lui a raconté des tas de choses, elle a eu des cauchemars et elle a peur.

— Hum! Hum! — gronnait le vieux prince,

tout en continuant sa lettre. — Je le ferai. — Il parapha sa signature. Tout à coup, il se tourna vivement vers le fils et rit. — Les affaires vont mal, hein?

— Mal? quoi, mon père?

— Ta femme, tout simplement — trancha net le vieux prince.

— Je ne comprends pas, dit le prince André.

— Oui, il n'y a rien à faire, mon ami — dit le prince — elles sont toutes les mêmes. N'aie pas peur, je n'en dirai rien à personne et toi-même tu le sais. » Dans sa main osseuse et petite il prit celle de son fils, la secoua, en le regardant droit dans les yeux, de son regard rapide perçant; et de nouveau éclata son rire froid.

Le fils soupira, avouant par ce soupir que le père l'avait compris.

Le vieux plia et cacheta la lettre avec sa vivacité habituelle, puis rejeta la cire, le cachet et le papier.

— Que faire? Elle est belle? Je ferai tout, sois tranquille — dit-il.

André se tut. Il lui était agréable et désagréable en même temps d'être compris par son père. Le vieux se leva et remit la lettre à son fils.

— Écoute — dit-il — ne t'inquiète pas de ta femme, tout ce qui est possible sera fait. Maintenant, écoute, voici une lettre pour Mikhaïl Ilariovitch. Je lui écris qu'il te donne une place et ne te laisse pas longtemps aide de camp, c'est une mauvaise fonction! Dis-lui que je me souviens de

lui et que je l'aime. Et écris-moi comment il t'accueillera. S'il est bon, continue de servir. Le fils de Nicolas Andrevitch Bolkonski ne servira personne par faveur. Eh bien, maintenant viens ici. — Il parlait si vite, qu'il ne prononçait pas la moitié des mots, mais son fils y était habitué et comprenait tout. Il amena son fils près du bureau, l'ouvrit, prit une boîte et en tira un cahier rempli de son écriture longue et serrée.

— Il est probable que je mourrai avant toi ; alors, sache qu'ici sont mes notes ; après ma mort, il faudra les transmettre à l'Empereur. Maintenant voilà les billets du Lombart et une lettre : c'est un prix pour celui qui écrira la guerre de Souvarov ; il faudra envoyer cela à l'Académie. Ici, sont mes notes, tu les liras après moi, tu y trouveras des choses utiles.

André ne dit point à son père qu'il vivrait sans doute encore longtemps, il sentait qu'il ne fallait pas dire cela.

— Je ferai tout, père, — dit-il.

— Eh bien, maintenant, adieu !

Il lui donna sa main à baiser et l'embrassa.

— Rappelle-toi, prince André, que si tu es tué ce sera pénible pour moi, un vieillard ..

Il se tut, et, tout à coup, d'une voix aiguë :

— Et que si j'apprenais que tu ne te conduis pas comme le fils de Nicolas Bolkonski, ce serait ma honte... — grinça-t-il.

— Il était inutile de me dire cela, père, — répondit le fils en souriant.

Le vieux se tut.

— Je voulais encore vous demander, — reprit le prince André, — dans le cas où je serais tué, si j'ai un fils, gardez-le près de vous, comme je vous l'ai dit hier ; qu'il soit élevé chez vous, je vous en prie.

— Ne pas le laisser à ta femme, — fit le vieillard en riant.

Ils étaient face à face, silencieux. Les yeux mobiles du vieux fixaient ceux du fils ; quelque chose tremblait dans la partie inférieure du visage du vieux prince.

— Nous nous sommes dit adieu... va ! — dit-il tout à coup. — Va ! — cria-t-il d'une voix fâchée en ouvrant la porte du cabinet.

— Qu'y a-t-il, quoi ? — demanda la princesse Marie, en apercevant le prince André et le vieillard qui criait comme s'il était en colère et se montrait dans sa robe de chambre blanche, sans perruque et avec ses lunettes de vieillard.

Le prince André soupira et ne répondit rien.

— Eh bien, — dit-il en s'adressant à sa femme, et ce « eh bien ! » sonnait moqueur, froid, et semblait dire : « Faites toutes vos grimaces. »

— ANDRÉ, DÉJÀ, — dit la petite princesse en pâlisant et regardant avec crainte son mari. Il l'embrassa. Elle poussa un cri, et tomba évanouie sur son épaule.



Lui, doucement, l'éloigna de son épaule, regarda son visage et la mit avec précaution dans le fauteuil.

— ADIEU, MARIE, — dit-il tendrement à sa sœur. Il l'embrassa, et, à pas rapides, sortit de la chambre.

La princesse était dans le fauteuil, mademoiselle Bourienne lui frottait les tempes. La princesse Marie soutenait sa belle-sœur, de ses beaux yeux tristes elle regardait la porte qu'avait franchie le prince André et se signait. Du cabinet on entendait les sons fâchés, forts comme des coups et souvent répétés, du vieillard qui se mouchait. Aussitôt que le prince André sortit, la porte du cabinet s'ouvrit brusquement, et la sévère figure du vieillard en robe de chambre blanche, parut sur le seuil.

— Il est parti? C'est bien! — fit-il en regardant sévèrement la petite princesse évanouie. Il hocha la tête d'un air mécontent et claqua la porte.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

En octobre 1805, l'armée russe occupait les villes et les villages de l'archiduché d'Autriche, et de nouveaux régiments venus de la Russie, qui pesaient lourdement sur les habitants, se disposaient près de la forteresse de Braunau. Braunau était le quartier général du commandant en chef Koulouzov.

Le 11 octobre 1805, un des régiments d'infanterie qui venait d'arriver à Braunau, en attendant l'inspection du commandant en chef, se disposait à un demi-mille de la ville. Bien que le pays et la localité ne fussent pas russes (on apercevait au loin les vergers, les enclos de pierre, les toits de tuile, les montagnes), bien que le peuple fût

étranger et regardât avec curiosité les soldats, le régiment avait l'aspect de tout régiment russe qui se prépare à une revue, quelque part au centre de la Russie.

Le soir, à la dernière étape, était arrivé l'ordre que le commandant en chef inspecterait le régiment en campagne.

La rédaction de l'ordre sembla peu claire au commandant du régiment, et l'on se demanda comment comprendre ses paroles : « En tenue de campagne ou non ? » mais au conseil des chefs de bataillon, il fut décidé de présenter le régiment en tenue de parade. Ils se basèrent sur cela, qu'il vaut toujours mieux faire trop que trop peu ; et les soldats, après une marche de trente *verstes*, sans fermer l'œil, passèrent toute la nuit à brosser et à réparer leurs effets. Les aides de camp et les chefs de compagnies calculaient, disposaient, et, le matin, le régiment, au lieu d'une troupe désordonnée, comme la veille, à la dernière étape, présentait une masse organisée de deux mille hommes ; chacun d'eux connaissant son rôle, et chaque bouton, chaque courroie était à sa place et tout brillait de propreté. Non seulement l'extérieur était soigné, mais si le commandant en chef eût regardé en dessous de chaque uniforme, il y aurait vu une chemise propre, et, dans chaque havresac, il eût trouvé au complet les objets réglementaires « alène et savon », comme disent les soldats. Il n'y

avait qu'une seule chose pour laquelle personne ne pouvait être tranquille, c'était la chaussure. Chez plus de la moitié des hommes, les chaussures étaient déchirées. Mais ce n'était pas la faute du commandant du régiment, puisque, malgré ses demandes réitérées, l'administration autrichienne ne lui donnait pas de marchandises, et le régiment avait déjà parcouru mille *verstes*.

Le commandant du régiment était un général âgé, sanguin, aux sourcils et favoris grisonnants, plus large de la poitrine au dos, que d'une épaule à l'autre. Il était vêtu d'un uniforme tout neuf et portait d'épaisses épauettes dorées qui élevaient ses grosses épaules. Le commandant avait l'air d'un homme heureux d'accomplir l'un des actes les plus solennels de sa vie. Il marchait devant le front, en tremblant à chaque pas, et le dos un peu voûté, mais il était évident qu'il admirait son régiment, qu'il en était fier, et que toute son âme n'était occupée que du régiment. Cependant, sa marche indécise disait qu'en outre des intérêts militaires, les intérêts sociaux et le sexe féminin occupaient une grande place dans son âme.

— Eh bien, mon cher Mikhaïl Mitritch, — dit-il à l'un des chefs de bataillon (le chef de bataillon s'avancait en souriant, tous deux étaient évidemment heureux), — la nuit a été dure. Cependant il me semble que le régiment n'est pas mal, hein!

Le chef de bataillon comprit la joyeuse ironie et se mit à rire.

— On ne nous chasserait pas même du Champ de Mars.

— Quoi ? — fit le commandant.

A ce moment, sur la route venant de la ville, où étaient placés des fantassins en vedette, apparurent deux cavaliers. C'était un aide de camp suivi d'un Cosaque.

L'aide de camp était envoyé de l'état-major pour préciser au commandant du régiment ce qui, dans l'ordre d'hier, n'était pas clair, c'est-à-dire que le commandant en chef désirait voir le régiment tel qu'il était dans les marches : en capotes, les armes dans les gâines et sans aucun apprêt.

La veille, un membre du Conseil supérieur de la guerre était arrivé de Vienne chez Koutouzov, avec la proposition et la demande de rejoindre au plus vite l'armée de l'archiduc Ferdinand et de Mack ; Koutouzov ne trouvait pas cette union avantageuse. Entre autres preuves à l'appui de son opinion, il avait l'intention de montrer au général autrichien le triste état dans lequel les troupes arrivaient de la Russie. A cet effet, il voulait précisément aller à la rencontre du régiment, de sorte que plus l'état du régiment serait déplorable, plus ce lui serait agréable. L'aide de camp, bien que ne sachant pas ce détail, transmit au commandant du régiment l'ordre absolu du commandant en chef : que les

soldats soient en marche et leurs armes engainées, c'est-à-dire en tenue de campagne, et que dans le cas contraire, le commandant en chef serait mécontent. A ces paroles le commandant baissa la tête en silence, fit un mouvement d'épaule, et, d'un geste nerveux, écarta les mains.

— On a fait du joli ! — prononça-t-il. — Voilà, je vous l'avais dit, Mikhaïl Mitritch, tenue de campagne, en capotes, — dit-il d'un ton de reproche au chef de bataillon. — Ah ! mon Dieu ! — ajouta-t-il, — et, d'un air décidé, il s'avança : — Messieurs les chefs de compagnies ! — cria-t-il d'une voix habituée au commandement. — Sergents !... Viendront-ils bientôt ? — demanda-t-il à l'aide de camp avec une expression de politesse respectueuse, qui, visiblement, se rapportait aux personnes dont il parlait.

— Dans une heure, je pense.

— Nous aurons le temps de changer de tenue ?

— Je ne sais pas, mon général.

Le commandant du régiment s'approcha lui-même des rangs, donna l'ordre de se dévêtir et d'endosser les capotes. Les chefs des compagnies se mirent à courir dans leurs compagnies ; les sergents-majors s'agitaient (les capotes n'étaient pas en bon état), et au même moment, les carrés jusque là immobiles et silencieux remuèrent, s'allongèrent, bouillonnèrent, crièrent. De tous côtés les soldats couraient, remontant leurs épaules, pas-

sant leur navresac par-dessus leur tête, prenant leurs capotes en soulevant les bras pour passer les manches. Après une demi-heure, tout était dans l'ordre ancien, seulement les carrés, de noirs étaient devenus gris. De nouveau, le commandant du régiment, d'une marche vacillante parut devant le régiment et le regarda de loin.

— Qu'est-ce encore? Que signifie cela! cria-t-il en s'arrêtant. — Où est le chef de la troisième compagnie!

— Chef de la troisième compagnie, venez chez le général! Le chef de la troisième compagnie chez le général! — entendait-on dans les rangs, et l'aide de camp courut chercher l'officier qui était en retard.

Quand les voix zélées, en criant et en écorchant: « Le général à la troisième compagnie », arrivèrent à destination, l'officier appelé parut, et bien que déjà âgé et peu habitué à courir, gauchement, sur la pointe des pieds, il se dirigea en courant vers le général.

Le visage du capitaine exprimait l'inquiétude de l'écolier à qui on ordonne de réciter une leçon mal apprise. Sur son nez rouge (évidemment par manque de sobriété) parurent des taches, sa bouche trembla. Le commandant du régiment regardait le capitaine des pieds à la tête, pendant que celui-ci s'avancait, en retenant le pas à mesure qu'il s'approchait.

— Bientôt vous habillerez les hommes avec des *sarafanes* ! Qu'est-ce ? cria le commandant du régiment en avançant la mâchoire inférieure, et en montrant dans les rangs de la troisième compagnie un soldat dont la capote était d'une couleur différente de celles des autres soldats. — Où vous cachez-vous ? On attend le commandant en chef et vous quittez votre poste ? Hein ! Je vous apprendrai comment il faut habiller vos soldats pour la revue, hein !

Le chef de compagnie, sans quitter des yeux son chef, serrait de plus en plus ses deux doigts contre la visière de son képi, comme s'il voyait maintenant son salut dans ce contact.

— Eh bien, pourquoi vous taisez vous ? Qui, chez vous, là-bas est, habillé comme un Hongrois ? — plaisantait sincèrement le commandant du régiment.

— Votre Excellence...

— Eh quoi, Votre Excellence ? Votre Excellence ! Votre Excellence ! Et qu'y a-t-il, Votre Excellence, personne ne le connaît.

— Votre Excellence, c'est Dolokhov, dégradé — dit doucement le capitaine.

— Eh bien, est-il dégradé en feld-maréchal ou en soldat ? Et s'il est soldat, alors il doit être habillé comme tous, selon la règle.

— Votre Excellence, vous-même l'avez autorisé à s'habiller ainsi pendant les marches.



— Autorisé ! autorisé ! voilà, c'est toujours comme ça avec la jeune génération, — dit le commandant du régiment en se calmant un peu. — Autorisé ! On vous dit quelque chose et vous... — Le commandant du régiment se tut un peu. — On vous dit quelque chose et vous, quoi ? — fit-il, de nouveau en colère. — Veuillez habiller vos soldats convenablement...

Et le commandant en chef, en regardant son aide de camp, se mit, en vacillant, à inspecter le régiment. On voyait que sa colère lui plaisait à lui-même et qu'en examinant le régiment, il cherchait un autre prétexte pour l'entretenir. Ayant fait une réprimande à un officier, pour des boutons mal astiqués, à un autre pour le mauvais alignement, il s'approcha de la troisième compagnie.

— Comment es-tu ? Où est ton pied ? Ton pied où est-il ? — cria le commandant du régiment, avec une expression de souffrance dans la voix, à Dolokhov qui était en capote bleue, alors que cinq hommes le séparaient encore de lui. Dolokhov, doucement, retira sa jambe pliée, et droit, avec son regard clair et effronté, il regarda le visage du général.

— Pourquoi as-tu une capote bleue ? A bas... sergent-major, qu'on le rhabille. Can... — Il n'eut pas le temps d'achever.

— Mon général, mon devoir est de remplir vos ordres, mais je ne suis pas obligé de supporter... — dit hâtivement Dolokhov.

— Pas parler dans les rangs, pas parler, pas parler! pas un mot! pas un mot!...

— Je ne suis pas obligé de supporter des injures,  
— termina Dolokhov d'une voix haute et claire.  
Les yeux du général et du soldat se rencontrèrent.  
Le général se tut, et tirant rageusement son écharpe :

— Veuillez changer d'habit, — fit-il en s'éloignant.

## II

— Il arrive ! — cria en ce moment le fantassin en vedette.

Le commandant du régiment, tout rougissant, courut à son cheval ; d'une main tremblante, il prit les brides, rejeta son corps, s'installa, mit le sabre au clair, et, avec le même visage heureux, résolu, la bouche ouverte de côté, il se prépara à crier. Le régiment ondula comme un oiseau et resta immobile.

— Fixe ! — cria le commandant du régiment, d'une voix vibrante, joyeuse pour lui-même, sévère pour le régiment et déferente envers le chef qui s'approchait.

Par la longue et large route vicinale plantée d'arbres, une grande calèche viennoise bleue s'avancait rapidement avec un bruit de ressorts. Derrière la calèche chevauchaient la suite et la garde de Croates. A côté de Koutouzov était assis un général autrichien en uniforme blanc, tranchant sur

les uniformes noirs des Russes. La calèche s'arrêta près du régiment. Koutouzov et le général autrichien parlaient doucement, et Koutouzov sourit un peu quand on abaissa le marchepied de la voiture, comme s'il n'y avait pas là ces deux mille hommes qui, retenant leur souffle, les regardaient, lui et leur commandant.

Le cri du commandant éclata. Le régiment tressaillit de nouveau en présentant les armes. Dans un silence de mort on entendit la voix faible du général en chef. Le régiment hurla : « Vive Votre Excellence!... » et de nouveau tout se tut. D'abord Koutouzov resta debout à la même place pendant que le régiment défila, ensuite à pied, accompagné du général en blanc et de sa suite, il parcourut les rangs.

A la façon dont le commandant du régiment saluait le général en chef, sans le quitter des yeux, à la façon dont il marchait incliné dans les rangs, suivant ses moindres gestes, se dressant à chaque parole et à chaque mouvement du général en chef, il était évident qu'il accomplissait ses devoirs de soumission avec plus de plaisir encore que ses devoirs de chef.

Le régiment, grâce à la sévérité et aux soins du commandant, était en très bon état en comparaison des régiments arrivés en même temps à Braünau. Il n'y avait que deux cent dix-sept retardataires et malades, et tout était soigné, sauf les chaussures.

Koutouzov traversait les rangs, s'arrêtait parfois, disait quelques mots aimables aux officiers de la guerre de Turquie qu'il reconnaissait, et parfois même aux soldats. En regardant les chaussures, plusieurs fois il hocha tristement la tête et les montra au général autrichien, d'un air de ne faire de reproche à personne, tout en ne pouvant pas ne point constater comme elles étaient mauvaises. Chaque fois le commandant du régiment courait en avant, craignant de perdre un mot du général en chef relatif à son régiment.

Derrière Koutouzov, à une distance telle que chaque parole, même prononcée à mi-voix, pouvait être entendue, marchaient vingt hommes de la suite. Ces messieurs causaient entre eux et quelquefois riaient. Un bel aide de camp suivait de près le commandant en chef, c'était le prince Bolkonskï, et à côté de lui son camarade Nesvitzkï, un officier supérieur très grand, très gros, au visage beau, souriant et aux yeux doux. Nesvitzkï, excité par un officier de hussards qui était près de lui, avait peine à contenir son rire. L'officier de hussards, sans sourire, sans changer l'expression de ses yeux fixes, regardait, avec un visage très sérieux, le dos du commandant du régiment et singeait chacun de ses mouvements. Chaque fois que le commandant du régiment tremblait et s'inclinait en avant, l'officier de hussards tremblait et se penchait en avant. Nesvitzkï riait et

poussait les autres pour qu'ils regardassent l'amusé.

Koutouzov marchait lentement, paresseusement devant ces milliers d'yeux qui s'écarquillaient pour voir le chef. En passant devant la troisième compagnie, il s'arrêta tout à coup. La suite, qui ne prévoyait pas cet arrêt, involontairement se trouva rapprochée de lui.

— Ah! Timokhine! — fit le commandant en chef en apercevant le capitaine au nez rouge, celui qui avait été réprimandé pour la capote bleue.

Quand le commandant du régiment faisait une observation à Timokhine, celui-ci se dressait tellement, que se dresser davantage semblait impossible; mais quand le commandant en chef s'adressa à lui, le capitaine se redressa d'une telle façon que visiblement, il ne pourrait tenir longtemps sous un regard prolongé du commandant.

Koutouzov comprit vite cette situation, et comme il ne voulait que du bien au capitaine, il s'empressa de se détourner.

Un sourire imperceptible glissa sur le visage replet et balafre de Koutouzov.

— Un camarade d'armes d'Ismaïl — prononça-t-il, — un brave officier! Es-tu content de lui? — demanda Koutouzov au commandant du régiment.

Et celui-ci, reflété comme dans un miroir par l'officier de hussards, tressaillit, s'avança et répondit :

— J'en suis très content, Votre Haute Excellence.

— Aucun de nous n'est sans faiblesses, — dit Koutouzov en souriant et en s'éloignant de lui. — Il avait un faible pour Bacchus.

Le commandant du régiment s'effraya comme s'il en était coupable et ne répondit rien. A ce moment l'officier de hussards remarqua le visage du capitaine au nez rouge, au ventre effacé et dirigea si bien son visage et sa pose que Nesvitzki ne put s'empêcher de rire. Koutouzov se retourna. Mais évidemment, l'officier pouvait commander à son visage comme il le voulait. Au moment où Koutouzov se tourna, l'officier réussit à faire une grimace et à prendre ensuite l'expression la plus sérieuse, respectueuse et innocente.

La troisième compagnie était la dernière, et Koutouzov, devenu pensif, semblait se rappeler quelque chose. Le prince André sortit de l'escorte et à voix basse, prononça en français :

— Vous m'avez ordonné de vous rappeler sur le dégradé Dolokhov, dans ce régiment.

— Où est Dolokhov? — demanda Koutouzov.

Dolokhov, déjà vêtu de la capote grise des soldats, n'attendit pas d'être appelé. L'élégant soldat, aux yeux bleu-clair, sortit du rang. Il s'approcha du commandant en chef et lui présenta les armes.

— Une plainte? — demanda Koutouzov, en fronçant légèrement les sourcils.

— C'est Dolokhov, — dit le prince André.

— Ah ! — prononça Koutouzov, — j'espère que cette leçon te corrigera. Sers bien. L'Empereur est gracieux et je ne t'oublierai pas, si tu le mérites.

Les yeux bleu-clair regardèrent le commandant en chef avec la même audace que le commandant du régiment, et semblaient détruire, par leur expression, les distances qui mettaient si loin le commandant en chef du soldat.

— Je ne demande qu'une chose, Votre Haute Excellence, — prononça-t-il de sa voix sonore, ferme — c'est de me donner l'occasion d'effacer ma faute et de prouver mon dévouement à l'Empereur et à la Russie.

Koutouzov se détourna. Sur son visage parut le même sourire que celui qu'il avait eu en se détournant du capitaine Timokhine. Il se détourna et fronça les sourcils, comme s'il voulait exprimer par là qu'il savait depuis longtemps tout ce que disait et pouvait dire Dolokhov, que tout cela l'ennuyait et que ce n'était pas du tout ce qu'il lui fallait. Il se dirigea vers la voiture.

Le régiment se disposa par compagnies et se dirigea vers les quartiers qui lui étaient assignés, non loin de Braunau, où il espérait se chauffer, s'habiller et se reposer d'une marche pénible.

— Vous ne m'en voulez pas, Prokhor Ignatitch ?  
— dit le commandant du régiment en s'approchant



du capitaine Timokhine qui marchait devant la 3<sup>e</sup> compagnie.

Le visage du commandant du régiment exprimait, après cette revue heureuse, une joie inexprimable.

— Le service de l'Empereur... On ne peut pas... Il arrive dans le rang de parler dur... Je m'excuserai moi-même le premier, vous me connaissez... Il a beaucoup remercié !

Et il tendit la main au capitaine.

— Excusez, général, est-ce que j'oserais, — répondit le capitaine tout rouge et souriant, en montrant par ce sourire le vide laissé par deux dents, chassées d'un coup de crosse, sous Ismaïl.

— Dites à M. Dolokhov que je ne l'oublierai pas, qu'il soit tranquille. Et dites-moi, je vous prie... je voulais toujours vous demander comment il se conduit ? Et tout...

— Dans le service il est très correct, Votre Excellence, mais le caractère... — répondit Timokhine.

— Quoi, le caractère... ? demanda le commandant.

— Dépend des jours, Votre Excellence, — répondit le capitaine, — tantôt il est raisonnable, intelligent, doux, et tantôt, c'est une brute ; en Pologne il a failli tuer un juif, vous savez...

— Mais oui, — dit le commandant du régiment, — mais cependant il faut plaindre ce jeune homme

dans son malheur. Il a de grandes relations. Alors...

— J'obéirai, Votre Excellence, — répondit Timokhine, en laissant voir, par un sourire, qu'il comprenait le désir de son supérieur.

— Mais oui, oui.

Le commandant du régiment rejoignit Dolokhov dans le rang et arrêta son cheval.

— A la première affaire, les épaulettes, — lui dit-il.

Dolokhov le regarda, ne répondit rien, et ne modifia pas l'expression ironique de sa bouche.

— Eh ! voilà ce qui est bien, — continua le commandant du régiment. — De ma part une distribution d'eau-de-vie, — ajouta-t-il de façon à être entendu des soldats. — Je vous remercie tous ! Que Dieu soit loué !

Et dépassant cette compagnie, il s'approcha d'une autre.

— Quoi, vraiment, un brave homme, on peut servir avec lui, — dit Timokhine en s'adressant à l'officier subalterne qui marchait près de lui.

— En un mot « du cœur » (le commandant en chef avait reçu le sobriquet de roi de cœur), — dit en riant l'officier subalterne.

La bonne disposition d'esprit des chefs, après la revue, s'était transmise aux soldats. Les compagnies marchaient gaiement. De tous côtés s'entendaient les voix des soldats.

— Qui donc a dit que Koutouzov était borgne ?

— Quoi, n'est-il pas borgne ?

— Non, mon cher, il voit mieux que toi. Les godillots et les talons, il a tout regardé...

— Quand il m'a regardé les jambes, mon cher, eh bien ! pensai-je...

— Et l'autre, l'Autrichien qui était avec lui, il avait l'air barbouillé de craie, blanc comme de la farine. Je m'imagine comment on nettoie les uniformes, là-bas !

— Quoi, Fédéchoï!... a-t-il dit, quand commencera la bataille, tu étais plus près ? On a dit tout le temps que Bounaparte en personne se trouve à Braunau.

— Bounaparte, sot, tu mens ! Tu ne sais rien ! Maintenant c'est la Prusse qui se révolte. L'Autriche, elle, elle écrase la révolte. Quand ils s'entendront, alors on commencera la guerre contre Bounaparte ! Et voilà, toi, tu dis qu'à Braunau, Bounaparte, quel sot ! Tu ferais mieux d'écouter ce qu'on dit.

— Au diable le fourrier ! La cinquième compagnie tourne déjà dans le village, ils prépareront leur souper et nous n'arriverons pas encore à nos logements.

— Donne-moi du biscuit, diable !

— Et toi, hier, m'as-tu donné du tabac ? Voilà, mon cher, eh bien ! prends, et que Dieu t'aide.

— Qu'on s'arrête au moins. Sans quoi, nous marcherons encore cinq *verstes* sans manger.

— Ah! ce serait bien, si les Allemands nous donnaient leur calèche. En voiture c'est chouette!

— Eh! mon frère, les gens ici sont des va-nu-pieds. Ils te font l'effet des Polonais, mais ceux-ci étaient encore des sujets de la couronne russe, et maintenant, il n'y a plus que des Allemands.

— Les chanteurs, en avant! cria le capitaine. Et de divers rangs sortirent vingt hommes qui vinrent se mettre en avant. Le tambour, le chef choriste se tourna du côté des chanteurs; de la main il fit un signe et entonna la lente chanson des soldats :

N'est-ce pas le soleil qui se lève,

et qui se termine ainsi :

Ah! quelle gloire nous aurons  
Avec le père Kamenskī.

Cette chanson, qui avait été composée en Turquie, se chantait maintenant en Autriche avec ce changement qu'au lieu de père Kamenskī, les soldats disaient père Koutouzov.

En enlevant ces dernières paroles, avec le geste de jeter à terre quelque chose, le tambour, un soldat élancé et beau, d'une quarantaine d'années, regarda sévèrement les chanteurs,

cligna des yeux, et ensuite, sûr que tous les yeux étaient fixés sur lui, il fit le geste de soulever prudemment, des deux mains, au-dessus de sa tête, un objet précieux, invisible, de le tenir ainsi pendant quelques secondes, puis, tout d'un coup, de le jeter crânement :

Ah, ma maisonnette, ma maisonnette !  
Ma maisonnette toute neuve (1) !...

reprirent vingt voix ; et le soldat porteur des triangles, malgré sa charge, sauta gaiement en avant, et vint danser à reculons devant la compagnie en agitant les épaules et menaçant quelqu'un avec les triangles. Les soldats, balançant les mains en mesure de la chanson, marchaient à grands pas. Derrière la compagnie, on entendit un bruit de voiture à ressorts et le trot des chevaux. Koutouzov et sa suite revenaient à la ville. Le commandant en chef donna l'ordre que les soldats continuassent à marcher sans se déranger et son visage et ceux des officiers de sa suite exprimèrent le plaisir aux sons du couplet, et à la vue du soldat dansant et des soldats qui marchaient gaiement, bravement. Dans le deuxième rang à droite on remarquait, malgré soi, le soldat aux yeux bleus, Dolokhov, qui, avec une grâce toute particulière, marchait bravement, en mesure de la chanson, et regardait

(1) Chanson populaire intraduisible littéralement. (N. du T.)

les visages des passants avec un air de plaindre tous ceux qui ne marchaient pas en ce moment avec la compagnie. Le cornette de hussards de la suite de Koutouzov, qui singeait le commandant du régiment, se mettant un peu en retard de la voiture, s'approcha de Dolokhov.

Cet officier, Jerkov, avait appartenu un certain temps au cercle houleux que dirigeait Dolokhov à Pétersbourg. A l'étranger Jerkov rencontra Dolokhov déjà dégradé, mais ne crut pas nécessaire de le reconnaître. Maintenant, après la conversation de Koutouzov avec le dégradé, il s'adressait à Dolokhov avec la joie qu'on éprouve en revoyant un vieil ami.

— Mon cher ami, comment vas-tu? — dit-il en s'approchant et en chevauchant au pas avec la compagnie.

— Moi ! répondit froidement Dolokhov, — comme tu vois.

La chanson vive, ajoutait une signification particulière à la gaieté artificielle qu'affectait Jerkov, et à la froideur voulue des réponses de Dolokhov.

— Eh bien, comment t'arranges-tu avec les chefs? — demanda Jerkov.

— Bien ; ce sont de braves gens. Toi, comment t'es-tu fourré dans l'état-major ?

— Je suis attaché... j'ai fait le service.

Ils se turent.

» Du bras droit on a lancé le faucon !

disait la chanson, en excitant, malgré soi des sentiments de bravoure et de joie.

Leur conversation aurait sans doute été autre s'ils n'eussent pas parlé sous l'accompagnement de la chanson.

— Est-ce vrai qu'on a battu les Autrichiens? — demanda Dolokhov.

— Diable le sait, on le dit.

— Je suis heureux, — dit Dolokhov, court et net, comme le demandait la chanson.

— Eh bien, viens chez nous le soir, nous jouerons à la banque, dit Jerkov.

— Avez-vous donc beaucoup d'argent, maintenant?

— Viens.

— Impossible. J'ai donné ma parole. Je ne bois ni ne joue avant de regagner mes galons.

— Mais, à la première affaire...

— On verra.

Ils se turent de nouveau.

— Viens, s'il te faut quelque chose on t'aidera toujours dans l'état-major, — dit Jerkov.

Dolokhov sourit :

— Ne t'inquiète pas. Je demanderai ce qu'il me faut, je le prendrai moi-même.

— Mais quoi, je... comme ça...

— Moi aussi, comme ça...

— Adieu.

— Au revoir.

« ... Et haut et loin.  
Au pays natal... »

Jerkov éperonna son cheval qui se cabra trois fois ne sachant de quel pied partir ; enfin, il se décida et galopant aussi en mesure de la chanson, il dépassa la compagnie et rattrapa la voiture.



### III

Au retour de la revue, Koutouzov, accompagné du général autrichien, passa dans son cabinet de travail, appela l'aide de camp et lui ordonna de lui apporter quelques papiers relatifs à l'état des troupes ainsi que des lettres reçues de l'archiduc Ferdinand, qui commandait l'armée d'avant-garde. Le prince André Bolkonskï entra dans le cabinet du commandant en chef avec les papiers demandés. Devant le plan, déplié sur la table, étaient assis Koutouzov et le général autrichien, membre du conseil supérieur de la Guerre.

— Ah!... — dit Koutouzov en regardant Bolkonskï, et comme en l'invitant à attendre; puis il continua en français la conversation commencée. — Je ne dis qu'une chose, mon général — prononçait Koutouzov avec une élégance d'expression et de prononciation qui forçait d'écouter chaque parole, prononcée sans hâte. Il était évident que

Koutouzov s'écoutait lui-même avec plaisir. — Je ne dis qu'une chose, général, que si l'affaire dépendait de mon seul désir, alors la volonté de Sa Majesté l'Empereur Frantz serait depuis longtemps satisfaite. Depuis longtemps j'aurais fait plaisir à l'archiduc ; et croyez sur mon honneur, que pour moi, personnellement, transmettre le commandement suprême de l'armée à des généraux plus experts et plus habiles que moi, dont l'Autriche est si riche, et me dégager de cette lourde responsabilité, me serait personnellement un soulagement. Mais, général, parfois les circonstances sont plus fortes que nous. Et Koutouzov souriait d'un air de dire : « Vous avez le droit absolu de ne pas me croire, et même ça m'est égal que vous me croyez ou non, mais vous n'avez pas de motif pour me le dire et c'est le principal. »

Le général autrichien avait l'air mécontent, mais était forcé de répondre sur le même ton à Koutouzov :

— Au contraire, — fit-il d'un ton grognon et fâché qui était en contradiction flagrante avec les flatteuses paroles prononcées, — au contraire, la participation de Votre Excellence à l'œuvre commune est très appréciée de Sa Majesté, mais nous croyons que la lenteur actuelle prive la glorieuse armée russe et ses chefs des lauriers qu'ils sont habitués à recueillir dans les batailles — conclut-il par cette phrase visiblement préparée.

Koutouzov salua sans modifier son sourire.

— Et moi je suis convaincu, en me basant sur la dernière lettre dont m'a honoré Son Altesse l'archiduc Ferdinand, je suis convaincu que les troupes autrichiennes, sous le commandement d'un chef aussi habile que le général Mack, ont déjà remporté une victoire décisive et n'ont plus besoin de notre aide.

Le général fronça les sourcils. Bien qu'on n'eût pas encore de nouvelles positives de l'écrasement des Autrichiens, beaucoup trop de faits confirmaient des bruits désavantageux, aussi cette mention de Koutouzov sur la victoire des Autrichiens ressemblait-elle à de la moquerie. Mais Koutouzov souriait doucement, toujours avec la même expression qui disait qu'il avait le droit de supposer cela. En effet, la dernière lettre reçue de l'armée de Mack lui annonçait la victoire, la position stratégique la plus avantageuse pour l'armée.

— Donne-moi cette lettre, — dit Koutouzov en s'adressant au prince André. — Voici, veuillez voir, — et Koutouzov, avec un sourire moqueur sur le bout des lèvres, lut en allemand au général, autrichien, le passage suivant de la lettre de l'archiduc Ferdinand :

« WIR HABEN VOLLKOMMEN ZUSAMMENGEHALTENE KRÄFTE, NAHE AU 70,000 MANN, UM DEN FEIND, WENN ER DEN LECH PASSIRTE, ANGREIFEN UND SCHLAGEN ZU KONNEN. WIR KONNEN, DA WIR MEISTER VON

ULM SIND, DEN VORTHEIL, AUCH VON BEIDEN UFERN DER DONAU MEISTER ZU BLEIBEN, NICHT VERLIEREN; MITHIN AUCH JEDEN AUGENBLICK, WENN DER FEIND DEN LECH NICHT PASSIRTE, DIE DONAU ÜBERSETZEN, UNS AUF SEINE COMMUNIKATIONS-LINIE WERFEN, DIE DONAU UNTERHALB REPASSIREN UND DEM FEINDE, WENN ER SICH GEGEN UNSERE TREUE ALLHRTMITGANZEN MACHT WENDEN WOLLTE, SEINE ABSICHT ALSBALD VEREITELN. WIR WERDEN AUF SOLCHE WEISE DEN ZEITPUNKT, WO DIE KAISERLICH-RUSSISCHE ARMÉE AUSGERÜSTET SEIN WIRD, MUTHIG ENTGEGENHARREN, UND SODANN LEICHT GEMEINSCHAFTLICH DIE MÖGLICHKEIT FINDEN, DEM FEINDE DAS SCHICKSAL ZUZUBEREITEN, SOER VERDIENT (1).

En terminant cette période, Koutouzov respira profondément et regarda attentivement et avec bienveillance, le membre du Conseil supérieur de la Guerre.

(1) Toutes nos forces, près de soixante-dix mille hommes, sont concentrées, de sorte que nous pouvons attaquer et écraser l'ennemi dans le cas où il traverserait le Lech. Puisque nous occupons Ulm, pour garder l'avantage de tenir les deux rives du Danube, à chaque moment, si parfois l'ennemi ne passait pas le Lech et voulait traverser le Danube, nous pourrions nous jeter sur sa ligne de communication, traverser plus bas le Danube, et si l'ennemi voulait tourner toutes ses forces contre nos fidèles alliés, nous ne lui donnerions pas la possibilité de réaliser cette intention. Alors nous attendons bravement que l'armée impériale russe se prépare entièrement, et ensuite nous trouverons très facilement ensemble la possibilité de préparer à l'ennemi le sort qu'il mérite.

— Mais vous connaissez, Votre Excellence, la sage règle qui prescrit de supposer le pire, — dit le général autrichien, qui, visiblement, désirait mettre fin à la plaisanterie et terminer cette affaire sérieuse. Involontairement, il se tourna vers l'aide de camp.

— Excusez, général, — l'interrompit Koutouzov, et se tournant aussi vers le prince André: — Voilà, mon cher, prends chez Kozlovski tous les rapports de nos espions. Voici deux lettres de la part du comte Nostitz; voici les lettres de l'archiduc Ferdinand; et voici encore, — dit-il en lui donnant quelques papiers, — et de tout cela, fais proprement, en langue française, un MÉMORANDUM de toutes les nouvelles que nous avons concernant les actes de l'armée autrichienne. Et tu présenteras tout cela à Son Excellence.

Le prince André inclina la tête, en montrant par ce signe que dès les premières paroles, non seulement il avait compris ce qui était dit, mais ce que Koutouzov désirait lui dire. Il prit les papiers, salua, et, marchant doucement sur le tapis, il sortit du salon de réception.

Bien que le prince André eût quitté la Russie depuis peu, il avait beaucoup changé. Dans l'expression du visage, dans les mouvements, l'allure, on ne remarquait presque plus la feinte de fatigue et d'indolence d'autrefois. Il avait l'air d'un homme qui n'a pas le temps de penser à l'effet

qu'il produit sur les autres et qui est occupé d'une œuvre agréable et intéressante. Son visage exprimait plus de contentement de soi et de ceux qui l'entouraient ; son sourire et son regard étaient plus gais, plus attrayants.

Koutouzov, qu'il avait rejoint déjà en Pologne, le reçut avec bienveillance, lui promit de ne pas l'oublier, et le distinguant des autres aides de camp, il l'emmena avec lui à Vienne, et lui confia des missions plus sérieuses. De Vienne, Koutouzov écrivit à son vieux camarade, le père du prince André :

« Votre fils promet d'être un officier hors ligne par sa vaillance, sa fermeté et la conscience qu'il met à remplir ses devoirs. Je suis heureux d'avoir un tel officier près de moi. »

Dans l'état-major de Koutouzov, parmi les camarades, et en général, dans l'armée, le prince André, de même que dans la société de Pétersbourg, avait deux réputations tout à fait différentes : les uns, — la minorité, — regardaient le prince André comme un être exceptionnel, attendaient de lui de grandes choses, l'écoutaient, l'admiraient et l'imitaient, et avec ceux-ci, le prince André était simple et aimable. Les autres, — la majorité, — n'aimaient pas le prince André, le trouvaient orgueilleux, froid et désagréable. Mais, avec ces derniers, le prince André se tenait sur un tel pied, qu'ils l'estimaient et même le craignaient.

En sortant du salon de réception de Koutouzov, le prince André, les papiers à la main, s'approcha de son camarade, l'aide de camp de service, Kozlovskî lequel, tenant un livre, était assis près de la fenêtre.

— Eh bien, quoi, prince? — demanda Kozlovskî.

— Il a ordonné de faire un rapport, établissant pourquoi nous n'avançons pas.

— Et pourquoi?

Le prince André leva les épaules.

— Il n'y a pas de nouvelles de Mack? — demanda Kozlovskî.

— Non.

— S'il était vrai qu'il a été écrasé, on en aurait la nouvelle.

— Probablement, — répondit le prince André en se dirigeant vers la porte de sortie; mais juste à ce moment, devant lui, en frappant la porte, entra rapidement dans la salle d'attente un général autrichien, de haute taille, la décoration de Marie-Christine autour du cou, la tête enveloppée d'une écharpe noire, et qui, évidemment, arrivait sur l'heure. Le prince André s'arrêta.

— Le général en chef Koutouzov? — prononça rapidement le général avec une prononciation allemande, raide, en regardant des deux côtés et, sans s'arrêter, se dirigeant vers la porte du cabinet.

— Le général en chef est occupé, — dit Koz-

lovski en se hâtant vers le général inconnu et lui barrant le chemin du cabinet.

— Qui faut-il annoncer?

Le général inconnu, avec mépris, et comme étonné qu'on ne sût pas qui il était, regarda de haut en bas Kozlovski qui était de petite taille.

— Le général en chef est occupé, — reprit tranquillement Kozlovski.

La physionomie du général s'assombrit, ses lèvres tremblèrent. Il prit son carnet, rapidement y écrivit quelques mots au crayon, arracha le feuillet, le donna et, à pas rapides, s'approcha de la fenêtre, se jeta sur la chaise, examina tout ce qui était dans la chambre, se demandant pourquoi on le regardait.

Ensuite le général leva la tête, tendit le cou comme s'il avait l'intention de dire quelque chose, et tout à coup, comme s'il chantonnait, il émit un son étrange qui aussitôt s'arrêta.

La porte du cabinet s'ouvrit, et sur le seuil parut Koutouzov.

Le général à la tête bandée, comme s'il voulait éviter un danger, en se courbant, à pas larges et rapides de ses jambes maigres, s'approcha de Koutouzov.

— VOUS VOYEZ LE MALHEUREUX MACK, — prononça-t-il d'une voix entrecoupée.

Koutouzov, qui se tenait dans la porte du cabinet, resta stupéfait pendant quelques secondes ;



ensuite, un frisson sembla parcourir son visage, son front se détendit, il inclina respectueusement la tête, ferma les yeux, en silence, fit passer Mack devant lui et ferma la porte.

Le bruit qui circulait déjà de l'écrasement des Autrichiens et de la capitulation de toute l'armée sous Ulm, était confirmé. Une demi-heure plus tard, des aides de camp étaient envoyés de divers côtés avec des ordres qui montraient que les troupes russes, jusqu'ici inactives, allaient bientôt affronter l'ennemi.

Le prince André, était un des rares officiers de l'état-major qui mettaient leur plus grand intérêt dans la marche générale de la guerre. En voyant Mack et en écoutant les détails de sa défaite, il comprit que la moitié de la campagne était perdue, il comprit toute la difficulté de la situation de l'armée russe, et il se représentait vivement ce qui attendait l'armée et le rôle qu'elle devrait jouer. Involontairement, il éprouvait un sentiment ému et joyeux à la pensée de la défaite de l'orgueilleuse Autriche, et à celle que, dans une semaine peut-être, il verrait le premier choc des Russes et des Français, depuis Souvorov, et qu'il y prendrait part. Mais il redoutait le génie de Bonaparte qui pouvait surpasser tout le courage de l'armée russe, et en même temps il ne pouvait admettre la honte pour son héros. Ému et énervé par ces idées, le prince André se retira dans sa

chambre pour écrire à son père, ce qu'il faisait chaque jour. Dans le couloir, il rencontra son camarade Nesvitzki et le plaisant Jerkov; ils riaient comme toujours.

— Pourquoi es-tu si sombre? — demanda Nesvitzki en remarquant le visage pâle et les yeux brillants du prince André.

— Il n'y a pas de quoi se réjouir, — répondit Bolkonski.

Pendant que le prince André était arrêté avec Nesvitzki et Jerkov, de l'autre côté du couloir, à leur rencontre, venaient Strauch, général autrichien attaché à l'état-major de Koutouzov pour veiller au ravitaillement de l'armée russe, et un membre du Conseil supérieur de la guerre, arrivés la veille. Le corridor était assez large pour que les généraux pussent passer librement avec trois officiers. Mais Jerkov, en repoussant de la main Nesvitzki disait d'une voix haletante :

— Ils viennent!... Ils viennent!... Laissez passer... Laissez passer, s'il vous plaît!

Les généraux passèrent, ils paraissaient désirer éviter les honneurs. Sur le visage du plaisant Jerkov, parut tout à coup le sourire stupide de la peur qu'il ne pouvait cacher.

— Votre Excellence, — dit-il en allemand, en s'avancant et s'adressant au général autrichien, — j'ai l'honneur de vous féliciter. Il penchait la tête et, gauchement, comme un enfant qui apprend à

danser, il glissait tantôt sur l'une tantôt sur l'autre jambe.

Le général, membre du Conseil supérieur de la Guerre, le toisa sévèrement, mais en remarquant le sérieux du sourire bête, il ne put refuser un moment d'attention. Il cligna des yeux en signe qu'il écoutait.

— J'ai l'honneur de vous féliciter. Le général Mack est arrivé, il va bien ; mais ici, il est blessé, ajouta-t-il avec un sourire et en montrant sa tête.

Le général fronça les sourcils, se tourna et continua son chemin.

— GOTT WIE NAIV! (1) — dit-il avec colère, après quelques pas. Nesvitzki, en riant, enlaça le prince André, mais Bolkonski devenant encore plus pâle, avec une expression de colère dans le visage, le repoussa et s'adressa à Jerkov. L'agacement que lui causait la vue de Mack, les nouvelles de la situation, et la pensée de ce qui attendait l'armée russe, s'exhalèrent dans sa colère contre la plaisanterie déplacée de Jerkov.

— Monsieur, — prononça-t-il d'une voix perçante, avec un tremblement de la mâchoire inférieure, — si vous voulez être *bouffon*, je ne puis vous en empêcher, mais je vous déclare, que si vous *osez* encore vous permettre de bouffonner en ma présence, je vous apprendrai comment il faut se tenir.

(1) Dieu comme il est naïf!

Nesvitzki et Jerkov, étaient si étonnés de ces paroles, qu'en silence, les yeux grands ouverts, ils regardaient Bolkonski.

— Quoi, je n'ai fait que le féliciter, — dit Jerkov.

— Je ne plaisante pas, veuillez vous taire ! — cria Bolkonski ; et prenant par le bras Nesvitzki, ils s'éloigna de Jerkov qui ne trouvait quoi répondre.

— Qu'as-tu, mon cher ? — dit Nesvitzki en le calmant.

— Comment, quoi ? — fit le prince André que l'émotion obligea de s'arrêter. — Mais songe donc, nous sommes ou des officiers qui servons l'Empereur et la Patrie et qui devons nous réjouir du succès général et souffrir de l'insuccès, ou des valets qui n'ont nul intérêt aux affaires de leur maître. QUARANTE MILLE HOMMES MASSACRÉS ET L'ARMÉE DE NOS ALLIÉS DÉTRUITE, ET VOUS TROUVEZ LA LE MOT POUR RIRE, — dit-il comme fortifiant son opinion par cette phrase française. — C'EST BIEN POUR UN GARÇON DE RIEN COMME CET INDIVIDU DONT VOUS AVEZ FAIT UN AMI, MAIS PAS POUR VOUS, PAS POUR VOUS. Seul un *gamin* peut s'amuser ainsi, — continua en russe le prince André, en prononçant ce mot à la française, car il avait remarqué que Jerkov pouvait encore l'entendre.

Il attendit pour voir si le lieutenant n'allait pas riposter. Mais celui-ci se tourna et sortit du corridor.

#### IV

Le régiment des hussards de Pavlograd était disposé à deux milles de Braunau. L'escadron dans lequel servait comme junker Nicolas Rostov, occupait le village allemand de Saltzeneck. Au chef d'escadron, le capitaine Denissov, connu dans toute la division de cavalerie sous le nom de Vaska Denissov, était réservé le meilleur logement du village. Depuis que le junker Rostov avait rejoint le régiment, en Pologne, il logeait avec le chef d'escadron.

Le 8 octobre, alors que le quartier général était mis sur pied par la nouvelle de la défaite de Mack, dans l'escadron, la vie de campagne s'écoulait tranquille comme auparavant. Denissov, qui avait passé toute la nuit à jouer aux cartes, n'était pas encore rentré quand Rostov, de bonne heure le matin, revenait, à cheval, de la distribution du fourrage. Rostov, en uniforme de junker, s'approcha du perron, poussa le cheval, d'un geste élégant, jeune, souleva une de ses jambes et resta

un moment sur l'étrier comme s'il ne voulait pas se séparer de son cheval. Enfin il sauta à terre, et appela le planton.

— Eh ! Bondarenko, mon ami ! — dit-il à un hussard qui se précipitait vers son cheval. — Promène-le, — prononça-t-il avec cette douceur paternelle, joyeuse, que les jeunes gens emploient avec tous quand ils sont heureux.

— J'obéis, Votre Excellence, — répondit le Petit-Russien en secouant gaiement la tête.

— Fais attention, promène-le bien !

Un autre hussard s'empressait aussi près du cheval, mais Bondarenko avait déjà saisi la bride. Il était évident que le junker donnait de bons pourboires et que son service rapportait. Rostov caressa la crinière de son cheval, puis la croupe et s'arrêta sur le perron. « Mais ! ce sera un bon cheval, » — se dit-il ; et en souriant, il arrangea son sabre et gravit les marches en faisant sonner ses éperons. Le propriétaire allemand, en gilet de flanelle et coiffé d'un bonnet, tenant la fourche avec laquelle il chargeait le fumier, regardait de l'étable. Le visage de l'Allemand s'éclaira tout à coup en voyant Rostov. Il eut un sourire jovial et lui cligna des yeux : « SCHÖN, GUT MORGEN ! SCHÖN, GUT MORGEN ! (1) » répéta-t-il visiblement heureux de la présence du jeune homme.

(1) Bonjour, bonjour !

— SCHON FLEISSIG! (1) — répondit Rostov avec le même sourire cordial qui ne quittait pas son visage animé. — HOCH OESTREICHER! HOCH RUSSEN! KAISER ALEXANDER HOCH! (2) — dit-il à l'Allemand, répétant les paroles que le propriétaire prononçait souvent.

L'Allemand se mit à rire, sortit tout-à-fait de l'étable, ôta son bonnet et l'agita en criant :

— UND DIE GANZE WELT HOCH! (3).

Rostov agita son képi comme l'Allemand et en riant cria :

« UND VIVAT DIE GANZE WELT. » Bien qu'il n'y eût aucun motif particulier de joie ni pour l'Allemand qui nettoyait son étable, ni pour Rostov qui était allé chercher du fourrage avec la compagnie, ces deux hommes, avec un enthousiasme heureux, un amour fraternel, se regardaient l'un l'autre, agitaient la tête en signe d'affection réciproque, puis se séparèrent en souriant : l'Allemand retournant dans son étable et Rostov dans la chaumière qu'il habitait avec Denissov.

— Où est ton maître? — demanda-t-il à Lavrouchka, le valet fripon de Denissov, connu de tout le régiment.

— Il n'est pas rentré, hier soir. Il a sans doute

(1) Bonjour, paresseux!

(2) Vive l'Autriche! Vive la Russie! Vive l'empereur Alexandre!

(3) Et vive tout l'Univers!

perdu, — répondit Lavrouchka. — Je sais : quand il gagne, il vient de bonne heure pour s'en vanter, et s'il ne vient pas jusqu'au matin, alors c'est qu'il a perdu et il arrive de mauvaise humeur. Vous prendrez du café ?

— Donne, donne.

Dix minutes après, Lavrouchka apportait le café.

— Il arrive ! — dit-il. — Ah ! c'est le malheur !...

Rostov regarda par la fenêtre et aperçut Denissov qui entrait à la maison. Denissov était petit, avec un visage rouge, des yeux noirs brillants, des moustaches noires hérissées et des cheveux noirs. Son veston était déboutonné, il avait des pantalons larges et flottants, et son shako de hussard, cabossé, était posé en arrière. La tête baissée, la mine sombre, il s'approchait du perron.

— Lavrouchka, — cria-t-il d'une voix forte et fraîche. — Eh bien ! ôte, idiot.

— Mais j'ôte sans cela, répondit Lavrouchka.

— Ah ! tu es déjà levé, — dit Denissov en entrant dans la chambre.

— Depuis longtemps, — répondit Rostov. — J'ai déjà été chercher le fourrage et j'ai vu mademoiselle Mathilde.

— Voilà, et moi mon che' ! hier, j'ai pé'du comme un fils de chien, — cria Denissov qui ne prononçait pas la lettre *r*. — La guigne ! Quand tu es pa'ti, ça te nait. Eh ! du thé !

Denissov en grimaçant et en montrant ses dents



courtes et fortes, des deux mains embroussaillait ses cheveux noirs, dressés comme une forêt.

— C'est le diable qui m'a ent'ainé chez ce Rat (sobriquet d'un officier), — dit-il en se frottant à deux mains le front et le visage. — Pense un peu, pas une seule ca'te, pas une seule, je ne t'ouvais pas. Denissov prit la pipe préparée qu'on lui tendit, la serra fortement, en laissa tomber le feu, la frappa sur le plancher et continua à crier :

— Simple donne, pa'ole bat, pa'ole bat.

Denissov laissa tomber le reste du feu, cassa la pipe et la jeta.

Il se tut et tout à coup, de ses yeux brillants, noirs, regarda gaiement Rostov.

— Si enco'e il y avait des femmes. Ici, sauf boi'e, il n'y a 'ien à fai'e. Qu'on se batte plus vite, au moins. Eh ! qui va là ? — cria-t-il en entendant des pas lourds qui s'arrêtaient avec un bruit d'éperons, et un toussotement respectueux.

— Le maréchal des logis ! annonça Lavrouchka.

Denissov grimaca encore davantage.

— Ça va mal, — dit-il en jetant à Rostov sa bourse qui renfermait quelques pièces d'or. — Mon che', compte ce qui 'este là-dedans, et cache la bou'se sous l'o'eiller. — Et il se rendit près du maréchal des logis. Rostov prit l'argent, et faisant une pile des pièces d'or neuves et une pile des anciennes, il se mit à les compter.

— Ah ! Telianine ! Bonjour ! On m'a bien a'angé hier, — disait Denissov dans l'autre chambre.

— Chez qui ? Chez Bikov, chez le Rat ?... Je le savais, — répondit une voix aiguë, et aussitôt dans la chambre où était Rostov entra le lieutenant Telianine, un officier de son escadron.

Rostov jeta la bourse sous l'oreiller et serra la petite main moite qu'on lui tendait. Telianine avant la campagne, pour une raison quelconque, avait été renvoyé de la garde. Au régiment sa tenue était correcte, mais on ne l'aimait pas, et surtout Rostov ne pouvait ni vaincre ni cacher le dégoût irraisonné qu'il ressentait pour cet officier.

— Eh bien, mon jeune cavalier, comment trouvez-vous mon Gratchik ? — demanda-t-il. (Gratchik c'était un cheval de selle vendu par Telianine à Rostov.) Le lieutenant ne regardait jamais en face son interlocuteur ; ses yeux erraient sans cesse d'un objet à l'autre. — Je vous ai vu passer aujourd'hui.

— Oui, c'est un bon cheval, — répondit Rostov, — bien que ce cheval qu'il avait payé sept cents roubles ne valût pas la moitié de cette somme. — Mais il commence à boiter un peu du pied gauche de devant, — ajouta-t-il.

— C'est le sabot qui s'est fendu, ce n'est rien, je vous montrerai quel rivet il faut y mettre.

— Oui, oui, vous me montrerez s'il vous plaît, — dit Rostov.

— Je vous montrerai, je vous montrerai, ce n'est pas un secret. Et pour ce cheval, vous me remercieriez.

— Alors, je donne l'ordre d'amener le cheval, — dit Rostov pour se débarrasser de Telianine. Et il sortit pour donner cet ordre.

Dans le vestibule, Denissov, la pipe à la bouche, était assis sur le seuil, devant le maréchal des logis qui lui faisait un rapport. En apercevant Rostov, Denissov fronça les sourcils, et montrant la chambre où était resté Telianine, il fit une grimace et se secoua avec dégoût.

— Oh ! je ne suppo'te pas ce ga'çon-là, — dit-il sans être gêné par la présence du maréchal des logis.

Rostov haussa les épaules, et son geste semblait dire : — Moi non plus, mais que faire ! — Et ayant donné ses ordres, il retourna près de Telianine.

Celui-ci était toujours dans la pose nonchalante qu'il avait au moment où Rostov était sorti, et il frottait ses mains petites et blanches.

« Comme il y a des physionomies dégoûtantes, » pensa Rostov en entrant dans la chambre.

— Eh bien, vous avez donné l'ordre d'amener le cheval, — demanda Telianine en se levant et en regardant négligemment autour de lui.

— Oui, j'ai donné des ordres.

— Ah ! alors, allons voir. Je ne suis venu que

pour demander à Denissov l'ordre d'hier. Vous l'avez reçu, Denissov ?

— Non, pas enco'e, où allez-vous ?

— Je vais apprendre au jeune homme comment il faut ferrer un cheval, — répondit Telianine.

Il sortit sur le perron, et, dans l'écurie, le lieutenant montra comment il fallait ferrer et partit chez lui.

Quand Rostov rentra, une bouteille d'eau-de-vie et un saucisson étaient déjà sur la table. Denissov était installé devant la table et écrivait. Il regarda Rostov d'un air grave.

— Je lui éc'is, à elle, — fit-il. Il s'accouda sur la table, la plume à la main, et, évidemment heureux de pouvoir raconter bien vite tout ce qu'il voulait écrire, il détailla sa lettre à Rostov.

— Vois-tu, mon ami, — dit-il, — tant que nous n'aimons pas, nous do'mons, nous sommes des fils de la poussière... Une fois que tu aimes, tu es Dieu, tu es pu' comme au p'émier jour de la C'éation... Qu'y a-t-il enco'e ? Envoie-le au diable, — cria-t-il à Lavrouchka, qui, sans la moindre crainte, s'approchait de lui.

— Mais quoi donc, vous avez ordonné vous-même. C'est le maréchal des logis qui vient toucher de l'argent.

— « Mauvaise affaire ». — se dit-il. — Combien 'este-t-il d'a'gent dans la bouse ? demanda-t-il à Rostov.

— Sept pièces neuves et trois vieilles.

— Ah ! comme c'est mal ! Eh bien, g'edin, pou'quoi 'estes-tu ici, envoie le ma'échal des logis, — cria Denissov à Lavrouchka.

— Je t'en prie, Denissov, prends de l'argent chez moi, j'en ai, fit Rostov en rougissant.

— Je n'aime pas à emp'unter à mes amis, je n'aime pas cela, dit Denissov.

— Si tu n'acceptes pas mon argent en vrai camarade, tu m'offenseras. J'en ai assez, je t'assure, — répéta Rostov.

— Mais non. — Et Denissov s'approcha du lit pour prendre la bourse sous l'oreiller.

— Où l'as-tu mise ? — demanda-t-il à Rostov.

— Sous l'oreiller de dessous.

— Mais non.

Denissov jeta à terre les deux oreillers, la bourse n'y était pas.

— En voilà un mi'acle !

— Attends, tu l'as peut-être fait tomber ! — dit Rostov en prenant un à un les oreillers et les secouant. Il secoua aussi la couverture, mais pas de bourse.

— Ai-je donc oublié ? Non, je me suis même dit que tu la mettais sous ta tête comme un trésor, — dit Rostov. — Je l'ai mise ici. Où est-elle ? — demandait-il à Lavrouchka.

— Je ne suis pas entré. Elle doit être où vous l'avez mise.

— Mais non...

— Vous êtes toujours comme ça : vous jetez quelque part, et vous oubliez. Regardez dans vos poches.

— Non, si je n'avais pas pensé au trésor, mais je me rappelle très bien que je l'ai mise ici, — dit Rostov.

Lavrouchka défit tout le lit, regarda en dessous, fouilla toute la chambre et s'arrêta au milieu de la pièce. Denissov suivait en silence les mouvements de Lavrouchka, et quand celui-ci écarta les mains en disant que la bourse n'était nulle part, il regarda fixement Rostov.

— Rostov, tu ne plais...

Rostov sentant sur lui le regard de Denissov, leva les yeux mais aussitôt les baissa. Tout son sang, qui avait afflué à sa gorge, lui monta au visage, il ne pouvait plus respirer.

— Dans la chambre, personne n'est venu sauf vous-même et le lieutenant, elle doit donc être ici quelque part, — dit Lavrouchka.

— Eh toi, poupée du diable ! 'emue-toi plus vite et che'che, — cria tout à coup Denissov, qui s'empourprant, se jeta avec un geste menaçant sur le valet. — Que la bou'se se t'ouve, aut'ement je fouette'ai à mo't ! Je vous fouette'ai tous...

Rostov, regardant de haut en bas Denissov, boutonna son dolman, prit son sabre et son képi.

— Je te dis que la bou'se doit se 'et'ouver, —

criait Denissov en secouant par les épaules son brosseur et l'acculant au mur.

— Denissov, laisse-le, je sais qui l'a prise, — prononça Rostov en s'approchant de la porte et sans lever les yeux.

Denissov s'arrêta, réfléchit et comprenant à qui Rostov faisait allusion, il lui prit la main. — C'est fou ! — cria-t-il ; et les veines de son cou et de son front se tendaient comme des cordes. — Je te dis que tu es devenu fou, je ne pe'mett'ai pas cela. La bou'se est ici, je fouette'ai cette canaille et il la t'ouve'a.

— Je sais qui l'a prise, — répéta Rostov d'une voix tremblante en s'approchant de la porte.

— Et moi je te dis de ne pas fai'e cela, — cria Denissov en se jetant vers le junker pour le retenir.

Mais Rostov s'arracha de ses mains avec autant de fureur que si Denissov eût été son pire ennemi, et fixement il le regarda.

— Comprends-tu ce que tu dis ? — prononça-t-il d'une voix tremblante. — Sauf moi, personne n'était dans la chambre. Alors si non...

Il ne put achever et sortit.

— Ah que le diable t'empo'te toi et tout le monde ! — furent les derniers mots qu'entendit Rostov.

Rostov se rendit au logement de Telianine.

— Monsieur n'est pas à la maison, il est parti à

l'État-Major, lui dit le brosseur de Telianine. Est-il arrivé quelque chose? — ajouta-t-il en regardant avec étonnement le visage troublé du jeune officier.

— Non, rien.

— Il s'en faut de peu que vous ne l'ayez trouvé — dit le brosseur.

L'état-major était à trois verstes de Saltzeneck.

Rostov, sans revenir chez lui, prit un cheval et partit à l'état-major. Dans le village qu'il occupait, il y avait un cabaret fréquenté par les officiers. Rostov se rendit au cabaret. Près du perron, il remarqua le cheval de Telianine. Dans la deuxième salle du cabaret, l'officier était attablé devant un plat de saucisson et une bouteille de vin.

— Ah! vous êtes venu aussi, jeune homme — dit-il en souriant et en remontant ses sourcils.

— Oui, fit Rostov, comme si cette parole lui coûtait un grand effort à prononcer, et il s'assit à la table voisine. Tous deux se turent. Dans la salle il y avait deux Allemands et un officier russe. Tous se taisaient et l'on n'entendait que le bruit des fourchettes sur les assiettes et celui des mâchoires. Quand Telianine eut achevé son déjeuner, il tira de sa poche une bourse double, de ses doigts blancs, il en ouvrit le fermoir, tira une pièce d'or, souleva ses sourcils, et tendit la pièce au garçon.

— Plus vite, s'il vous plaît — fit-il.

La pièce d'or était neuve; Rostov se leva et s'approcha de Telianine.



— Permettez-moi de regarder cette bourse, prononça-t-il à voix basse, presque indistincte.

Avec des regards fuyants, mais les sourcils toujours levés, Telianine tendit la bourse.

— Oui une très jolie bourse... Oui, oui — dit-il tout à coup en pâlisant. — Regardez-la, jeune homme.

Rostov prit la bourse, la regarda, regarda l'argent qui s'y trouvait, puis Telianine. Le lieutenant, comme à l'habitude, promenait ses regards autour de lui, et tout à coup, il parut très gai.

— Quand nous serons à Vienne je laisserai tout là-bas ; mais pour le moment, ici, dans cet affreux village, il n'y a même pas où dépenser. Eh bien, rendez-la moi. Jeune homme, je m'en irai.

Rostov se tut.

— Et vous aussi, pour déjeuner ? On ne mange pas mal, — continua Telianine — mais donnez donc.

Il tendit la main et prit la bourse.

Rostov la laissa. Telianine la mit dans la poche de son pantalon, ses sourcils se soulevèrent et sa bouche s'ouvrit comme pour dire « Oui, je mets ma bourse dans ma poche, c'est bien simple, et personne n'a rien à y voir. »

— Eh bien, jeune homme, dit-il en soupirant et en fixant les yeux de Rostov, en dessous des sourcils soulevés. Une lueur rapide comme l'éтин-

celle électrique courut des yeux de Telianine à ceux de Rostov et inversement.

— Venez ici, — dit Rostov en prenant Telianine par le bras. Il l'entraîna vers le fenètre. — C'est l'argent de Denissov, vous l'avez pris, — lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Quoi, quoi ! Comment osez-vous ! — prononça Telianine.

Mais ces paroles résonnèrent comme un cri de prière désespérée demandant grâce. Aussitôt que Rostov entendit les sons de cette voix, l'énorme pierre du doute tomba de son âme. Il éprouvait de la joie et en même temps il plaignait le malheureux qui était devant lui ; mais il fallait aller jusqu'au bout.

— Les gens vont penser Dieu sait quoi, — balbutiait Telianine en prenant son chapeau et se dirigeant vers la petite salle vide... Il faut s'expliquer...

— Je sais ce que je dis et je le prouverai — prononça Rostov.

— Moi...

Le visage effrayé, pâle de Telianine, était tout tremblant ; les yeux erraient toujours, sans s'arrêter sur le visage de Rostov ; tout à coup, il entendit un gémissement :

— Comte ! ne perdez pas un jeune homme, ... Voici ce maudit argent... prenez-le... — Il le jeta sur la table — J'ai un vieux père... une mère...

Rostov prit l'argent en évitant le regard de

Telianine, et, sans prononcer un mot, il sortit de la salle. Mais sur le seuil il s'arrêta et se retourna :

— Mon Dieu — prononça-t-il, les yeux pleins de larmes — comment avez-vous pu faire cela ?

— Comte, — dit Telianine en s'approchant du jeune homme.

— Ne me touchez pas ! — exclama Rostov en se reculant. — Si vous avez besoin de cet argent prenez-le. — Et lui jetant la bourse, il s'enfuit du cabaret.

Le même soir une conversation animée avait lieu dans le logement de Denissov entre les officiers de l'escadron.

— Et moi je vous dis, Rostov, que vous devez présenter des excuses au colonel, — disait en s'adressant à Rostov, rouge et ému, un capitaine en second, très grand, à cheveux gris, avec d'énormes moustaches et des traits très accentués dans un visage ridé. Ce capitaine en second, Kirsten, avait été deux fois dégradé pour affaires d'honneur et deux fois avait reconquis son grade.

— Je ne permettrai à personne de me dire que je mens ! — cria Rostov. — Il m'a dit que je mentais, je lui ai dit la même chose, et je ne retirerai rien. Il peut m'envoyer au service chaque jour, me mettre aux arrêts, mais personne ne me forcera à m'excuser parce que si lui, comme colonel, croit indigne de me donner satisfaction, alors...

— Mais voyons, mon cher, voyons, écoutez — l'interrompit de sa voix basse le capitaine en second, tout en caressant lentement ses longues moustaches. — Vous dites au colonel devant les autres officiers, qu'un officier a volé...

— Suis-je coupable si la conversation avait lieu en présence des autres officiers? Peut-être ne fallait-il pas le dire devant eux, mais je ne suis pas diplomate. Je suis entré aux hussards précisément parce que je pensais qu'il n'y fallait pas de finasseries, et il me dit que je mens ; alors qu'il me donne satisfaction.....

— Tout cela est très bien, personne ne pense que vous êtes un poltron, mais il ne s'agit pas de cela. Demandez à Denissov s'il est possible qu'un junker demande satisfaction au colonel.

Denissov, en mordillant sa moustache, l'air sombre, écoutait la conversation. On voyait qu'il ne désirait pas y prendre part. A la question du capitaine en second il hocha négativement la tête.

— Vous parlez de cette vilénie au colonel devant les officiers, — continua le capitaine en second, — Bogdanitch (ainsi appelait-on le colonel) vous a rappelé à l'ordre.

— Il ne m'a pas rappelé à l'ordre, il a dit que je mentais.

— Eh bien ! vous lui aurez dit des bêtises. Vous devez vous excuser.

— Jamais ! — cria Rostov.

— Je ne m'attendais pas à cela de votre part, — prononça sérieusement et sévèrement le capitaine en second. — Vous ne voulez pas vous excuser, et c'est vous, mon cher, qui êtes coupable en tout, non seulement envers lui, mais envers le régiment, envers nous tous. Si vous aviez réfléchi et pris conseil avant d'agir, mais non, tout droit au nez des officiers, v'lan ! Que reste-t-il à faire au colonel ? Traduire un officier devant le conseil de guerre et salir tout le régiment ? A cause d'une canaille il faut couvrir de boue tout le régiment ? C'est ce que vous voulez ? Selon nous ce n'est pas ça. Bogdanitch a bien fait, quand il vous a dit que vous ne disiez pas la vérité. C'est ennuyeux, mais que voulez-vous, mon cher, c'est vous-même qui l'avez voulu. Et maintenant qu'on veut étouffer l'affaire, alors vous, par orgueil, vous ne voulez pas vous excuser et voulez raconter tout. Pour vous ce sera offensant d'être au service, et que vous importe de vous excuser devant un vieil et honnête officier ? Quel que soit Bogdanitch, c'est en tout cas un vieux hussard et un brave colonel, alors c'est honteux pour vous ; et de salir le régiment, cela ne vous trouble pas ? — La voix du capitaine en second commençait à trembler. — Vous, mon cher, vous êtes un nouveau au régiment, aujourd'hui vous êtes là, demain vous serez aide de camp quelque part, alors il vous est bien égal qu'on dise : « Parmi les officiers du régiment de Pavlograd il y a des

voleurs ! » Mais cela ne nous est pas indifférent. N'est-ce pas, Denissov ? Pour nous ça n'est pas égal ?

Denissov se taisait toujours et ne bougeait pas ; de temps en temps ses yeux noirs, brillants, s'arrêtaient sur Rostov.

— Vous tenez à votre fantaisie, vous ne voulez pas vous excuser, — continua le capitaine en second, — mais pour nous les vieux qui avons grandi et peut-être mourrons au régiment, pour nous l'honneur du régiment est cher, et Bogdanitch le sait : Oh ! comme il nous est cher, mon ami ! Et ce n'est pas bien, pas bien ! Fâchez-vous ou non, mais je dirai la vérité. Ce n'est pas bien !

Et le capitaine en second se leva et tourna le dos à Rostov.

— C'est vrai, que diable ! — s'écria en se levant Denissov. — Eh bien ! Rostov, eh bien !...

Rostov, rougissant et pâlissant, regardait tantôt l'un, tantôt l'autre officier.

— Non, messieurs, non... Vous ne pensez pas... Je comprends très bien et c'est en vain que vous pensez de moi... Moi... pour moi... moi je suis toujours pour l'honneur du régiment... Eh quoi ? À l'œuvre on verra que pour moi l'honneur du drapeau... Eh bien ! soit, c'est vrai, je suis coupable... Des larmes emplissaient ses yeux. — Je suis coupable, absolument coupable !... Eh bien ! que vous faut-il de plus ?...

— Voilà, c'est bien, comte, — prononça le capitaine en second revenu vers lui ; et, de sa large main lui frappant l'épaule :

— Je t'ai dit que c'est un b'ave ga'çon ! — cria Denissov.

— Oui, ça, c'est bien, comte, — répéta le capitaine qui lui donnait son titre comme récompense de son aveu. — Allez et excusez-vous, oui.

— Messieurs, je ferai tout, personne n'entendra une parole de moi, — prononça Rostov d'une voix suppliante. — Mais je ne puis faire d'excuses. Je vous jure que je ne le peux pas ! Comment demander pardon comme si j'étais un enfant !

Denissov rit.

— Tant pis pour vous. Bogdanitch a une excellente mémoire et vous paierez votre entêtement, — dit Kirsten.

— Par Dieu, ce n'est pas de l'entêtement ! Je ne puis vous exprimer quel sentiment...

— Ça c'est votre affaire. — dit le capitaine en second. — Eh bien ! où ce lâche est-il disparu ? — demanda-t-il à Denissov.

— Il se dit malade, demain il se'a po'té malade dans l'o'dre du jou', — répondit Denissov.

— Oui, c'est une maladie, on ne peut dire autrement, — prononça le capitaine en second.

— Malade ou non, mais qu'il ne me tombe pas



sous la main, sans quoi je le tu'rai, — dit furieux Denissov.

Jerkov entra dans la chambre.

— Toi? Comment cela? — lui demanda aussitôt l'officier.

— En marche, messieurs. Mack s'est rendu avec toute son armée.

— Tu mens?

— Non, je l'ai vu moi-même.

— Comment, tu as vu Mack en chair et en os?

— En marche! En marche! Il faut lui payer une bouteille pour cette nouvelle. Et comment es-tu tombé ici?

— On m'a renvoyé au régiment pour ce diable de Mack. Le général autrichien s'est plaint. Je l'ai félicité de l'arrivée de Mack... Et toi, Rostov, on dirait que tu sors du bain?

— Ah! mon cher, ces deux jours il y a chez nous tant de tohu-bohu.

L'aide de camp du régiment entra et confirma la nouvelle apportée par Jerkov. L'ordre était donné de se mettre en marche le lendemain.

— En marche, messieurs!

— Dieu merci, nous sommes restés longtemps ici!

## VI

Koutouzov s'était replié sur Vienne en détruisant derrière lui les ponts de l'Inn (à Braunau) et de la Traün (à Lintz). Le 23 octobre les troupes russes franchissaient l'Enns. Les fourgons des bagages de l'artillerie et les colonnes de troupes traversèrent Enns en plein jour en défilant de chaque côté du pont. Le temps était chaud et pluvieux. Une longue perspective s'ouvrant des hauteurs où étaient situées les batteries russes qui défendaient le pont, tantôt se dérobaît par un rideau de pluie oblique, tantôt s'élargissait soudain, et, à la lumière du soleil, les objets se distinguaient de loin, brillants comme s'ils eussent été recouverts de laque. En bas on voyait la ville avec ses maisons blanches aux toits rouges, la cathédrale et les ponts où des deux côtés, en se pressant, fluaient les troupes russes. Au tournant du Danube, on voyait les embarcations, l'île et le château avec le parc entouré des

eaux de l'Enns qui tombent ici dans le Danube, et l'on distinguait la rive gauche couverte, à partir du Danube, de rochers et de forêts se perdant dans le lointain mystérieux des sommets verts et des cols bleuâtres. On voyait les clochetons du monastère qui se montraient derrière une forêt de sapins sauvages semblant vierge, et, loin devant, sur la montagne, de l'autre côté d'Enns, on apercevait les patrouilles de l'ennemi.

Au milieu des canons sis sur la hauteur, se tenait le commandant de l'arrière-garde, un général qui, avec un officier de sa suite, examinait le pays à l'aide d'une jumelle ; un peu en arrière, Nesvitzki, envoyé par le général en chef vers l'arrière-garde, était assis sur l'affût d'un canon. Le cosaque qui l'accompagnait lui donnait un petit sac et une bouteille, et Nesvitzki régalaient les officiers de gâteaux et de double kummel authentique.

Les officiers joyeux l'entouraient, les uns à genoux, les autres assis à la turque sur l'herbe humide.

— Oui, il n'était pas bête le prince autrichien qui a construit ici son château. Quel beau site ! Pourquoi ne mangez-vous pas, messieurs ? — dit Nesvitzki.

— Je vous remercie, prince, — répondit l'un des officiers ravi de causer avec un personnage si important de l'état-major. — Un bel endroit. Nous sommes passés devant le parc et avons aperçu deux cerfs. Quelle superbe château !

— Regardez, prince, — dit un autre qui avait grande envie de reprendre du gâteau mais n'osait pas, et pour cela feignait d'admirer le paysage. — Regardez, nos soldats sont déjà là-bas. Regardez, là-bas, sur la clairière, derrière le village, il y en a trois qui traînent quelque chose. Oh ! ils dévaliseront ce palais ! fit-il avec un encouragement évident.

— Oui, c'est ça, c'est ça, — dit Nesvitzki. — Ce qui me tente, — continua-t-il en portant un petit gâteau à sa bouche jolie, humide, — c'est d'aller là-bas. Il désignait le monastère dont on apercevait les clochetons. Il sourit, clignant des yeux. — Ce serait bien, messieurs, hein ? — Les officiers souriaient. — Ah ! si nous pouvions au moins effrayer ces nonnes. On dit qu'il y a là-bas de très jolies Italiennes. Vraiment je donnerais cinq ans de ma vie.

— Attendu qu'elles s'embêtent, — dit en riant l'officier le plus hardi.

Pendant ce temps, un officier de la suite, qui était devant, désignait quelque chose au général. Le général regardait dans la longue-vue.

— Oui, c'est ça, c'est ça ! — prononça-t-il avec colère, en éloignant la jumelle et haussant les épaules. — Oui, c'est ça, ils attaqueront à la traversée. Et que traînent-ils là-bas ?

De l'autre côté, à l'œil nu, on voyait l'ennemi et ses batteries d'où montait une petite fumée blanche, laiteuse. Derrière la fumée éclatait un coup loin-

tain et l'on apercevait nos troupes qui se hâtaient pour traverser la rivière.

Nesvitzkī, par fanfaronnade, se leva et, en souriant, s'approcha du général : — Ne voulez pas prendre un morceau, Votre Excellence ?

— Une mauvaise affaire, — dit le général sans lui répondre. — Les nôtres sont en retard.

— Faut-il y courir, Votre Excellence ? — demanda Nesvitzkī.

— Oui, allez, je vous prie, — répondit le général. — Et il répéta l'ordre déjà donné en détails. — Dites aux hussards qu'ils traversent les derniers et brûlent le pont comme j'en ai donné l'ordre, et qu'on inspecte bien les matières inflammables placées sur le pont.

— Très bien — dit Nesvitzkī.

Il appela le cosaque à cheval, lui ordonna d'arranger sa cantine et hissa légèrement son corps lourd sur la selle.

— Ma foi, j'irai chez les nonnes en passant, — dit-il aux officiers qui le regardaient avec un sourire, et il s'éloigna par le sentier sinueux de la montagne.

— Eh bien, capitaine, voyons où ça portera, — dit le général s'adressant au capitaine d'artillerie. — Distrayez-vous un peu.

— Canonniers, à vos pièces ! — commanda l'officier. En un clin d'œil les artilleurs, gaiement, accouraient au feu et chargeaient le canon.

— Numéro un ! — commandait-on.

Le numéro un s'élança bravement. Etourdissant d'un son métallique tous les nôtres sur la montagne, la grenade fila en sifflant, et loin avant l'ennemi elle indiqua par la fumée l'endroit où elle s'était écrasée en tombant. Les visages des soldats et des officiers s'éclairaient à ce bruit. Tous se levaient et faisaient des observations sur le mouvement de nos troupes qu'on voyait en bas comme sur la main, et sur celui de l'ennemi qui s'avancait. Au même moment le soleil se dégageait tout entier des nuages, et le son agréable d'un coup isolé avec l'éclat du soleil clair se fondirent en une impression de bravoure, d'entrain et de gaieté.

## VII

Deux obus ennemis avaient déjà traversé le pont et il s'y produisait une bousculade. Le prince Nesvitzki descendit de cheval. Il était debout au milieu du pont, son gros corps serré le long du parapet. En criant il se tournait vers son cosaque qui, tenant deux chevaux par la bride, était à quelques pas derrière lui. Aussitôt que le prince Nesvitzki voulait avancer, les soldats et les chariots le heurtaient et de nouveau le serraient près du parapet ; et il se remettait à sourire.

— Eh mon cher ! — dit un cosaque à un soldat qui conduisait un fourgon et suivait l'infanterie amassée près des roues et des chevaux, — ne pourrais-tu pas attendre ? Tu vois, le général doit passer. — Mais le conducteur du fourgon, sans faire attention au titre de général, criait après les soldats qui lui barraient la route : « Eh ! Eh ! pays, prends à

gauche, attends! » — Mais les pays, épaules contre épaules, s'accrochant aux baïonnettes, sans s'arrêter se mouvaient sur le pont en une masse compacte. En regardant au-dessus du parapet, en bas, le prince Nesvitzki voyait les ondes rapides et bruyantes de l'Enns qui, en se confondant et en se brisant aux piles du pont, se dépassaient l'une l'autre. Sur le pont il voyait les mêmes ondes, mais vivantes, des soldats, les képis, les lances, les sacs, les baïonnettes, les carabines, et, au-dessous des képis, les visages aux larges pommettes, les joues creuses et les mines fatiguées et les jambes qui se mouvaient dans la boue collante qui couvrait les planches du pont. Parfois, parmi les vagues monotones des soldats, se soulevait comme l'écume blanche dans les ondes de l'Enns, un officier en manteau, avec une physionomie différente de celle des soldats. Parfois les ondes de l'infanterie enfermaient avec elles, comme un petit morceau de bois sur le fleuve, un hussard à pied, un brosser ou un habitant de la ville. Parfois, comme une branche sur le fleuve, un chariot de la compagnie, plein jusqu'en haut et couvert de cuir, entouré de tous côtés, glissait sur le pont.

— C'est comme une digue rompue — dit le cosaque en s'arrêtant désespéré. — Y a-t-il encore beaucoup des vôtres, là-bas ?

— Un million moins un — répondit un soldat blagueur qui, en manteau déchiré, passait tout



près et disparut. Derrière lui venait un autre vieux soldat.

— Si *lui* (l'ennemi) se mettait à tirer sur le pont, disait sombrement le vieux soldat en s'adressant à son compagnon, alors tu oublierais de te gratter.

Et le soldat passait.

Derrière, un autre soldat était en chariot.

— Où diable as-tu mis le tourne-vis? — dit un homme qui suivait en courant le chariot et y farfouillait. Le chariot et le soldat s'éloignaient aussi.

Après venaient des soldats gais ; évidemment ils avaient bu un peu.

— Mon cher, quand il frappe la crosse sur les dents... — disait joyeusement, en agitant les mains, un soldat en capote relevée très haut.

— Ah! c'est ça les doux jambons! répondit l'autre en ricanant. Et ils passèrent si vite que Nesvitzki ne sut pas qui on avait frappé sur les dents et que signifiait « jambon. »

— Pourquoi se hâtent-ils? Parce qu'il a tiré, alors tu penses que tous seront écrasés, — dit méchamment et d'un ton de reproche un sous-officier.

— Quand l'obus a passé devant, mon petit oncle, j'étais ébloui — disait en se retenant de rire un jeune soldat à la bouche énorme. — Vraiment, je te jure que j'étais joliment effrayé, — continuait le soldat comme s'il se vantait de sa frayeur.

Et il passait aussi. Derrière lui suivait un cha-

riot tout différent de ceux qui avaient passé jusqu'ici. C'était une charrette allemande attelée de deux chevaux et paraissant chargée d'une maison entière. Derrière la charrette que conduisait un Allemand était attachée une belle vache bigarrée aux pis énormes. Une femme tenant un nourrisson, une vieille Allemande et une forte fille rougeaude étaient assises dans la charrette, sur une couette. Les habitants du village avaient évidemment reçu la permission de passer. Les yeux de tous les soldats se tournaient vers les femmes et, pendant que le chariot avançait au pas, toutes les remarques des soldats se rapportaient exclusivement à elles. Le même sourire, né des idées scabreuses suggérées par ces femmes, était sur tous les visages.

— V'là cette saucisse qui s'en va aussi!

— Vends-moi ta mère? — dit en marquant la dernière syllabe un autre soldat s'adressant à l'Allemand. Celui-ci, les yeux baissés, avec colère et effroi, marchait à grands pas.

— Eh! comme elle s'est attifée! En voilà des diables!

— Voilà, il te fallait loger chez eux, Fédotov.

— J'en ai vu, mon vieux!

— Où allez vous? demanda un officier d'infanterie qui mangeait une pomme et, en souriant aussi, regardait la belle fille.

L'Allemand ferma les yeux en signe qu'il ne comprenait pas.

— Veux-tu ? prends, — dit l'officier en tendant une pomme à la fille. Elle sourit et prit la pomme.

Nesvitzki, comme tous ceux qui étaient sur le pont, ne quittait pas des yeux les femmes qui passaient ; après quoi les soldats continuèrent à défiler avec les mêmes conversations, et enfin tous s'arrêtèrent. Comme il arrive souvent au bout des ponts, les chevaux et les chariots de la compagnie s'emmêlaient et toute la foule devait attendre.

— Pourquoi s'arrêtent-ils ? Il n'y a pas d'ordre, — disaient les soldats. — Où pousses-tu ? — Diable ! On ne peut pas attendre. — Ce sera pire quand *il* allumera le pont. — Voilà, regardez : on serre un officier — disait de divers côtés la foule en arrêt en regardant et se pressant toujours vers la sortie. Pendant qu'il regardait sous le pont les eaux de l'Enns, Nesvitzki, tout à coup, entendit encore le son nouveau pour lui de quelque chose qui s'approchait rapidement : le son de quelque chose de grand tombant dans l'eau.

— Voilà où *il* vise ! — dit sévèrement un soldat qui était près de là et se dressait au son.

— Il nous encourage à passer plus vite, — fit un autre, inquiet.

La foule s'agita de nouveau. Nesvitzki comprit que c'était un obus.

— Eh ! cosaque, mon cheval, — dit-il. — Vous autres, écarterez-vous, écarterez-vous. La route !

A grand peine il arriva jusqu'à son cheval et sans cesser de crier avançait. Les soldats se serrèrent pour lui donner passage, et, de nouveau, le poussaient tant qu'ils lui firent mal aux jambes ; mais les plus voisins n'étaient pas coupables car eux-mêmes étaient poussés fortement.

— Nesvitzki ! Nesvitzki ! Toi, animal ! — prononça derrière lui une voix rauque.

Nesvitzki se détourna et aperçut à quinze pas de lui, au delà de la masse grouillante de l'infanterie en marche, Vaska Denissov, rouge, noir, ébouriffé, casquette sur la nuque et le dolman bravement jeté sur l'épaule.

— O'donne à ces diables de laisser la route ! — cria Denissov, visiblement enfiévré : ses yeux mobiles, noirs comme le charbon, brillaient ; il agitait dans sa main nue, petite, aussi rouge que son visage, son sabre encore dans le fourreau.

— Eh, Vaska ! qu'as-tu donc ? — cria joyeusement Nesvitzki.

— On ne peut faire passer l'escadron, — cria Vaska Denissoven montrant rageusement ses dents blanches et éperonnant son beau coursier noir, pur sang, qui, sous les piqûres des baïonnettes, agitait les oreilles, reniflait en jetant autour de lui de l'écume qui, couvrait les rênes, frappait de ses sabots les planches du pont et semblait prêt à sauter le parapet si son cavalier le lui permettait.

— Quoi ? Qu'est-ce ? Des moutons, de vrais mou-

tons. A bas, laissez le chemin !... Attends là-bas !... cha'iot du diable. Je f'appe'ai à coups de sab'e, — cria-t-il ; il tirait, en effet, son sabre du fourreau et commençait à le brandir.

Les soldats, les visages effrayés se serrèrent l'un contre l'autre et Denissov rejoignit Nesvitzki.

— Comment, tu n'es pas ivre aujourd'hui ? — dit Nesvitzki à Denissov quand celui-ci fut près de lui.

— On ne donne'a pas même le temps de boi'e, — répondit Vaska Denissov. — Toute la journée on t'aine le 'égiment là ou là. S'il faut se batt'e, qu'on se batte, autrement le diable sait ce que c'est.

— Comme tu es élégant, aujourd'hui, — dit Nesvitzki, en regardant son nouveau dolman et la housse de son cheval.

Denissov sourit, tira son mouchoir qui répandit l'odeur de parfums et le fourra sous le nez de Nesvitzki.

— On ne peut fai'e aut'ement. Je vais à la bataille. Tu vois, je me suis 'asé, j'ai b'ossé mes dents et me suis pa'fumé.

La figure imposante de Nesvitzki accompagné de son cosaque et la persévérance de Denissov qui agitait son sabre et criait à pleine gorge, produisaient tant d'effet qu'ils traversèrent le pont et arrêtaient l'infanterie. Près de la sortie, Nesvitzki trouva le colonel à qui il devait donner l'ordre et, sa commission faite, il retourna sur ses pas.

Ayant dégagé la route, Denissov s'arrêta à l'entrée du pont. Retenant négligemment l'éta lon impatient qui piaffait, il regardait l'escadron qui venait à sa rencontre. Les sons métalliques des sabots résonnèrent sur les planches du pont, comme si quelques chevaux couraient au galop, et l'escadron, les officiers en tête et quatre hommes de front, s'allongea sur le pont et commença à sortir de l'autre côté.

Les fantassins qui, arrêtés près du pont, se pressaient dans la boue pataugée, observaient les hussards propres, élégants qui passaient gracieusement devant eux, avec ce sentiment malveillant d'envie et de moquerie qui se manifeste toujours entre les différents corps d'armée quand ils se rencontrent.

— Ils sont très chics les garçons ! Tout prêts pour la promenade de Podnovinskoïé !

— Eh ! que peut-on attendre d'eux ! C'est pour le décor qu'on les garde ! — dit un autre.

— L'infanterie ne fait pas de poussière ! — plaisantait un hussard dont le cheval lançait de la boue sur les fantassins.

— Je te ferais faire deux marches sac au dos, alors tes brandebourgs s'useraient, — répliqua le fantassin en essuyant de la manche la boue de son visage ! Regardez, il n'est pas comme un homme, mais comme un oiseau.

— Voilà, Zikine, si l'on te mettait sur un che-

val, tu serais élégant, — disait un caporal raillant un pioupiou maigre, courbé sous le poids de son sac.

— Prends un bâton, mets-le entre tes jambes, ce sera ton cheval, — fit le hussard.

## VIII

Le reste de l'infanterie traversait le pont à la hâte, serré en cône à la sortie. Enfin tous les chariots étaient passés, la bousculade devenait moindre et le dernier bataillon entra sur le pont. Seuls les hussards de Denissov restaient à l'autre extrémité du pont, en face de l'ennemi. L'ennemi, qu'on apercevait de loin sur la montagne en face, ne se voyait pas encore du bas du pont, et l'horizon se trouvait limité à une demi-verste de distance par un col où coulait une rivière. En avant, s'étendait un espace désert où se mouvaient nos patrouilles de Cosaques. Tout à coup, sur les hauteurs opposées à la route parurent des troupes en capotes bleues et l'artillerie. C'étaient des Français. Le détachement des Cosaques s'élança au trot sur la colline. Tous les officiers et soldats de l'escadron de Denissov, bien qu'ils tâchassent de parler de choses étrangères et re-



gardassent de côté, ne cessaient de penser à ce qui se préparait là-bas sur la montagne, et regardaient, toujours fixement, les taches qui se montraient à l'horizon et qu'ils reconnaissaient pour être des troupes ennemies.

Le temps, après midi, s'était éclairci de nouveau, et le soleil tombait clair sur le Danube et les montagnes sombres qui l'entourent. Il faisait calme, et de la montagne arrivaient de temps en temps les sons des clairons et des cris de l'ennemi. Entre l'escadron et l'ennemi il n'y avait plus personne, sauf quelques patrouilles. Un espace vide de trois cents *sagènes* les séparait. L'ennemi avait cessé de tirer et l'on sentait d'autant mieux cette ligne terrible, inabordable et insaisissable qui divise deux camps ennemis.

« Un pas au delà de cette ligne qui rappelle celle qui sépare les vivants des morts, et ce sera l'inconnu des souffrances et de la mort. Et qu'y a-t-il là derrière ce champ, ces arbres et ces toits éclairés par le soleil ? Personne ne le sait et l'on veut le savoir. C'est terrible de franchir cette ligne, et l'on veut la franchir. On sait que tôt ou tard il faudra la franchir et savoir ce qu'il y a là-bas, de l'autre côté ; de même qu'il faudra savoir fatalement ce qui est de l'autre côté de la mort.

Et pourtant soi-même on est fort, sain, gai, excité, et l'on est entouré de mêmes gens forts, animés, excités. » Si chaque homme ne pense pas

ainsi, en tout cas, il le sent en vue de l'ennemi et cette sensation donne un éclat particulier et une rudesse joyeuse d'impression à tout ce qui se passe en ce moment.

Sur la colline, la fumée d'un canon ennemi se montra, et un obus passa en sifflant au-dessus de l'escadron des hussards. Les officiers qui étaient groupés se dispersèrent à leurs postes. Les hussards commençaient à préparer soigneusement les chevaux. Dans l'escadron tout devenait silencieux. Tous regardaient en avant l'ennemi et le commandant de l'escadron, attendant les ordres. Un deuxième obus, un troisième obus passèrent. Evidemment l'on tirait sur les hussards. Mais l'obus en sifflant, avec une vitesse régulière passait aux dessus des têtes des hussards et tombait quelque part derrière eux. Les hussards ne se retournaient pas, mais à chaque sifflement de l'obus, comme à un commandement, tous les hommes de l'escadron, avec leurs physionomies monotónement diverses, retenaient leur souffle et tandis que l'obus volait, ils se levaient sur les étriers puis se baissaient. Les soldats, sans tourner la tête, se regardaient de côté, curieux de voir l'impression produite sur le camarade. En chaque hussard, depuis Denissov jusqu'au trompette, se montrait près des lèvres et du menton le trait commun de la lutte, de l'énervement et de l'émotion. Le maréchal des logis fronçait les sourcils en regardant les soldats comme s'il

les menaçait de punitions. Le junker Mironov s'inclinait au passage de chaque projectile. Rostov, au flanc gauche, assis sur son Gratchik, légèrement couronné mais encore très beau, avait l'air radieux d'un élève appelé à l'examen devant un grand public et sûr de se distinguer. Il les regardait tous d'un œil clair et tranquille et semblait vouloir attirer l'attention sur son calme devant les obus. Mais sur son visage, près de sa bouche, se montrait malgré lui un trait nouveau et sévère.

— Qui salues-tu là-bas? Junker Mi'onov! Ce n'est pas bien, regardez-moi! — cria Denissov qui ne pouvait tenir en place et s'agitait sur son cheval devant l'escadron. Vaska Denissov avec sa tête aux cheveux noirs, son petit nez, toute sa petite personne, et sa main veinée (aux doigts courts couverts de poils), qui tenait la poignée de son sabre nu, était bien, comme d'habitude, surtout vers le soir après avoir bu deux bouteilles. Il était seulement un peu plus rouge qu'à l'ordinaire; sa tête chevelue se dressait comme celle des oiseaux quand ils boivent, il enfonçait sans pitié ses éperons dans les côtés de son bon cheval, et, sautait vers l'autre flanc de l'escadron, tombait comme en arrêt et criait d'une voix rauque qu'on inspectât bien les pistolets. Il s'approcha de Kirsten. Le capitaine en second, sur sa large et lourde jument vint à la rencontre de Denissov. Kirsten avec ses longues moustaches était sérieux comme toujours,

seulement ses yeux brillaient plus qu'à l'ordinaire.

— Eh quoi ? — dit-il à Denissov, — ça n'ira pas jusqu'à la bataille. — Tu verras, nous retournerons.

— Le diable sait ce qu'ils font, — grommela Denissov. — Eh ! 'ostov ! — cria-t-il au jeune homme en remarquant son visage gai. — Te voilà enfin ! Et il sourit d'un air d'approbation, heureux évidemment pour le junker. Rostov se sentait tout à fait heureux. A ce moment, un chef se montra sur le pont, Denissov galopa vers lui.

— Excellence, p'emettez de les attaquer. Je les 'enve'se'ai.

— Quelle attaque ? — fit le chef d'une voix ennuyée en fronçant les sourcils comme pour se débarrasser d'une mouche agaçante. — Pourquoi êtes-vous ici ? Vous voyez, les éclaireurs se retirent. Ramenez l'escadron.

L'escadron traversa le pont et s'éloigna hors des coups sans perdre un seul homme. Après lui, passa aussi un deuxième escadron qui était dans la ligne, et les derniers Cosaques débarrassèrent cette rive.

Deux escadrons du régiment de Pavlograd traversèrent le pont l'un après l'autre allant à la montagne. Le colonel Karl Bogdanitch Schubert s'approcha de l'escadron de Denissov et marcha au pas, non loin de Rostov, sans faire aucune atten-

tion à lui. C'était leur première rencontre après la discussion à cause de Télianine. Et maintenant, dans les rangs, Rostov, se sentant au pouvoir de l'homme envers qui il se jugeait coupable, ne quittait pas des yeux le dos athlétique, la nuque blonde et le cou rouge du commandant du régiment. Tantôt il semblait à Rostov que Bogdanitch feignait seulement l'inattention mais que son but était maintenant d'éprouver le courage du junker, et il se redressait et regardait, joyeux ; tantôt il lui semblait que Bogdanitch marchait si près afin de montrer son courage à Rostov ; tantôt que son ennemi lançait l'escadron à une attaque terrible, exprès pour le punir, lui, Rostov ; tantôt il lui semblait qu'après l'attaque il viendrait chez lui blessé, et d'un geste magnanime lui tendrait la main en signe de réconciliation.

Jerkov (qui récemment avait quitté le régiment de Pavlograd) s'approcha du colonel. Jerkov après sa révocation de l'État-major, ne restait pas au régiment, disant qu'il n'était pas assez sot pour travailler dans les rangs quand il pouvait, à l'état-major, sans rien faire, recevoir beaucoup plus de décorations, et il avait réussi à se faire nommer officier d'ordonnance du prince Bagration. Il venait à son ancien chef avec un ordre du commandant de l'arrière-garde.

— Colonel, dit-il d'un air sombre en s'adressant à l'adversaire de Rostov et en regardant

les camarades, il est ordonné de s'arrêter et d'enflammer le pont.

— Qui l'a ordonné ? — demanda le colonel avec un air bourru.

— Je ne sais pas, colonel, répondit sérieusement le cornette, mais le prince m'a ordonné ceci : « Va, et dis au colonel que les hussards retournent au plus vite et enflamment le pont. »

Derrière Jerkov, un officier de la suite rejoignait le colonel de hussards avec le même ordre. Derrière celui-ci, sur un cheval de Cosaque qui le portait avec peine, accourait au galop le gros Nesvitzki.

— Comment donc, colonel, — cria-t-il encore en galopant. — Je vous ai dit d'enflammer le pont. Quelqu'un a-t-il déformé mon ordre ? Là-bas, tout le monde devient fou, on ne comprend rien.

Le colonel, sans se hâter, arrêta le régiment et s'adressa à Nesvitzki :

— Vous m'avez parlé de matières inflammables, — dit-il, — mais pour ce qui est d'enflammer le pont, vous ne m'avez rien dit.

— Mais comment donc, mon cher, — fit Nesvitzki en ôtant sa casquette et lissant de sa main grasse ses cheveux mouillés de sueur. — Comment, ne vous ai-je pas dit qu'il faut enflammer le pont quand on y a mis des matières inflammables.

— Je ne suis pas pour vous « mon cher », mon-

sieur l'officier d'état-major, et vous ne m'avez pas dit d'enflammer le pont ! Je connais mon service et j'ai l'habitude de remplir strictement les ordres. Vous m'avez dit : on enflammera le pont, mais qui l'enflammera ? Je ne puis le savoir par le Saint-Esprit.

— C'est toujours comme ça ! fit Nesvitzki avec un geste de la main. Que fais-tu ici ? — demandait-il à Jerkov.

— Je suis venu aussi pour la même chose. Mais tu es bien mouillé ; donne, je te tordrai.

— Vous avez dit, monsieur l'officier ? — continua le colonel d'un ton offensé.

— Colonel, — l'interrompit l'officier de la suite, — il faut se hâter ; autrement, l'ennemi avancera ses canons à distance de mitraille.

Le colonel regarda en silence l'officier de la suite, le gros officier d'état-major, Jerkov et fronça les sourcils.

— J'enflammerai le pont, dit-il d'une voix solennelle, comme s'il voulait exprimer que, malgré tous les désagréments qu'on lui causait, il ferait quand même ce qu'il fallait.

Et, frappant le cheval de ses jambes longues, musclées, comme si l'animal était le principal coupable, le colonel s'avança et commanda au deuxième escadron — celui où servait Rostov sous le commandement de Denissov, — de retourner sur le pont.

« Oui, c'est ça » pensa Rostov, « il veut m'éprouver ». Son cœur se serrait, le sang lui montait au visage. « Soit, il verra que je ne suis pas un poltron. »

De nouveau, sur tous les visages gais des soldats de l'escadron, parut le trait sérieux qui s'y montrait quand ils étaient sous les obus. Rostov regardait sans baisser les yeux le colonel, son adversaire, avec le désir de trouver sur son visage la confirmation de ses suppositions. Mais le colonel ne se tourna pas une seule fois vers Rostov et, comme toujours, dans le rang, il regardait fièrement et solennellement. On attendait le commandement.

— Vite, vite ! criaient autour de lui quelques voix. En accrochant leurs sabres dans les guides, avec un bruit d'éperons et en se hâtant, les hussards descendaient de cheval, ne sachant pas eux-mêmes ce qu'ils allaient faire. Les hussards se signèrent. Déjà Rostov ne regardait plus le colonel, il n'en avait pas le temps. Il avait peur, le cœur lui battait de la crainte que les hussards ne fussent en retard. Sa main trembla quand il donna son cheval au soldat, et il sentait comment, par saccades, son sang affluait au cœur. Denissov, en criant quelque chose, passa devant lui.

Rostov ne voyait rien, sauf les hussards qui couraient autour de lui en s'accrochant avec leurs éperons et faisant un bruit de sabres.

— Brancard ! — cria une voix derrière lui. —



Rostov ne se rendit pas compte de ce que signifiait la demande du brancard ; il courait en tâchant seulement d'être le premier. Mais, près du pont même, faisant un faux pas, il tomba sur les mains, dans la boue piétinée et collante. Les autres le devancèrent.

— Des deux côtés, lieutenant, — disait la voix du colonel. Toujours à cheval, il allait en avant et s'arrêtait non loin du pont avec un visage triomphant et joyeux.

Rostov, en essuyant ses mains sales sur son pantalon, regarda son ennemi et voulut courir plus loin, s'imaginant que plus il irait, mieux ce serait. Mais bien que Bogdanitch ne l'eût ni regardé, ni reconnu, il lui cria avec colère :

— Qui court au milieu du pont ? A droite, junker, en arrière ! Et il s'adressa à Denissov qui, plein d'un courage audacieux, paraissait à cheval sur les planches du pont.

— Pourquoi cette imprudence, capitaine ? Vous feriez mieux de descendre.

— Bah ! on t'ouve'a toujou's le coupable ! — répondit Vaska Denissov en se tournant sur sa selle.

---

Pendant ce temps, Nesvitzki, Jerkov et l'officier de la suite étaient ensemble debout, en dehors des coups, et regardaient ce petit amas d'hommes en

casques jaunes, vestons vert foncé à brandebourgs et pantalon bleus, qui s'agitaient près du pont, et, de l'autre côté les capotes bleues qui s'avançaient au loin et le groupe d'hommes avec les chevaux, où l'on pouvait facilement distinguer des canons.

« Réussira-t-on ou non à enflammer le pont ? Qui arrivera le premier ? Enflammeront-ils le pont et pourront-ils fuir, ou les Français s'approcheront-ils à distance de mitraille et les écraseront-ils ? » Ces questions se posaient involontairement à tous ces soldats qui étaient sur le pont et qui, à la lumière claire du soir, regardaient le pont, les hussards et les capotes bleues qui se mouvaient de l'autre côté avec les baïonnettes et les canons.

— Oh ! ce sera terrible pour les hussards, — dit Nesvitzki. — Ils ne sont plus maintenant qu'à une portée de mitraille.

— C'est en vain qu'il a amené tant de soldats, — fit l'officier de la suite.

— En effet — opina Nesvitzki ; — ici, il suffisait d'envoyer deux soldats.

— Ah ! Votre Excellence — intervint Jerkov sans quitter des yeux les hussards, mais toujours de son ton naïf qui ne permettait pas de savoir s'il parlait sérieusement ou non. — Ah ! Votre Excellence, que dites-vous, envoyer deux soldats, et qui nous donnerait alors la décoration de Vladimir ? C'est bien si l'on nous écrase, alors on pourra présenter tout l'escadron pour la décoration et soi-

même recevoir un ruban. Notre Bogdanitch sait bien s'arranger.

— Ah ! fit l'officier de la suite, — c'est la mitraille. Il montrait les canons français qu'on ôtait des avant-trains et qu'on avançait hâtivement. Du côté des Français, où étaient les canons, une fumée se montra, et, presque en même temps, une deuxième, une troisième, et pendant qu'arrivait le son du premier coup, s'élevait la quatrième fumée ; puis deux coups se firent entendre l'un après l'autre, ensuite le troisième.

— Oh ! oh ! cria Nesvitzki, comme s'il eût éprouvé une douleur aiguë, en saisissant par le bras l'officier de la suite. — Regardez, voici le premier qui tombe. Regardez.

— En voici un deuxième, je crois ?

— Si j'étais roi, je ne ferais jamais la guerre, — dit Nesvitzki en se détournant,

Les canons français, de nouveau, se chargeaient hâtivement ; l'infanterie en capotes bleues s'avancait sur le pont en courant, la fumée se montrait de nouveau à divers endroits et la mitraille éclatait et craquait sur le pont. Mais cette fois, Nesvitzki ne pouvait voir ce qui se faisait sur le pont. Une fumée épaisse le couvrait. Les hussards avaient réussi à enflammer le pont et les batteries françaises tiraient sur eux, non pour les en empêcher, mais parce que les canons étaient montés et qu'elle ne savait sur quoi tirer. Les Français réus-

sirent à tirer trois coups avant que les hussards eussent pu retourner vers leurs chevaux. Deux des salves n'étaient pas justes et toute la mitraille passa au delà, mais la dernière tomba au milieu du groupe des hussards et en abattit trois.

Rostov soucieux de ses relations avec Bogdanitch, s'arrêta sur le pont ne sachant que faire. Il n'y avait personne à pourfendre (comme il s'était toujours imaginé le combat); aider à enflammer le pont, il ne le pouvait pas non plus, puisqu'il n'avait pas pris de paille, comme les autres soldats. Il était debout et regardait, quand soudain, quelque chose craqua sur le pont comme un bruit de noix, et l'un des hussards, le plus proche de lui, tombait sur le parapet en gémissant. Rostov avec les autres courut près de lui. De nouveau quelqu'un cria : brancard ! Quatre hommes saisirent le hussard et le soulevèrent.

— Oh ! oh ! oh ! Laissez-moi. Au nom du Christ, laissez-moi ! — criait le blessé.

Mais on le souleva quand même et on l'étendit sur le brancard. Nicolas Rostov se détourna et, comme s'il cherchait quelque chose, se mit à regarder au loin, sur le Danube, le ciel et le soleil. Le ciel lui semblait beau, il était si bleu, si calme, si profond ! Comme le soleil couchant était clair et majestueux ! Comme l'eau du Danube lointain brillait doucement ! Et encore plus belles étaient les longues montagnes bleuâtres derrière

le Danube, et le courant, les cols mystérieux, les forêts de pins entourées de brouillard... Là-bas, tout est calme, heureux...

« Je ne désirerais rien si j'étais là-bas, » pensa Rostov. « En moi seul et dans ce soleil, il y a tant de bonheur, et ici... les gémissements, les souffrances, la peur, et cette incertitude, cette fièvre... De nouveau on crie quelque chose, de nouveau tous retournent là-bas en courant et je cours avec eux, et voilà... la mort est près de moi, autour de moi... Encore un moment, et déjà je ne verrai plus jamais ce soleil, cette eau, ce col... » A ce moment, le soleil commença à se cacher derrière les nuages; d'autres brancards parurent devant Rostov. Et la peur de la mort et des brancards et l'amour du soleil et de la vie, tout se confondit en une impression malade et troublante.

« Oh mon Dieu, Seigneur, toi qui es au ciel, sauve-moi, pardonne-moi et protège-moi », murmura Rostov. Le hussard accourut vers les chevaux, les voix devenaient plus fortes et plus calmes; les brancards disparurent à ses yeux.

— Quoi! mon ché', tu as senti la poud'e! — cria à son oreille Vaska Denissov.

« Tout est fini et je suis un poltron, oui, un poltron, » pensa Rostov. En soupirant lourdement, il prit des mains du soldat son Gratchik et l'enfourcha.

— Qu'était-ce? La mitraille? — demanda-t-il à Denissov.

— Pa'bleu ! Quelle mit'aille ! — cria Denissov. — On a t'avallé b'avement ! le t'avail n'était pas comode. L'attaque c'est une belle chose, on f'appe en face ; mais ici, diable ! on tape par de'ière.

Et Denissov s'éloigna vers le groupe arrêté non loin de Rostov et qui se composait du colonel, de Nesvitzkï, de Jerkov et de l'officier de la suite.

« Cependant je crois que personne n'a remarqué... », pensa Rostov.

En effet, personne n'avait rien remarqué, car chacun connaissait ce sentiment éprouvé pour la première fois par le junker qui n'avait pas encore été au feu.

— Ce sera un bon rapport, — dit Jerkov. — Et peut-être serai-je promu sous-lieutenant.

— Annoncez au prince que c'est moi qui ai enflammé le pont — prononça le colonel d'un ton solennel et joyeux.

— Et si l'on m'interroge sur les pertes ?

— Bagatelle ! — fit à voix basse le colonel ; — deux hussards blessés et un tué *net*, — fit-il avec une joie visible, n'étant pas capable de retenir un sourire heureux en prononçant d'une voix claire le joli mot *net*.

Poursuivie par une armée française de six cent mille hommes commandées par Bonaparte, rencontrée par des habitants animés de dispositions hostiles, n'ayant plus confiance en leurs alliés, manquant de provisions et forcée d'agir en dehors de toutes les conditions prévues de la guerre, l'armée russe, de trente-cinq mille hommes, sous le commandement de Koutouzov, reculait rapidement au bas du Danube, s'arrêtant où elle était cernée par l'ennemi et se défendant par l'arrière-garde autant qu'il était nécessaire pour reculer sans perdre de bagages. Il y avait eu des rencontres à Lambach, à Amstetten et à Melk; mais malgré le courage et la fermeté, reconnus par l'ennemi lui-même, dont les Russes faisaient preuve, le résultat de ces affaires n'était qu'une retraite encore plus rapide. Les troupes autrichiennes qui avaient évité la capitulation sous Ulm et qui à

Braunau s'étaient unies à Koutouzov, se séparaient maintenant de l'armée russe, et Koutouzov était livré à ses seules faibles forces déjà épuisées. On ne pouvait plus songer à défendre Vienne. Au lieu de la guerre offensive, préméditée selon les lois de la science nouvelle — la stratégie, — dont le plan avait été remis à Koutouzov pendant son séjour à Vienne par le Conseil supérieur de la guerre autrichien, le seul but, presque inaccessible, qui se présentait maintenant à Koutouzov, consistait en ceci : sans perdre l'armée, comme Mack sous Ulm, se joindre aux troupes qui arrivaient de la Russie.

Le 28 octobre, Koutouzov avec son armée passait sur la rive gauche du Danube et s'arrêtait pour la première fois en laissant le Danube entre lui et les principales forces françaises. Le 30, il attaquait et écrasait la division de Mortier qui se trouvait sur la rive gauche du Danube. Dans cette affaire, pour la première fois, des trophées étaient pris : les drapeaux, les canons et deux généraux ennemis. Pour la première fois depuis deux semaines de retraite, l'armée russe s'arrêtait et, après le combat, non seulement elle était maîtresse du champ de bataille, mais chassait les Français. Bien que les troupes fussent mal vêtues, fatiguées, affaiblies d'un tiers par les retardataires, les blessés, les malades et les morts ; bien que de l'autre côté du Danube les malades et les blessés eussent



été laissés avec une lettre de Koutouzov qui les remettait à l'humanité de l'ennemi ; bien que les grands hôpitaux et les maisons de Krems, transformées en hôpitaux, ne pussent contenir tous les malades et les blessés, malgré tout cela, l'arrêt à Krems et la victoire sur Mortier avaient relevé beaucoup le courage de l'armée.

Les bruits les plus joyeux, bien que mal fondés, sur l'approche imaginaire de colonnes russes, d'une victoire quelconque remportée par les Autrichiens, et le recul de Bonaparte effrayé, couraient dans toute l'armée et dans le quartier général.

Durant le combat, le prince André s'était trouvé près du général autrichien Schmidt, qui fut tué. Son cheval avait été blessé sous lui, il avait eu le bras un peu éraflé par une balle. Comme faveur spéciale du commandant en chef, il fut chargé de porter la nouvelle de cette victoire à la Cour d'Autriche qui déjà n'était plus à Vienne, menacée par les Français, mais à Brünn. La nuit du combat, ému mais non fatigué (malgré sa corpulence peu forte il supportait la fatigue physique beaucoup mieux que les plus forts), en arrivant à cheval avec le rapport de Dokhtourov à Koutouzov, qui se trouvait à Krems, le prince André était la nuit même envoyé comme courrier à Brünn. L'envoi comme courrier, outre la décoration qu'il comportait, assurait un grand pas dans la promotion.

La nuit était sombre, étoilée. La route se profilait noire parmi la neige blanche tombée la veille de la bataille. En réfléchissant à la bataille passée, en s'imaginant l'impression qu'il produirait avec la nouvelle de la victoire, en se rappelant les adieux du commandant en chef et des camarades, le prince André roulait en charrette de poste ; il éprouvait les sentiments d'un homme qui a longtemps attendu mais a atteint enfin le commencement du bonheur tant désiré. Aussitôt qu'il fermait les yeux, les coups de fusil et de canon, qui se confondaient avec le bruit des roues et l'impression de la victoire, éclataient à ses oreilles.

Tantôt il se représentait les Russes en fuite, lui-même tué, mais bientôt il s'éveillait heureux, comme s'il reconnaissait pour la première fois que rien de cela n'était vrai et, qu'au contraire, les Français s'étaient enfuis. Il se rappelait de nouveau tous les détails de la victoire, son courage calme durant le combat, et tranquilisé, il s'endormait... Après une sombre nuit d'étoiles vint le matin clair et gai. La neige fondait au soleil, les chevaux galopaient rapidement ; et à droite et à gauche passaient de nouvelles forêts, des champs, des villages.

A l'un des relais il dépassa le fourgon des blessés russes. L'officier russe qui dirigeait le convoi, étendu sur le premier chariot, criait quelque chose

en injuriant un soldat de la façon la plus grossière. Dans de longs chariots allemands cahotés sur la route pierreuse, les blessés pâles, bandés et sales étaient assis par six et plus. Quelques-uns causaient (il entendait les conversations russes), les autres mangeaient du pain ; les plus blessés regardaient en silence avec une sympathie douce, malade, le courrier qui galopait devant eux.

Le prince André donna l'ordre d'arrêter et demanda à un soldat dans quelle affaire ils avaient été blessés. « Avant-hier sur le Danube, » répondit le soldat. Le prince André tira sa bourse et remit aux soldats trois pièces d'or.

— Pour tout le monde — fit-il à l'officier qui s'avancait. — Guérissez, enfants, il y a encore beaucoup à faire! — dit-il aux soldats.

— Eh bien, monsieur l'aide de camp, quelles nouvelles? demanda l'officier qui désirait visiblement entrer en conversation.

— Bonnes! En avant! — cria-t-il au postillon; et il galopa plus loin.

Il faisait déjà nuit quand le prince André entra à Brünn et se vit entouré de hautes maisons, des feux des boutiques, des fenêtres, des maisons et des réverbères, des jolis équipages qui glissaient sur le pavé et de toute cette atmosphère de grande ville animée, toujours si attrayante pour le militaire après le camp. Malgré sa course rapide et une nuit sans sommeil le prince André, en appro-

chant du palais, se sentait encore plus animé que la veille, seulement ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, ses pensées jaillissaient avec une rapidité et une clarté extraordinaires. Tous les détails du combat, de nouveau se présentaient vivement à lui, non plus vagues mais précisés dans l'exposé bref que dans son imagination il faisait à l'empereur Frantz. Vivement se présentaient à lui les questions qui, par hasard, pourraient lui être adressées et les réponses à y faire. Il supposait qu'on le présenterait aussitôt à l'empereur. Mais près du grand perron du palais, un fonctionnaire courut vers lui, et, apprenant qu'il était le courrier, le conduisit à un autre perron.

— Là-bas, dans le corridor à droite, EUER HOCHGEBOREN, vous trouverez un aide de camp du service de l'empereur, — lui dit le fonctionnaire — il vous mènera chez le ministre de la Guerre.

L'aide de camp de service qui rencontra le prince André le pria d'attendre et partit chez le Ministre. Il revint au bout de cinq minutes et, en s'inclinant très poliment, fit passer devant lui le prince André et le conduisit par le couloir au cabinet de travail du ministre de la Guerre.

Par sa politesse extrême, l'aide de camp semblait vouloir se préserver de toute familiarité avec son collègue russe. Le sentiment joyeux du prince André s'était de beaucoup tempéré quand il s'approcha de la porte du cabinet du ministre de la

Guerre. Il se sentait froissé et ce sentiment se transforma spontanément, sans même qu'il pût s'en rendre compte, en un sentiment de mépris injustifié. A ce moment même son esprit prompt lui soufflait des considérations qui lui donnaient le droit de mépriser l'aide de camp et le ministre de la Guerre. « Il lui paraît sans doute très facile de remporter la victoire sans sentir la poudre, » pensa-t-il. Ses yeux clignaient avec mépris, et il entra avec une lenteur voulue dans le cabinet du ministre de la Guerre. Ce sentiment s'amplifia encore quand il vit le ministre de la Guerre assis devant une grande table, et qui, pendant deux minutes, ne fit nulle attention au messenger. Le Ministre de la Guerre laissait tomber sa tête chauve aux tempes grises entre deux bougies de cire et lisait des papiers en soulignant au crayon. Il acheva sa lecture sans lever la tête, tandis que la porte s'ouvrait et que s'entendait un bruit de pas.

— Prenez cela et transmettez, dit le ministre de la Guerre en donnant un papier à son aide de camp et sans faire attention au courrier.

Le prince André sentit que de toutes les choses qui occupaient le ministre de la Guerre, les actes de l'armée de Koutouzov l'intéressaient le moins, ou qu'il fallait le donner à entendre au courrier russe. « Mais cela m'est bien égal, » pensa-t-il.

Le ministre de la Guerre arrangea les autres papiers, égalisa les feuilles, puis souleva la tête. Il

avait un visage énergique et intelligent, mais au moment où il s'adressa au prince André, l'expression énergique et intelligente du Ministre de la Guerre se modifia visiblement et volontairement : sur son visage se figea un sourire béat, forcé et qui ne dissimulait pas la feinte, sourire d'un homme qui reçoit l'un après l'autre une foule de quémandeurs.

— C'est du feld-maréchal Koutouzov ? — demanda-t-il. — De bonnes nouvelles, j'espère ? Y a-t-il eu une rencontre avec Mortier ? La victoire ? Il est temps.

Il prit la dépêche qui lui était adressée et se mit à la lire d'un air déçu.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! Schmidt ! quel malheur ! — prononça-t-il en allemand. La dépêche parcourue, il la posa sur la table et regarda le prince André en réfléchissant à quelque chose.

— Ah ! quel malheur ! L'affaire, dites-vous, est décisive ? Cependant Mortier n'est pas pris (il devenait pensif). Je suis très heureux que vous ayez apporté de bonnes nouvelles, bien que la victoire soit payée cher par la mort de Schmidt. Sa Majesté désirera probablement vous voir, mais pas aujourd'hui. Je vous remercie, reposez-vous. Demain, soyez à la sortie, après la parade. Cependant je vous ferai prévenir.

Le sourire niais qui avait disparu pendant qu'il

causait, se montra de nouveau sur le visage du ministre de la Guerre.

— Au revoir. Je vous remercie beaucoup. L'empereur désirera probablement vous voir, — répéta-t-il, et il inclina la tête.

En sortant du palais le prince André sentait que tout l'intérêt et la joie qu'avait fait naître en lui la victoire s'étaient évanouis, avaient disparu entre les mains indifférentes du Ministre de la Guerre et de l'aide de camp si poli. Toutes ses idées se changèrent momentanément. La bataille se présentait à lui comme un souvenir très lointain.

Le prince André s'arrêta à Brünn chez une de ses connaissances, le diplomate russe Bilibine.

— Ah! mon cher prince, il n'y a pas d'hôte plus agréable, — dit Bilibine en sortant à la rencontre du prince André. — Frantz, les bagages du prince dans ma chambre à coucher, — fit-il au valet qui accompagnait Bolkonskī. — Quoi, le messenger de la victoire! C'est bon. Moi, je suis malade, comme vous voyez.

Une fois lavé et habillé, le prince André entra dans le cabinet luxueux du diplomate et s'assit devant le diner servi. Bilibine, tranquillement, prit place devant la cheminée.

Le prince André, après son voyage, et surtout après toute la campagne durant laquelle il avait été sevré de tout confort de propreté et d'élégance, éprouvait un sentiment agréable de bien-être parmi ce luxe auquel il était habitué dès l'enfance;



en outre, il lui était agréable, après la réception autrichienne, de causer, bien que ce ne fût pas en russe (ils parlaient le français), avec un Russe qui, du moins il le supposait, partageait l'aversion générale (que maintenant surtout il éprouvait si vivement) des Russes pour les Autrichiens.

Bilibine était un célibataire de trente-cinq ans, du même monde que le prince André. Il l'avait connu encore à Pétersbourg, mais s'était surtout rapproché de lui à la dernière arrivée du prince André à Vienne, avec Koutouzov. De même que le prince André était un jeune homme qui promettait d'aller loin dans la carrière militaire, de même Bilibine promettait-il d'aller encore plus loin dans la diplomatie. Il était encore jeune, mais non pas un jeune diplomate, car à l'âge de seize ans, il était entré comme fonctionnaire à Paris, puis à Copenhague et enfin à Vienne où il occupait un poste assez important.

Le grand chancelier et notre ambassadeur à Vienne le connaissaient et l'appréciaient. Il n'était pas un de ces diplomates si nombreux qui ne sont tenus, pour être de bons diplomates, qu'à posséder des qualités négatives, à s'abstenir de certains actes et à parler le français.

C'était un de ces diplomates qui aiment et savent travailler et, malgré sa paresse, il passait parfois la nuit entière devant sa table de travail. Quel que

fût son travail, il le faisait également bien. Il ne s'intéressait pas à la question : « Pourquoi ? » mais à la question : « Comment ? » De quoi s'agissait-il, ça lui était tout à fait égal, mais il rédigeait vite et avec finesse et élégance une circulaire ou un mémorandum, ou un rapport, et y trouvait un grand plaisir. Outre son habileté à rédiger, on appréciait encore chez Bilibine son art de se tenir et de parler dans les hautes sphères.

Bilibine aimait la conversation comme il aimait le travail, c'est-à-dire quand la conversation pouvait être élégante et spirituelle.

En société, il attendait toujours l'occasion de dire quelque chose qui fût digne de remarque, et il n'entrait pas en conversation sans l'avoir trouvé.

La conversation de Bilibine était toujours constellée de phrases originales, spirituelles, bien à pic, et d'un intérêt général. Ces phrases se préparaient dans le laboratoire intérieur de Bilibine et elles étaient comme copiées, facilement transposables, si bien que les jeunes gens, civils ou militaires, pouvaient aisément se les rappeler et les colporter de salon en salon. Et en effet, LES MOTS DE BILIBINE SE COLPORTAIENT DANS LES SALONS DE VIENNE et souvent ils avaient de l'influence sur les soi-disant affaires importantes.

Son visage maigre, fatigué, jaunâtre était tout couvert de grosses rides qui semblaient toujours,

lavées proprement et avec soin, comme le bout des doigts après le bain. Les mouvements de ces rides formaient le jeu principal de sa physionomie. Tantôt son front se ridait de plis larges, les sourcils se soulevaient, tantôt ils s'abaissaient et près des joues se formaient de grosses rides. Ses yeux petits mais profonds regardaient toujours droit et gaiement.

— Eh bien, maintenant, racontez-nous vos exploits, — dit-il.

Bolkonski, de la façon la plus modeste, sans mentionner son nom une seule fois, raconta l'affaire et l'accueil du ministre de la Guerre. ILS M'ONT REÇU AVEC MA NOUVELLE COMME UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES, — conclut-il.

Bilibine sourit et développa les plis de sa peau.

— CEPENDANT MON CHER, MALGRÉ LA HAUTE ESTIME QUE JE PROFESSE POUR l'armée russe orthodoxe, J'AVOUE QUE VOTRE VICTOIRE N'EST PAS DES PLUS VICTORIEUSES! — fit-il en regardant de loin son ongle et en fronçant la peau sous l'œil gauche.

Il continuait ainsi en français, ne disant en russe que les mots qu'il voulait souligner avec mépris.

— Comment donc, vous tombez avec toute la masse sur le malheureux Mortier qui n'avait qu'une division et ce Mortier vous glisse entre les mains? Où donc est la victoire?

— Cependant nous pouvons dire, sans nous van-

ter, que c'est un peu mieux qu'Ulm... — répondit sérieusement le prince André.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas pris au moins un seul maréchal ?

— Parce que tout ne se fait pas comme on veut et pas si régulièrement qu'à la revue. Comme je vous l'ai dit, nous avons compté être derrière l'ennemi à sept heures du matin et nous n'y étions qu'à cinq heures du soir.

— Pourquoi donc n'y étiez-vous pas à sept heures du matin ? Vous deviez arriver exactement, — dit en souriant Bilibine. — Il fallait arriver à sept heures du matin.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas soufflé à Bonaparte, par voie diplomatique, qu'il serait mieux pour lui de quitter Gênes ! — fit du même ton le prince André.

— Je sais, — l'interrompit Bilibine, — vous pensez qu'il est très facile de capturer le maréchal, étant assis sur un divan, près de la cheminée. C'est vrai ; mais quand même pourquoi ne l'avez-vous pas pris ? Et ne vous étonnez point de ce que non seulement le ministre de la Guerre, mais l'auguste Empereur et le roi Frantz ne soient pas enchantés de votre victoire ; même moi, un malheureux secrétaire de l'ambassade russe, je ne sens aucun besoin de donner en signe de joie un thaler à mon Frantz et de le laisser promener sa LIEBCHEN au Prater... C'est vrai qu'ici il n'y a pas

de Prater. Il regarda tout droit le prince André et tout à coup la peau de son front se rida toute.

— Maintenant, mon cher, c'est mon tour de vous demander « pourquoi, » — dit Bolkonski. — Je vous avoue que je ne comprends pas. Peut-être y a-t-il ici des finesses diplomatiques supérieures à mon faible entendement, mais je ne comprends pas : Mack perd une armée entière, l'archiduc Ferdinand et l'archiduc Charles ne donnent aucun signe de vie et commettent faute sur faute, enfin Koutouzov seul remporte une victoire réelle, rompt le charme des Français et le ministre de la Guerre ne tient même pas à savoir des détails.

— Précisément pour cela, mon cher. VOYEZ-VOUS, MON CHER ! HOURRA ! pour le tzar, pour la Russie, pour la foi ! TOUT ÇA EST BEL ET BON mais que nous importe, — je veux dire à la cour autrichienne, — que lui rapportent nos victoires ? Apportez-nous une bonne petite nouvelle d'une victoire des archiducs Charles ou Ferdinand, — UN ARCHIDUC VAUT L'AUTRE, comme vous savez, — sur une compagnie de pompiers de Bonaparte, c'est une autre affaire, nous crierons victoire, mais ça, comme un fait exprès, ne peut que nous agacer. L'archiduc Charles ne fait rien, l'archiduc Ferdinand se couvre de honte. Vous quittez Vienne, vous ne le défendez plus, vous semblez nous dire : « Que Dieu vous bénisse avec votre capitale. » Vous placez sous les balles, Schmidt, un général que nous tous aimions,

et vous vantez votre victoire!... Avouez qu'on ne peut inventer rien de plus agaçant que cette nouvelle que vous nous apportez. C'EST COMME UN FAIT EXPRÈS, COMME UN FAIT EXPRÈS. De plus, si vous remportiez vraiment une victoire brillante, si même l'archiduc Charles remportait la victoire, est-ce que cela changerait quelque chose dans la marche des affaires? Il est déjà tard maintenant que Vienne est occupée par les troupes françaises.

— Comment, occupée? Vienne occupée?

— Non seulement occupée, mais Bonaparte est actuellement à Schœnbrünn, et le comte, notre charmant comte Wrba, va chez lui recevoir des ordres.

Bolkonski, après la fatigue et les impressions du voyage, après l'accueil et surtout après le diner, sentait qu'il ne comprenait pas toute l'importance des paroles entendues.

— Ce matin le comte Lichtenfeld était ici, — continua Bilibine, — il m'a montré la lettre où est écrite en détails, la réception des Français à Vienne. LE PRINCE MURAT ET TOUT LE TREMBLEMENT... Vous voyez que votre victoire n'est pas très joyeuse et que vous ne pouvez être accueilli en sauveur...

— Vraiment, pour moi, cela m'est égal, absolument égal, — fit le prince André qui commençait à comprendre que la nouvelle de la victoire sous Kremsk était en effet assez mince envers un évé-

nement aussi grave que l'occupation de la capitale de l'Autriche. — Comment Vienne est-elle prise? Et le pont? et la fameuse TÊTE DU PONT? et le prince Auersperg? Le bruit courait parmi nous que le prince Auersperg défendait Vienne, — dit-il.

— Le prince Auersperg se trouve de notre côté, et nous défend; je pense qu'il nous défendra très mal, mais enfin il nous défend. Et Vienne se trouve de l'autre côté. Non, le pont n'est pas encore pris et j'espère qu'il ne le sera pas parce qu'il est miné et qu'ordre est donné de le faire sauter. Au cas contraire nous serions depuis longtemps déjà dans les monts de la Bohême et vous et votre armée passeriez un mauvais quart d'heure entre deux feux.

— Mais cela ne signifie pas cependant que la campagne est terminée, — dit le prince André.

— Et moi je pense qu'elle est terminée; c'est aussi l'opinion des gros bonnets, mais ils ne l'avouent pas. Il arrivera ce que j'ai prédit au début de la campagne, que ce n'est pas votre ÉCHAUFFOURÉE DE DURENSTEIN, et en général la poudre, qui décidera l'affaire, mais ceux qui l'ont inventée — dit Bilibine répétant un de ses mots, et il s'arrêta en dépliant son front. — La question est seulement de savoir ce qui résultera de l'entrevue à Berlin de l'empereur Alexandre avec le roi de Prusse. Si la Prusse entre dans l'alliance, on FORCERA LA MAIN A L'AUTRICHE, ce sera la guerre, alors il ne s'agit que

de se concentrer ou de formuler les articles d'un nouveau CAMPO FORMIO.

— Mais quel génie extraordinaire ! — s'écria tout-à-coup le prince André en fermant le poing et frappant sur la table. — Quelle veine a cet homme !

— BUONAPARTE ? — fit d'un ton interrogateur Bilibine en plissant son front et laissant pressentir un mot. BUONAPARTE, — dit-il en appuyant surtout sur l'*u*. — Je crois cependant qu'il faut lui faire grâce de l'*u* maintenant que de Schœnbrünn il prescrit les lois à l'Autriche. J'introduis absolument une nouveauté et je l'appelle BONAPARTE TOUT COURT.

— Non, plaisanterie à part, — dit le prince André, — pensez-vous la campagne terminée ?

— Voici ce que je pense : l'Autriche est dupée ; elle n'est pas habituée à cela et s'en vengera. Elle a été dupée parce que, premièrement, les provinces sont ruinées (ON DIT l'armée orthodoxe russe TERRIBLE POUR LE PILLAGE), l'armée écrasée, la capitale prise et tout cela POUR LES BEAUX YEUX de Sa Majesté de Sardaigne. C'est pourquoi — ENTRE NOUS, MON CHER, — je flaire qu'on nous trompe, je flaire qu'il existe des relations avec la France et un projet de paix secrète conclue à part.

— C'est impossible, ce serait trop vilain ! — prononça le prince André.

— QUI VIVRA VERRA — dit Bilibine, qui déplissa de nouveau son front en signe que la conversation était finie.



Quand le prince André fut dans la chambre qu'on lui avait préparée et dans du linge blanc, quand il s'allongea sur le lit et posa la tête sur un oreiller chaud et parfumé, il sentit loin, loin de lui, cette bataille dont il avait apporté la nouvelle. L'alliance prussienne, la trahison de l'Autriche, le nouveau triomphe de Bonaparte, la sortie et la parade et la réception de demain chez l'Empereur Frantz, tout cela, le préoccupait. Il ferma les yeux, mais à ce même moment, à ses oreilles éclataient la canonnade, la fusillade, le bruit des roues de l'équipage; et de nouveau les mousquetaires défilent en descendant de la montagne, les Français tirent, ils sent son cœur tressaillir, il s'avance du côté de Schmidt et les balles sifflent gaîment autour de lui et il éprouve, plus vif que dans l'enfance même, ce sentiment de la joie folle de vivre. Il s'éveilla...

— « Oui, tout cela était!... » dit-il avec joie en souriant à soi-même comme un enfant, et il s'endormit d'un sommeil profond, juvénile.

## XI

Le lendemain, il s'éveilla tard. En se r m morant les impressions du passé, il se rappela avant tout qu'il devait aujourd'hui se présenter à l'Empereur Frantz. Il se rappela le ministre de la Guerre, le courtois aide de camp autrichien, Bilibine et la conversation de la veille. Pour aller au palais, il endossa son uniforme de parade qu'il n'avait pas mis depuis longtemps. Frais, animé, beau, la main en écharpe il entra dans le cabinet de travail de Bilibine. Là se trouvaient quatre messieurs du corps diplomatique.

Bolkonsk  connaissait déjà le prince Hippolyte Kouraguine qui était le secrétaire de l'ambassade.

Bilibine lui présenta les autres.

Les messieurs qui fréquentaient Bilibine, des jeunes gens du monde, riches et joyeux, formaient à Vienne et ici un cercle à part que Bilibine, qui en était la tête, appelait *les nôtres*. Ce Cercle, composé

presqu'exclusivement de diplomates, visiblement ne s'intéressait point à la guerre et à la politique, mais à ce qui était du haut monde, des relations avec quelques femmes et au côté administratif du service. Avec un empressement évident ces messieurs acceptèrent dans leur cercle, comme un des leurs, le prince André (honneur dont ils n'étaient pas prodigues). Par politesse et comme entrée en conversation, on lui posa quelques questions sur l'armée, sur la bataille ; mais bientôt la conversation déviait en plaisanteries amusantes et en potins sans suite.

— Mais ce qui est bien surtout, — fit l'un, en racontant l'insuccès d'un de ses camarades diplomates — ce qui est bien, c'est que le grand chancelier lui a dit tout carrément que sa nomination à Londres est une promotion et qu'il doit la considérer ainsi. Vous voyez sa tête !

— Mais ce qu'il y a de pire, messieurs, je trahis Kouraguine : l'homme est dans le malheur et le Don Juan en profite : O homme terrible !

Le prince Hippolyte s'était assis dans un voltaire, les jambes posées sur les bras du fauteuil, il rit.

— PARLEZ-MOI DE ÇA — dit-il.

— Oh Don Juan ! Oh serpent ! firent plusieurs voix.

— Vous ne savez pas, Bolkonski — Bilibine s'adressa au prince André — que toutes les horreurs

de l'armée française (j'allais dire de l'armée russe) ne sont rien au près de ce que cet homme fait aux femmes.

— LA FEMME EST LA COMPAGNE DE L'HOMME — prononça le prince Hippolyte, et il se mit à parcourir du regard ses jambes soulevées.

Bilibine et *les nôtres* éclatèrent de rire en suivant les yeux d'Hippolyte. Le prince André vit que cet Hippolyte dont — il devait se l'avouer — il avait été presque jaloux au sujet de sa femme, était le bouffon de cette société.

— Non, je dois vous régaler de Kouraguine, — dit Bilibine bas à Bolkonski ; — il est charmant quand il raisonne sur la politique. Il faut voir ce sérieux !

Il s'assit près d'Hippolyte, et, plissant son front, commença à causer politique avec lui.

• Le prince André et les autres les entourèrent.

— LE CABINET DE BERLIN NE PEUT PAS EXPRIMER UN SENTIMENT D'ALLIANCE, — commença Hippolyte en les regardant tous avec importance, — SANS EXPRIMER... COMME DANS SA DERNIÈRE NOTE... VOUS COMPRENEZ... VOUS COMPRENEZ... ET PUIS SI SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NE DÉROGE PAS AU PRINCIPE DE NOTRE ALLIANCE... ATTENDEZ: JE N'AI PAS FINI, — fit-il au prince André en lui prenant la main. — JE SUPPOSE QUE L'INTERVENTION SERA PLUS FORTE QUE LA NON-INTERVENTION. ET... — Il se tut. — ON NE POURRA PAS IMPUTER A FIN DE NON-RECEVOIR NOTRE

DÉPÊCHE DU 28 NOVEMBRE. VOILA COMMENT TOUT CELA FINIRA.

Il abandonna la main de Bolkonski, donnant ainsi à comprendre qu'il avait maintenant tout dit.

— DEMOSTHÈNES, JE TE RECONNAIS AU CAILLOU QUE TU AS CACHÉ DANS TA BOUCHE D'OR! — dit Bilibine dont la chevelure s'agitait de plaisir.

Tous riaient. Hippolyte riait le plus fort. On voyait qu'il suffoquait, mais il ne pouvait se retenir d'un rire sauvage qui seyait à son visage toujours immobile.

— Voilà, messieurs, — dit Bilibine, — Bolkonski est mon hôte, et ici, à Brünn, je veux le régaler de toutes les distractions possibles de la vie locale. A Vienne ce serait plus facile, mais ici, DANS CE VILAIN TROU MORAVE, c'est plus difficile et je vous demande aide à tous. IL FAUT LUI FAIRE LES HONNEURS DE BRUNN. Vous prenez sur vous le théâtre et la société, et vous, Hippolyte, bien entendu, les femmes.

— Il faut lui montrer Amélie, c'est un charme! fit un *des nôtres* en baisant le bout de ses doigts.

— En général, — dit Bilibine, — il faut ramener ce soldat sanguinaire à des opinions plus humaines.

— Je ne sais pas si je profiterai de votre hospitalité, messieurs, mais maintenant il est temps pour moi de partir — dit Bolkonski en regardant sa montre.

— Où ?

— Chez l'Empereur.

— Oh ! oh ! oh !

— Eh bien, au revoir, Bolkonski.

— Au revoir, prince. Venez donc dîner plus tôt. Nous nous chargeons de vous, — dirent plusieurs voix.

— Quand vous parlerez à l'Empereur, tâchez de louer le plus possible l'ordre aux fournisseurs de denrées et les feuilles de route, — dit Bilibine qui accompagnait Bolkonski dans l'antichambre.

— Je voudrais louer mais je m'en sens incapable, — fit en souriant Bolkonski.

— Mais en général parlez le plus possible. Il a un faible pour les audiences, lui-même n'aime pas parler et, comme vous le verrez, il ne sait pas parler.

A la sortie, l'Empereur Frantz ne fixa que le visage du prince André qui était debout à l'endroit désigné, parmi les officiers autrichiens, et le salua de sa tête longue. Mais après la sortie, l'aide de camp de la veille, avec une politesse extrême, transmit à Bolkonski le désir de l'Empereur de lui donner audience. L'empereur Frantz le reçut debout au milieu du salon. Avant de commencer la conversation, le prince André était frappé de l'air gêné de l'Empereur qui, rougissant, ne savait que dire.

— Dites-moi quand a commencé la bataille ? demanda-t-il hâtivement.

Le prince André répondit. Cette question fut suivie d'autres aussi banales. « Est-ce que Koutouzov se porte bien ? Quand a-t-il quitté Krems ? » etc. L'Empereur parlait d'une telle ton qu'il semblait que son but était seulement de

poser un certain nombre de questions, dont, trop évidemment, les réponses ne pouvaient l'intéresser.

— A quelle heure commença le combat ? — demanda l'Empereur.

— Je ne puis dire à Votre Majesté à quelle heure a commencé la bataille de front, mais à Durenstein, où je me trouvais, l'action commença à six heures du soir, — dit Bolkonski s'animant et supposant même qu'il allait pouvoir faire la description véridique, prête dans son esprit, de tout ce qu'il savait et avait vu. Mais l'Empereur sourit et l'interrompit.

— Combien de milles !

— D'où et jusqu'à quel point, Votre Majesté ?

— De Durenstein à Krems ?

— Trois milles et demi, Votre Majesté.

— Les Français ont quitté la rive gauche ?

— D'après le rapport des éclaireurs, les derniers ont traversé cette nuit sur des radeaux.

— Y a-t-il assez de vivres à Krems ?

— La ville n'est pas pourvue d'une telle quantité...

L'Empereur l'interrompit.

— A quelle heure a été tué le général Schmidt ?

— A sept heures, il me semble.

— A sept heures ? Très triste, très triste.

L'Empereur le remercia et salua. Le prince André sortit, et aussitôt les courtisans firent cercle autour



de lui. De tous côtés, des yeux tendres se posaient sur lui et il n'entendait que des paroles aimables.

L'aide de camp de la veille lui reprochait de ne pas s'être arrêté au palais et lui offrait sa maison. Le ministre de la Guerre s'approcha et le félicita pour la *décoration de Marie-Thérèse du troisième degré* que l'Empereur lui accordait. Le chambellan de l'Impératrice l'invita à passer chez Sa Majesté. L'archiduchesse aussi désirait le voir. Il ne savait à qui répondre et pendant quelques secondes, il s'arrêta pour se ressaisir. L'ambassadeur russe le prit par l'épaule, le conduisit à la fenêtre et se mit à lui parler :

Contrairement aux paroles de Bilibine, la nouvelle qu'il apportait était acceptée avec joie. Une messe d'actions de grâces était ordonnée, Koutouzov était remercié par la grand'croix de Marie-Thérèse, et toute l'armée recevait une récompense. Bolkonski était invité de tous côtés et durant la matinée entière il dut faire visite aux principaux notables autrichiens. Ayant achevé ses visites à cinq heures du soir, le prince André se dirigea vers la maison de Bilibine tout en composant mentalement sa lettre à son père, sur le combat et sur son voyage à Brünn. Près du perron de la maison de Bilibine était une voiture, à demi pleine d'objets différents, et Frantz, le valet de Bilibine, traînant avec peine une valise, parut sur la porte.

Avant d'aller chez Bilibine, le prince André était

entré chez un libraire pour y choisir des livres pour la route et y était resté assez longtemps.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bolkonski.

— ACH, ERLAUCHT ! — répondit Frantz en hissant avec difficulté la valise dans la britchka. — VIER ZIEHEN NOCH WEITER. DER BOSEWITCH IST SCHON WIEDER HINTER UNS HER ! (1)

— Quoi ! qu'est-ce ? — demanda le prince André.

Bilibine sortit à la rencontre de Bolkonski. Son visage, toujours si calme, était ému.

— NON, NON, AVOUEZ QUE C'EST CHARMANT, — dit-il, — CETTE HISTOIRE DU PONT DE THABOR (près de Vienne). ILS L'ONT PASSÉ SANS COUP FÉRIR.

Le prince André ne comprenait rien.

— Mais d'où sortez-vous, pour ignorer ce que savent tous les cochers de la ville ?

— Je viens de chez l'archiduchesse, là-bas, je n'ai entendu parler de rien.

— Et vous n'avez pas remarqué qu'on emballe partout ?

— Non... Mais qu'y a-t-il ? — demanda impatient le prince André.

— Ce qu'il y a ? Il y a que les Français ont traversé le pont que défendait Auersperg. Il n'a pas fait sauter le pont, si bien que Murat court mainte-

(1) Ah ! Votre Excellence, nous partons encore plus loin, le scélérat est sur nos talons.

nant vers Brünn et qu'aujourd'hui ou demain il sera ici.

— Comment ici ? Mais comment n'a-t-on pas fait sauter le pont qui était miné ?

— C'est ce que je vous demande ? Cela personne ne le sait, pas même Bonaparte.

Bolkonski haussa les épaules.

— Mais si le pont est traversé, alors l'armée est perdue, elle sera coupée, — dit-il.

— Précisément, — répondit Bilibine. — Écoutez. Les Français, comme je vous l'ai dit, entrent à Vienne. Tout va très bien. Le lendemain, c'est-à-dire hier, MM. les maréchaux Murat, Lannes et Béliard montent à cheval et vont sur le pont (remarquez que tous trois sont gascons). « Messieurs, dit l'un, vous savez que le pont du Thabor est miné et contre-miné, qu'il y a devant lui une redoutable *tête de pont* et quinze mille hommes avec l'ordre de faire sauter le pont et de nous empêcher de passer. Mais, comme il sera très agréable à l'empereur que nous prenions le pont, allons et à nous trois prenons-le. — « Allons, dirent les autres. » Et ils vont et prennent le pont, le traversent, et maintenant avec toute leur armée ils sont de ce côté du Danube et se dirigent sur nous, sur vous et sur vos nouvelles.

— Ne plaisantez pas, — fit sérieusement et avec tristesse le prince André. Cette nouvelle lui était à la fois pénible et agréable. Aussitôt qu'il sut

cette situation désespérée de l'armée russe, il lui vint en tête qu'à lui, précisément, était réservé de l'en sortir, que c'était pour lui le Toulou qui, d'officier inconnu qu'il était, le mènerait au grand chemin de la gloire. En écoutant Bilibine, il calculait déjà comment, en rejoignant l'armée, il donnerait au Conseil supérieur de la guerre le seul avis qui pût la sauver, et comment on lui confierait la réalisation de ce plan.

— Assez plaisanter, — dit-il.

— Je ne plaisante pas, — continua Bilibine, — i n'y a rien de plus vrai et de plus triste. Ces messieurs arrivent seuls sur le pont, lèvent des mouchoirs blancs et affirment que c'est l'armistice et qu'eux, les maréchaux, viennent pour parler avec le prince Auersperg. L'officier de service les laisse passer en TÊTE DU PONT. Ils lui racontent des milliers de gasconnades, ils disent que la guerre est terminée, que l'empereur Frantz a donné une entrevue à Bonaparte, qu'ils désirent voir le prince Auersperg, etc. L'officier envoie chercher Auersperg. Ces messieurs embrassent les officiers, plaisantent, montent sur les canons et, pendant ce temps-là, le bataillon français entre en catimini sur le pont, renverse dans l'eau les sacs contenant les matériaux inflammables et s'approche de la tête du pont. Enfin, paraît le lieutenant-général lui-même, notre cher prince Auersperg von Mautern : « Cher ennemi ! orgueil de l'armée autri-

chienne, héros de la guerre turque! La guerre est terminée, nous pouvons nous tendre la main.. L'empereur Napoléon brûle du désir de connaître le prince Auersperg. » En un mot, ces messieurs ne sont pas des Gascons pour rien. Ils font tant de compliments à Auersperg, il est si charmé de son intimité établie si vite avec les maréchaux français, il est si aveuglé par les manteaux et les plumes d'autruche de Murat, QU'IL N'Y VOIT QUE DU FEU ET OUBLIE CELUI QU'IL DEVAIT FAIRE SUR L'ENNEMI. (Malgré la vivacité de son discours, Bilibine n'omit pas de s'arrêter après ce *mot* pour permettre au prince de l'apprécier). Le bataillon français, accouru en TÊTE DE PONT, encloue les canons : le pont est pris. Mais ce qu'il y a de mieux, — continua-t-il, rasséréiné par le charme de son propre récit, — c'est que le sergent attaché à ce canon, qui devait donner le signal de l'allumage des mines et faire sauter le pont, ce sergent, voyant les troupes françaises courir sur le pont, voulait déjà tirer, mais Lannes lui retint la main. Le sergent, évidemment plus spirituel que son général s'approcha d'Auersperg et dit : « Prince, on vous trompe, voici les Français. » Murat vit que l'affaire était perdue si on laissait parler le sergent. Avec un étonnement feint (un vrai gascon) il s'adresse à Auersperg : « Je ne reconnais plus la discipline autrichienne, fameuse dans le monde entier ; vous permettez qu'un inférieur vous parle

ainsi ! » C'EST GÉNIAL. LE PRINCE D'AUERSPERG SE PIQUE D'HONNEUR ET FAIT METTRE LE SERGENT AUX ARRÊTS. NON, MAIS AVOUEZ QUE C'EST CHARMANT, TOUTE CETTE HISTOIRE DU PONT DE THABOR. CE N'EST NI BÊTISE, NI LACHETÉ...

— C'EST TRAHISON PEUT-ÊTRE, dit le prince André, en se représentant vivement les capotes grises, les blessures, la fumée de la poudre, le son des canons et la gloire qui l'attend.

— NON PLUS. CELA MET LA COUR DANS DE TROP MAUVAIS DRAPS — continua Bilibine — CE N'EST NI TRAHISON, NI LACHETÉ, NI BÊTISE, C'EST COMME A ULM... — Il s'arrêta et parut chercher l'expression — C'EST... C'EST DU MACK. NOUS SOMMES *mackés*, — conclut-il en sentant qu'il avait dit un mot et un mot neuf qui serait répété. Les plis formés jusqu'ici sur son front se détendirent rapidement en signe de plaisir, et, en souriant un peu, il se mit à examiner ses ongles.

— Où allez-vous ? fit-il tout à coup en s'adressant au prince André qui se levait et se dirigeait vers sa chambre.

— Je pars.

— Où ?

— A l'armée.

— Mais vous vouliez rester encore deux jours.

— Et maintenant je pars tout de suite.

Et le prince André, ayant donné ses ordres pour le départ, se retira dans sa chambre.

— Savez-vous, mon cher, — dit Bilibine en l'y rejoignant, — j'ai pensé à vous. Pourquoi partez-vous? — Et pour prouver l'indiscutabilité de ce qu'il croyait, tous les plis de son visage disparurent.

Le prince André regardait interrogativement son interlocuteur et ne répondait rien.

— Pourquoi partez vous? Je le sais. Vous pensez que votre devoir est de mourir à l'armée qui est maintenant en danger. Je comprends cela, MON CHER, C'EST DE L'HÉROISME.

— Nullement, — dit le prince André.

— Mais vous êtes UN PHILOSOPHE. Soyez-le donc jusqu'au bout, regardez les choses sous un autre aspect et vous verrez que votre devoir, au contraire, est de vous ménager. Laissez cela à ceux qui ne sont bons à rien. On ne vous a pas ordonné de revenir, et d'ici on ne vous a pas laissé partir. Alors vous pouvez rester et partir avec nous où nous entraînera notre malheureux sort. On part, dit-on, à Olmütz, et c'est une ville charmante. Partons tranquillement dans ma voiture.

— Cessez de plaisanter, Bilibine!

— Je vous parle franchement et amicalement. Raisonçons. Où est-ce que vous partez maintenant quand vous pouvez rester ici? De deux choses l'une (sa tempe gauche se plissa): ou vous n'arriverez pas jusqu'à l'armée et la paix sera conclue, ou vous subirez la défaite et la honte avec

toute l'armée de Koutouzov. Et Bilibine se dérida, sentant son dilemme inattaquable.

— Je ne puis pas raisonner sur ce sujet — répondit froidement le prince André. Et à part soi il pensait : « Je pars pour sauver l'armée. »

— MON CHER, VOUS ÊTES UN HÉROS ! dit Bilibine.



### XIII

La nuit même, après avoir pris congé du Ministre de la Guerre, Bolkonski partit rejoindre l'armée sans savoir seulement où il la trouverait, et craignant de tomber sur la route de Krems entre les mains des Français. A Brünn toute le Cour faisait ses malles et expédiait déjà les gros bagages à Olmütz. Près d'Etzelsdorf, le prince André se trouva sur la route où, avec la plus grande hâte et dans la plus grande confusion, s'avancait l'armée russe. La route était si pleine de chariots qu'il était impossible d'aller en voiture. Le prince André demanda un cheval au commandant des Cosaques, et un Cosaque affamé et fatigué, dépassant les fourgons, partit à la recherche du commandant en chef et de sa voiture. Les bruits les plus alarmants couraient sur le sort de l'armée, et le long de la route, la vue de l'armée qui courait en désordre, confirmait ce bruit.

« CETTE ARMÉE RUSSE QUE L'OR DE L'ANGLETERRE

A TRANSPORTÉ DES EXTRÉMITÉS DE L'UNIVERS, NOUS ALLONS LUI FAIRE ÉPROUVER LE MÊME SORT (LE SORT DE L'ARMÉE D'ULM). » Il se rappelait ces paroles de la proclamation de Bonaparte à son armée avant le commencement de la campagne, et elles excitaient en lui de l'étonnement pour le génial héros, un sentiment d'orgueil blessé et l'espoir de la gloire. « Et s'il ne reste qu'à mourir? pensa-t-il. » « Eh bien, s'il le faut, je mourrai aussi bien que les autres. »

Le prince André regardait avec dédain toutes ces longues files de chariots, les parcs d'artillerie et, de nouveau, les fourgons et les chariots de toutes sortes qui se mêlaient, se dépassaient l'un l'autre, et qui, trois ou quatre de front, barraient la route boueuse. De tous côtés, devant et derrière, jusqu'à la portée du son, on entendait le bruit des roues, du roulement des chariots et des affûts, le piétinement des chevaux, les coups de fouet, les cris et les injures des soldats, des brosseurs et des officiers. Le long de la route on voyait sans cesse des chevaux crevés, blessés, des chariots brisés près desquels, dans une attente quelconque, étaient assis des soldats isolés; tantôt des soldats détachés de leurs compagnies se dirigeaient, en groupe, vers les villages voisins, ou traînaient à leur suite des poulets, des moutons, du foin, des sacs pleins de différentes choses. Aux descentes et aux montées la foule devenait plus épaisse, une clameur ininterrompue emplissait l'air. Les soldats, dans la

terre jusqu'aux genoux, maintenaient les affûts et les chariots, les fouets sifflaient, les sabots glissaient, les freins se brisaient et les poitrines se tendaient sous les cris. Les officiers, qui dirigeaient le mouvement, passaient devant et derrière parmi les fourgons. Leurs voix s'entendaient à peine dans le houlement général et l'on voyait à leurs visages qu'ils désespéraient de mettre fin à ce désordre.

« VOILA LA CHÈRE ARMÉE ORTHODOXE, » pensa Bolkonski, se rappelant les paroles de Bilibine.

Désirant demander à l'un de ces hommes où était le commandant en chef, il s'approcha d'un fourgon. Droit devant lui marchait un attelage étrange à un cheval, évidemment arrangé d'une façon primitive par les soldats et qui était quelque chose d'intermédiaire entre un fourgon, un cabriolet et une voiture. L'attelage était conduit par un soldat et sous la capote de cuir, derrière le tablier, était assise une femme tout enveloppée de châles.

Le prince André s'approcha et déjà allait questionner le soldat quand son attention fut attirée par les cris désespérés de la femme assise dans l'attelage. L'officier qui était en tête de la file battait le soldat qui conduisait cette voiture parce qu'il avait voulu dépasser les autres, et le fouet frappait sur le tablier de l'équipage. La femme poussait des cris perçants.

En apercevant le prince André elle avança la

tête au-dessus du tablier et agitant ses mains maigres, débarrassées du châle, cria :

— Monsieur l'aide de camp ! Monsieur l'aide de camp !... Au nom de Dieu... Défendez-nous... Que va-t-il se passer ?... Je suis la femme du médecin du 7<sup>e</sup> régiment de chasseurs. On nous empêche de passer. Nous sommes restés en arrière, nous avons perdu les nôtres...

— Je te mettrai en bouillie ; tourne ! — criait l'officier furieux contre le soldat. — Arrière avec ta grue !

— Monsieur l'aide de camp, défendez-nous ! Que signifie cela ? disait la femme du médecin.

— Laissez passer cette voiture. Ne voyez-vous pas que c'est une femme ? — dit le prince André en s'approchant de l'officier. Celui-ci le regarda sans répondre et se tournant de nouveau vers le soldat :

— Ah ! je te laisserai... Arrière !

— Laissez passer, vous dis-je ! — répéta, les dents serrées, le prince André.

— Et toi, qu'es-tu ? — lui cria soudain l'officier ivre de fureur. — Qu'es-tu, *toi* ? (il appuyait surtout sur le mot *toi*). Es-tu le chef, ici ? C'est moi qui suis le chef ici et non pas toi. Toi, arrière ! — répétait-il. — Je te mettrai en bouillie !

Cette expression plaisait évidemment à l'officier.

— Il a bien arrangé le petit aide de camp, — prononçait une voix derrière lui.

Le prince André vit que l'officier était dans cet

état de fureur sans cause où les hommes ne comprennent pas ce qu'ils disent. Il vit que son intervention en faveur de la femme du médecin qui était dans la voiture était proche de ce qu'il redoutait le plus au monde, du *ridicule*, mais sa nature le conseillait autrement. L'officier achevait à peine les dernières paroles que le prince André, le visage déformé par la colère, s'approchait de lui et levait la *nogaïka*.

— Veuillez laisser passer !

L'officier fit un geste de la main et s'éloigna en toute hâte.

— Ces officiers d'état-major sont cause de tout le désordre, — grogna-t-il, — faites donc comme vous voudrez.

Le prince André, sans lever les yeux, s'éloigna rapidement de la femme du médecin qui l'appelait son sauveur, et, en songeant avec dégoût à tous les détails de cette scène humiliante, il galopa plus loin, vers le village, où, lui avait-on dit, se trouvait le commandant en chef.

Arrivé au village, il descendit de cheval avec l'intention de se reposer au moins le temps de manger quelque chose et de mettre de l'ordre dans les pensées cuisantes qui le tourmentaient.

« C'est une bande de voyous et non une armée, » pensait-il en s'approchant de la fenêtre de la première maison, quand tout à coup une voix connue l'appela.

Il se tourna. A la petite fenêtre s'avancait le joli visage de Nesvitzki. Celui-ci, en mâchant quelque chose dans sa bouche appétissante et agitant les mains, l'appelait vers lui.

— Bolkonski ! Bolkonski ! N'entends-tu pas ? Plus vite ! — criait-il.

Le prince André entra dans la maison où Nesvitzki et un autre aide de camp mangeaient. Ils questionnèrent hâtivement Bolkonski : Ne savait-il rien de nouveau ? Sur leurs visages qu'il connaissait si bien, le prince André lut le trouble et l'inquiétude. Ils étaient particulièrement évidents sur le visage toujours riant de Nesvitzki.

— Où est le commandant en chef ? demanda Bolkonski.

— Ici, dans cette maison, — répondit l'aide de camp en lui en indiquant une.

— Eh bien, est-ce vrai qu'on a capitulé et fait la paix ? — demanda Nesvitzki.

— Je vous le demande. Je ne sais rien, sauf que je suis à grand peine parvenu jusqu'à vous.

— Bah ! chez nous, mon cher, c'est affreux ! Je m'avoue coupable, mon cher, nous nous sommes moqués de Mack et maintenant nous sommes dans une situation bien pire — dit Nesvitzki — Mais assieds-toi, mange quelque chose.

— Maintenant, prince, vous ne trouverez ni chariot, ni rien du tout et votre Piotr, Dieu sait où il se trouve, — fit l'autre aide de camp.

— Où donc est le quartier général ?

— Nous passons la nuit à Znaïm.

— Et moi, — dit Nesvitzki — j'ai chargé tout ce qu'il me faut sur deux chevaux et l'on m'a fait de magnifiques paquets. On peut s'enfuir même à travers les montagnes de la Bohême. Ça va mal, mon cher. Mais qu'as-tu ? Tu es sans doute malade pour trembler ainsi ? — demanda Nesvitzki en remarquant que le prince André tremblait comme s'il eût touché une bouteille de Leyde.

— Ce n'est rien, — répondit le prince André. Il se rappelait à ce moment son altercation avec l'officier à cause de la femme du médecin.

— Que fait ici le commandant en chef ? — demanda-t-il.

— Je n'y comprends rien, — dit Nesvitzki.

— Je comprends une seule chose, que tout est lâche ! lâche ! lâche ! — fit le prince André, et il s'en alla à la maison où logeait le commandant en chef.

Passant devant toute la suite et devant les Cosaques qui parlaient entre eux à voix haute, le prince André entra dans le vestibule de la chambre où se trouvait Koutouzov.

Comme on l'avait dit au prince André, Koutouzov, se trouvait là avec le prince Bagration et Weirother. Weirother était le général autrichien qui remplaçait Schmidt tué. Dans le vestibule, le petit Koslovski était assis sur ses talons devant le

scribe. Le scribe, sur un tonneau renversé, en retenant la manche de son uniforme, écrivait hâtivement. Le visage de Kozlovskī était défait; évidemment lui-même n'avait pas dormi de la nuit. Il regarda le prince André et même ne le salua pas de la tête.

— La deuxième ligne... As-tu écrit? — continuait-il, en dictant au scribe. — Les régiments des grenadiers de Kiew et de Podolie...

— Votre Haute Noblesse, il est impossible de suivre, — prononça peu respectueusement le scribe, en regardant Kozlovskī d'un air de mauvaise humeur.

A ce moment on entendit derrière la porte la voix mécontente et très animée de Koutouzov, interrompue par une autre voix inconnue. Au son de ces voix, à la négligence avec laquelle Kozlovskī le regardait, à l'irrespect du scribe fatigué, à ce fait que le scribe et Kozlovskī étaient assis si près du commandant en chef, à terre, près d'un tonneau, et parce que le cosaque qui tenait les chevaux riait si haut sous les fenêtres de la maison, à tout cela le prince André sentait qu'il avait dû se produire quelque chose d'important et de fâcheux.

Le prince André questionnait Kozlovskī avec instance.

— Tout à l'heure, prince, — dit Kozlovskī — : Disposition pour Bagration.

— Et la capitulation?



— Il n'y en a pas. Les ordres sont donnés pour la bataille.

Le prince André se dirigea vers la porte d'où s'entendaient les voix, mais au moment où il allait l'ouvrir, dans la chambre les voix se turent; la porte s'ouvrit, et Koutouzov, avec son nez d'aigle dans un visage gras, parut sur le seuil. Le prince André était droit devant Koutouzov, mais à l'expression du seul œil intact du commandant en chef, on devinait que les pensées et les soucis l'occupaient si fortement qu'il ne voyait rien devant lui.

Il regardait droit dans le visage de son aide de camp et ne le reconnaissait pas.

— Eh bien, as-tu fini? — demanda-t-il à Kozlovski.

— Tout de suite, votre Haute Excellence.

Bagration, pas encore vieux, maigre, au visage ferme et immobile de type oriental, parut derrière le commandant en chef.

— J'ai l'honneur de me présenter, — répéta assez haut le prince André en tendant l'enveloppe.

— Ah, de Vienne! Bon. Après, après!

Koutouzov sortit sur le perron suivi de Bagration.

— Eh bien, prince, adieu! Que le Christ t'accompagne! — dit-il à Bagration. — Je te bénis pour un grand acte.

Et, tout-à-fait à l'improviste, le visage de Kou-

touzov s'adoucit ; des larmes se montrèrent dans ses yeux. De la main gauche il attira près de lui Bagration, et de la main droite, ornée d'une bague, d'un geste évidemment habituel, il fit sur lui le signe de la croix, puis lui tendit sa joue grasse ; mais Bagration lui baisa le cou.

— Que le Christ t'accompagne ! répéta Koutouzov ; et il se dirigea vers sa voiture. Monte avec moi, — dit-il à Bolkonski.

— Votre Haute Excellence, je voudrais être utile ici ; permettez-moi de rester dans le détachement du prince Bagration.

— Assieds-toi, — dit Koutouzov. Et en remarquant l'hésitation de Bolkonski : — Les bons officiers me sont nécessaires à moi-même.

Ils s'installèrent dans la voiture. Il y eut un silence de quelques minutes.

— Il y aura encore beaucoup d'autres affaires, — fit-il avec une expression sénile de perspicacité, comme s'il comprenait tout ce qui se passait dans l'âme de Bolkonski. — Si demain il ramène la dixième partie de son détachement, j'en remercie Dieu, — ajouta Koutouzov comme se parlant à lui-même.

Le prince André regarda Koutouzov, et, involontairement, à la distance d'une demi-archine lui sautaient aux yeux les cicatrices, soigneusement lavées, sur les tempes de Koutouzov, où la balle d'Izmail lui avait percé le crâne, et son œil perdu.

— Oui, il a le droit de parler si tranquillement de la perte de ces hommes, pensa Bolkonski.

— C'est précisément pourquoi je vous demande de m'envoyer dans ce détachement, — dit-il.

Koutouzov ne répondit pas. Il paraissait avoir oublié déjà ce qu'il venait de dire et se tenait pensif. Au bout de cinq minutes, en se balançant sur les ressorts souples de la voiture, Koutouzov s'adressa au prince André. Sur son visage nulle trace d'émotion. Avec une fine ironie il questionna en détails le prince André sur son entrevue avec l'Empereur, sur les opinions entendues à la cour à propos de l'affaire de Krems et sur quelques connaissances communes.

#### XIV

Le 1<sup>er</sup> novembre Koutouzov reçut d'un de ses éclaireurs un rapport d'après lequel l'armée qu'il commandait était dans une situation presque désespérée. L'éclaireur rapportait que les Français, avec des forces énormes, ayant traversé le pont de Vienne, se dirigeaient sur la ligne de communication de Koutouzov avec les troupes venant de Russie. Si Koutouzov restait à Krems, alors les cent cinquante mille hommes de l'armée de Napoléon lui fermeraient toute issue, entoureraient son armée fatiguée, forte de quarante mille hommes, et il se trouverait dans la situation de Mack sous Ulm. Si Koutouzov se décidait à abandonner la ligne de communication avec les troupes venant de Russie, il devait entrer, sans connaître la route, dans le pays inconnu des montagnes de Bohême et, en se défendant contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre, abandonner tout espoir de

se réunir à Bouksguevden. Si Koutouzov décidait de reculer sur la route de Krems à Olmütz pour se réunir aux troupes venant de la Russie, il risquait d'être devancé sur cette route par les Français qui venaient de traverser le pont à Vienne et, de cette façon, il serait forcé d'accepter la bataille pendant la marche, avec tous les bagages et les fourgons, contre un ennemi trois fois plus nombreux et le cernant de deux côtés. Koutouzov s'arrêta à ce dernier parti.

Les Français, comme l'avait annoncé l'éclaireur, ayant traversé le fleuve à Vienne se dirigeaient à marche forcée sur Znaïm par la route que suivait Koutouzov, et à plus de cent *verstes* au devant de lui. Atteindre Znaïm avant les Français c'était un grand espoir de salut pour l'armée, laisser aux Français le temps d'y parvenir c'était sans nul doute infliger à l'armée une défaite semblable à celle d'Ulm, ou la perte générale. Mais prévenir les Français avec toute l'armée, c'était impossible. La marche des Français, de Vienne à Znaïm, était plus courte et meilleure que celle qu'avaient à parcourir les Russes de Krems à Znaïm.

La nuit même qu'il reçut cette nouvelle, Koutouzov envoya l'avant-garde de Bagration (quatre mille hommes), à droite dans les montagnes, de la route de Krems à Znaïm à celle de Vienne à Znaïm. Bagration devait exécuter cette marche sans s'arrêter, le front sur Vienne et le dos

tourné vers Znaïm et s'il réussissait à prévenir les Français, il devait les retenir le plus longtemps possible. Koutouzov lui-même, avec toute l'armée, allait à Znaïm. Après avoir fait, pendant une nuit orageuse avec des soldats affamés, sans chaussures, et ne sachant pas la route, quarante-cinq verstes à travers les montagnes, en perdant un tiers des retardataires, Bagration sortit d'Hollabrün sur la route de Vienne à Znaïm quelques heures avant les Français qui, de Vienne, s'avançaient sur Hollabrün. Koutouzov devait marcher encore une journée entière avec ses fourgons pour atteindre Znaïm. Aussi, pour sauver l'armée, Bagration devait-il, avec moins de quatre mille soldats affamés et fatigués, retenir pendant vingt-quatre heures toute l'armée ennemie qui allait se rencontrer avec lui à Hollabrün. C'était évidemment impossible. Mais la fortune capricieuse fit possible l'impossible. Le succès de la supercherie grâce à laquelle le pont de Vienne était tombé, sans combat, aux mains des Français, ce succès poussa Murat à essayer de tromper aussi Koutouzov. En rencontrant le faible détachement de Bagration sur la route de Znaïm, Murat crut que c'était toute l'armée de Koutouzov. Afin de l'écraser complètement il voulut attendre les retardataires sur la route de Vienne et, en conséquence, proposa un armistice de trois jours sous condition que les deux armées garderaient leurs positions respec-

tives et ne bougeraient pas. Murat affirmait que des pourparlers de paix étaient déjà engagés et qu'il proposait l'armistice pour éviter une effusion de sang inutile. Le général autrichien, le comte Nostitz, qui était aux avant-postes, crut aux paroles des parlementaires de Murat et recula en découvrant le détachement de Bagration. L'autre parlementaire alla dans la chaîne russe raconter la même nouvelle des pourparlers pacifiques et proposer aux troupes russes trois jours d'armistice. Bagration répondit qu'il ne pouvait ni accepter ni refuser l'armistice et, par un aide de camp, il envoya à Koutouzov un rapport sur la proposition qui lui était faite.

L'armistice était pour Koutouzov le seul moyen de gagner du temps, de donner du repos au détachement fatigué de Bagration, de faire faire aux fourgons et aux bagages (dont le mouvement était caché des Français) au moins une marche de plus vers Znaïm. La proposition d'armistice donnait la seule et inattendue possibilité de sauver l'armée. En recevant cette nouvelle, Koutouzov envoya immédiatement le général aide de camp Witzengerod, au camp ennemi. Witzengerod devait non seulement accepter l'armistice, mais aussi proposer des conditions de capitulation, et pendant ce temps, Koutouzov envoyait ses aides de camp hâter le plus possible le mouvement des fourgons de son armée sur la route de Krems à Znaïm ; seul le deta-

chement harassé et affamé de Bagration devait rester immobile devant l'ennemi huit fois plus fort, en couvrant le mouvement des fourgons et de toute l'armée.

L'espoir de Koutouzov se réalisait, la proposition de capitulation, qui n'obligeait à rien, donnait à une partie des fourgons le temps de passer, et la faute de Murat ne devait pas tarder à se montrer.

Aussitôt que Bonaparte qui se trouvait à Schœnbrün, à vingt-cinq *verstes* d'Hollabrün, reçut le rapport de Murat et le projet d'armistice et de capitulation, il flaira un piège et écrivit à Murat la lettre qui suit :

*Au prince Murat.*

Schœnbrün, 25 brumaire, en 1805.

A huit heures du matin.

IL M'EST IMPOSSIBLE DE TROUVER DES TERMES POUR VOUS EXPRIMER MON MÉCONTENTEMENT. VOUS NE COMMANDEZ QUE MON AVANT-GARDE ET VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT DE FAIRE D'ARMISTICE SANS MON ORDRE. VOUS ME FAITES PERDRE LE FRUIT D'UNE CAMPAGNE. ROMPEZ L'ARMISTICE SUR-LE-CHAMP ET MARCHEZ A L'ENNEMI. VOUS LUI FEREZ DÉCLARER QUE LE GÉNÉRAL QUI A SIGNÉ LA CAPITULATION N'AVAIT PAS LE DROIT DE LE FAIRE, QU'IL N'Y A QUE L'EMPEREUR DE RUSSIE QUI AIT CE DROIT.

TOUTES LES FOIS CEPENDANT QUE L'EMPEREUR DE



RUSSIE RATIFIERAIT LA DITE CONVENTION, JE LA RATIFIERAIS; MAIS CE N'EST QU'UNE RUSE. MARCHEZ, DÉTRUISEZ L'ARMÉE RUSSE... VOUS ÊTES EN POSITION DE PRENDRE SON BAGAGE ET SON ARTILLERIE. L'AIDE DE CAMP DE L'EMPEREUR DE RUSSIE EST UN... LES OFFICIERS NE SONT RIEN QUAND ILS N'ONT PAS DE POUVOIRS; CELUI-CI N'EN AVAIT POINT... LES AUTRICHIENS SE SONT LAISSÉ JOUER POUR LE PASSAGE DU PONT DE VIENNE, VOUS VOUS LAISSEZ JOUER PAR UN AIDE DE CAMP DE L'EMPEREUR.

NAPOLÉON.

L'aide de camp de Bonaparte courait au galop avec cette terrible lettre à Murat. Bonaparte n'ayant pas confiance en ses généraux, lui-même avec toute sa garde se dirigeait vers le champ de bataille, craignant de laisser échapper la victime espérée. Le détachement de quatre mille hommes de Bagration dressait gaiement le feu, se séchait, se chauffait, préparait le gruau, pour la première fois depuis trois jours, et aucun des soldats ne savait ni ne pensait à ce qui l'attendait.

A quatre heures de l'après-midi, le prince André, qui avait réitéré avec instance sa demande à Koutouzov, se présentait chez Bagration. L'aide de camp de Bonaparte n'était pas encore de retour du détachement de Murat et le combat n'était pas encore commencé. Dans le détachement de Bagration on ne savait rien encore de la marche générale des affaires, on causait de la paix, mais sans croire à sa possibilité. On parlait aussi de la bataille, et aussi on la jugeait prochaine. Bagration, qui connaissait Bolkonski pour l'aide de camp favori et de confiance, le reçut avec une distinction et une bienveillance toutes particulières. Il lui expliqua que probablement la bataille aurait lieu aujourd'hui ou demain et il lui laissa toute liberté de se trouver près de lui durant l'action ou à l'arrière-garde pour surveiller l'ordre pendant la retraite, « ce qui était aussi très important. »

— Cependant, l'affaire n'aura sans doute pas lieu aujourd'hui — dit Bagration comme pour rassurer le prince André. « Si c'est un des muscadins de l'état-major envoyé pour recevoir une décoration, alors dans l'arrière-garde il la recevra aussi, et s'il veut être avec moi, soit... Si c'est un brave officier il sera utile, » pensait Bagration. Le prince André ne répondit rien et demanda au prince la permission de parcourir la position et d'examiner la disposition des troupes afin de savoir, en cas d'attaque, où il fallait aller. L'officier de service, un bel homme mis avec élégance, un diamant à l'index, et qui parlait mal — mais très volontiers — le français, s'offrit à conduire le prince André.

De tous côtés l'on voyait des officiers mouillés, aux visages tristes, qui avaient l'air de chercher quelque chose, et des soldats qui traînaient, du village, des portes, des bancs, des claies.

— Voilà, prince, nous ne pouvons nous débarrasser de ces gens — dit l'officier en désignant ces hommes. — Les commandants sont trop faibles. Et tenez, — il montrait la tente d'un vivandier — ils s'attroupent ici et y passent tout leur temps. Ce matin je les ai tous chassés, et vous voyez, de nouveau elle est pleine. Il faut s'approcher, prince, et les chasser, c'est l'affaire d'un moment.

— Rentrons, je prendrai du fromage et du pain, — dit le prince André qui n'avait pas encore réussi à se restaurer.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit, prince, je vous aurais offert mon hospitalité.

Ils descendirent de cheval et entrèrent dans la tente du vivandier. Quelques officiers aux visages rouges et fatigués étaient assis devant les tables et mangeaient et buvaient.

— Mais qu'est-ce donc, messieurs, — fit l'officier d'état-major du ton de reproche de quelqu'un qui a déjà répété plusieurs fois la même chose. — On ne peut pas s'absenter ainsi. Le prince a ordonné que personne ne soit là. Ainsi vous, monsieur le capitaine en second, — fit-il à un officier d'artillerie, petit, sale, maigre, qui, sans bottes (il les avait données au vivandier pour les faire sécher), seulement en chaussettes, se levait devant les nouveaux venus en souriant avec quelque gêne.

— Eh bien, capitaine Touchine, comment n'avez-vous pas honte? — continuait l'officier d'état-major. — Il me semble que vous, en qualité d'artilleur, devriez montrer l'exemple et vous êtes là, sans bottes. On sonnera l'alarme, vous serez très bien sans chaussures (l'officier d'état-major sourit). Veuillez aller à vos postes, messieurs, tous, tous, — ajouta-t-il d'un ton autoritaire.

Le prince André sourit involontairement en regardant le capitaine en second Touchine. Sans rien dire, en souriant, Touchine, sautant d'un pied sur l'autre, regardait interrogativement, de ses grands

yeux intelligents et bons, tantôt le prince André, tantôt l'officier d'état-major.

— Les soldats disent que déchaussé c'est plus commode, — dit le capitaine Touchine en souriant timidement et avec le désir évident de dissimuler sa gêne sous un ton plaisant.

Mais il n'avait pas encore achevé qu'il sentait que sa plaisanterie n'était pas acceptée et qu'elle n'était pas fameuse. Il était confus.

— Veuillez vous retirer, — dit l'officier d'état-major en tâchant de conserver un ton sérieux.

Le prince André regarda encore une fois la petite figure de l'artilleur. Il y avait en elle quelque chose de particulier, pas du tout militaire, un peu comique, mais très attrayant.

L'officier d'état-major et le prince André remon-  
tèrent à cheval et s'éloignèrent.

En sortant du village, en dépassant et croisant des soldats de diverses armes, ils remarquèrent à gauche les fortifications couvertes de glaise fraîche, rouge, récemment construites; quelques bataillons de soldats, en bras de chemise malgré le vent froid, se mouvaient sur les retranchements comme des fourmis blanches; du rempart, des mains invisibles lançaient sans cesse des pelletées de glaise rouge. Ils s'approchèrent du retranchement, l'examinèrent et partirent plus loin. Derrière le retranchement même, ils aperçurent quelques dizaines de soldats qui se succédaient sans

cesse et descendaient du retranchement. Ils durent se boucher le nez et activer leurs chevaux pour sortir au plus vite de cette atmosphère pestilentielle.

— VOILA L'AGRÈMENT DES CAMPS, MONSIEUR LE PRINCE, — dit l'officier de service. Ils s'éloignèrent en face, sur la montagne. De là on apercevait les Français. Le prince André s'arrêta et se mit à observer.

— Notre batterie est disposée ici, — dit l'officier d'état-major en désignant le point culminant, — c'est la batterie de ce même original qui était assis sans bottes. De là on voit tout, allons, prince.

— Je vous remercie beaucoup, maintenant j'irai seul, — dit le prince André qui voulait se débarrasser de l'officier d'état-major; — ne vous inquiétez pas s'il vous plaît.

L'officier s'éloigna, le prince André resta seul.

Plus il approchait de l'ennemi, plus l'aspect des troupes devenait ordonné et gai. C'était au détachement devant Znaïm que parcourait le matin le prince André, et qui était à dix *verstes* des Français, que règnaient le plus de désordre et de tristesse. A Grount on sentait aussi un trouble quelconque et la peur de quelque chose. Mais plus le prince André s'approchait de la chaîne des Français, plus l'aspect de nos troupes était assuré. Les soldats, en capotes, étaient en rangs et sous-officiers et capitaine comptaient leurs hommes

en poussant du doigt dans la poitrine celui qui était trop en avant et lui ordonnant de lever la main. Les soldats, dispersés dans les alentours, traînaient du bois et des broussailles et construisaient des baraques en riant et en causant gaiement ; près des feux, quelques-uns, habillés ou tout nus réparaient leurs bottes et leurs capotes ou faisaient sécher leurs chemises et leurs caleçons. Ils se pressaient autour des marmites et des cuisiniers. Dans une compagnie le souper était prêt et les soldats suivaient d'un œil avide la marmite fumante et attendaient l'approbation de l'officier, assis sur une poutre, devant la tente, et à qui le soldat de service avait apporté le rata à goûter.

Dans une autre compagnie plus heureuse, car toutes n'avaient pas de l'eau-de-vie, les soldats étaient groupés en foule autour d'un sergent-major grêlé, aux larges épaules, qui, en penchant un petit tonneau, emplissait les bidons qu'on passait l'un après l'autre. Les soldats, avec des visages pieux, approchaient leurs lèvres des bidons, les penchaient, puis s'en rinçant la bouche et s'essuyant avec la manche de leurs capotes, avec un air joyeux s'éloignaient du sergent-major. Toutes les physionomies étaient calmes, comme si tout cela se fût passé non en vue de l'ennemi, avant la bataille où la moitié du détachement devait périr, mais quelque part en Russie, en attendant le repos. Après avoir traversé le régiment des chas-

seurs, les rangs des grenadiers de Kiev, tous braves, occupés de mêmes soins pacifiques, le prince André, non loin du haut baraquement du commandant du régiment, qui se distinguait parmi les autres, rencontra un petit détachement de grenadiers devant qui était couché un homme nu. Deux soldats le tenaient et deux autres frappaient régulièrement le dos nu avec des baguettes flexibles. La victime poussait des cris déchirants. Un gros major marchait devant le front et, sans faire attention aux cris, répétait sans cesse :

— Pour un soldat, c'est honteux de voler. Le soldat doit être honnête, noble et courageux et s'il vole chez son camarade, alors il n'a pas d'honneur, c'est une canaille. Encore, encore !

Et en entendant « encore » les coups flexibles et les cris désespérés, non feints, redoublaient.

— Encore ! Encore ! répétait le major.

Un jeune officier, avec une expression d'étonnement et de souffrance, s'éloigna du soldat puni et se tourna avec un air interrogateur vers l'aide de camp qui passait.

Le prince André, arrivé à l'avant-poste, passa par le front. Notre ligne et celle des ennemis étaient, aux flancs droit et gauche, loin l'une de l'autre, mais au milieu, à l'endroit où le matin étaient passés les parlementaires, les lignes se rapprochaient tellement qu'on pouvait voir les visages des uns et des autres et se causer. Outre les



soldats qui occupaient la ligne, à cet endroit, des deux côtés, il y avait beaucoup de curieux qui regardaient en souriant ces ennemis si étranges pour eux. De bonne heure, malgré la défense d'approcher de la ligne, le chef ne pouvait se débarrasser des curieux. Les soldats qui formaient la ligne, comme des hommes qui montrent quelque chose de rare, ne regardaient déjà plus les Français mais faisaient leurs remarques sur les badauds et attendaient impatiemment la relevée. Le prince André s'arrêta pour regarder les Français.

— Regarde, regarde, dit un soldat à son camarade en montrant un mousquetaire russe qui, avec un officier, s'approchait de la ligne et parlait rapidement et avec feu à un grenadier français.

— Comme il parle! comme il parle! même le Français ne peut l'attraper. Eh bien, toi, Sidorov!

— Attends, j'irai écouter. Ah! comme il parle bien! déclara Sidorov qui avait la réputation de parler très bien le français.

Le soldat que les rieurs désignaient était Dolokhov. Le prince André le reconnut et s'arrêta pour écouter sa conversation. Dolokhov était venu avec son capitaine dans la ligne du flanc gauche où se trouvait son régiment.

— Eh bien, encore, encore! encourageait le capitaine en s'inclinant et tâchant de ne pas laisser échapper un seul mot, bien qu'incompréhensible

pour lui. — S'il vous plait, plus vite, Et bien, que dit-il?

Dolokhov ne répondit pas au capitaine; il menait une discussion très chaude avec le grenadier français. Naturellement il parlait de la campagne. Le Français, confondant les Russes avec les Autrichiens, voulait prouver que les Russes s'étaient rendus et s'enfuyaient depuis Ulm. Dolokhov prouvait que les Russes ne s'étaient pas rendus et avaient toujours battu l'ennemi.

— On a ordonné de vous chasser d'ici et nous vous chasserons, — disait Dolokhov.

— Tâchez seulement de veiller à ne pas être pris avec tous vos Cosaques, — répondait le grenadier français.

Les spectateurs et les auditeurs français riaient.

— ON VOUS FERA DANSER comme vous avez dansé avec Souvorov, — dit Dolokhov.

— QU'EST-CE QU'IL CHANTE? — fit un Français.

— DE L'HISTOIRE ANCIENNE, — prononça un autre pensant qu'il s'agissait d'une guerre lointaine. — L'EMPEREUR VA LUI FAIRE VOIR, A VOTRE SOVARA COMME AUX AUTRES...

— Bonaparte... commença Dolokhov, mais le Français l'interrompit.

— Il n'y a pas Bonaparte. Il y a l'empereur! *Sacré nom...* cria-t-il avec colère.

— Que le diable l'emporte, votre empereur! Et Dolokhov proféra en russe de grossières in-

pires soldatesques, et, prenant son fusil, s'éloigna.

— Allons, Ivan Loukitch, — dit-il au capitaine.

— Voilà, c'est à la française — dirent des soldats de la ligne. — Eh bien, toi, Sidorov ?

Sidorov cligna des yeux et en s'adressant au Français se mit à prononcer rapidement des paroles incompréhensibles : kapi, mala, tafa, saji, mouter kaska... bafouillait-il en tâchant de donner à sa voix des intonations expressives.

— Oh, oh! ah, ah, iou, iou — retentit parmi les soldats un tel éclat de rire joyeux qu'il se communiqua spontanément à travers la ligne jusqu'aux Français, si bien qu'après cela il fallait, semble-t-il, décharger les fusils, faire sauter les cartouches et retourner au plus vite chacun chez soi. Mais les fusils restèrent chargés, les meurtrières, les maisons et des retranchements regardaient aussi menaçants qu'avant, et comme avant, les canons enlevés de leurs avant-trains restaient braqués les uns contre les autres.

## XVI

Après avoir parcouru toute la ligne des troupes, depuis le flanc droit jusqu'au flanc gauche, le prince André monta à cette batterie d'où, au dire de l'officier, l'on voyait tout le champ. Là il descendit de cheval, s'arrêta près de l'un des quatre canons enlevés de leurs avant-trains qui était au bout. Devant le canon marchait une sentinelle d'artillerie qui voulait saluer l'officier, mais sur un signe de celui-ci, elle continua sa marche monotone, régulière.

Derrière les canons se trouvaient les avant-trains et derrière encore, les chevaux et les bûchers des artilleurs. A gauche, non loin du dernier canon, était une petite hutte récemment construite d'où l'on entendait les voix animées des officiers.

En effet, de la batterie, la vue s'ouvrait sur la disposition de presque toutes les troupes russes et de la plupart des troupes ennemies. Juste en face

de la batterie, le village Schœngraben se montrait à l'horizon, sur les collines. Plus à gauche et à droite, on pouvait distinguer, en trois endroits, parmi la fumée de leurs bûchers, des masses de troupes françaises dont la plupart se trouvaient évidemment dans le village même et derrière la montagne. Plus à gauche du village, se montrait dans la fumée quelque chose de semblable à une batterie, mais à l'œil nu on ne pouvait bien distinguer. Notre flanc droit était échelonné sur une hauteur assez raide qui dominait la position des Français. Notre infanterie était disposée sur cette hauteur et l'extrémité même était occupée par les dragons. Au centre, à la batterie de Touchine d'où le prince André examinait les positions, la descente était plus douce et menait droit au ruisseau qui nous séparait de Schœngraben. A gauche, nos troupes se trouvaient proches de la forêt où l'on remarquait les bûchers de notre infanterie qui coupait du bois. La ligne française était plus large que la nôtre et il était clair que les Français pouvaient facilement nous entourer des deux côtés. Derrière notre position, un précipice abrupt et profond rendait difficile le recul de l'artillerie et de la cavalerie. Le prince André, appuyé sur le canon, avait tiré son portefeuille et traçait pour lui-même le plan de la disposition des troupes. A deux endroits, il fit une note au crayon dans l'intention de la communiquer à Bagration. Il

pensait : 1° masser toute l'artillerie au centre ; 2°, faire tourner la cavalerie de l'autre côté des ravins. Le prince André, qui se trouvait toujours près du général en chef, suivait le mouvement des masses, les dispositions générales et s'occupait de la description historique des combats. Aussi, malgré lui, ne calculait-il qu'en traits généraux la marche des opérations futures. Il envisageait les grandes hypothèses de la façon suivante : « Si l'ennemi commence l'attaque au flanc droit, — se disait-il, — les régiments des grenadiers de Kiev et des chasseurs de Podolie devront défendre leurs positions jusqu'à ce que les réserves du centre viennent à eux. Dans ce cas, les dragons pourront se jeter sur le flanc et le repousser. Si l'attaque a lieu au centre, nous plaçons sur cette hauteur la batterie centrale et, sous sa couverture, nous replions le flanc gauche et reculons par échelons jusqu'aux ravins. » Tout le temps qu'il était à la batterie, sur le canon, il entendait les voix des officiers qui parlaient dans la hutte, mais, comme il arrive souvent, il ne comprenait pas un seul mot de ce qu'ils disaient. Tout à coup, de la hutte, le son d'une voix le frappa par tant de sincérité que, malgré lui, il se mit à écouter. ✓

— Non, mon cher, — disait une voix agréable, et qui semblait déjà connue au prince André, — je dis que s'il était possible de savoir ce qu'il y aura après la mort, alors aucun de nous n'aurait peur.

de la mort. Oui, c'est comme ça, mon cher.

Une autre voix plus jeune l'interrompt.

— Mais peur ou non, ça viendra quand même.

— Et malgré tout on a peur ! Eh ! vous, les savants, — dit une troisième voix forte en interrompant les deux premiers. — C'est ça, vous autres, les artilleurs, vous êtes très savants parce que vous pouvez amener avec vous l'eau-de-vie, les hors-d'œuvre, tout. Et le possesseur de la voix puissante, évidemment un officier d'infanterie, se mit à rire.

— Quand même on a peur, — continuait la première voix connue. — On a peur de l'incertain, voilà. On a beau dire que l'âme ira au ciel... Nous savons donc qu'il n'y a pas de ciel mais une atmosphère...

De nouveau, la voix puissante interrompait l'artilleur.

— Eh bien, régalez-nous donc de votre eau-de-vie aromatique, Touchine.

— « Ah ! c'est le même capitaine qui était sans bottes chez le vivandier », pensa le prince André, en reconnaissant avec plaisir la voix agréable qui philosophait.

— De l'eau-de-vie, ça va, — dit Touchine. — Et quand même comprendre la vie future... Il n'acheva pas. A ce moment, un sifflement de plus en plus rapproché, de plus en plus rapide, de plus en plus clair, glissa dans l'air

et un obus, comme s'il n'avait pas dit tout ce qu'il fallait, avec une force extraordinaire s'enfonçait dans le sol, non loin de la hutte et faisait voler la terre autour de lui. Le sol trembla sous ce coup formidable. Au même instant, le petit Touchine, la pipe de côté, s'élançait de la hutte avant tous. Son visage bon, intelligent, était un peu pâle. Derrière lui, sortit le possesseur de la voix puissante, un fringant officier d'infanterie. Il courut vers sa compagnie en se boutonnant en route.



## XVII

Le prince André, à cheval, s'arrêta sur la batterie et regarda la fumée du canon d'où était venu le projectile. Ses yeux parcouraient le vaste horizon. Il ne vit qu'une chose : que les masses de Français tout à l'heure immobiles se mouvaient, et qu'à gauche il y avait en effet une batterie. La fumée n'était pas encore dissipée au-dessus d'elle. Deux cavaliers français, probablement deux aides de camp, galopaient sur la montagne. Du pied de la montagne, sans doute pour augmenter les forces, s'avancait une petite colonne ennemie qu'on distinguait nettement. La fumée du premier coup n'était pas encore dissipée, qu'une autre se montrait et qu'un second coup éclatait. La bataille commençait. Le prince André fit volte-face et partit au galop à Grount, rejoindre le prince Bagration. Derrière lui, il entendait la canonnade qui devenait plus fréquente et plus forte. Les nôtres

commençaient à répondre. Des coups de fusil retentissaient en bas, à l'endroit où étaient les parlementaires.

Lemarrois, avec la lettre sévère de Bonaparte, venait d'arriver chez Murat, et Murat, vexé et désireux de réparer sa faute, faisait aussitôt mouvoir ses troupes sur le centre pour entourer les deux flancs, espérant qu'avant le soir et avant l'arrivée de l'Empereur, il écraserait le petit détachement qui était devant lui.

« Ça commence ! voilà ! » pensa le prince André en sentant le sang affluer plus souvent à son cœur. « Mais, où ? Comment trouverai-je mon Toulon ? »

En passant devant ces mêmes compagnies qui, un quart d'heure avant, mangeaient du gruau et buvaient de l'eau-de-vie, il voyait partout les mêmes mouvements rapides des soldats qui s'installaient et choisissaient leurs fusils, et sur tous les visages rayonnait la même animation qui était dans son cœur. « C'est commencé ! Voilà ! C'est terrible et gai ! » semblait dire le visage de chaque soldat ou officier.

Encore, avant d'arriver au retranchement qu'on bâtissait, il aperçut dans la lumière du soir d'un jour sombre d'automne, un cavalier qui avançait à sa rencontre. Ce cavalier en *bourka* (1), monté sur un cheval blanc, n'était autre que le prince

(1) Pelisse courte de peau d'agneau.

Bagration. Le prince André fit halte en l'attendant. Le prince Bagration arrêta son cheval et, en reconnaissant le prince André, le salua de la tête. Il continuait à regarder en avant, pendant que le prince André lui racontait ce qu'il avait vu.

L'expression : « Voilà ! c'est commencé ! c'est ça ! » était aussi sur le visage mat, brun, du prince Bagration dont les yeux étaient demi ouverts, vagues, comme s'il n'avait pas bien dormi. Le prince André fixait ce visage immobile avec une curiosité inquiète ; il voulait savoir si cet homme pensait et sentait et ce qu'il pensait et sentait en ce moment. « En général, y-a-t-il quelque chose derrière ce visage immobile ? » se demandait le prince André en le regardant. Le prince Bagration inclina la tête en signe d'acquiescement aux paroles du prince André et dit : « Bon », avec une expression signifiant que tout ce qui s'était passé et qu'on lui communiquait était précisément ce qu'il avait prévu.

Le prince André, essoufflé par le galop rapide, causait très vite. Le prince Bagration, avec son accent oriental, parlait avec une lenteur particulière comme s'il ne jugeait pas avoir à se hâter. Cependant, il fit galoper son cheval du côté de la batterie de Touchine. Le prince André se joignit aux officiers de la suite. Il y avait : l'officier de la suite, l'aide de camp personnel du prince,

Jerkov, l'ordonnance, l'officier d'état-major de service sur un beau cheval anglais, et un fonctionnaire civil, un auditeur, qui, par curiosité, avait demandé la permission d'assister à la bataille. L'auditeur, un monsieur très gros, avec un visage replet, un sourire joyeux, naïf, regardait tout alentour en sautillant sur son cheval; dans son pardessus de camelot, il ressortait étrangement parmi les hussards, les cosaques et les aides de camp.

— Voilà, il veut voir la bataille, — dit Jerkov à Bolkonski en lui désignant l'auditeur, et il a déjà mal au creux de l'estomac.

— Eh bien, assez, — prononça l'auditeur avec un sourire brillant, naïf et en même temps rusé, comme s'il était flatté d'être l'objet des plaisanteries de Jerkov et comme s'il s'efforçait de paraître plus bête qu'il ne l'était réellement.

— TRÈS DROLE, MON MONSIEUR PRINCE, — dit l'officier d'état-major de service. (Il se rappelait qu'en français le titre *prince* se place particulièrement, mais il ne pouvait tomber juste.) A ce moment, tous approchaient déjà de la batterie de Touchine; un boulet tombait devant eux.

— Qu'est-ce qui vient de tomber? — demanda l'auditeur en souriant naïvement.

— Les galettes françaises, — dit Jerkov.

— Alors, c'est avec cela qu'on tue? — demanda l'auditeur. — Oh! quelle horreur! — Et il semblait rayonnant de plaisir. A peine achevait-il de parler

que de nouveau éclatait, à l'improviste, un horrible sifflement qui se terminait soudain par un coup sur quelque chose de liquide, et vlan ! le cosaque qui était un peu à droite et derrière l'auditeur roulait à terre avec son cheval. Jerkov et l'officier de service se penchèrent sur leurs selles et tournèrent les chevaux. L'auditeur s'arrêta en face du cosaque et le regarda avec une curieuse attention. Le cosaque était tué et le cheval se débattait encore.

Le prince Bagration se tourna, cligna des yeux et, voyant la cause du trouble, se détournait indifférent, avec l'air de dire : « Pourquoi s'occuper de telles bêtises ? » Il arrêta son cheval par le procédé des bons cavaliers, se pencha un peu en avant et dégagea son épée accrochée à sa *bourka*. L'épée était ancienne, différente de celles qu'on portait alors. Le prince André se rappela avoir entendu dire que Souvorov, en Italie, avait fait cadeau de son épée à Bagration, et ce souvenir, en ce moment, lui fut particulièrement agréable. Ils s'approchèrent de cette même batterie près de laquelle Bolkonski avait examiné le champ de bataille.

— A qui cette compagnie ? — demanda le prince Bagration à l'artificier de garde qui se tenait près des caissons.

Il demandait : A qui cette compagnie ? mais en réalité, il avait l'air de demander : N'avez-vous pas peur ici ? Et l'artificier comprit cela.

— C'est la compagnie du capitaine Touchine, Votre Excellence! — fit en se dressant et d'une voix gaie, un artificier roux au visage couvert de rousseurs.

— C'est ça, c'est ça. — dit Bagration, et en calculant quelque chose, il parcourut les avant-trains jusqu'au dernier canon. Pendant qu'il s'avancait, de ce canon éclata un coup qui l'étourdit, lui et sa suite, et, dans la fumée qui tout à coup enveloppait le canon, l'on voyait des artilleurs qui saisissaient le canon et faisaient tous leurs efforts pour le remettre en place. Un haut soldat aux larges épaules, le n° 1, tenait le refouloir et, les jambes largement écartées, reculait vers la roue. Le n° 2, d'une main tremblante, mettait la charge dans la bouche du canon. Un petit homme trapu, l'officier Touchine, en trébuchant contre l'affût courait en avant; il ne remarquait pas le général et regardait en s'abritant les yeux avec la main.

— Ajoute encore deux lignes, alors ce sera juste — cria-t-il de sa voix menue en essayant de lui donner une gravité qui n'allait pas à sa personne. — Deux! grinça-t-il. — Feu, Medvédev!

Bagration appela l'officier. Touchine, d'un mouvement timide et gauche, point du tout comme saluent les militaires, mais plutôt comme les prêtres bénissent, s'approcha du général en posant trois doigts sur la visière. Bien que ses canons fussent destinés à tirer en terrain creux, Touchine en-

voyait des bombes incandescentes au village Schœngraben qu'on voyait devant et où les Français s'avançaient par grandes masses.

Personne n'avait dit à Touchine où et avec quoi tirer, mais lui, prenant conseil du sergent-major Zakhartchenko qu'il avait en grande estime, avait décidé qu'il serait bien d'enflammer le village. « Bon ! » dit Bagration en réponse au rapport de l'officier ; et, comme s'il calculait quelque chose, il se mit à examiner tout le champ de bataille qui s'ouvrait devant lui. Les Français s'approchaient le plus près du côté droit. Du bas de la côte où se trouvait le régiment de Kiev, dans le creux de la rivière, on entendait un grondement prolongé de fusils qui saisissait le cœur, et beaucoup plus à droite, derrière les dragons, l'officier de la suite montra au prince une colonne de Français qui tournaient notre flanc. À gauche l'horizon était borné par une forêt voisine. Le prince Bagration donna l'ordre aux deux bataillons du centre d'aller renforcer la droite. L'officier de la suite osa objecter au prince qu'après le départ de ces bataillons les canons resteraient sans couverture. Le prince Bagration se tourna vers lui et le regarda en silence, avec des yeux vagues. L'observation de l'officier de la suite semblait au prince André juste et indiscutable. Mais à ce moment, l'aide de camp du commandant du régiment qui était dans le creux arrivait avec la nouvelle que

d'énormes masses de Français s'avançaient par la plaine, que le régiment était dispersé et reculait vers les grenadiers de Kiev. Le prince Bagration inclina la tête en signe d'approbation et de consentement.

Il se dirigea au pas vers la droite et envoya l'aide de camp aux dragons avec l'ordre d'attaquer les Français. Mais l'aide de camp envoyé là-bas revenait au bout d'une demi-heure et annonçait que le commandant du régiment des dragons avait déjà reculé derrière le ravin, car une terrible canonnade était dirigée contre lui et il perdait en vain des soldats ; c'est pourquoi il avait donné l'ordre aux tirailleurs de descendre de cheval et de s'enfuir dans la forêt.

— Bon ! — dit Bagration. Pendant qu'ils s'éloignaient de la batterie vers la gauche, des coups résonnaient aussi dans la forêt et, comme la distance jusqu'au flanc gauche était trop grande pour qu'il réussit à arriver à temps, le prince Bagration y envoya Jerkov pour dire au général en chef, celui même qui à Braunau, présentait le régiment à Koutouzov, de reculer le plus rapidement possible derrière le ravin, puisque le flanc droit ne pourrait sans doute retenir longtemps l'ennemi. Et l'on oublia Touchine et le bataillon qui le couvrait. Le prince André écoutait très attentivement les conversations du prince Bagration avec les chefs et les ordres qu'il donnait, et, à son



grand étonnement, il remarquait qu'en réalité on ne donnait aucun ordre et que le prince Bagration tâchait seulement de donner à tout ce qui se faisait par nécessité, par hasard et par la volonté des chefs particuliers, l'apparence d'actes accomplis sinon par son ordre, du moins d'accord avec ses intentions. Grâce au tact que montrait le prince Bagration, le prince André remarquait que, malgré ce hasard des événements et leur indépendance de la volonté du chef, sa présence faisait beaucoup. Les chefs qui s'approchaient de Bagration avec des visages défaits, se rassérénaient, les soldats et les officiers le saluaient joyeusement, s'animaient en sa présence et, devant lui, exaltaient visiblement leur courage.

## XVIII

Parvenu au point culminant de notre flanc droit, le prince Bagration commença à descendre au bas, où résonnait un feu roulant et où l'on ne voyait rien à cause de la fumée de la poudre. Plus ils s'approchaient de la plaine, moins on voyait, mais plus sensible devenait la proximité du vrai champ de bataille. Ils commencèrent à rencontrer des blessés, deux soldats trainés sous les bras ; l'un avait la tête nue, ensanglantée. Il râlait et vomissait, évidemment la balle lui avait frappé la bouche ou la gorge ; l'autre marchait bravement, seul, sans fusil, criait fort et agitait le bras où il avait une blessure fraîche d'où le sang coulait sur sa capote comme d'une bouteille. Son visage semblait plus effrayé que souffrant. Il avait été blessé une minute avant. Traversant la route ils commencèrent à descendre tout droit et sur la pente, ils remarquèrent quelques hommes couchés. Ils

rencontrèrent une foule de soldats, quelques-uns parmi eux n'étaient pas blessés. Les soldats gravissaient la montée en respirant avec peine, et malgré la présence du général, ils causaient haut en agitant les mains. Devant, dans la fumée, on voyait déjà les capotes grises alignées et l'officier, en apercevant Bagration, accourut, avec des cris, derrière les soldats qui montaient en foule, il exigeait d'eux qu'ils retournassent. Bagration s'approchait du rang où, par-ci par-là, craquaient rapidement des coups qui étouffaient les conversations et les cris du commandant. L'air était tout imprégné de la fumée de la poudre. Les visages des soldats tout noirs de poudre étaient très animés. Les uns, avec des baguettes, nettoyaient les fusils, d'autres versaient de la poudre dans le bassinet, sortaient les cartouches de leur sac, d'autres tiraient. Mais sur qui tiraient-ils ? on ne le voyait pas à cause de la fumée de la poudre que le vent n'emportait pas. L'on entendait assez souvent les sons agréables d'un bourdonnement ou d'un sifflement.

— « Qu'est-ce cela ? pensa le prince André en s'approchant de cette foule de soldats. Ce ne peut être une attaque puisqu'ils n'avancent pas. Ce ne peut être le carré, ils ne sont pas disposés comme il faut. »

Un vieillard maigre, d'aspect chétif, le commandant du régiment, avec un sourire agréable, les paupières fermant plus qu'à moitié ses yeux

de vieillard, ce qui lui donnait l'air très doux, s'approcha du prince Bagration et le reçut comme un hôte reçoit un visiteur très cher. Il rapporta au prince Bagration que les Français avaient dirigé une attaque de cavalerie contre un régiment ; « que cette attaque avait été repoussée, mais que la moitié de ses soldats avaient péri. » Le commandant du régiment disait que l'attaque était repoussée en appliquant ce terme militaire à ce qui se passait dans son régiment, mais en réalité, lui-même ne savait pas ce qu'avaient fait en cette demi-heure les troupes à lui confiées, et il ne pouvait dire avec certitude si l'attaque était repoussée ou si son régiment avait été écrasé. Il savait seulement qu'au début, des boulets et des obus avaient volé sur tout son régiment et tué des hommes, qu'ensuite quelqu'un avait crié : « Cavalerie ! » et que les nôtres avaient commencé à tirer. Et ils tiraient jusqu'ici et déjà non plus sur la cavalerie qui s'était éloignée mais sur les fantassins français qui, à ce moment, dans la plaine, tiraient sur les nôtres. Le prince Bagration inclina la tête en signe que tout était tel qu'il le désirait et supposait. Il s'adressa à l'aide de camp et lui demanda d'envoyer de la montagne deux bataillons du 6<sup>e</sup> chasseurs, devant lequel ils venaient de passer. Le prince André fut frappé alors du changement qui s'était produit dans le visage du prince Bagration. Son visage exprimait cette décision concentrée et heu-

reuse de l'homme qui, par une journée chaude, est prêt à se jeter à l'eau et fait ses derniers préparatifs. Il n'avait plus ni ses yeux endormis, vagues, ni l'air fin, profondément sage. Ses yeux d'épervier, ronds, résolus, regardaient en avant avec quelque solennité et quelque mépris, en apparence ne s'arrêtant sur rien, bien qu'en ce mouvement subsistât la lenteur et la régularité anciennes.

Le chef du régiment s'adressa au prince Bagration en le suppliant de s'éloigner de cet endroit trop dangereux.

— Je vous supplie, Votre Excellence, au nom de Dieu, — disait-il en regardant pour trouver aide parmi les officiers de la suite qui se détournaient de lui. « Voilà ? Veuillez regarder ! » Il lui faisait remarquer les balles qui sans cesse bourdonnaient, chantaient et sifflaient autour d'eux. Il parlait d'un ton de prière et de reproche, comme un charpentier qui dit à son patron qui prend la hache : « Nous autres, nous y sommes habitués, mais vous, vous attraperez des durillons aux mains. » Il parlait comme si ces balles ne pouvaient le tuer lui-même, et ses yeux demi-fermés donnaient à ses paroles quelque chose d'encore plus persuasif. L'officier d'état-major joignit ses exhortations à celles du chef du régiment, mais le prince Bagration ne lui répondit pas et ordonna seulement de cesser de tirer

et de s'arranger pour donner de la place au 2<sup>e</sup> bataillon qui s'approchait. Pendant qu'ils parlaient, les nuages de fumée que le vent faisait osciller de droite à gauche et qui cachaient la vallée et la montagne d'en face couverte de Français en marche, s'ouvraient devant eux comme poussés par une main invisible. Tous les yeux se fixaient involontairement sur cette colonne française qui s'avancait vers nous en serpentant sur les gradins du pays.

On pouvait déjà distinguer le bonnet à poil des soldats ; on pouvait déjà discerner les officiers des soldats ; on voyait déjà le drapeau se soulever lentement de la hampe.

— Ils marchent bien, — dit quelqu'un de la suite de Bagration.

La tête de la colonne descendait déjà dans la plaine. Le choc devait avoir lieu de ce côté de la descente.

Le reste de notre régiment qui était engagé, en s'arrangeant à la hâte, s'écartait à droite. Derrière, en éloignant les retardataires, s'approchaient en ordre deux bataillons du 6<sup>e</sup> chasseurs. Ils n'avaient pas encore rejoint Bagration, mais déjà l'on entendait les pas lointains, pesants, cadencés de toute la masse des hommes. Au flanc gauche, marchait au plus près vers Bagration le commandant de la compagnie, un bel homme au visage rond, à l'expression sotte et heureuse,

celui-là même qui s'était précipité de la hutte. Evidemment il ne pensait à rien en ce moment, sauf qu'il allait passer bravement devant son chef.

Avec l'ambition du rang, il marchait allègrement sur ses jambes musclées, comme s'il nageait ; il se redressait sans le moindre effort et se distinguait par cette légèreté du pas lourd des soldats qui marchaient en réglant leur pas sur le sien. Près de la jambe pendait le sabre nu, fin, étroit (un petit sabre courbé peu semblable à une arme), et, en se tournant tantôt vers le chef, tantôt de l'autre côté, non sans perdre le pas, il faisait gravement volte-face et il semblait que tous les efforts de son âme fussent dirigés pour passer devant le chef le mieux possible ; et l'on sentait qu'il serait heureux s'il y réussissait. « Gauche... gauche... gauche ! » semblait-il dire après chaque pas. Et d'après cette mesure la masse des soldats alourdis des sacs et des fusils, s'avancait avec des visages variés et sévères, et chacun d'eux, après chaque pas, semblait se répéter mentalement : « Gauche... gauche... gauche... » Le gros major, essoufflé, perdant le pas, contournait chaque buisson de la route. Un retardataire haletant, le visage effrayé à cause de son retard, courait en toute hâte pour rattraper la compagnie. Un boulet, fendant l'air, passa au-dessus du prince Bagration et de sa suite et, en mesure : « gauche... gauche... » frappa la colonne. « Serrez ! » fit entendre la voix ferme

du commandant de la compagnie. Les soldats, en faisant l'arc, contournèrent quelque chose à l'endroit où était tombé le boulet. Le vieux sous officier décoré qui s'était attardé près des tués, ratrapa son rang, fit un saut pour changer de pied, tomba au pas et se retourna avec colère. « Gauche... gauche, » semblait-on entendre à travers le silence lugubre et le son des pieds frappant simultanément la terre.

— Bravo, mes enfants! — dit Bagration. Les mots : « Heureux... de servir! » éclatèrent dans les rangs. Le soldat sombre qui marchait à gauche, en criant, jeta sur Bagration un regard qui semblait dire : « Nous le savons nous-mêmes. » Un autre, sans se retourner de peur d'être distrait, ouvrait la bouche, criait et passait devant.

On donna l'ordre de s'arrêter et d'ôter les gibernes. Bagration parcourut les rangs qui défilaient devant lui et descendit de cheval. Il remit les guides à un Cosaque, enleva sa *bourka*, secoua ses jambes, et rangea sa casquette sur sa tête. La colonne française, officiers en tête, se montrait derrière la montagne.

— « Avec l'aide de Dieu! » prononça Bagration d'une voix ferme et claire. Pour une seconde il se tourna vers le front; en balançant les bras, du pas gauche d'un cavalier, avec difficulté semblait-il, il s'avavançait sur le champ inégal. Le prince André se sentait poussé en avant par une force invin-



cible et il en éprouvait un grand bonheur (1).

Les Français étaient déjà tout près. Le prince André, qui marchait à côté de Bagration, distinguait nettement les épaulettes rouges et même les figures des Français. (Il voyait nettement un vieil officier français qui, les jambes arquées, dans des guêtres, gravissait la montagne avec de grands efforts.) Le prince Bagration ne donnait pas de nouvel ordre et, toujours en silence, marchait devant les rangs. Tout à coup, du côté des Français, éclata un coup, un deuxième, un troisième; dans les rangs disloqués de l'ennemi se dispersait la fumée; la fusillade commençait. Quelques-uns des nôtres tombèrent, de ce nombre l'officier au visage rond qui marchait si allègrement et avec tant de précaution. Au moment même où éclatait le premier coup, Bagration se tournait et criait : « Hourra ! » « Hourra ! » répondit un long cri parcourant toute notre ligne; et, en dépassant le prince Bagration et se dépassant les uns les autres, nos soldats, en foule irrégulière, mais joyeuse et animée, coururent sur la montagne, derrière les Français dont les rangs étaient rompus.

(1) Ici se passa cette attaque dont Thiers a dit : « LES RUSSES SE CONDUISAIENT VAILLAMENT, ET CHOSE RARE A LA GUERRE, ON VIT DEUX MASSES D'INFANTERIE MARCHER RÉSOLUMENT L'UNE CONTRE L'AUTRE SANS QU'AUCUNE DES DEUX CÉDÂT AVANT D'ÊTRE ABORDÉE » ; et Napoléon à l'île de Sainte-Hélène a écrit : « QUELQUES BATAILLONS RUSSES MONTRÈRENT DE L'INTREPIDITÉ. » (*Note de l'Auteur.*)

## XIX

L'attaque du 6<sup>e</sup> chasseurs assurait la retraite du flanc droit. Au centre, l'action de la batterie oubliée de Touchine, qui avait réussi à incendier Schöngraben, arrêtait le mouvement des Français. Les Français éteignirent l'incendie que le vent propageait et laissèrent ainsi le temps de la retraite. La retraite du centre, à travers les ravins, se faisait précipitamment et avec bruit, cependant les troupes reculaient en bon ordre; mais le flanc gauche, formé des régiments d'infanterie d'Azov et de Podolie et des hussards de Pavlograd, était en même temps attaqué et cerné par les forces admirables des Français commandées par Lannes, et se disloquait. Bagration envoya Jerkov au commandant du flanc gauche avec l'ordre de reculer immédiatement.

Jerkov, bravement, sans ôter la main de son képi, piqua son cheval et partit au galop. Mais,

aussitôt éloigné de Bagration, ses forces le trahirent, une peur inouïe l'envahissait et il ne pouvait aller où était le danger.

En s'approchant des troupes du flanc gauche, il allait non pas en avant, où avait lieu la fusillade, mais il cherchait le général où il ne pouvait être, aussi ne put-il transmettre l'ordre.

Le commandement du flanc gauche appartenait par ancienneté au commandant du régiment, de ce même régiment qui se présentait à Koutouzov sous Braunau, et où Dolokhov servait comme soldat, et le commandement de l'extrême flanc gauche était dévolu au commandant du régiment de Pavlograd où servait Rostov, et ce fut la cause d'un malentendu. Les deux chefs étaient très montés l'un contre l'autre, et tandis qu'au flanc droit l'action était engagée depuis longtemps et que les Français commençaient la retraite, les deux chefs étaient occupés de pourparlers dont le but était de se blesser réciproquement, et les régiments de cavalerie et d'infanterie étaient peu préparés au combat qui se présentait. Tous les soldats, du simple pioupiou au général, n'attendaient pas la bataille et s'occupaient tranquillement des besognes ordinaires; les cavaliers donnaient à manger aux chevaux, l'infanterie cherchait du bois.

— Il est pourtant plus ancien que moi en grade,  
— disait l'Allemand, — colonel de hussards, qui,

tout rouge, s'adressait à l'aide de camp envoyé vers lui. — Qu'il fasse ce qu'il voudra. Moi je ne puis sacrifier mes hussards. Trompette ! sonne la retraite.

Mais l'affaire devenait urgente. La fusillade et la canonnade, se confondant, éclataient à droite et au centre, et les capotes françaises des tirailleurs de Lannes traversaient déjà la digue du moulin et s'alignaient de l'autre côté à la distance de deux portées de fusil. D'un pas nerveux, le colonel d'infanterie s'approcha du cheval, le monta et devenu très droit et très haut, se dirigea vers le commandant du régiment de Pavlograd. Les commandants se rencontrèrent avec un salut poli et une colère cachée dans le cœur.

— Colonel, je vous *demande* de nouveau. Je ne puis cependant laisser la moitié de mes hommes dans la forêt, — dit le général. — Je vous *demande* d'occuper la *position* et de vous préparer à l'attaque.

— Et moi, je vous demande de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, — répondit le colonel s'emportant. — Si vous étiez un cavalier...

— Je ne suis pas cavalier, colonel ; mais je suis général russe, et si vous l'ignorez...

— Je le sais, Votre Excellence, — cria tout à coup le colonel en poussant son cheval et devenant cramoisi. — Voulez-vous aller à la ligne et vous verrez que cette position ne vaut rien. Je ne veux

pas faire écraser mon régiment pour votre plaisir.

— Vous vous oubliez, colonel ; je ne suis pas ici pour mon plaisir et je ne vous permettrai pas de me parler ainsi.

Le général acceptant l'invitation du colonel au tournoi de bravoure, en dressant la poitrine, les sourcils froncés, allait inspecter la ligne avec lui, comme si tous leurs différends allaient disparaître là-bas, aux avant-postes, sous les balles. Arrivés à la ligne, quelques balles sifflèrent aux dessus d'eux ; ils s'arrêtèrent en silence. Il n'y avait rien à examiner dans la ligne, puisqu'il était clair, même de l'endroit où ils se tenaient auparavant, qu'il était impossible aux cavaliers d'agir dans les buissons et les ravins, et que les Français contournaient l'aile gauche. Le général et le colonel se regardaient mutuellement d'un air sévère et important, comme deux coqs qui se préparent au combat, et attendent en vain l'un de l'autre, des indices de poltronnerie. Tous deux soutinrent l'épreuve. Comme il n'y avait rien à dire, que ni l'un ni l'autre ne voulait fournir à son ennemi le prétexte de dire que c'était lui qui le premier s'était enfui des balles, ils eussent restés longtemps là, à éprouver réciproquement leur courage, si à ce moment, dans la forêt, presque derrière eux, n'avaient retenti un coup de fusil et des cris sourds se confondant. Les Français s'étaient jetés sur les soldats qui ramassaient du bois dans la forêt.

Déjà les hussards ne pouvaient reculer avec l'infanterie. La retraite à gauche leur était coupée par la ligne des Français. Maintenant, malgré toute l'incommodité du pays, il était nécessaire d'attaquer pour se frayer un chemin.

L'escadron où servait Rostov, qui avait eu à peine le temps de monter à cheval, était arrêté en face de l'ennemi. De nouveau, comme au pont de l'Enns, il n'y avait personne entre l'escadron et l'ennemi, rien, sauf cette même terrible ligne de l'inconnu et de la peur, semblable à la ligne qui sépare les vivants des morts. Tous les hommes présents sentaient cette ligne ; et la question : la franchiront-ils ou non et comment ? les émouvait.

Le colonel s'approcha du front, répondit avec colère aux questions des officiers, comme un homme désespéré de donner un ordre quelconque. Personne ne disait rien de précis, mais dans l'escadron le bruit de l'attaque prochaine circulait. Le commandement : position ! éclata ; ensuite ce fut le cliquetis des sabres tirés des fourreaux, mais personne ne se mouvait encore. Les troupes du flanc gauche, l'infanterie et les hussards sentaient que les chefs eux-mêmes ne savaient que faire et leur indécision se transmettait aux troupes. « Plus vite, que ce soit plus vite, » pensait Rostov sentant qu'enfin le moment était venu d'éprouver le plaisir de l'attaque dont ses camarades hussards lui avaient tant parlé.

— Avec l'aide de Dieu... enfants ! — éclata la voix de Denissoff ! — Au trot, ma'che !

Dans le rang, devant, les croupes des chevaux ondulèrent, Gratchik tendit ses rênes et partit de lui-même.

À droite, Rostov voyait les premiers rangs de ses hussards, et encore plus loin, en avant, une ligne sombre qu'il ne pouvait bien définir mais qu'il croyait une ligne ennemie.

Des coups de fusil s'entendaient de très loin.

— Accélérez le trot ! — commanda-t-on ; et Rostov sentit son Gratchik raidir son arrière-train et s'élançer au galop. Il pressentait ses mouvements et il était de plus en plus gai. Devant, il remarqua un arbre isolé. Cet arbre était d'abord au milieu de cette ligne qui semblait si terrible. Mais voilà cette ligne franchie et non seulement il n'y avait rien de terrible, mais c'était de plus en plus gai, de plus en plus animé. « Oh ! comme je le frapperai ! » pensa Rostov en serrant la poignée de son sabre.

— Hourra-a-a-a ! criaient les voix tout alentour. « Eh bien ! que quelqu'un me tombe sous la main, maintenant ! » pensait Rostov en éperonnant Gratchik et, à bride abattue, dépassant les autres. En avant on voyait déjà l'ennemi.

Tout à coup quelque chose, comme d'un large balai, fouettait l'escadron. Rostov souleva son sabre prêt à fendre, mais à ce moment le soldat Niki-tenko qui galopait devant lui, se séparait de lui,

et Rostov sentit, comme dans un rêve, qu'il continuait à galoper en avant avec une rapidité extraordinaire et, qu'en même temps, il restait sur place. Un hussard qu'il connaissait, Bandartchouk, s'élançait sur lui par derrière et le regardait sévèrement. Le cheval de Bandartchouk se cabra puis le dépassa.

« Qu'est-ce donc, pourquoi est-ce que je n'avance pas ? Je suis tombé, je suis tué ! » se demandait et se répondait en même temps Rostov. Il était déjà seul au milieu du champ. Au lieu de chevaux élançés et de dos de hussards, il ne voyait autour de lui que le sol immobile et le chaume de la plaine. Du sang chaud coulait sous lui.

« Non, je suis blessé, mais mon cheval est tué ! » Gratchik se souleva sur les pattes de devant mais retomba aussitôt en pressant les jambes de son cavalier. Le sang coulait de la tête du cheval. Le cheval se débattait mais ne pouvait se lever. Rostov voulut aussi se lever, mais retomba ; son sabre s'accrochait à la selle.

« Où étaient les nôtres, où les Français ? » il l'ignorait ; autour de lui, personne.

Ayant dégagé sa jambe il se souleva. « Où, de quel côté, est maintenant cette ligne qui sépare nettement les deux armées ? » se demanda-t-il sans pouvoir répondre. « Est-il arrivé quelque chose de mauvais ? Arrive-t-il de pareils accidents, et que faut-il faire alors ? » se demandait-il en se



levant ; et en ce moment il sentit que quelque chose d'inutile, de lourd, tendait son bras gauche engourdi... Sa main semblait ne pas être à lui. Il l'examina, en vain y cherchant du sang. « Ah ! voici des hommes ! Ils m'aideront, » pensa-t-il joyeusement, en apercevant des hommes qui couraient dans sa direction.

Quelqu'un, en shako étrange, en capote bleue, tout noir, bruni, avec un nez aquilin, courait devant ces hommes.

Derrière, couraient encore deux hommes, puis beaucoup d'autres.

L'un d'eux prononça quelque chose d'étrange, pas en russe.

Parmi les hommes, pareils à celui-là, coiffés du même shako, qui suivaient derrière, se trouvait un hussard russe. On le tenait par les mains, derrière lui, on conduisait son cheval.

« Sans doute un prisonnier des nôtres... Oui... Est-ce qu'on me prendra aussi ? Quels sont ces hommes ? » Il regardait les Français qui s'approchaient et, à lui, qui une seconde avant s'élançait pour attaquer ces Français et les écraser, leur proximité semblait maintenant si terrible qu'il n'en croyait pas ses yeux. « Qui sont-ils ? Pourquoi courent-ils ? Est-ce sur moi ? Courent-ils sur moi ? Et pourquoi ? Pour me tuer ? *Moi*, que tous aiment tant ! » Il se rappelait l'amour que lui témoignaient sa mère, sa famille, ses amis, et l'intention des en-

nemis de le tuer, lui semblait impossible. « Est-ce vraiment pour tuer ! » Il resta debout plus de dix secondes sans se mouvoir et ne comprenant pas sa situation. Le Français au nez aquilin, le premier, était si près qu'on distinguait déjà l'expression de son visage. Et la physionomie enflammée, étrangère, de cet homme qui, baïonnette en avant, retenant sa respiration, courait vers lui agilement, effraya Rostov. Il sortit son pistolet et au lieu de tirer, il le jeta sur le Français et de toutes ses forces courut vers les buissons. Il ne courait pas avec ce sentiment de doute et de lutte qu'il éprouvait sur le pont de l'Enns, mais avec celui du lièvre qui fuit les chiens. Un sentiment invincible de peur pour sa vie, jeune, heureuse, emplissait tout son être ; en bondissant à travers le fourré, avec la rapidité de jadis quand il courait au jeu de *gorielki*, il volait sur le champ, rarement retournait son visage pâle, bon, jeune, et un frisson d'horreur courait dans son dos. « Non, il vaut mieux ne pas regarder, » pensa-t-il ; mais arrivé près du buisson, il se tourna encore une fois. Les Français perdaient de la distance, et même au moment où Rostov se retourna, celui qui était en avant changeait le trot pour le pas et se tournant à son tour criait très-haut quelque chose aux camarades qui le suivaient. Rostov s'arrêta. « Non, ce n'est pas cela, pensa-t-il, ce n'est pas possible qu'ils veuillent me tuer. » Et tout le temps son

bras gauche était lourd comme si un poids de deux *pounds* y fût attaché. Il ne pouvait courir plus loin. Le Français s'arrêta aussi et visa. Rostov ferma les yeux et se pencha. Une balle vola devant lui en bourdonnant. Par un suprême effort, prenant sa main gauche dans sa main droite, il courut vers le buisson. Des tirailleurs russes étaient derrière le buisson.

Les régiments d'infanterie attaqués à l'improviste s'enfuyaient de la forêt, et, compagnies mêlées aux compagnies, s'éloignaient en grand désordre. Un soldat prononça avec horreur un mot qui n'a pas de sens mais qui est terrible à la guerre : « Nous sommes coupés ! » et le mot, avec un sentiment d'effroi, se communiqua à toute la masse.

— Cernés ! coupés ! perdus ! — criaient les voix en panique. Dès que le commandant du régiment entendit la fusillade et les cris, il comprit que quelque chose de terrible arrivait à son régiment ; et la pensée que lui, l'officier modèle qui servait depuis de longues années, sans aucun reproche, pourrait être, devant son chef, coupable de négligence ou de manque d'ordre, le frappait tellement, qu'oubliant, en ce moment, le colonel de cavalerie désobéissant et son importance de général et surtout le danger et l'instinct de la conservation, en empoi-

gnant le pommeau de sa selle et éperonnant son cheval, il galopait vers le régiment sous une pluie de balles qui tombaient au-dessus de lui, mais qui le dépassaient heureusement. Il ne désirait qu'une chose : savoir quelle était l'affaire, coûte que coûte, aider ; et corriger la faute s'il en était cause et n'être en rien coupable, lui, l'officier modèle, qui depuis vingt-deux ans servait sans aucun blâme.

En passant heureusement devant les Français, il s'approcha du champ, derrière la forêt à travers laquelle couraient les nôtres et, sans obéir à l'ordre, descendit la montagne.

Ce moment d'hésitation morale qui décide du sort des batailles était arrivé : ces foules désordonnées des soldats écouteront-elles la voix de leur commandant ou se retourneront-elles contre lui, courront-elles plus loin ? Malgré le cri désespéré du commandant du régiment, jadis si terrible pour les soldats, malgré le visage du chef farouche, pourpre, décomposé, malgré l'agitation de son sabre, les soldats continuaient à courir, à parler, à tirer en l'air et n'obéissaient pas aux commandements. L'hésitation morale qui décide du sort des batailles, évidemment restait au profit de la peur.

Le général toussait à force de crier et à cause de la fumée de la poudre ; il s'arrêta désespéré. Tout semblait perdu. Mais à ce moment, les Français qui s'avançaient sur les nôtres, soudain, sans aucune cause apparente, rebroussaient chemin, dis-

paraissaient de la lisière et, dans la forêt, se montraient les tirailleurs russes. C'était la compagnie de Timokhine qui, seule dans la forêt, était restée en ordre et qui, cachée dans le fossé, près de la forêt, tout à fait à l'improviste, attaquait les Français. Timokhine se jeta sur les Français avec un cri si farouche, avec une audace si folle, (armé seulement de son sabre il s'élançait sur l'ennemi), que les Français, avant même de se ressaisir, laissaient les armes et s'enfuyaient. Dolokhov qui courait à côté de Timokhine tuait à bout portant un Français et, le premier, saisit par le collet l'officier qui se rendait. Les fuyards retournèrent, les bataillons se reformèrent et les Français, qui avaient réussi à partager en deux parties les troupes du flanc gauche, étaient momentanément repoussés. Les réserves parvinrent à se réunir et les fuyards s'arrêtèrent. Le commandant du régiment était près du pont, avec le major Ekonomov; devant eux passaient les compagnies qui avaient reculé, quand un soldat s'approcha de lui, s'accrocha à l'étrier et s'appuya presque sur lui. Le soldat avait un manteau de drap bleu, mais ni sac, ni casquette; la tête était bandée et la giberne française pendait en bandoulière. La main tenait une épée française. Le soldat était pâle, ses yeux bleus regardaient avec effronterie le visage du commandant, la bouche souriait. Bien que le commandant fût occupé à donner des ordres au major Ekonomov,

il ne pouvait pas ne pas faire attention à ce soldat.

— Excellence, voici deux trophées, — dit Dolokhov en montrant l'épée française et la giberne. — J'ai fait prisonnier un officier, j'ai arrêté la compagnie. — Dolokhov soupirait lourdement de fatigue, ses paroles étaient entrecoupées. — Toute la compagnie peut en témoigner. Je vous prie de vous souvenir, Votre Excellence !

— Bon, bon, — dit le commandant ; et il s'adressa au major Ekonomov.

Mais Dolokhov ne s'éloignait pas. Il dénoua le mouchoir, l'ôta et montra le sang collé sur ses cheveux.

— C'est une blessure de baïonnette. Je suis resté dans le rang ; rappelez-le-vous, Excellence !

---

On avait oublié la batterie de Touchine, et seulement à la fin de la bataille, en continuant à entendre la canonnade au centre, le prince Bagration y envoya un officier d'état-major de service, et ensuite le prince André, pour ordonner à la batterie de reculer le plus vite possible. La couverture qui était près des canons de Touchine au milieu de la bataille, sur un ordre quelconque, s'était retirée. Mais la batterie continuait à tirer et n'était pas prise par les Français, car l'ennemi ne pouvait supposer à quatre canons, que rien ne défendait, l'audace de tirer.

Au contraire, à en juger par l'énergique attaque de cette batterie, il supposait qu'ici, au centre, étaient concentrées les forces principales des Russes, et deux fois il essaya d'attaquer ce point et deux fois fut repoussé par les boulets des quatre canons qui se dressaient isolément sur cette hauteur.

Peu après le départ du prince Bagration, Touchine avait réussi à enflammer Schongraben.

— Voilà ! ils sont étonnés ! Ça brûle ! Voilà la fumée ! Bravo ! Bravo ! Ah ! quelle fumée ! — disaient les servants en s'animant.

Tous les canons, sans ordre, tiraient dans la direction de l'incendie. Les soldats, comme si de cette façon ils avançaient l'affaire, criaient à chaque coup : « Bravo ! Comme ça, comme ça ! Ah ! ah ! voilà... très bien ! » L'incendie, activé par le vent, se répandait rapidement. Les colonnes françaises installées dans le village rebroussaient chemin, mais comme pour se venger de cet insuccès, l'ennemi dressait dix canons à droite du village et commençait à tirer sur la batterie de Touchine.

A cause de la joie enfantine excitée par l'incendie, et du ravissement de leur succès contre les Français, nos artilleurs ne remarquèrent cette batterie que quand deux boulets, et après eux, quatre autres encore, tombèrent parmi leurs canons, renversèrent deux chevaux, et qu'un autre arracha la jambe d'un canonnier. Cependant l'ani-



mation une fois établie ne faiblissait pas mais changeait de caractère. Les chevaux tués furent remplacés par ceux de l'affût de réserve, les blessés emportés et les quatre canons tournés contre la batterie des dix canons.

L'officier, camarade de Touchine, était tué au début de l'affaire, et en une heure, dix-sept des quarante servants étaient tués ; mais les artilleurs étaient toujours aussi gais et animés. Deux fois, ils remarquèrent qu'en bas, non loin d'eux, les Français se montraient et alors ils leur lancèrent des boulets.

Le petit officier aux mouvements indécis, gauches, s'adressait sans cesse à son brosseur : *encore une pipe pour ça*, disait-il, et en jetant le fusil il courait en avant, examinait les Français, de la main s'abritant les yeux.

— Tirez, enfants ! — criait-il, et lui-même saisissant le canon par les roues pointait les vis. Tout entouré de fumée, étourdi par les coups incessants qui chaque fois le faisaient tressaillir, Touchine, sans lâcher sa pipe, courait d'un canon à l'autre, tantôt visant, tantôt comptant les charges, tantôt donnant l'ordre de remplacer et d'atteler les chevaux tués ou blessés, et il criait de sa voix faible, aiguë, indécise. Son visage s'animait de plus en plus. Seulement, quand ses soldats étaient tués ou blessés, il fronçait les sourcils et, en se détournant de la victime, criait, irrité contre les soldats qui ne

se hâtaient pas d'enlever le mort ou le blessé. Les soldats, pour la plupart de beaux garçons (comme il arrive en général dans la compagnie de batterie, deux têtes de plus que leur officier et deux fois plus larges), regardaient leur commandant comme des enfants en peine, et l'expression de son visage se reflétait toujours sur les leurs.

A cause du bruit terrible, de ce houlement, du besoin d'être très attentif et très actif, Touchine n'éprouvait pas le moindre sentiment désagréable de peur, au contraire, il devenait de plus en plus gai. Il lui semblait avoir vu pour la première fois l'ennemi depuis longtemps et fait tirer le premier coup, et que le petit morceau de champ où il se tenait était un endroit qui depuis longtemps lui était familier. Bien qu'il se rappelât tout, calculât tout et fit tout ce que pouvait faire dans sa situation le meilleur officier, il se trouvait dans un état semblable au délire fiévreux ou à l'ivresse.

A travers les sons étourdissants de ses canons, du sifflement et des coups des canons ennemis, à travers les servants en sueur, rouges, qui s'empresaient autour des canons, à travers le sang des soldats et des chevaux, à travers les petites fumées de l'ennemi, de l'autre côté (après quoi, chaque fois arrivait l'obus qui frappait le sol ou un homme, ou le canon, ou un cheval); à travers tous ces objets, un monde particulier, fantastique, qui faisait son plaisir, surgissait à ce moment dans sa

tête. Dans son imagination les canons de l'ennemi n'étaient pas des canons, mais des pipes d'où un fumeur invisible faisait sortir de belles spirales de fumée.

— Voilà, il a encore fumé ! — prononçait Touchine à mi-voix, pendant que du côté de la montagne s'élevait un panache de fumée emporté par le vent, — maintenant il faut attendre la balle pour la renvoyer.

— Qu'ordonne Votre Noblesse ? — demanda un artificier qui était près de lui et l'entendait marmonner quelque chose.

— Rien, une grenade... — répondit-il.

« Eh bien ! va, notre Matvévna », se disait-il. Matvévna désignait dans son imagination le grand canon extrême, de fonte ancienne. Les Français, près de leurs canons, se présentaient à lui comme des fourmis. Un canonnier, beau garçon et ivrogne, le n° 1 du deuxième canon, dans son imagination était *l'oncle* ; Touchine le regardait plus souvent que les autres et se réjouissait de chacun de ses mouvements. Le son de la fusillade, sous la montagne, tantôt s'affaiblissant, tantôt grandissant, était pour lui une respiration quelconque. Il suivait attentivement l'affaiblissement et l'augmentation de ce son.

— Voilà, il respire de nouveau, se disait-il. Il se représentait lui-même comme une sorte de géant qui à deux mains lançait aux Français des obus.

— Eh bien, Matvévna, notre mère, montre-toi ! » disait-il en s'éloignant du canon, quand tout à coup éclata au-dessus de sa tête une voix étrange, inconnue :

— Capitaine Touchine ! Capitaine !

Touchine se retourna effrayé. C'était ce même officier d'état-major qui l'avait chassé de Grount. D'une voix suffocante il lui criait !

— Quoi, êtes-vous devenu fou ! Deux fois on vous a ordonné de vous retirer et vous...

« Qu'ont-ils après moi ! » pensa Touchine en regardant craintivement son chef. — Moi... rien... — prononça-t-il en portant la main à sa visière — moi...

Mais le colonel n'acheva pas tout ce qu'il voulait dire.

Un boulet qui passait très près le forçait à se pencher sur son cheval. Il se tut, et, dès qu'il ouvrit la bouche, un nouveau boulet l'arrêta. Il tourna son cheval et s'éloigna.

— Retirez-vous ! Retirez-vous tous ! — cria-t-il de loin :

Les soldats se mirent à rire. Un moment après arrivait un aide de camp avec le même ordre. C'était le prince André. La première chose qu'il vit en allant à l'endroit qu'occupaient les canons de Touchine, ce fut un cheval dételé, avec la jambe cassée, qui hennissait près des chevaux attelés. Le sang coulait de sa patte comme d'une source. Parmi

les avant-trains gisaient quelques cadavres.

Pendant qu'il s'approchait, un boulet après l'autre volait au-dessus de lui, et il sentit un frisson nerveux lui parcourir le dos. Mais la pensée seule qu'il avait peur ralluma de nouveau son courage.

« Je ne puis avoir peur, » pensa-t-il; et lentement il descendit de cheval parmi les canons. Il transmit l'ordre et ne quitta pas la batterie.

Il avait résolu de faire ôter devant lui le canon de la position et de l'emmener. Avec Touchine, en enjambant les cadavres et sous le feu terrible des Français, il s'occupait de l'arrangement des canons.

— Ce n'est pas comme tout à l'heure, un chef est venu et il s'est sauvé le plus vite possible, — dit l'artificier en s'adressant au prince André. — Ce n'est pas comme Votre Noblesse.

Le prince André ne disait rien à Touchine. Tous deux étaient tellement occupés qu'on eût dit qu'ils ne se voyaient pas. Quand, ayant mis deux canons intacts sur les avant-trains, ils se dirigèrent vers la montagne (un canon écrasé et une licorne étaient abandonnés), le prince André s'approcha de Touchine.

— Eh bien, au revoir, fit-il en serrant la main de Touchine.

— Au revoir, mon cher, — dit Touchine, — excellente âme! Au revoir, mon cher, répéta-t-il avec des larmes, qui, on ne sait pourquoi, parurent dans ses yeux.

## XXI

Le vent se calmait, les nuages noirs, bas au-dessus du champ de bataille, se confondaient à l'horizon avec la fumée de la poudre. Dans l'obscurité, en deux endroits, se montraient, d'autant plus claires, les lueurs de l'incendie. La canonnade s'affaiblissait, mais le craquement des fusils derrière et à droite éclatait encore souvent et plus près. Dès que Touchine, avec ses canons, en traversant et écrasant les blessés, sortit du feu et descendit dans le ravin, il rencontra les chefs et les aides de camp parmi lesquels l'officier d'état-major et Jerkov envoyé deux fois et qui, pas une seule fois, n'était parvenu jusqu'à la batterie de Touchine. Tous, en s'interrompant l'un l'autre donnaient et transmettaient les ordres sur la direction à prendre, et lui faisaient des reproches et des observations. Touchine ne donnait aucun ordre, et en silence, ayant peur de parler parce qu'à chaque

mot, sans savoir pourquoi, il était prêt à pleurer, en arrière il chevauchait sa rosse d'artillerie. Bien qu'on eût donné l'ordre de laisser les blessés, beaucoup d'entre eux se traînaient derrière les troupes et demandaient qu'on les mit sur le canon. Ce même brave officier d'infanterie qui, avant la bataille, sortait de la hutte de Touchine, gisait avec une balle dans le ventre, sur l'affût de Matvévna. Auprès de la montagne, un junker des hussards, pâle, soutenant une de ses mains dans l'autre, s'approcha de Touchine et lui demanda la permission de s'asseoir :

— Capitaine, au nom de Dieu, je suis touché, au bras, — demandait-il timidement — Au nom de Dieu, je ne puis plus aller, au nom de Dieu ! Il était évident que ce junker avait demandé souvent déjà, la permission de s'asseoir et partout avait subi un refus. Il demandait d'une voix indécise et timide : — Donnez l'ordre de m'asseoir, au nom de Dieu !

— Asseyez-le, asseyez-le, — dit Touchine. — Pèse ta capote, toi, l'oncle, — fit-il à son soldat favori. — Et l'officier blessé, où est-il ?

— On l'a ôté, il est mort, — répondit quelqu'un.

— Asseyez-le. Asseyez-vous, mon cher, asseyez-vous. Mets ta capote, Antonov.

Le junker était Rostov. D'une main il soutenait l'autre.

Il était pâle, un tremblement fiévreux agitait sa mâchoire inférieure. On le plaça sur Matvévna,

ce même canon d'où l'on avait retiré l'officier mort. Sur la capote qu'on avait posée il y avait du sang où se salissaient le pantalon et le bras de Rostov.

— Quoi, mon cher, vous êtes blessé? — dit Touchine en s'approchant du canon où était assis Rostov.

— Non, je suis contusionné!

— Pourquoi donc du sang sur l'affût?

— C'est l'officier, Votre Noblesse, qui a mis ce sang, — répondit un artilleur en essuyant le sang avec la manche de sa capote, comme s'il s'excusait pour la malpropreté du canon.

A peine, avec l'aide de l'infanterie, avait-on amené les canons dans la montagne, et atteint le village Gunthersdorf, qu'on s'arrêta. Il faisait déjà si sombre qu'à dix pas on ne pouvait distinguer les uniformes des soldats. La fusillade commençait à se calmer. Tout à coup, à droite, résonnèrent de nouveau les cris et la fusillade. Des coups brillaient dans l'obscurité. C'était la dernière attaque des Français à qui répondaient les soldats enfermés dans les maisons du village. De nouveau tous se précipitèrent au village, mais les canons de Touchine ne pouvaient semouvoir et les artilleurs, Touchine et le Junker se regardaient en silence, s'abandonnant au sort. L'échange de coups se calmait; dans la rue latérale parurent des soldats qui causaient avec animation.



— Pétrov! tu vis? — demandait l'un.

— On les a arrangés, mon frère. Maintenant ils n'y reviendront plus, — disait un autre. — On ne voit rien. — Comment ont-ils tiré sur les leurs? — On n'y voit pas plus que dans un four. — Y a-t-il à boire?

Les Français étaient repoussés une dernière fois. De nouveau, dans l'obscurité la plus complète, les canons de Touchine, encadrés par l'infanterie houleuse, s'avançaient quelque part.

Dans l'obscurité, — comme un fleuve invisible et sombre coulant toujours dans la même direction, — c'étaient les chuchotements, les conversations, les sons des sabots et des roues. Dans la clameur générale, à travers tous les autres sons, les plus clairs de tous étaient les gémissements des blessés. Ils semblaient remplir toutes les ténèbres qui entouraient les troupes; les gémissements, les ténèbres de cette nuit se confondaient.

Un moment après l'émotion gagna la foule qui s'avancait. Quelqu'un passa sur un cheval blanc avec une suite et, en passant, prononça quelque chose.

— Qu'a-t-il dit? Où aller maintenant? Faut-il s'arrêter? A-t-il remercié? Les questions avides pleuvaient de tous côtés et toute la masse mouvante commençait à se presser elle-même (naturellement ceux qui étaient devant s'arrêtaient); le

bruit circulait qu'on avait donné l'ordre de s'arrêter. Tous s'arrêtèrent en marche au milieu de la route boueuse.

Les feux s'allumaient, la conversation devenait perceptible. Le capitaine Touchine, ayant donné l'ordre à sa compagnie, envoya un dessoldats chercher l'ambulance ou un médecin pour le junker et s'assit près du bûcher fait par les soldats au milieu de la route. Rostov se traina aussi vers le feu. Le tremblement fiévreux du mal, du froid, de l'humidité, agitait tout son corps. Le sommeil le gagnait invinciblement, mais la douleur de sa main endolorie, qu'il ne savait où mettre, l'empêchait de dormir. Tantôt il fermait les yeux, tantôt il regardait le feu qui lui semblait rouge et chaud, tantôt la figure voûtée, faible de Touchine assis à la turque près de lui.

Les grands yeux bons et intelligents de Touchine étaient fixés sur lui avec compassion et pitié. Il voyait que de toute son âme Touchine voulait lui venir en aide mais ne pouvait rien. De tous côtés bruissaient les pas et les conversations des passants à pied et à cheval et de l'infanterie qui s'installait aux alentours.

Les sons des voix, des pas, des sabots des chevaux piétinant dans la boue, les craquements proches et lointains des bois se confondaient en un murmure flottant.

Maintenant, ce n'était plus comme auparavant le

fleuve invisible coulant dans les ténèbres, mais c'était comme la mer sombre se calmant et tremblant après la tempête. Rostov regardait et écoutait sans rien comprendre tout ce qui se passait devant lui et autour de lui. Un soldat d'infanterie s'approcha du bûcher, s'accroupit sur la pointe des pieds, passa ses mains dans la flamme et détourna le visage.

— Vous permettez, Votre Noblesse? — dit-il en s'adressant interrogativement à Touchine. — Voilà je me suis écarté de ma compagnie, Votre Noblesse, et je ne sais pas même où elle est. C'est un malheur!

Avec le soldat, un officier d'infanterie à la joue bandée s'approcha du bûcher et, s'adressant à Touchine, il lui demanda d'ordonner de repousser un peu les canons pour laisser passer les chariots. Derrière le commandant de la compagnie, deux soldats accouraient au bûcher. Ils s'injuriaient et se battaient désespérément en tirant sur un soulier.

— C'est ça, raconte, c'est toi qui l'as ramassé! Voilà, coquin! — criait l'un d'eux d'une voix rauque. Après s'approchait un soldat maigre, pâle, ayant au cou un bandage ensanglanté; d'une voix irritée il demandait de l'eau aux artilleurs.

— Quoi, mourir comme un chien? — disait-il. Touchine ordonna d'apporter de l'eau. Ensuite accourut un soldat très gai qui demandait du feu pour les fantassins.

— Du feu brûlant pour l'infanterie ! Soyez heureux, pays. Mais pour le feu, nous le rendrons avec usure, — dit-il en emportant quelque part, dans l'obscurité, le tison rouge. Après celui-ci, quatre soldats portant quelque chose de lourd sur une capote passèrent devant le bûcher. L'un d'eux trébucha.

— Ah diable, ils ont mis du bois sur la route ! murmura l'un.

— Il est mort, pourquoi diable le porter ? dit l'un d'eux.

— Allez ! Et ils disparurent dans l'obscurité avec leur fardeau.

— Quoi ? vous avez mal ? — demanda Touchine en chuchotant à Rostov.

— J'ai mal.

— Votre Noblesse, allez chez le général. Il est ici dans l'izba, — dit un canonnier en s'approchant de Touchine.

— Tout de suite, mon cher.

Touchine se leva, et, en se rajustant, s'éloigna du bûcher...

Non loin du bûcher des artilleurs, dans l'izba aménagée pour lui, le prince Bagration était assis devant un souper et causait avec quelques chefs réunis près de lui. Il y avait là le petit vieillard aux yeux à demi-fermés, qui rongait avidement un os de mouton ; un général comptant vingt-deux ans de service, irréprochable, rouge de l'eau-de-vie et du

dîner ; l'officier d'état-major à la bague ; Jerkov qui, inquiet, regardait autour de lui, et le prince André, pâle, les lèvres serrées, les yeux brillants de fièvre.

Dans une cour de l'izba était le drapeau pris aux Français, et l'auditeur, avec un visage naïf, tapait l'étoffe de drap et hochait la tête d'un air étonné, peut-être parce qu'en effet il était intéressé à la vue du drapeau, ou parce qu'il lui était pénible à lui, qui avait faim, de regarder le repas où manquait son couvert. Le colonel français fait prisonnier par le dragon était dans l'izba voisine. Près de lui, nos officiers se bousculaient pour le voir. Le prince Bagration remerciait les chefs et les interrogeait sur les détails de l'affaire et sur les pertes. Le chef du régiment présenté sous Braunau rapportait au prince qu'aussitôt l'affaire commencée, il reculait dans la forêt, rassemblait ses soldats occupés à couper du bois ; et, avec deux bataillons, se jetait baïonnettes en avant et culbutait les Français.

— Quand j'aperçus, Votre Excellence, que le premier bataillon était dérangé, je m'arrêtai et pensai : « Je dépasserai ceux-ci et je rencontrerai l'ennemi par le feu de la bataille ». C'est ce que j'ai fait.

Le commandant du régiment désirait tellement faire cela, il regrettait tant de n'avoir pas réussi à le faire, qu'il lui semblait que c'était arrivé ainsi.

Peut-être même était-ce en effet? Pouvait-on discerner dans ce désordre ce qui était et ce qui n'était pas?

— Je dois aussi faire observer à Votre Excellence, — continua-t-il en se rappelant la conversation de Dolokhov avec Koutouzov et sa dernière entrevue avec le dégradé, — que le soldat dégradé Dolokhov a, sous mes yeux, fait prisonnier un officier français et s'est particulièrement distingué.

— Ici, précisément, Votre Excellence, j'ai vu l'attaque du régiment de Pavlograd, — intervenait dans la conversation Jerkov, en regardant autour de lui avec inquiétude; ce jour-là il n'avait pas vu du tout les hussards et n'avait seulement qu'entendu parler d'eux par un officier d'infanterie. — Ils ont écrasé deux carrés, Votre Excellence.

Quelques-uns sourirent aux paroles de Jerkov, croyant comme toujours qu'il plaisantait. Mais en remarquant que son récit tendait aussi à la gloire de nos armes et de cette journée, ils reprirent une expression sérieuse, bien que plusieurs sussent très bien que les dires de Jerkov étaient mensongers. Le prince Bagration s'adressa au vieux colonel.

— Je vous remercie tous, messieurs. Toutes les armes, infanterie, artillerie, cavalerie, ont agi héroïquement. Pourquoi au centre a-t-on abandonné deux canons? — demanda-t-il en cherchant quelqu'un des yeux. (Le prince Bagration ne parlait

pas des canons du flanc gauche, il savait déjà que là-bas, au commencement même de l'action, tous les canons avaient été abandonnés). Il me semble que je vous l'ai demandé, — fit-il à l'officier d'état-major de service.

— L'un était défoncé, — répondit l'officier de service, — et l'autre, je ne puis comprendre, j'étais moi-même là-bas presque tout le temps, j'ai donné les ordres et dès que je suis parti... Il est vrai que l'affaire était chaude, — ajouta-t-il modestement.

Quelqu'un dit que le capitaine Touchine était ici près du village et qu'on venait de l'envoyer chercher.

— Oui, voilà, vous étiez là-bas, — dit le prince Bagration au prince André.

— Oui, nous nous sommes manqués de peu, — fit l'officier de service en souriant aimablement à Bolkonski.

— Je n'ai pas eu le plaisir de vous voir, — répondit froidement le prince André.

Tous se turent.

Sur le seuil parut Touchine qui se glissait timidement derrière le dos des généraux. En pénétrant dans l'izba étroite, Touchine, confus comme toujours devant ses chefs, ne remarqua pas la hampe du drapeau et trébucha contre elle. Quelques-uns rirent.

— Comment se fait-il qu'un canon ait été abandonné? — demanda Bagration en fronçant les

sourcils, non pas tant contre le capitaine que contre les siens, parmi lesquels on entendait surtout Jerkov. Maintenant, en présence de ses chefs, Touchine se représentait pour la première fois toute l'horreur de son crime et la honte d'avoir, lui vivant, perdu deux canons. Il était si ému jusqu'alors, qu'il n'avait pas eu le temps de penser à cela. Le rire des officiers le troublait encore davantage. Il était devant Bagration, sa lèvre inférieure tremblait ; il prononça à peine :

— Je ne sais pas... Excellence... Il n'y avait pas assez d'hommes, Excellence.

— Vous pouviez prendre des troupes de couverture ?

Touchine ne répondit pas qu'il n'avait pas de troupes de couverture, bien que ce fût la vérité. Il craignait, disant cela, de *compromettre* un autre chef, et, en silence, les yeux immobiles, il regardait droit dans le visage de Bagration, comme regarde dans les yeux de l'examineur, l'écolier qui ne sait que répondre.

Le silence fut assez long. Le prince Bagration qui, visiblement, ne désirait pas être sévère, ne savait que dire ; les autres n'osaient se mêler à la conversation. Le prince André regardait Touchine à la dérobée et ses mains s'agitaient nerveusement.

— Excellence, — fit le prince André de sa voix brève, rompant le silence. — Vous avez daigné



m'envoyer à la batterie du capitaine Touchine. J'y suis allé et j'ai trouvé les deux tiers des hommes et des chevaux tués, deux canons brisés et aucune couverture.

Le prince Bagration et Touchine regardaient maintenant avec une égale fixité Bolkonskī qui parlait avec retenue et émotion.

— Etsi vous me permettez, Excellence, d'exprimer mon opinion, — continua-t-il — je dirai que nous devons en grande partie le succès de cette journée à cette batterie et à la fermeté héroïque du capitaine Touchine et de sa compagnie.

Et sans attendre de réponse, le prince André se levait et s'éloignait de la table.

Le prince Bagration regarda Touchine. On voyait qu'il ne voulait pas mettre en doute le jugement raide de Bolkonskī, et en même temps qu'il lui était impossible de le croire absolument. Il inclina la tête et dit à Touchine qu'il pouvait se retirer.

Le prince André sortit derrière lui.

— Ah merci, mon cher, vous m'avez sauvé!  
— lui dit Touchine. Le prince André regarda Touchine et s'éloigna sans rien dire. Le prince André était attristé, peiné. Tout cela était si étrange et si peu semblable à ce qu'il espérait.

---

« Que sont-ils ? que font-ils ? que leur faut-il ?  
Quand tout cela finira-t-il ? » pensait Rostov en regardant les ombres qui se mouvaient devant lui. La douleur de son bras devenait de plus en plus aiguë. Il avait grand sommeil ; devant ses yeux dansaient des cercles rouges, et l'impression des voix, de ces visages, et le sentiment de la solitude se confondaient avec la sensation douloureuse. C'étaient eux, ces soldats blessés et non blessés, qui seraient et liaient les veines, brisaient la chair de son bras brisé et l'épaule. Pour se débarrasser d'eux il ferma les yeux.

Il s'oubliait pour un moment, mais dans ce court espace d'oubli, il voyait en rêve une foule d'objets divers : il voyait sa mère et sa longue main blanche, les épaules maigres de Sonia, les yeux et le rire de Natacha, la voix et les moustaches de Denissov et Télianine et toute son histoire avec Bogdanitch. Toute cette histoire c'était la même chose que ce soldat à la voix rude, et toute cette histoire

et ce soldat tiraient lourdement et obstinément sa main. Il essayait de s'écarter d'eux, mais ils ne laissaient ni d'une ligne ni pour une seconde son épaule. Il ne souffrirait pas, son épaule ne lui aurait pas fait mal s'ils ne la tiraient pas ; mais il ne pouvait se débarrasser d'eux.

Il ouvrit les yeux et souleva son regard.

Le voile noir de la nuit tombait à la distance d'une *archine* de la lumière des charbons. Dans cette lumière tourbillonnaient les petites poussières de la neige tombante. Touchine n'était pas de retour. Le médecin ne venait pas. Il était seul ; un soldat seulement était maintenant assis tout nu de l'autre côté et chauffait son corps maigre, jaune.

« Je ne suis plus nécessaire à personne ! » pensait Rostov. « Il n'y a personne pour me secourir, pour me plaindre. Et moi aussi, autrefois, à la maison ; j'étais fort, joyeux, aimé. » Il soupira et, involontairement, un gémissement accompagnait son soupir.

— Quelque chose vous fait-il mal ? demanda le soldat en secouant sa chemise sur le feu, et sans attendre la réponse il ajouta en toussotant : Ah mon Dieu ! combien en ont-ils estropié aujourd'hui ? C'est affreux !

Rostov n'écoutait pas les paroles du soldat. Il regardait le petit flocon de neige qui tourbillonnait au-dessus du feu et se rappelait l'hiver russe dans la maison chaude, claire : la pelisse moelleuse,

les traîneaux rapides, son corps vigoureux, tout l'amour et le soin de la famille. « Et pourquoi suis-je venu ici? » pensa-t-il.

Le lendemain les Français ne renouvelaient pas l'attaque, et le reste du détachement de Bagration se joignait à l'armée de Koutouzov.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU PREMIER VOLUME  
DE *Guerre et Paix*.

---

FIN DU TOME SEPTIÈME  
DES OEUVRES COMPLÈTES DU C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ



# OEUVRES COMPLÈTES

DU COMTE

LÉON TOLSTOÏ

Traduction littérale et intégrale de M. J.-W. Bienstock

*D'après les manuscrits originaux de Tolstoï*

---

Voici une publication longtemps attendue : **Les Œuvres Complètes et définitives de Tolstoï**. Si grand, en effet, que fût le nom de **TOLSTOÏ**, ses œuvres étaient jusqu'à maintenant éparpillées un peu partout en de coûteux volumes. Il y avait là une lacune à combler. Les œuvres *complètes* de **TOLSTOÏ**, qui n'existent même pas en Russie, manquaient à la littérature et à la pensée contemporaines.

Nous venons de commencer leur publication, en d'élégants volumes d'au moins 350 pages et dont le prix — *2 fr. 50* — les met à la portée de tous.

La publication que nous offrons au public français vient à son heure, et elle est complète à un double point de vue, d'abord parce que la pensée de l'auteur y est **TOUJOURS** respectée, y apparaît avec son caractère propre, son entière personnalité, et dans les mêmes conditions que si elle n'avait jamais été déformée et mutilée par les censeurs ou les traducteurs.

Notre édition des **Œuvres complètes de Léon Tolstoï** comprendra *quarante-trois* volumes, d'environ quatre cents pages chacun. La traduction, aussi littérale que possible *est faite d'après les textes révisés et comparés par M. Paul Birukov, sur les manuscrits originaux de Tolstoï*.

De telles garanties d'authenticité et de sincérité nous semblent assez méritoires et dignes de l'attention des lecteurs désireux de bien connaître et de suivre, dans toutes les phases de sa puissante évolution, un écrivain de la valeur de Tolstoï, pour que nous n'insistions pas davantage sur le caractère d'inédit et d'intégrité littéraire par où se distingue à nos yeux la présente publication.

Nous réunirons dans cette édition, première en son genre, tout ce que Tolstoï a écrit et dont il a autorisé la publication. En y joignant les variantes et en corrigeant les fautes qui ont pu se glisser dans les manuscrits, nous espérons faire de cette édition complète des œuvres de Tolstoï un monument définitif et, si possible, irréprochable.

La publication des volumes de cette édition suivra autant que possible l'ordre chronologique.

Nous comptons pouvoir continuer à donner un volume au moins tous les deux mois, ou une œuvre entière, même comprenant plusieurs volumes.

Nous continuerons de compléter chaque volume de notes bibliographiques qui feront connaître au lecteur quelques circonstances intéressantes relatives à l'apparition et à la composition de l'œuvre, ainsi que les indications de la bibliographie française.

Nous avons aussi entrepris d'écrire une bibliographie de Tolstoï qui formera les deux derniers volumes de cette édition.

**SONT ACTUELLEMENT EN VENTE :**

**TOME I<sup>er</sup>. — L'Enfance. — L'Adolescence (nouvelles).** Un fort volume in-16, avec couverture illustrée, et orné de deux illustrations. Prix:..... 2 fr. 50

Le **TOME PREMIER** comprend deux nouvelles : *L'Enfance* (1852) et *L'Adolescence* (1854). Ces admirables pages, où s'accuse le talent d'un conteur merveilleux, sont comme les premiers tableaux d'un peintre illustre. Les dons de l'artiste y éclatent, et l'on y pressent la splendeur des chefs-d'œuvre à venir. **TOLSTOÏ** raconte, avec une foule de détails frappants de vérité, tous les épisodes des premières années de la vie. Il a choisi la forme de l'autobiographie, mais en fait ce n'en est point une. *L'Enfance* et *L'Adolescence* ont, comme tous les bons et durables écrits, ce privilège de faire revivre en nous le souvenir des jours disparus et de nous forcer d'ouvrir un regard intérieur sur les recoins les plus mystérieux ou les plus inavoués de notre âme.

La traduction de **M. BIENSTOCK**, dont les lettrés goûteront l'exactitude et la clarté, a été révisée sur les manuscrits originaux de Tolstoï, ce qui constitue une garantie inappréciable d'authenticité.

**TOME II. — La Jeunesse. Nouvelle (1855-1857). — La Matinée d'un Seigneur. Nouvelle (1852).** Un fort volume in-16, sous couverture illustrée et orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1848. Prix:..... 2 fr. 50

Dans *La Jeunesse*, Tolstoï continue, toujours sous la forme autobiographique, l'histoire des héros des deux nouvelles précédentes. Dans la description des faits et des choses, dans la peinture des caractères et l'analyse des sentiments, c'est la même acuité, le même souci de vérité, d'exactitude. Avec *La Matinée d'un Seigneur*, nous voyons l'auteur s'orienter déjà dans une voie nouvelle, et l'on peut dire que la question sociale apparaît dès lors dans l'œuvre immortelle de Tolstoï. Son personnage favori, — le prince

Nekhludov — visite ses paysans. Le lecteur le suit; minute par minute; dans cette poignante inspection, dans cette reconnaissance à travers les misères et les souffrances des esclaves russes.

**TOME III. — Les Cosaques. Nouvelle (1852). — L'Incursion. Nouvelle (1852). — La Coupe en Forêt. Nouvelle (1854-1855). — Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1851. Prix..... 2 fr. 50**

*Les Cosaques (1852)* sont à coup sûr une des œuvres les plus parfaites du grand écrivain. Dans cette admirable et fidèle peinture de la vie des Cosaques, au Caucase, il y a une puissance d'évocation qui se joint à un intérêt sans cesse accru. C'est aussi, en même temps qu'un tableau exact, une étude de caractères, de *types*, comme la littérature contemporaine en offre, croyons-nous, peu d'exemples.

Les deux nouvelles : *L'Incursion (1852)* et la *Coupe en forêt (1854-1855)*, sont des descriptions de la vie militaire en campagne où, grâce à l'observation des détails terribles se mêlant aux détails piquants, l'auteur atteint à une intense réalité.

La traduction de M. BIENSTOCK rend tout le charme et toutes les intentions littéraires de ces trois œuvres magistrales.

**TOME IV. — Sébastopol. Nouvelle (1854-1856). — Une Rencontre au Détachement. Nouvelle (1856). — Deux Hussards. Nouvelle (1856). — Préface inédite (1889). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1855 et d'un plan de Sébastopol. Prix..... 2 fr. 50**

*Sébastopol* est une suite de récits dont la lecture à l'époque fit sensation. C'est à coup sûr la description la plus exacte et la plus passionnante des épisodes sanglants d'une terrible guerre. Aucun détail n'est oublié: c'est d'un réalisme parfait; et rien, notamment, n'est plus saisissant que le contraste entre la beauté des choses, des paysages, de la mer si puissamment évoquée par la plume de Tolstoï, et la fureur des hommes s'entre-déchirant, dans le grondement ininterrompu du canon crachant la mort.

Nous attirons l'attention du lecteur sur la *préface inédite*. C'est un complément très important de *Sébastopol*, absolument inédit jusqu'à présent, que Tolstoï n'avait jamais laissé publier et qui paraît ici pour la première fois.

Deux charmantes nouvelles : *Une rencontre au Détachement*, et *Deux Hussards*, complètent ce volume.

**TOME V. — Le Journal d'un Marqueur, nouvelle (1856); — Une Tourmente de Neige, récit (1856); — Albert, récit (1857); — Du Journal du Prince Nekhludov (Lucerne, 1857); — Le Bonheur conjugal, roman (1859). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1857. Prix..... 2 fr. 50**

Le *Journal d'un marqueur de billard* et le récit intitulé *Albert* sont deux études prises sur le vif dans le monde de Saint-Petersbourg. La première est

écrite dans le style curieux, imagé que peut employer un marqueur; la seconde est la description d'un caractère, d'un type de musicien prodigieusement doué, mais tout à fait ivrogne. Le *Journal du Prince Nekhludov* met en relief, à propos d'un fait personnel, l'universelle méchanceté. La conclusion est incertaine. Par son allure philosophique, ce récit révèle les préoccupations humanitaires qui devaient, comme on sait, avoir depuis la première place dans l'œuvre de Tolstoï.

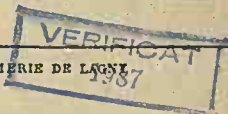
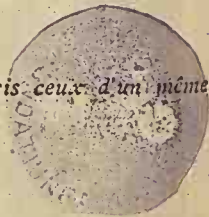
La *Tourmente de Neige* est le modèle de ces narrations si fines, si amusantes, où s'est complu le talent du maître écrivain. La description de ce voyage terrible à travers un océan de neige, dans la tourmente glacée, est si parfaite et si vraie que le lecteur *vit* pour son propre compte tous les épisodes de l'aventure arrivée à l'auteur.

Le *BONHEUR CONJUGAL* nous montre une face nouvelle de son génie. Tolstoï, s'adaptant la mentalité féminine dans toutes ses grâces comme dans tous ses caprices, a fait de ce roman — les confessions d'une jeune femme — un véritable joyau littéraire. De telles choses ne se résument pas, elles ne peuvent que se lire. Le *Bonheur conjugal* est une longue page de rêve, de jeunesse, où plane, selon le mot heureux de M. Paul Birukov, cette grande pensée d'humanité qui est la marque de Léon Tolstoï.

TOME VI. — *Trois Morts*, récit (1859); — *Polikouchka*, nouvelle (1860); — *Kholstomier*, histoire d'un cheval (1861); — *Les Décembristes*, extrait d'un roman en projet (1861). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1860. Prix..... 2 fr. 50

Chacune de ces quatre œuvres a son caractère propre. Les deux premières sont profondément émouvantes, surtout la dramatique aventure de *Polikouchka*, çai, ayant mis sous son bonnet déchiré, l'argent de la maîtresse, le perd et se pend. Cette nouvelle — comme on le verra dans l'appendice — a été très remarquée dès son apparition. *Kholstomier*, la vie d'un cheval, donne une note infiniment émouvante. Cette étude d'une âme de pauvre vieux cheval est d'une finesse, d'une vérité prodigieuses. Quant aux *Décembristes*, on sait que ce roman — qui devait être le récit d'une conspiration et des épouvantables représailles qui l'ont suivie — n'a pas été achevé par l'auteur. Les extraits que nous donne ici le traducteur, M. Bienstock, feront regretter vivement que Tolstoï n'ait pu donner suite à son projet.

P.-S. — Tous les volumes, y compris ceux d'un même ouvrage, se vendent séparément.



ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LOGNY

